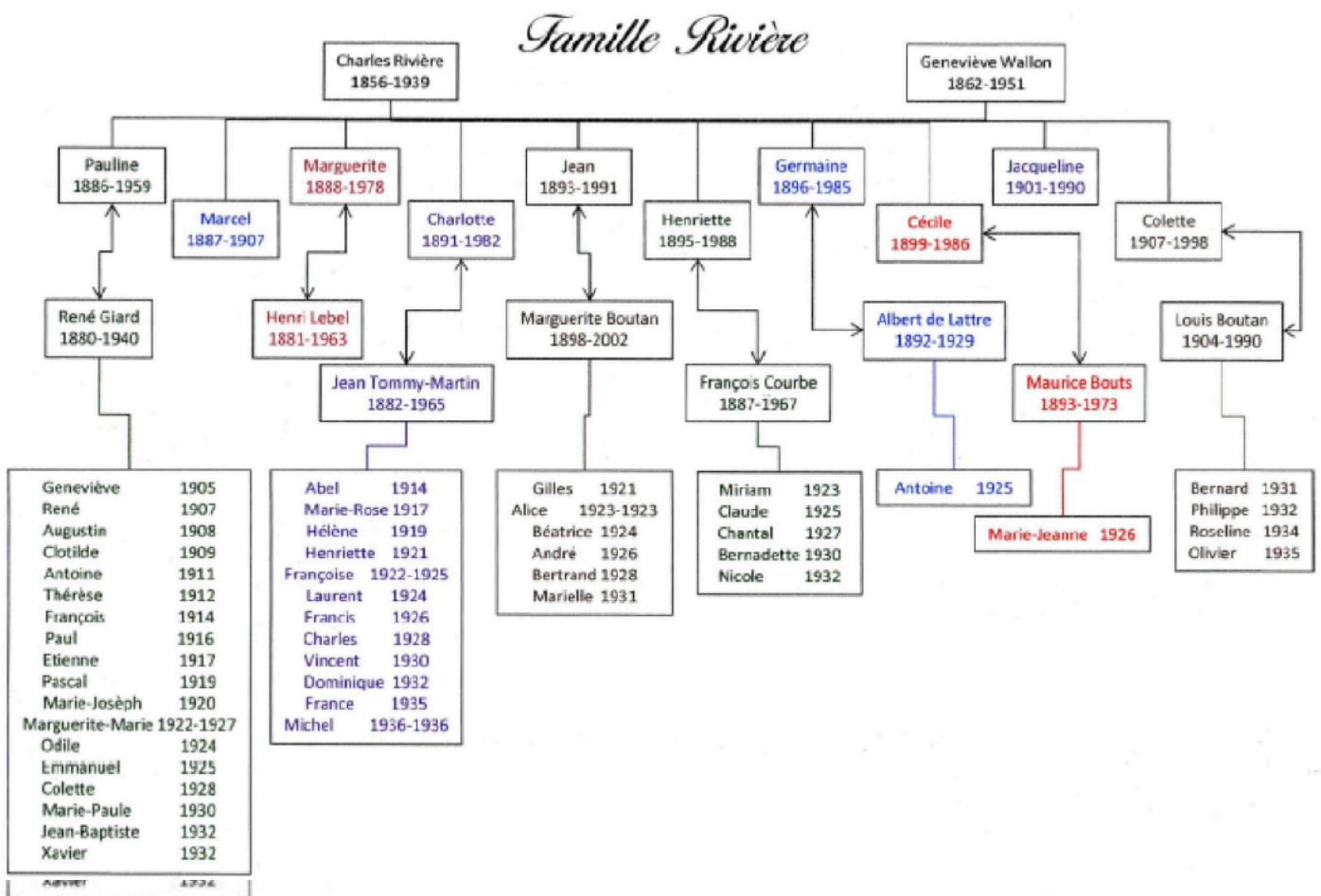


Correspondance Tommy-Martin

1942

Généalogie Rivière



Disette

Jacqueline Rivière à sa mère en Tunisie

Cartes postales familiales réglementaires 1942

Paris, premier janvier 1942

Ma chère maman,

Je souhaite de tout cœur que l'année nouvelle t'apporte beaucoup de douceurs, de satisfactions, le maintien de ton excellente santé, le rassemblement de tes enfants autour de toi. Je te souhaite aussi une bonne fête. Cette première journée a été bien remplie et dans une bonne ambiance. Ce matin grand recensement familial chez Maurice Guibert qui avait eu des mots charmants pour toi dans sa lettre d'invitation. C'est toujours la même cohue de cousins, cousines où parmi des têtes nouvelles, ou bien qu'on ne reconnaît plus, on se raccroche à des vieux piliers sympathiques comme Germaine Thillaye, Suzanne Perpillou, la brave et véhémence Simone Wallon... de là je m'en allais déjeuner au dispensaire de mes amies. C'était un déjeuner de mères, avec Madame André et la mère de mon amie Ziegler, plus un vieux monsieur sympathique. Il ne manquait que toi et Madame Leclézio. Nous vous avons regrettées. Mes amies m'ont comblée de petits gâteaux et m'ont offert un déjeuner plantureux arrosé de vin généreux qui nous rendaient optimistes. Puis vers 5 h je suis



Quatre générations sous le soleil de Tunisie lors d'un séjour de Geneviève Wallon/Rivière à Radès en 1941. Debout Marie-Rose Penet, son fils Daniel sur les genoux de son arrière-grand-mère. Charlotte TM la grand-mère.

rentrée dare-dare au Boul'mich préparer le dîner pour Germaine et Tonio que j'avais invités en l'absence du ménage Paul/Marthe. Après le dîner nous avons fait un petit plongeon chez les dames Fortier. Jean m'a donné tes étrennes dont je te remercie cent fois, mais je les lui ai rendues aussitôt pour que tu donnes l'équivalent à Laurent¹. Ta caisse de draps est partie.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

Jacqueline.

¹ Laurent TM filleul de Jacqueline.

Paris, 20 janvier 1942

Ma chère Charlotte,

J'ai trouvé l'autre soir chez les Courbe un petit paquet doublement paradisiaque. Il nous a tellement enchantés que dès le lendemain les Kœnig et moi nous faisons notre repas d'une des boîtes de sardines et de la moitié du couscous. Nous les avons dégustés en louant votre bon cœur ! Mais comme il n'est pas permis par ces temps de disette de faire un repas pareil plus d'une fois par mois, nous avons soigneusement garé le reste. Tu sais que cette pauvre Germaine a de nouveau bien du souci avec ce diable de Tonio qui, à notre stupéfaction dimanche, a débarqué impromptu de son collègue avec une lettre de renvoi ! Qu'en faire maintenant ? Germaine a vraiment un mal terrible. Quelle vie combative et dure que la sienne ! Mais peut-être recueillera-t-elle beaucoup de consolations par la suite de son énergumène. Le froid et la neige sévissent depuis plusieurs jours à Paris. Aussi Marthe et moi avons été faire les charbonnières rue Gay-Lussac hier, pour racler un fond de charbon repéré dans une caisse de la cuisine. J'ai la chance de vivre dans des maisons chauffées, au dispensaire et au Boul'mich. C'est toujours avec joie que nous recevons les cartes de Tunisie. J'espère que maman et vous tous allez toujours aussi bien. Où est Abel ? Nous en parlons et l'évoquons souvent.

Je vous embrasse tous bien affectueusement

Jacqueline.

Paris, 1^{er} février 1942

Jacqueline Rivière à sa mère résidant en Tunisie

Ma chère maman,

J'ai reçu trois cartes de toi en même temps, du 12, du 15 et du 20 janvier... alors que je commençais à me languir et à croire que le froid paralysait jusqu'au courrier. Nous passons un mois de janvier dur, dans la froidure, la neige, les cloaques glacés ou le verglas. Je t'assure que dans ma zone c'est quelquefois un drôle de patouillis. Les effets de neige et de grandes étendues blanches sont pourtant bien beaux. Charlotte qui aime la montagne devrait lire « Premier de cordée ». C'est très sympathique. Certaines descriptions de tourmentes de neige m'ont aidée à subir celles que j'essuie sur mon plateau. Je voudrais bien te savoir guérie de ton rhume. Je viens de passer un bon dimanche à Versailles chez les Bouts, en compagnie de Germaine et de Pépé². C'est là que j'ai appris la naissance d'un second fils chez Marie-Rose, quelle joie ! C'est une carte d'Hélène qui l'annonçait. Tandis que la neige tombait dru au-dehors, nous échangeons des nouvelles familiales en nous collant autour du Mirus³ de la chambre-salon-salle à manger. La question chauffage rassemble tout dans la même pièce. Chez les Jean Rivière c'est dans le bureau que l'on vit et que l'on mange. La question ravitaillement a été sordide ce mois-ci, mais quand on est reçu chez les autres, vendredi chez les Jean Rivière, hier Marthe et moi chez les Fortier, aujourd'hui chez les Bouts, on trouve moyen de faire des repas magnifiques avec tartes et gâteaux. Enfin l'annonce de vos envois de dattes et d'oranges nous ouvre des perspectives enchanteresses, nous en rêvons ! Quelle douce émotion pour Charlotte et Jean de revoir l'écriture d'Abel. Dommage que la lettre n'ait pas été d'hier. Germaine est très contente de la solution Sainte-Croix pour Tonio.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Jacqueline.

² Pépé : Béatrice fille de Jean Rivière frère de Jacqueline.

³ Mirus : marque de poêle.

Paris, 3 février 1942

Ma chère Charlotte,

J'ai reçu ta carte en même temps que trois de maman, une de Marie-Rose, deux de Colette... un jour d'abondance épistolaire et de dégel dans le courrier. Je me suis trouvée comblée. J'ai passé une soirée charmante à lire toutes ces cartes ! Le lendemain j'allais à Versailles, passer une bonne journée dans le logis si hospitalier des Bouts. Je les ai emportées, toute ravie de ces apports de munitions en fait de nouvelles familiales. Autour de la table et du poêle Germaine, Cécile et moi nous avons papoté comme des commères, nous échangeant ces dernières nouvelles, potins, tuyaux. Germaine nous communiquait une carte toujours rayonnante de lyrisme, d'amour, d'enchantement et d'optimisme qu'Hélène adressait à Myriam. C'est par cette carte que nous avons appris très rapidement, le 1er février, la naissance du second chef-d'œuvre Penet. Est-il né dans la chambre où j'ai prodigué à Dominique ses premiers soins ? J'évoque ce temps et toutes les choses de Sion et c'est maintenant Marie-Rose qui a des bébés. Nous sommes en train d'essuyer à Paris toutes les duretés et rigueurs de l'hiver. Comme disent mes infortunés clients « pas de charbon et rien à manger ! ». Les calories externes et internes font défaut. Cependant les gens tiennent le coup. Je m'étonne de la résistance de l'organisme et qu'il n'en meure pas davantage de faim et de froid ! Mais le mois de février n'a que 28 jours et après à nous le printemps ! Nous rêvons chaque jour des dattes et oranges annoncées.

Je t'embrasse de tout mon cœur

Jacqueline.

Cartons et emballages

Carte de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière.

Froid, Noces d'Argent Lebel, naissance Olivier P, fiançailles Giard, Tonio.

Paris, 88 av. Mozart,
le 27 janvier 1942

Ma chère maman,

Tu as bien manqué avant-hier à notre réunion de famille, modeste repas au restaurant où nous étions malgré tout bien contents de réunir tout le contingent de Paris, y compris Pauline et Marie-Jo qui retournaient à Lille. Trouvé à ma place : « bon pour un cadeau surprise » auquel, paraît-il, tu as la bonté de participer. Je t'en remercie donc dès maintenant attendant de le faire mieux quand ce sera en connaissance de cause... J'espère que ton rhume va mieux. Je vais aller voir Anna ces jours-ci, mais



Geneviève R et ses huit filles. Blangy 1938.

voici qu'après un court répit il regèle terriblement, les métros sont raréfiés, beaucoup de stations supprimées (dont Jasmin hélas !). C'est dire les cohues qui se pressent sous terre puisqu'il n'y a pas d'autres moyens de locomotion. Nous tachons de chauffer au moins le bureau avec notre petit poêle à bois, mais de ce dernier nous n'avons plus que pour 15 jours. Il serait donc temps que le printemps arrive et même l'été où j'espère nous aurons le plaisir de te revoir. Et qui sait, les Tommy Martin pourront peut-être aussi venir reprendre possession de leur manoir. Ne devons-nous pas voir arriver Jean d'ici là ? Voici bien longtemps que nous n'avons eu de vos nouvelles et je me demande si vous avez bien reçu toutes mes cartes ? Je t'embrasse de tout mon cœur ma chère maman.

Marguerite Lebel.

Lettre de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM
(partie à Zriba pour la naissance de son petit-fils Olivier Penet⁴)

Radès, mercredi 28 janvier 1942

Ma chère petite Charlotte,

Je viens te donner des nouvelles de toute ta maisonnée [...] Hier m'arrivait ma caisse de draps, tout arrive ! La caisse contenait un grand carton, dont je fais deux emballages, et dans le carton se trouvaient mes draps, mon vieux sac tunisien et une enveloppe contenant pour ma fête de la part de Jacqueline, peigne de poche et pochette. J'en étais bien touchée. [...] Hassen est venu hier nous prévenir que Jean T.M avait envoyé une dépêche au bureau, et qu'il arriverait ce soir à Tunis et y coucherait. Nous ignorons donc encore où en sont ses papiers pour le voyage en France. [...] Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Marie Rose et ses deux pitchounets. Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.

Le menuisier a livré les deux petites caisses bien conditionnées... mais coûtant 16 fr. chaque et pesant chacune 800 g.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière

Lille, 60 rue de Cassel, le 28 janvier 1942



Marie-Jo Giard 1937

Ma chère maman,

Me voici à nouveau rentrée à Lille après être retournée une dizaine de jours au Mesnil-Paris. On aurait dit que j'avais choisi exprès les jours les plus froids de l'hiver ! Quel froid dans les trains et partout ! Dans la maison du Mesnil, je pensais à papa qui nous disait les températures de ses séjours d'hiver : -3 dans les pièces où nous avons fait du feu la veille. Mais au soleil, au milieu du jour et sur la neige éblouissante, une température exquise et pas de vent. Cela ne durait pas longtemps, mais nous admirions. Marie-Jo se trouve bien gâtée (et moi avec elle) du beau cadeau que tu lui fais en dépit de ces temps si durs. Nous tacherons de faire quelque belle occasion, comme pour Clotilde, ce qui est encore plus intéressant actuellement que d'acheter du neuf. Ce neuf si rare partout ! Enfin elle fait mille projets. Nous sommes donc revenues ensemble ici, nous arrétant à Paris pour les Noces d'Argent des Lebel, charmante réunion où nous avons tant parlé des absents. Nous avons été aussi faire visite à tante Mathilde, toujours pareille, et la dévouée Yvonne auprès d'elle. Je t'embrasse bien fort.

Pauline.

⁴ Olivier Penet est né le 24 janvier 1942 : « Sans doute étais-je programmé pour Radès, comme Daniel, mais je fus un peu prématuré et je suis né à Zribades des mains experts de mongrand-père Léon habitué à faire vèler les petits veaux ». Zriba est à 1h30 de Radès.

Carte de Pauline Giard à sa sœur Charlotte TM

Lille, le 29 janvier 1942

Ma chère Charlotte,

Mon voyage à Paris-Le Mesnil avec cette température sibérienne a interrompu ma correspondance autant qu'elle m'a privée de celle de la famille, mais ma pensée vous a rejoints bien souvent et je trouve ici au retour avec les cartes de maman et d'Emmanuel ⁵ l'intéressante chronique de Jean (celle-ci communiquée par les Lebel) qui nous permet de vous suivre mieux encore par la pensée, et aussi de vous remercier pour tout ce que vous faites chaque jour pour Emmanuel. Celui-ci me dit aussi toutes les gâteries dont vous l'avez comblé à Noël, mais aussi que tu étais bien fatiguée à ce moment-là. J'espère que tu as pu te reposer un peu en dépit de tes innombrables soucis et occupations, et aussi que vous aviez pu avoir des nouvelles d'Abel. Au Mesnil j'ai pu constater dans la cave la présence de vos meubles transportés par les soins de Germaine pendant mon absence de Noël. M. Michaud avait conseillé de les laisser en place jusqu'à ce jour, mais qu'il était devenu plus prudent de les garer. Il a toujours un œil vigilant sur votre maison. Marie-Jo est revenue ici avec moi et nous tâchons de trouver quelques objets pour son trousseau ; bien que ce ne soit plus la mode d'avoir des chemises, je lui en voudrais quand même quelques-unes ! Je t'embrasse de tout cœur ainsi que ton cher entourage.

Pauline.

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM

Lectoure, le jeudi 29 janvier 1942



Pascal Giard, sa tante Colette et ses cousins à Lectoure 1941/42.

Ma chère Charlotte,

J'ai été toute contente d'avoir déjà hier par ta bonne lettre des nouvelles de la naissance de ce petit prématuré, ton second petit-fils. [...] j'espère que ton séjour à Zriba ne retardera que de quelques jours ta venue en France. Tu ne peux savoir quelle est mon allégresse de te revoir bientôt.

Le brave Pascal ⁶ qui est décidément un neveu prévenant et attentionné vient de nous envoyer trois livres de beurre. Quelle aubaine ! Avec ce que j'en ai gardé, nous nous gavons de tartines du matin au soir ; au petit déjeuner, au grand (n'avons pas d'autre dessert) et à 4 heures.

Je n'ai toujours pas reçu ton second colis de mandarines ni le mandat annoncé par maman, mais je ne désespère pas

de recevoir l'un et l'autre sans tarder maintenant. Et je t'attends sans tarder aussi avec une allégresse indicible. À bientôt ma chère marraine, que je me réjouis tant de revoir.

Je t'embrasse de tout cœur. Ta vieille filleule au cœur de plus en plus jeune.

Colette.

⁵ Emmanuel Giard a passé plusieurs mois en Tunisie chez ses cousins TM.

⁶ Pascal Giard fils de Pauline.

Vendredi 30 janvier 1942

Ma chère Charlotte,

[...] Ici tout se passe très bien et ton mari n'a fait que passer comme l'éclair ! [...] À Alger il avait fait la folie d'envoyer cinq colis d'oranges, de 10 fr. chaque à Hélène⁷, Henriette⁸, Colette et notre nièce Tenos, tu vois que d'heureux il va faire ! Et il rapportait cinq emballages à trois francs chaque dont nous avons utilisé plusieurs pour des colis à Suzanne R., Germaine, deux aux Giard et j'ai fait les miens pour Jacqueline et Cécile avec le carton de Jacqueline. Colette dont je reçois une lettre aujourd'hui m'annonce de son côté un envoi de quatre emballages. Donc ton mari comptait arriver tantôt à Alger, ravitailler en pâtes pour la France et s'embarquer demain après-midi. [...]



A. Delattre dit Tonio.

Reçu ce matin la carte de Marie-Jo m'annonçant ses fiançailles. Et je suis tout à fait consternée d'apprendre par la carte de Jacqueline à toi adressée que ce malheureux Tonio s'était fait renvoyer de sa pension ! Pauvre Germaine ! Il ne lui manquait plus que ce nouveau souci. Le directeur aurait dû sévir il me semble d'autre façon et avoir pitié de la mère ! Que va-t-elle en faire ? Et c'est l'année de son bachot ! C'est pourtant un beau et honnête garçon et plein de cœur malgré un caractère difficile. J'en suis bien en-

nuyée et je plains tant Germaine. [...] Tout se passe très bien sous la haute direction d'Henriette, quelques conseils de Laurent et l'excellent service de ton personnel. France travaille très bien, et elle m'a déclaré hier qu'elle aimait mieux travailler avec Henriette qu'avec toi, parce qu'elle travaillait deux fois moins : une demi-page au lieu de deux ! Tu ne dois donc avoir aucun souci de ce côté. Reste auprès de Marie-Rose tant qu'il sera nécessaire, mais nous te reverrons avec joie. Je te quitte en t'embrassant de tout cœur ainsi que Marie-Rose et ses deux mignons, sans oublier l'heureux père.

Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.

Carte de Cécile Bouts à sa mère Geneviève Rivière

Versailles, 7 rue Berthier, le 31 janvier 1942

Ma chère maman,

Je reçois aujourd'hui seulement ta carte du 20. Suis bien heureuse des bonnes nouvelles reçues d'Abel. Si ce pouvait être plus fréquent et plus rapide ! Si seulement on pouvait envisager la fin de cette dispersion générale. Tu nous faisais espérer dernièrement que nous te verrions au printemps ; maintenant tu parles de l'été. Bref, j'espère que nous te reverrons cette année tout de même et je te retiens déjà pour un petit séjour à Versailles. Tu nous mets l'eau à la bouche en nous parlant de l'abondance des oranges à Radès ! Comme il paraît que Charlotte venait en France le mois prochain (donc bientôt !) via jusqu'à Lectoure et que je renvoie aujourd'hui même à Colette une série d'emballages, je la charge d'en remettre une partie à Charlotte. Mais y aura-t-il encore des oranges lors de son retour ? Les cartons me paraissent si peu solides en effet pour un pareil voyage (du moins à vide) que je n'ai pas osé les envoyer en Tunisie. Quant aux caisses,

⁷ Hélène Letourmy fille de Jean et Charlotte TM.

⁸ Henriette Courbe soeur de Charlotte.

elles seraient malheureusement trop grandes pour des envois de 3 kg. En tout cas je vous remercie de l'intention toi et Charlotte et je me réjouis pour toi qui aimes tant les fruits de pouvoir en faire une cure. Tu as eu déjà, je pense, des échos de la bonne réunion des Lebel dimanche dernier. Nous étions bien contents d'y voir Pauline et Marie-Jo, renfilées sitôt après dans leur train du Nord. Nous avons toujours un temps atroce : neige ou pluie, gel ou dégel, vent, etc. Mille choses affectueuses à tous.

Cécile.

Carte de Marguerite Lebel à sa sœur Charlotte TM

Paris, 88 rue Mozart, le 31 janvier 1942

Ma chère Charlotte,

Depuis ma dernière carte m'est arrivée la tienne avec tant de si aimables signatures qui nous ont bien touché Henri et moi. À toi et à chacun en particulier un affectueux merci. Nous gardons précieusement les autographes regrettant une fois de plus que leurs auteurs n'aient pas été des nôtres dimanche dernier. Et voilà que Jean Rivière m'avise qu'il est détenteur en votre nom d'une généreuse somme pour un souvenir de votre part. Nous en sommes confus et vous remercions de tout cœur. Je t'écrirai dès que nous aurons choisi. Ce sera de toute façon un précieux souvenir de vous qui êtes si généreux. Nous nous apprêtons Marguerite-Jean et moi à aller voir Anna Lancrenon lundi, de sorte qu'elle pourra vous donner de nos fraîches nouvelles (fraîches sous tous rapports !) à maman et toi. Dis à maman que j'ai reçu la visite de Mme Huguenet qui m'apportait pour elle une image mortuaire de sa mère : elle avait passé une partie de la guerre à Miradoux près de Lectoure et ne se consolait pas de s'être aperçue trop tard de la proximité des Boutan. Pour les tapis, il s'agit d'en remplacer un, rue Mozart, complètement usé. Henri et moi en souhaitons quelques-uns à Granville où il en manque totalement. Comme c'est inabordable ici, j'ai pensé qu'on en trouverait plus facilement de votre côté, surtout en prenant son temps, car il s'agit du placement d'une somme entre 5 et 8 000 fr et qui n'a rien de pressé. Plutôt une question d'occasions. Je mets quelques détails sur une seconde carte qui suivra celle-ci. Je crains malheureusement que nous ne puissions avancer ce travail à Aix lié à une cession de cours qu'Henri doit assurer à date déterminée.

Espérances diverses

passage de Jean TM à Paris

Carte de Germaine Delattre à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 30 bis rue de Paradis, le 1er février 1942



Ma chère maman,

Après bien des tribulations, voici Tonio interne à Sainte-Croix... mais descendu d'une classe... Et je ne suis pas fâchée de l'avoir plus près de moi. Hélène nous apprend la naissance de bébé 2 ! Comment se portent-ils, lui et sa mère ? Et quel est le nom de ce jeune homme si pressé ? Sous la neige je suis allée à Versailles, en compagnie de Jacqueline et de Béatrice⁹, passer une journée chez les Bouts, tandis que les Courbe recevaient des amis à goûter. Mon temps est maintenant archi-pris, et cette dernière quinzaine de soucis et de démarches n'a fait qu'ajouter à mon horaire très chargé. Vous aurez reçu sans doute bien des échos de notre bonne réunion de dimanche dernier, pour fêter les Lebel. Cela nous rappelait les noces d'or... et nous déplorions trop d'absents ! Pauline repartait le jour même pour Lille, avec Marie-Jo qui pense se marier dans la semaine de Pâques, mais sans doute la verrons-nous d'ici là repasser par Paris, en allant rejoindre son fiancé. Thérèse aussi projette de venir un peu parmi nous avec Odile, qui profiterait de ses dernières réductions de chemin de fer. Je dînais hier soir chez Madeleine M. Wallon, mais je ne sais rien de Paul Wallon, chacun reste tellement confiné dans son petit cercle... on n'a plus de loisirs pour se voir et récolter des nouvelles. Tous ici se portent très bien, mais Maurice Bouts est assez fatigué, aussi a-t-il un mois de repos, qu'il utilise à écrire... Il lui faudrait la chaleur de l'été ! À cette heureuse saison, il semble que tout ira bien, et nous te reverrons ! Je t'embrasse de tout cœur.

Germaine.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière

Lille, 60 rue de Cassel, le 3 février 1942

Ma chère maman,



Augustin Giard, 1936

Je reçois aujourd'hui tes deux cartes du 15 et du 21. Comme je te l'ai dit, Augustin est rentré au séminaire où il poursuit ses études de théologie, en vue du professorat. Nous le voyons ici quelques instants tous les jeudis après-midi. Nous bien heureux de savoir que Charlotte a reçu de vraies nouvelles d'Abel, de son écriture. Clotilde voudrait bien m'avoir auprès d'elle à la naissance de son numéro deux. Espérons qu'il fera moins froid que maintenant pour voyager. Ce sera à peu près au même moment que le mariage de Marie-Jo. Voici que les Jaspas nous demandent si nous ne voudrions pas que ce mariage ait lieu en Normandie, à cause de M. Jaspas père qui viendrait difficilement ici. Ce serait même peut-être alors à Pont-l'Évêque, et naturellement dans l'intimité. Il est difficile d'organiser les choses maintenant. Anne Marie L. me charge de t'annoncer les fiançailles de sa fille Jacqueline avec M. Joseph Messonier, un garçon remarquable. Naturellement il est dans l'industrie textile, famille nombreuse, frère prêtre. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Pauline

⁹ Béatrice fille de Jean Rivière.

Marguerite Lebel à sa mère Genevière Rivière

Paris, 88 av. Mozart, le 4 février 1942

Ma chère maman,

Je suis gâtée ces jours-ci car voici trois cartes de toi qui m'arrivent presque en même temps. Appris avec joie la naissance d'Olivier P. Puisse-t-il être l'annonce de la paix ! Sommes allées Marguerite Jean et moi faire une longue visite à Anna ¹⁰, mais celle-ci, tout en ayant retenu sa place pour la Tunisie n'avait pas encore son laissez-passer... Une de tes cartes me parle des dattes à partager avec Jacqueline (cette dernière ne m'a encore parlé de rien). Une autre d'un colis d'oranges ! Avec quel enthousiasme je le recevrai si elles veulent bien arriver... Merci 1000 fois de toutes ces bonnes choses en perspective. La disette complète nous fait apprécier ces petits cadeaux inattendus je t'assure. En janvier en tout et pour tout, comme fruits, nous avons eu Henri et moi à nous deux, trois oranges en tout et encore avec tickets. Aussi ai-je fait un dessert supplémentaire avec l'écorce et un peu de sucre. Je vais m'occuper de l'achat de tes décorations que je remettrai à Jean T.M que nous n'allons donc pas tarder à voir arriver. J'espère qu'il nous donnera enfin de tout à fait bonnes nouvelles de ton rhume dont tu ne me parles pas dans ta dernière carte et j'ai hâte pour toi que la chaleur arrive vite là-bas. Ce n'est pas encore le cas ici, mais les santés sont assez bonnes quand même. J'écris donc à Charlotte à Zriba mais j'avais par contre envoyé mes félicitations à Marie Rose à Radès. Je ne suis pas encore entrée en possession du cadeau Noces d'Argent, mais je te remercie encore de tout cœur d'y avoir participé. Je t'embrasse bien fort ma chère maman, sans oublier tous les enfants qui t'entourent.

Marguerite Lebel.

Marguerite Lebel à sa sœur Charlotte TM

Paris, 88 av. Mozart, le 7 février 1942

Ma chère Charlotte,

J'ai été bien contente de revoir l'écriture de Francette et la tienne au courrier de ce matin qui m'a aussi apporté de bonnes nouvelles de Colette. La villa de Sion va donc s'égayer encore de la présence des Penet et les deux marmots ne manqueront pas de mains maternelles, y compris celles de leurs jeunes oncles pour s'occuper d'eux ! Hier j'étais conviée à un thé boulevard Malesherbes. J'ai retrouvé Marguerite-Jean et aussi Marie-Thérèse Hallopeau, xxx qui a échoué à Passy et Marie-Pierre que j'ai trouvée terriblement maigrie, ce qui la change... Mais elle ne semble pas s'en porter plus mal. Après deux journées printanières qui nous ont valu des bombes, voici de nouveau la neige et le froid humide. On n'en sortira donc pas ! Je désire beaucoup accompagner Henri à Aix fin avril, mais obtiendrai-je à temps un laissez-passer ? Il paraît que c'est très difficile à obtenir en ce moment ici. Prenez tout votre temps pour cet achat de tapis et dont je te remercie d'avance. Vois un peu selon les occasions... Ce n'est pas pressé puisqu'ils seraient surtout destinés à Granville, que nous ne sommes sans doute pas près de réoccuper. Il n'y a sûrement rien à faire pour les envoyer maintenant, aussi pourras-tu en disposer en attendant la fin de la guerre, ou que nous allions les chercher ! Je veux espérer quand même à bientôt et serais si contente que nous nous retrouvions dans le midi. Tu me diras le plus tôt possible la date de votre arrivée à Marseille. A.M Lefebvre m'a téléphoné que sa dernière fille Jacqueline se mariait le 13 avril et Marie Jo c'est pour le jeudi de Pâques, à Lille. Je t'embrasse ainsi que maman bien affectueusement.

Bonne amitié à tous.

Marguerite Lebel.

¹⁰ Anna Lancrenon.

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte

Lectoure, le 7 février 1942

Ma chère Charlotte,

J'ai été ravie d'avoir par ta bonne lettre du 1^{er} février (anniversaire de Jean ton mari, n'est-ce pas ? J'ai pensé à lui tout spécialement ce jour-là) des détails sur ce mignon et sage petit Olivier (c'est un nom d'ailleurs de paix et de concorde). Avec la rapidité et l'aisance avec lesquelles Marie-Rose sur un coin de divan se tire de cette besogne, elle est bien faite en effet pour mettre au monde une quinzaine d'enfants ; elle a déjà pris la façon de faire arabe et je la félicite de s'adapter si bien aux us et coutumes de son pays. Quant à toi, j'espère que tu ne seras pas revenue trop fatiguée à Radès de tous tes rôles cumulés de grand-mère, garde-malade, mère nourricière, cuisinière etc... de ta vie en effet tu n'en avais jamais fait autant à la fois !

J'ai commencé par être déçue de ton retard à venir en France, mais j'espère bien comme toi que ce n'est que partie remise, aussi je m'en console maintenant parce que réellement si tu étais en France actuellement, tu y subirais un temps trop éprouvant. C'est la neige maintenant avec une bise glaciale. Tandis qu'au mois de mars (j'y compte ferme) on jouit de certaines vraies journées de printemps. Surtout n'attend pas le retour de maman en France, pour que j'aie 2 plaisirs successifs et pour avoir de nouveau la joie d'aller faire un petit tour jusqu'à Marseille et Toulon pour aller chercher maman. Si tu accompagnais maman, mon voyage n'aurait plus sa raison d'être... et déjà je me réjouis tant à cette nouvelle perspective de vacances. [...] Je m'arrête en t'embrassant de tout mon cœur ainsi que maman et ta nombreuse descendance. J'espère qu'en dépit des éléments déchaînés Jean est arrivé sain et sauf en France et que tu as reçu de ses bonnes nouvelles déjà. Ta vieille filleule qui se réjouit tant de te revoir bientôt.

Colette.

Je pense aussi que vous êtes rassurées maintenant maman et toi sur le sort de Tonio. À Sainte-Croix de Neuilly c'est parfait au fond, tout ça comme m'écrivent Jacqueline et Germaine a été providentiel.

Passage de Jean Tommy-Martin

Carte d'Henriette Courbe à sa sœur Charlotte.

Paris, 30 bis rue de Paradis. Le 8 février 1942

Ma chère Charlotte,

Tu te doutes du plaisir que nous avons eu de voir Jean nous apportant de bonnes nouvelles de vous tous et nous lui avons fait parler longuement depuis maman jusqu'à Olivier, en passant par toi, tes jeunes ménages et toute la jeunesse qui grandit et s'épanouit chez toi et à Jean lui-même, nous l'avons bien trouvé toujours le même et toujours animé de ce dynamisme qui entraîne et encourage. Je lui ai remis 200 fr. pour tous nos frais

de colis ; il n'a pas voulu accepter davantage, disant que malheureusement les colis devenaient impossibles maintenant ; nous le regrettons, mais nous ne vous en restons pas moins reconnaissants de toute la peine que vous avez prise pour nous ravitailler jusqu'ici. Il nous arrive de plus en plus souvent, tel encore hier lorsque nous avons eu Jean, de faire des repas entièrement colis. Je me demande comment s'en tirent tous les malheureux qui n'ont pas la chance comme nous de recevoir des colis. Chantal a été enchantée du joli sac tunisien dont Jean avait bien voulu se charger et elle remercie beaucoup Henriette de son choix et de son bon goût. Inutile de te dire qu'après la gazette de Noël qui nous avait tous vivement intéressés par l'exposé si vivant de votre vie familiale, la gazette du mariage d'Hélène, avec son récit alerte et piquant, ses dessins inimitables, a fait notre admiration à tous. En ont même profité Louise Guibert et Marie Cournot conviées avec nous à goûter autour de Jean chez Marguerite. Enfin j'ai remercié Jean et je te remercie en même temps du cadeau que vous voulez nous offrir pour nos noces d'argent et que nous allons tacher de réaliser sous forme d'un joli souvenir si les magasins veulent bien nous déceler quelques-uns de leurs trésors de plus en plus difficiles à dénicher. Nous nous réjouissons avec vous de la naissance du jeune Olivier, qui t'a appelée plus vite que tu ne le pensais et j'espère que Marie-Rose tout heureuse s'en sera bien remise. Marie-Fr Cournot et Gérard Guibert attendent aussi leur deuxième.

Je t'embrasse ainsi que tous.

Henriette.

Lettre de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, 88 av Mozart. Le 8 février 1942

Ma chère maman,

Nous avons été bien contents de voir Jean. C'est un peu de la Tunisie qui venait à nous en nous parlant de vous tous et en nous réchauffant moralement par une température sibérienne comme il pourra vous le dire. Malgré la séparation, comme nous sommes heureux de te savoir sous un climat plus doux ! La gelée continue ne va certainement pas ramener les légumes sur le marché ! Les fruits, n'en parlons pas... aussi me réjouis-je fort de cette annonce de dattes et d'oranges. Et je te remercie encore 1000 fois d'avoir pensé à un petit envoi pour l'avenue Mozart. J'y avais hier un petit « rond de dames » avec Jean, tous se serrant autour du petit poêle à bois du bureau : Louise Guibert, Germaine Thillaye, Marie Cournot, Henriette, Cécile, Germaine... et l'animation des conversations aidant, nous sommes arrivés à une température

raisonnable. Jean m'avait gâtée en m'apportant une magnifique boîte de chocolats (certainement la dernière existant dans Paris) et qu'il a pu se faire livrer par je ne sais quels moyens de séduction... Aujourd'hui dimanche j'ai été conviée aimablement à partager le déjeuner des Jean Rivière, en l'absence d'Henri qui ne rentrait de Granville que dans l'après-midi et en l'absence de Jean Rivière, parti ce matin pour toute une journée en zone libre. Tout de suite après, je rentrais ranimer mon feu et Henri débarquait à son tour, puis Tonio est venu prendre sa leçon dominicale. Il semble enchanté de son nouveau sort, espérons que tout ça finira par lui mettre un peu de plomb dans la cervelle ! J'ai demandé à Jacqueline de venir déjeuner demain pour voir JTM qui partage notre déjeuner avant de repartir déjà ! C'est la seule qu'il n'avait pas vue jusqu'ici, et ainsi il pourra te parler de nous tous au complet. Je le charge de te remettre les décorations de famille nombreuse que j'ai trouvées au Bon Marché. La vendeuse m'a sûrement prise pour la mère de 10 enfants, et son ton s'en est tout imprégné de respect et d'égards !

Je dois prendre rendez-vous avec cette pauvre S.Villy, mais n'ai pas encore été voir sa mère. Il fait un froid si éprouvant et la vie matérielle difficile nous retient pas mal « at home ». Il paraît que Madame Chantre était encore bien souffrante ces temps-ci et sa petite fille Aline devait se rendre auprès d'elle. Quant aux nouvelles de P. Wallon, Jean vous en donnera, elles ne sont pas bien brillantes je crois.

Je viens de lire les 3 volumes de la vie de Marie de Roumanie par elle-même. Cela t'intéresserait. Comme ça reste bien actuel ! Soigne-toi bien et encourage Charlotte à remettre aussi son petit voyage au printemps. Je trouve qu'il faut bien du courage à Anna pour entreprendre une traversée à cette époque de durs frimas et malgré notre désir de te revoir, je serais la première à te conseiller d'attendre les tout à fait beaux jours. Reçu des nouvelles de Colette qui traversait une période mondaine, mais Louis recommence ses crises ! ... Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Charlotte et tous les enfants. Merci encore à Charlotte du généreux cadeau des Noces d'Argent. Je charge son mari de nos étrennes à Hélène et Francette. Écrivez-nous souvent et à bientôt j'espère.

Beaucoup d'affection à tous.

Marguerite Lebel.

Carte de Cécile Bouts à sa sœur Charlotte.

Versailles, 7 rue Berthier. Le 8 février 1942

Ma chère Charlotte,

Je tiens à te féliciter toi aussi de ce nouveau petit-fils qui fut paraît-il très pressé de venir au jour et dont j'ai su hier seulement qu'il s'appelait Olivier, nom (déjà familier) qui paraît de circonstance en Tunisie, et qui augure en outre souhaitons-le, d'une ère de paix prochaine ! Je sais que tu es donc accourue au chevet de Marie-Rose auprès de qui tu ne prévoyais pas d'avoir à faire la garde-malade. J'espère que, selon l'habitude déjà prise, l'heureuse mère se remet à merveille et que le poupon, qui s'annonce précoce, se porte aussi bien que possible. Mais cet événement précipité est venu perturber tes projets de voyage en France. Hélène et Colette doivent en être quelque peu déçues, mais si ce n'est que partie remise, ne regrette rien : nous continuons d'avoir de nos régions nordiques un froid quasi sibérien -14 ce matin à Versailles et je veux croire que d'ici un mois ou deux la température sera plus clémente... À moins que l'Europe continue de glisser vers le pôle Nord comme on nous le prétend. Souhaitons que l'Afrique ne suive pas cet exemple et que nous puissions un jour aller nous y réfugier tous ! Ton pauvre mari trouve le changement de climat un peu dur. J'ai été tout heureuse de l'entrevoir hier chez Marguerite où j'étais accourue, alertée par la nouvelle de son passage, hélas trop rapide pour qu'il puisse venir jusque chez nous. Ce fut une vraie joie en effet d'avoir par lui de vive voix de vos nouvelles à tous et de constater à sa mine prospère que le régime de la libre Tunisie avait vraiment du bon. Son retour dans votre bienheureux pays de soleil aura sans doute précédé cette carte puisqu'il repart dès demain et il vous aura donné à son tour

quelques échos de la famille plus détaillés que ce que je puis te donner ici. Je lui ai remis une petite photo récente de nous... la seule que je possède et où on ne peut guère juger de sa (*de Marie-Jeanne ?*) transformation d'ailleurs.

Mille choses affectueuses à tous.

Cécile.

Carte de Cécile Bouts à sa mère Geneviève Rivière.

Versailles, 7 rue Berthier. Le 10 février 1942

Ma chère maman,

Rentrant hier soir à Versailles frigorifiée de mes 4 h d'immobilité à la Ligue et retour dans un train non chauffé, j'ai eu pour me réconforter en arrivant chez moi ta « merveilleuse, magnifique » boîte de dattes dont le volume me remplit de confusion ! Comment te remercier de ce nouveau et généreux envoi ! Ne serait-il pas à partager avec une de mes sœurs ? Enfin que de régals en perspective ! Je voudrais au moins te défrayer les frais de port (qui deviennent de plus en plus onéreux). Si le mandat envoyé dernièrement à Charlotte n'y suffit pas, dis-le-moi en toute simplicité. Pour les oranges, croyant que Charlotte venait ces temps-ci à Lectoure, j'avais chargé Colette de lui remettre quelques-uns des emballages que j'ai renvoyés en bloc à cette dernière, mais j'ai appris là-dessus comment l'arrivée précipitée d'Olivier P était venue bouleverser ses projets de voyage. La difficulté est de trouver des cartonnages pliants : les caisses sont hélas trop grandes pour 3 kg ; de bons sacs solides suffiraient-ils ? Au fait, je vais toujours t'en envoyer. J'espère qu'à Zriba tout continue d'aller bien et que Marie-Rose se montre aussi bonne nourrice pour son cadet que pour son aîné. As-tu fait maintenant connaissance avec ce nouveau petit-fils ? J'ai été tout heureuse de voir (quoique très brièvement) Jean T.M. ces jours-ci à Paris et de connaître la fameuse gazette dont je fais compliment à ses auteurs ! Marie-Jeanne, qui n'avait pu malheureusement m'accompagner, a été très vexée de ne pouvoir la voir, mais Jean ne voulait pas la lâcher. Nous avons trouvé à ce dernier une mine resplendissante que chacun à Paris s'est efforcé, je crois, de lui entretenir... Par contre ses impressions sur la température que nous subissons actuellement auront été plus fraîches ! Je bénis chaque jour les circonstances qui te permettent de passer ce nouvel hiver en Tunisie.

Merci 1000 fois encore pour les dattes et baisers bien affectueux.

Cécile.

Jacqueline Rivière à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, 89 bvd St Michel, le 11 février 1942

Ma chère maman,

Les courriers sont longs ! Je reçois aujourd'hui seulement tes cartes du 14 et du 27. Olivier l'intempêtif est déjà un vieux nouveau-né de trois semaines ! Il ressemblera à Jean son grand-père, qui a traversé Paris comme un cyclone, toujours trépidant, actif, rapide. Enfin j'ai pu le voir chez les Lebel lundi dernier, où nous déjeunions l'un et l'autre. Et cela m'a fait bien plaisir ! Avec lui c'était un peu de la Tunisie qui venait vers nous. Il nous a paru florissant, mais pressé de fuir notre terre de misère vers un climat et un régime plus doux. J'espère que Marie-Rose se remet superbement. Elle prend la désinvolture des femmes arabes ou des négresses qui s'arrêtent cinq minutes pour mettre au monde leur enfant et reprennent leur

trot derrière la caravane. Je suis bien contente de savoir mes draps arrivés ! Cela nous donne de l'espoir pour les dattes et les oranges. Nous n'en avons encore rien vu, mais la perspective de les recevoir un jour relève notre moral comme la vue de la terre promise. Nous venons de subir une dure période de froidure, de glace, de neige. Tous les soirs je me couchais en essayant d'oublier les intempéries que j'affronterais le lendemain en courant dans ma zone. Et tous les matins je dis des paroles d'affectueuse reconnaissance à mes vieux braves souliers qui tiennent le coup tant bien que mal en dépit des bains dans les cloaques glacés que je leur ai fait subir. Aujourd'hui il fait +2 et cela paraît une température délicieuse dans laquelle chacun se détend avec béatitude. Ce qui m'accable c'est que j'ai absolument besoin d'un manteau de bon lainage et que cela va me coûter 3000 fr. ! Marthe part rejoindre son mari en Bretagne pour quelques jours. En son absence j'ai invité le trio Bouts, Germaine et son Tonio à déjeuner dimanche.

Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Jacqueline.

Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière

Lille, 60 rue de Cassel. Le 13 février 1942

Ma chère maman,

Que ne pouvez-vous pas nous envoyer un peu de bonne chaleur par colis postal ! Cependant il dégèle aujourd'hui et tout le monde patauge dans une neige fondue abominable. Tu ne nous as pas encore donné des nouvelles de Marie-Rose et de son nouveau fils et pourtant je voudrais bien savoir que tout va bien. Dis-lui que je pense bien à elle. Nous finissons par très bien connaître notre géographie. Charlotte a-t-elle encore reçu des nouvelles d'Abel ? Ce sont de singuliers trousseaux que l'on fait maintenant pour les jeunes filles qui vont se marier ! En cousant les quelques combinaisons et chemises toutes en étoffe différente pour Marie Jo, je pense à mon trousseau finement fait dans un ouvrage, en vraie étoffe, et il semble qu'on n'avait que le mal de choisir ! Je te remercie d'avance pour les oranges annoncées qui nous feront certes le plus grand plaisir. Nous n'avons pas reçu les dattes, mais elles arriveront peut-être un jour, il y a parfois tant de retard dans les courriers et je ne t'en remercie pas moins. Françoise¹¹ devait venir nous voir ces jours-ci, mais les enfants sont un peu souffrants : René Marie a eu la jaunisse, il va mieux. Marie-France a la varicelle, Béatrice un gros rhume. Par ces grands froids, on ne peut faire voyager les petits.

Je t'embrasse.

Pauline.

¹¹ Françoise épouse de René Giard, mort pour la France le 22 mai 1940. René-Marie, Marie-France et Béatrice sont leurs enfants.



Carte de Marthe Koenig. 12 février 1942.

Les oranges sont arrivées !

Carte de Marthe Kœnig à Madame Geneviève Rivière

Paris, 89 bvd St Michel. Le 12 février 1942

Chère Madame,

Elles viennent d'arriver à l'instant ! Elles étaient guettées chaque jour, et chaque fois que Jacqueline rentrait le soir : « sont-elles là ? » Et souvent l'on disait : « Quand elles se-

ront là, nous ferons ci et ça ». Admirablement emballées, admirablement arrivées. J'ai coupé la ficelle pour voir ce que c'était, et j'ai plongé la main. Celle que j'ai rapportée était si jolie, si ronde, si appétissante que je n'ai pu m'empêcher de l'avalier. Et j'ai tout de suite téléphoné au Dispensaire pour annoncer la nouvelle « Les oranges sont arrivées ! ». Jacqueline va être ravie ! La privation d'oranges est pour elle très pénible, on a droit à une livre par mois depuis deux mois, vous voyez que c'est maigre. Je laisse à Jacqueline le soin de déballer son colis et de contempler les beaux fruits d'or. Mais je tenais à vous écrire dès aujourd'hui pour gagner un jour. Je vous envoie mille affectueuses félicitations ainsi qu'à la jeune grand-mère et aux heureux parents pour la nouvelle naissance qui vient fleurir le cèdre du Liban Tommy-Martin. Il paraît qu'Olivier était pressé d'arriver en ce monde et qu'on ne l'attendait pas avant un mois. J'aurais beaucoup voulu voir votre gendre au moins à son train le jour de son départ, mais Jacqueline n'a pas pu lui demander son heure de départ et j'ai su lundi soir qu'il était déjà reparti, au lieu du lendemain. Il est venu à Paris à un mauvais moment, on ne trouvait absolument rien à acheter nulle part, je ne sais comment font les pauvres gens qui n'ont rien derrière eux. Hier une pauvre femme pleurait chez mon marchand de légumes, elle n'avait rien rien rien pour dîner. Le froid paraît vouloir enfin nous quitter, j'en suis ravie car je pars demain matin en Bretagne rejoindre mon mari pour une inauguration d'orgues dimanche prochain. Inutile de vous dire que j'emporte deux grandes valises vides dans l'espoir de rapporter du ravitaillement. La Bretagne a encore bien des choses. Les campagnes surtout et j'espère avec l'appui du curé trouver un peu de beurre et des œufs.

Au revoir, chère Madame, je vous envoie mon bien affectueux souvenir.

Marthe.

Vous allez peut-être recevoir la visite d'un de mes oncles, Joseph Petitpas, installé depuis peu dans la banlieue de Tunis, Villa Aurora, son frère n'a jamais pu se rappeler par cœur la suite de l'adresse, mais il doit lui donner la vôtre.

Lettre de Jean Rivière à sa sœur Colette Boutan

Toulon, le 14 février 1942

Ma chère Colette,

J'ai bien reçu à Lyon ta lettre du 8 février qui m'a fait bien plaisir. J'y ai trouvé également le livret scolaire d'André, qui va combler de joie ce dernier, car il en était très préoccupé, et je te remercie bien sincèrement de t'être si bien acquittée de cette délicate mission.

J'ai pris note de tes commissions pour Paris et je tâcherai de m'en tirer aussi bien que toi. Mon voyage en zone libre ne s'est pas fait exactement comme je l'avais prévu : je comptais partir le samedi 7 au soir pour Toulon, et remonter ensuite à Paris en m'arrêtant à Lyon, Vichy et Montluçon. Par suite d'une confusion d'horaires, j'ai laissé filer mon train pour Toulon, dans lequel j'avais, contre mon habitude, retenu ma place depuis quinze jours ! Comme je tenais à passer une journée de dimanche à Toulon, j'ai immédiatement retourné mon programme, et, faisant le voyage en sens inverse, je suis parti dimanche matin pour Montluçon, Vichy, Lyon et Toulon, où je viens d'arriver et d'où je repartirai demain soir dimanche pour Paris.

A Paris j'ai laissé tout mon monde en bon état : grâce au Mesnil, aux Ardennes, à Montluçon et à Lectoure, ainsi qu'aux ingéniosités et à la prévoyance de la maîtresse de maison, les appétits ont pu être à peu près satisfaits. Du bois envoyé du Breuil par Foucher, le gendre Guillemoteau, a permis de maintenir pendant tout l'hiver une température au-dessus de zéro dans le bureau qui est l'unique pièce chauffée de l'appartement et qui sert de salle à manger, salle de travail, et chambre à coucher pour les gens de passage ou pour les enrhumés. Enfin, nous nous en sommes tirés jusqu'à présent, et il faut souhaiter que cela dure. Les Courbe vont bien, ils ont le privilège d'être chauffés la nuit, et Germaine est heureuse de pouvoir en profiter également. Tu as su les tracasseries que lui avait données son fils en se faisant mettre à la porte de son collègue de Lisieux. Elle a eu la chance de pouvoir le mettre à Sainte-Croix de Neuilly où, grâce aux protections de Mgr Courbe, il a été accepté tout d'emblée. Je pense qu'il est en ce moment avenue de Villiers où Marguerite l'a invité à passer les 5 ou 6 jours de congé qu'il a pour les jours dits gras. Maurice Bouts s'est trouvé très fatigué à la suite de l'existence pénible qu'il mène : va-et-vient entre Versailles et Paris, repas dans des conditions défectueuses à midi, etc... et il a dû prendre un mois de repos. Il est très affairé également par son livre « Pacifique Nord » qu'il va faire éditer. Tu as eu certainement des échos de la bonne réunion de famille à l'occasion des noces d'argent des Lebel, au cours de laquelle le souvenir des absents a bien été évoqué. Pauline y était, ainsi que Marie Jo, et cette dernière, après ses hésitations du début, paraît être la plus heureuse des fiancées et se montre rayonnante. Jacqueline continue son ménage à trois avec les Kœnig toujours charmants et est toujours à droite et à gauche le soir. Avant mon départ pour la zone libre, nous avons eu le plaisir d'avoir la visite de Jean Tommy-Martin qui nous a donné de bonnes nouvelles de Radès, et de maman en particulier. Ils ont aussi relativement souffert du froid, mais je pense que maintenant ils ont retrouvé la chaleur, ce qui n'est pas le cas en France, même à Toulon où il souffle en ce moment un bon petit mistral.

À Montluçon, j'ai retrouvé avec plaisir les Brezun qui, après leur épreuve de l'automne, ont passé un bon hiver et sont tous en bonne santé. Je n'ai pas vu Jacquot qui se morfond un peu tout seul à Clermont, où son père ne pense plus être envoyé par sa banque. À mon passage à Vichy j'ai vu quelques camarades et je suis allé faire la connaissance de M. Letourmy, que je connaissais de vue, mais avec qui je n'avais jamais été en rapport. À Lyon j'ai été hospitalisé chez les Sibille qui sont toujours aussi accueillants.

À Marseille hier vendredi soir, en m'embarquant pour Toulon, j'ai retrouvé Jean Tommy-Martin qui en arrivait et qui m'a appris que je ne verrai personne à Toulon aujourd'hui : ni Gilles qui est en corvette jusqu'à ce soir ni ses enfants qui devaient venir déjeuner avec lui à Marseille avant son départ pour Alger. Ce matin, j'ai tout de même vu les Letourmy au moment où ils prenaient leur autocar pour Marseille et nous nous sommes donnés rendez-vous pour demain. Je dois également retrouver Gilles demain matin sur le quai Cronstadt : comme tu le penses, je ne serai pas fâché de le revoir et de connaître ses impressions autrement que par les cartes interzones.

Aujourd'hui, en dehors de la correspondance, je compte aller faire une visite aux Serge Guibert et à Michel Chevalier, le frère de Marthe Kœnig, pour qui cette dernière m'a donné des commissions. Je t'écris du belvédère ensoleillé des Letourmy qui m'ont très gentiment confié leur clé, et si j'en juge par le mistral que j'entends siffler, Gilles ne doit avoir une sortie en mer ni très chaude, ni très calme ! Mais il n'aurait pas mieux s'il était à Brest.

J'espère que le jeune Philippe s'est bien remis de son indisposition, qu'il aura repris avec courage le collier chez l'abbé Tournier, et qu'il saura suivre à l'avenir le bon exemple de son frère aîné. J'ai été heureux de savoir que Louis allait beaucoup mieux en ce moment, et j'espère que ses voyages à Barran ne l'auront pas trop fatigué.

Voilà il me semble une lettre digne de la loquacité des filles Rivière, et j'espère que tu ne diras plus

que tu ne connais pas mon écriture !

Je t'embrasse bien affectueusement, sans oublier Louis et les enfants.

Ton parrain, J. Rivière.

Puis-je te demander encore un service : je vais t'envoyer un mandat de 1000 fr. en te demandant de vouloir bien les remettre à la dentiste de Lectoure qui a soigné la mâchoire de Béatrice. Je ne connais ni son nom ni son adresse, mais tu sais sans doute de qui il s'agit. Merci.

Bristol de Jean Rivière à sa mère Geneviève Rivière.

Toulon, le 15 février 1942

Ma chère maman,

Je viens de passer à Toulon une excellente journée avec Gilles et les Letourmy. Gilles est en très bonne santé et paraît toujours très heureux de la vie qu'il mène. Le jeune ménage Letourmy, si accueillant, est une grande ressource pour lui, et je suis heureux qu'il ait cette bonne société. Jean Letourmy est un garçon charmant, on ne peut que féliciter de plus en plus Hélène de son choix. En allant à Toulon, j'ai trouvé Jean T.M. sur le quai de la gare de Marseille, et j'ai été navré de ne pouvoir le voir plus longtemps.

À Toulon, j'ai vu le commandant de Gilles, mon camarade Lacaille d'Esse, avec qui j'ai pu bavarder un bon moment et qui paraît content de son élève. J'ai vu aussi les Serge Guibert, tous en bon état, et les Michel Chevalier pour qui leur sœur Marthe Kœnig m'avait chargé d'un petit paquet. Je n'avais pas vu Michel Chevalier depuis que j'étais à l'école navale, il y a quelque 28 ans, il devait avoir quatre ans à ce moment, il est maintenant lieutenant de vaisseau, c'est te dire que je ne l'aurais guère reconnu ! Il a fait aujourd'hui un temps superbe qui me changeait de la neige que j'avais laissée à Paris, Montluçon, Vichy et Lyon. Que vais-je retrouver demain à Paris ?

Je t'embrasse bien affectueusement ma chère maman.

J. Rivière.

Carte d'Henriette Courbe à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 30 bis rue de Paradis. Dimanche 15 février 1942

Ma chère maman,

J'ai reçu tout à la fois tes deux cartes du 30 janvier et du 2 février et t'en remercie beaucoup. J'espère que votre vilaine période de pluie s'est terminée et que ton rhume surtout a pris fin. Nous avons reçu ensemble aussi Germaine et moi les oranges envoyées par Charlotte et arrivées si bien emballées, en parfait état ; nous les dégustons tout en savourant tout particulièrement ce délicieux parfum de Radès qu'elles nous apportent, tandis que Germaine emporte les siennes chez les différentes parentes ou amies qui l'invitent assez souvent. Le coup de théâtre bien inattendu du retour de Tonio s'est terminé par l'internat de Sainte-Croix de Neuilly où Tonio, toujours content de son sort, ne semble regretter en rien son pensionnat de Lisieux. Mais je ne sais si la bourse de cette pauvre Germaine, qui trime déjà du matin au soir, en subit la même impression, ce collègue étant l'un des plus chics de la région parisienne ; espérons justement qu'il

adoucira ses grâces et ses manières. Claude est repris ces jours-ci d'une crise de sinusite qui le laisse prostré au fond de son lit dans sa chambre volontairement obscure ; je ne sais si une nouvelle consultation de spécialiste l'en sortira plus vite que les autres fois et c'est en tout cas bien ennuyeux pour ses études pour lesquelles il n'a pas encore acquis le feu sacré loin de là. Chantal à côté, faisant la même classe de seconde, travaille trois fois plus. Nous nous ne savons plus hélas ce que c'est que les pommes de terre et je crains de ne plus en retrouver le goût avant la prochaine récolte. On les remplace par de parcimonieuses distributions de topinambours ; ce n'est pas mauvais, mais ne remplit pas les estomacs de la même façon. Nous sommes par contre privilégiés pour la viande ici où, grâce aux multiples colis de province, nous n'avons jamais autant mangé de poulets, lapins et autres volailles (aux environs de 100 f pièce).

Au revoir ma chère maman, nous t'embrassons tous.

Henriette.

Carte de Jacqueline Rivière à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 89 bvd St Michel, dimanche 15 février 1942

Ma chère maman,

Marthe t'aura dit déjà toute notre joie et notre émerveillement devant ce couffin d'oranges ! Il nous apportait toute la lumière, le soleil de la Tunisie, toute la chaude affection familiale de là-bas. Il sentait bon ! Il sentait le jardin de Radès et je ne cessais de le humer avec délices. Je remercie Charlotte de tout mon cœur aussi pour cet emballage si bien fait et ce couffin très chic, très joli qui me plaît tout à fait. Tu penses si nous nous régaloons

! Et voilà que les fameuses dattes sont arrivées hier. Je me trouve comblée. Ces arrivages me faisaient d'autant plus de plaisir que j'avais un grand déjeuner aujourd'hui. Je recevais les Bouts et le duo Delattre. Grâce à la Tunisie, le dessert a été somptueux. Nous avons passé ensemble dans le tuyau d'orgue, où j'étais reine et maîtresse en l'absence des Kœnig, une grande partie de la journée. Nous avons fait un bridge avec Maurice en picorant dans les dattes et Suzanne Fortier est venue nous rendre une petite visite. Elle a apprécié elle aussi les produits de Radès. Paul et Marthe rentrent mardi soir de leur petite fugue bretonne. Je suis conviée jeudi soir à vacciner toute la famille Courbe contre la variole, car il y a quelques cas à l'hôpital Saint-Louis. Les jours rallongent, il fait un peu moins froid, mais cette dernière période de l'hiver a été dure ! J'ai fait toute une visite à la concierge de la rue Gay-Lussac chez le crémier. Elle s'informe toujours beaucoup de toi. Nous avons hâte de voir des photos de l'enfant bolide.

Je vous embrasse tous bien affectueusement.

Jacqueline.



*Les enfants Boutan printemps 1942 :
Bernard, Philippe, Olivier et Roseline.*

Santé des uns et des autres

Lettre de Colette Boutan à Charlotte Rivière.

Lecture, lundi 16 février 1942

Ma chère Charlotte,

J'espère que tu n'es pas revenue à Radès trop fatiguée tout de même de ton séjour à Zriba et de l'accumulation de fonctions variées que tu as dû y remplir. [...] Maman me dit dans la lettre du 12 que j'ai reçue tout à l'heure que finalement tu ne penses plus venir nous voir qu'après Pâques. Évidemment la saison sera pour toi plus agréable à ce moment-là, mais comme cela me paraît lointain tout à coup, le mois de mars va me paraître interminable ! Et puis comme je le disais dans une de mes précédentes lettres, j'aurais bien préféré que vous vinsiez séparément maman et toi, cela m'aurait fait deux joies distinctes au lieu d'être accumulées et puis je me

réjouissais déjà comme de nouvelles vacances d'aller chercher maman à Marseille-Toulon [...] Tu ne sais pas un nouvel événement qui me transporte de joie et me fait jubiler du matin jusqu'au soir. C'est que Louis décidément met à la porte notre affreux locataire de Sarrau qui ne nous payait pas un sou et a fait des dettes dans tout le pays. Il déguerpit à la fin du mois et nous irons passer les vacances de Pâques à Sarrau : « Què chance ! » [...]

Avant de clore cette épître, je voudrais te recommander et Jacqueline s'en préoccupe avec moi de bien surveiller la santé de maman, tu ne m'en parles jamais ; il serait peut-être bon que le docteur revoie à présent l'état de ses artères et peut-être lui refaire un peu d'océchine. Mieux vaut prévenir que guérir. Marie-Rose ne me dit toujours pas ce qu'elle veut que je lui tricote pour son bébé ; ma laine attend !

Je vous embrasse tous bien fort.

Colette.

Carte de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 88 av Mozart. Le 18 février 1942

Ma chère maman,

Je reçois ce matin avec grand plaisir ta carte du 11. Depuis tu auras revu Jean qui t'aura donné de nos nouvelles à tous et que nous avons été bien contents aussi de voir pour parler de vous tous. Jacqueline m'a apporté ma part de dattes reçues de toi et elles ont été accueillies avec joie je t'assure ! Je t'en remercie mille fois. Voici du dessert pour quelque temps et des meilleurs. Je te suis bien reconnaissante aussi de cet envoi d'oranges que tu m'annonces et qui j'espère arrivera sans encombre ! J'ai prévenu la concierge qui malheureusement est rarement là, allant se réchauffer à droite ou à gauche... moi par contre ne bouge guère ces jours-ci, en étant à une seconde grippe de l'hiver. Il continue de faire un froid affreux et notre pauvre appartement est glacial, lui qui était si douillet autrefois ! Nous chauffons le bureau avec un poêle à bois, nous en avons encore pour une dizaine de jours. Je ne savais pas la mort de Mme Thomas, c'est toi qui m'apprends comme toujours les événements parisiens. Ravie de savoir que la jeune Henriette met en valeur la petite robe à fleurs et de voir aussi que tu vas bien malgré cette grosse toux qui va s'en aller avec le printemps. Je ne sais plus où en est le voyage d'Anna Lancrenon à qui je vais téléphoner à ce sujet. Je vais aller voir un de ces jours Marthe Levallois dont le dernier fils est à l'école des mousses à Toulon. Vu hier Thérèse Schombourger bien fatiguée aussi de cette vie difficile. Son fils Michel avait vu les Letourmy à Lyon.

Je t'embrasse de tout cœur ma chère maman.
Marguerite.

Carte de Cécile Bouts à sa mère Geneviève Rivière.

Versailles, 7 rue Berthier. Le 18 février 1942

Ma chère maman,

Après ton magnifique envoi de dattes, dont nous nous délectons à petites doses, les oranges nous sont bien arrivées, autre régal dont nous vous sommes bien reconnaissants à toi et à Charlotte ! Mais crois-tu qu'une brèche avait déjà été faite dans la boîte, par où une seule orange heureusement avait été chipée. Il est presque miraculeux que les autres n'aient pas suivi le même chemin, tant le trou était grand ! Merci donc mille fois pour toutes ces gâteries que nous apprécions à leur valeur je t'assure ! Je n'ai jamais su si mon mandat à Charlotte lui était bien arrivé. J'espère que vous allez aussi recevoir mon colis d'emballages, envoyé la semaine dernière. Je me suis creusé la tête pour savoir ce que je pourrais y joindre parmi les choses qui vous manquent. Dis-le-moi pour la prochaine fois. Je tacherai également de dénicher un objet de layette sans « bon » pour Olivier II. J'espère que ce dernier et son heureuse mère sont toujours à l'état prospère. J'ai reçu hier une carte de Charlotte de Zriba (du 6). Remercie-l'en pour moi. Un petit mot d'Anna Lancrenon ces jours-ci me disant qu'elle n'attendait plus que son laissez-passer pour aller vous rejoindre, ce dont elle semble avoir hâte. Je vais m'arranger pour la voir avant son départ. C'est dommage qu'elle n'ait pu partir il y a deux mois, avant ces froids affreux que nous continuons de subir, que ce soit neige, glace ou bise du Nord... On n'a jamais tant désiré le printemps ! J'ai été désolée d'apprendre la mort de Mme de Neuville, enlevée bien rapidement je vois. Elle ne devait pas être encore bien âgée ? Avons-nous également ces jours-ci la mort de Mme Bonnet de Lyon (la mère de nos amies). Maurice va mieux, mais est encore facilement fatigué. On lui fait une série de piqûres intraveineuses et autres, assez désagréables et il ne retournera pas à son bureau avant le mois prochain. Il profite de ce repos pour écrire soit des articles dans un nouveau journal d'enfants, soit son troisième roman, destiné aux jeunes garçons comme les précédents et dont le premier va paraître prochainement chez « Alsatia ». Il ne manquera pas d'en faire l'hommage à ses neveux, mais il faut compter avec les lenteurs de l'édition. J'espère que Jean TM vous est revenu sans encombre.

Affections à tous.

Cécile.

Carte de Germaine Delattre à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 30 bis rue de Paradis, le 19 février 1942

Ma chère maman,

Merci infiniment pour le délectable colis d'oranges arrivé il y a huit jours, juste à temps pour les vacances de six jours de Tonio. C'était déjà ses desserts d'assurés ! et Jean a bien voulu le prendre chez lui pendant cette période. Mon bonhomme se plaît beaucoup dans son nouveau collège et je suis contente de pouvoir le voir chaque semaine dans l'après-midi du dimanche, le seul jour du reste où je puisse souffler un peu. Le dernier, nous l'avons passé « au tuyau d'orgue » en compagnie de Jacqueline et du trio Bouts, nous régaland de produits de province ou de Radès. Hier soir j'étais à Versailles pour la leçon de piano de Marie Jeanne, qui fait beaucoup de progrès. Je suis tellement par monts et par vaux, au long de mes journées, que je n'ai pas vu passer Antoine et Marie-Jo ; cette dernière se rendant pour une dizaine de jours à Pont-l'Évêque, où se fera, je crois, le mariage dans la semaine de Pâques. Aujourd'hui Henriette retrouvait les Marguerite avenue Mozart. Pour moi, je n'ai aucune liberté en semaine. Ici, Claude est repris de sinusite, ce qui est bien ennuyeux ; Nicole aussi traîne depuis une dizaine de jours. Tout ce monde-là aurait besoin de chaleur... et de lait. L'hiver ne semble pas vouloir finir. Comment va-t-on rhume ?

Je t'embrasse de tout cœur.

Germaine.

Carte de Germaine Delattre à sa sœur Charlotte TM.

Paris, 30 bis rue de Paradis, vendredi 20 février 1942

Ma chère Charlotte,

Merci de ta carte du 24 janvier. Tu as depuis fait connaissance avec ton nouveau petit-fils qui doit être mignon comme tout ! Hélène doit avoir hâte que ses frères lui confectionnent à elle aussi un berceau. Nous avons été contents de voir Jean, passé comme un ouragan. C'est tout juste si j'ai pu le voir le temps d'un bref repas, où je me suis dépêchée de m'informer de chacun de vous. Mais crois-tu que la fameuse « gazette du mariage » est encore pour moi un mythe... peut-être arriverai-je à la connaître au moment des noces d'or des Letourmy ! Mais il est probable qu'à cette époque je ne serai plus de ce monde. Jean notre frère étant ces jours-ci à Toulon, y a vu tes tourtereaux, qui nous font espérer leur visite aux « beaux jours ». Quelle chance ! revoir quelqu'un d'entre vous, en attendant maman. Dimanche dernier, avant le carême, j'ai été voir mère Eugénie qui m'a jetée dans les bras d'une certaine « Mère Nathalia » qui fut à Tunis, qui s'est informée de toi et est même, je crois, votre parente, une Bernage ! Chantal s'affaire beaucoup à la préparation de sa séance de dimanche prochain où le « buffet sans tickets » doit attirer tout Paris.

Affectueusement à tous.

Germaine.

Carte de Marguerite-Jean Rivière à sa belle-mère, Geneviève Rivière.

Paris, 81 av. de Villiers, le 21 février 1942

Chère mère,

Comme je vous le disais dans ma dernière carte, la visite de Jean T.M a été une grande joie familiale, mais nous aurions aimé plus de détails sur le nouveau-né et sa maman que Jean n'avait pas encore vus. Jean mon mari a retrouvé Jean TM à Marseille et a vu ensuite Gilles et les Letourmy qui sont tellement gentils pour Gilles, j'en suis bien touchée. Les Letourmy faisaient prévoir un petit voyage à Paris bientôt, nous en serions grandement heureux. Malgré la recrudescence du froid, tout va très bien ici. Jean est reparti pour le Mesnil voir Simon le jardinier, s'occuper de notre bois pour l'hiver prochain, voir le notaire, etc. Louise Guibert nous a conviés cette semaine à manger une dinde qui fut très appréciée de tous les convives. Nous nous retrouvons très souvent à toutes sortes de queues, notre quartier étant relativement privilégié. Jeudi je suis allée voir Marguerite Lebel où j'ai retrouvé Marg.Cazé. Marguerite est encore gripée. J'ai couru ensuite chez L. Widemann et revenue ensuite au galop voir les mères des amies de Marielle qui recevait.

M. R.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière.

Lille, 60 rue de Cassel, le 21 février 1942

Ma chère maman,

J'ai été contente de recevoir ta carte du 10 et les bonnes nouvelles de tout un chacun qu'elle contient. Je regrette bien d'avoir manqué de si peu le passage de Jean TM à Paris. Que n'a-t-il pu venir jusqu'au Nord ! Contente de savoir Marie-Rose et son nouveau fils en très bonne santé. Emmanuel paraît enthousiasmé de la perspective d'aller à Zriba pendant les vacances de Pâques. Je fais suivre à Marie-Jo, en ce moment à Pont-l'Évêque, la carte de sa cousine Henriette. Nous continuons de tribuler sous le même inexorable froid qui, à chaque velléité de dégel, reprend de plus belle. Quel bonheur que tu ne sois pas restée dans nos régions « tempérées » ! Mais si d'aventure nous revoyons quelque chose qui ressemble à un été, j'espère quand même que tu en profiteras bien vite pour venir nous voir. Tu me demandes des nouvelles d'Augustin. Il est toujours au séminaire, à préparer les examens successifs. Il vient nous voir un moment chaque jeudi après-midi. Marie-Jo voudrait bien être mariée par lui, mais s'il faut aller à Pont-l'Évêque c'est une complication. Les voyages actuels prennent plus de temps qu'avant. Enfin tout cela s'arrangera. Paul est donc interne en titre et continue ce qu'il faisait précédemment jusqu'à nouvel ordre. En dehors de son travail à l'hôpital il étudie toujours beaucoup. Thérèse passe ses derniers examens d'assistante sociale à partir du 26 février. Je t'embrasse.

Pauline.

Lectoure, le samedi 21 février 1942

Mon cher Jean,

Le merveilleux cageot d'oranges d'Algérie, arrivé hier en parfait état, a plongé la maisonnée entière dans l'admiration, l'enthousiasme et la reconnaissance. [...] et puis ce qui m'a fait le plus de plaisir encore dans cet admirable envoi, c'est d'avoir pu déjà faire à votre exemple (car je sais que vous inondez tout votre entourage d'inépuisables couffins d'oranges et de mandarines) grâce à son abondant contenu, tant d'heureux déjà autour de moi. Encore une fois merci, merci, de tout mon cœur fraternel débordant de reconnaissance. Et comme si nous n'avions pas été comblés hier déjà, un nouveau colis d'oranges nous est parvenu aujourd'hui encore de l'Éden de Radès, mais je dois avouer pour mettre maman en garde pour la solidité des emballages, qu'il est arrivé en fort mauvais état et 10 oranges étaient complètement écrabouillées (trois sur les 10 ont été consommables tout de même). Enfin moi qui faisais la constatation l'autre jour que, envoyant sans cesse des colis je ne recevais jamais en retour que des emballages vides, je ne ferai plus de réflexions de ce genre.

J'ai eu des échos ravis de votre trop rapide passage à Paris qui a paru enchanter le chœur des sœurs Rivière, mais vous avez dû trouver que le séjour en France en cette saison n'avait rien de réchauffant. [...] le froid persiste aussi à Lectoure et pour moi, de faire le ménage de bonne heure dans ma maison devient réellement éprouvant, tant ce qu'on touche, à commencer par le manche du balai, est glacé et au bout de cinq minutes j'ai une onglée qui m'arrache des larmes. Et il faut croire cependant que le froid convient parfaitement à nos santés, aux enfants et à moi, car pour ma part je ne me suis jamais aussi bien portée que cet hiver, depuis mon mariage, et aucun des quatre enfants n'est enrhumé ; Roseline et Olivier ont des aspects de plus en plus rebondis, rubiconds, éclatants ; ils en deviennent, en cette période de restrictions, indécents. À propos de restrictions, vous pourrez raconter à maman et à Charlotte que cela fera certainement rire plus que moi que, ayant touché il y a quelques jours le précieux litre d'huile auquel nos six personnes en un mois ont droit, j'ai voulu le faire dégeler pour m'en servir avant-hier. Imprudemment je l'ai mis près du gaz allumé... Le fond de la bouteille s'est cassé... et toute mon huile s'est répandue ! [...]

Je vous embrasse bien affectueusement, mon cher Jean.

Votre petite sœur bien reconnaissante.

Colette.



Enfants Courbe avant la guerre : Miriam, Claude, Chantal, Bernadette, Nicole.

La séance Courbe

Carte de Germaine Delattre à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, 30 bis rue de Paradis,
le dimanche 22 février 1942

Ma chère maman,

J'ai été bien contente de recevoir ta carte du 11 et suis très touchée que tu te sois mise en peine pour Tonio. Grâce à ta généreuse contribution, pour sa scolarité, j'ai pu envisager la solution Sainte-Croix, et jusqu'à présent, nous nous en félicitons, le pensionnaire et moi. Je l'ai vu tout à l'heure très épanoui de m'apporter de bonnes notes et, pour les parfaire encore, Henri Lebel à la bonté, le dimanche, de lui faire faire 1 h de Maths. Pendant qu'il s'en allait sagement travailler, avenue Mozart, nous étions tous rue de Mau-

beuge, à la séance de Chantal, où se pressaient des foules de connaissances : Louise Guibert avec une bande d'enfants Thillaye, Contant, Steiger... Madeleine M.Wallon, les Guillemot, Thérèse Schombourger, Berthémy... Marguerite Jean et ses filles, Marie-Jeanne et Jacqueline. Tout fut très réussi et le buffet « sans ticket » des plus copieux, remporta un succès monstre. Les filles d'Henriette se sont toutes distinguées dans des rôles charmants ou comiques. De son côté, Jean était au Mesnil où nous irons à Pâques faire une cure de lait, espérant être sortis du gel, de la neige, qui sévissent toujours ! Tu me demandes en quoi consistent mes occupations ? J'ai toujours mon fond d'élèves, avec deux après-midi chez Mad. Goursat, deux séances de 2 h chez les Quétier, puis trois après-midi à mon « Centre Social », où je fais surtout de la paperasserie pour les Assurances sociales et plusieurs séances aussi de bibliographie rue de l'Université. Je n'ai que le dimanche pour souffler un peu et me porte, grâce à Dieu, à merveille. Demain lundi, entre ma matinée rue de l'Université et mon Centre Social de la rue de Vanves, je déjeunerai avec Jacqueline. Le soir, après les leçons Quétier, je dînerai chez Jean. Et mes journées filent comme cela, tassées d'un bord à l'autre ! Mais je plaquerais bien tout pour aller te voir et profiter un peu de toi.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que Charlotte.

Germaine.

Carte de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, 88 av Mozart, le dimanche 22 février 1942

Ma chère maman,

Je reçois seulement ta carte du 4, antérieure aux dernières nouvelles. Mais tu m'y dis qu'on a entendu la voix d'Abel à la TSF et nous nous en sommes réjouis. Quel dommage que ces messages ne soient jamais captés par la famille ! Ici il gèle toujours aussi dur. C'est vraiment un hiver éprouvant et c'est heureux que tu y aies échappé. J'ai revu hier Mme Vaugeois et Marthe Levallois, Mme V. à peine changée et toujours aussi droite. Les deux fils de Marthe en zone libre, le plus jeune à l'école des mousses à Toulon et Marthe serait contente qu'il voie de temps en temps Gilles et les Letourmy. Sa fille Colette vit avec elle et cherche une situation de sténodactylo. Tonio sort d'ici où il vient tous les dimanches faire l'heure de mathématiques avec son oncle Henri. Il semble avoir de meilleures notes et se trouver bien dans son nouveau collège. Aux dernières nouvelles Paul W. irait un peu mieux, mais est-ce une amélioration durable ? Il paraît que Marie-Jo est pour quelques jours à Pont-l'Évêque où aurait lieu décidément le mariage à Pâques. Je m'occupe d'obtenir un laissez-passer pour pouvoir accompagner Henri à Aix-en-Provence (fin avril) où il doit faire des cours. J'espère que les oranges que tu as eu la bonté de m'envoyer arriveront bientôt. Merci de toute façon.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

M. Lebel.

Carte de Cécile Bouts à sa mère Geneviève Rivière.

Versailles, 7 rue Berthier, le dimanche 22 février 1942

Merci ma chère maman de ta bonne carte du xx et de ces envois d'oranges que tu m'annonces en core. Comme je te le disais dans ma dernière carte, le premier colis est bien arrivé (à une orange près) et ses oranges « d'origine » fines et juteuses, sont pour nous un véritable régal ! Quant à mes emballages, qui sont peut-être encore à naviguer entre Versailles et Tunis, je pense qu'ils pourront servir à d'autres. Voici donc que je t'écris du Mans, où je viens d'accourir auprès de ma pauvre belle-sœur, victime hier matin d'une mauvaise chute sur le verglas ; on a pu croire un moment que son état était grave (ébranlement cérébral, délire...) Mais cela semble aller déjà beaucoup mieux aujourd'hui. Le médecin recommande cependant les plus grandes précautions : repos complet, calme absolu (ce qui est assez difficile vu le tempérament de la malade !) en raison d'un épanchement à la nuque pouvant, jusqu'à résorption, être une cause de menace pour les méninges. Bref, je suis ici au moins jusqu'à la fin du mois, ayant donc confié à Marie-Jeanne et à Maurice le soin de la maison et le leur réciproque. Je me suis d'ailleurs demandée si je pourrais partir ce matin : à la nuit noire, sans tramway, avec une demi-heure de chemin sur un verglas épouvantable Maurice m'accompagnait heureusement à la gare (en chaussons !) portant ma valise tandis que je tenais la lampe électrique, sans quoi je n'y serais jamais arrivée... Cet hiver nous en fait voir décidément ! J'espère qu'à Radès vous ne tarderez pas à revoir les beaux jours. Je pense que la présence de Marie-Rose et de ses marmots doit remplir la villa de Sion de joie et d'animation.

Je vous embrasse tous bien affectueusement.

Cécile

Carte de Marguerite-Jean Rivière à sa belle-sœur Charlotte TM.

Paris, 81 av. de Villiers, dimanche 22 février 1942

Ma chère Charlotte,

La visite de votre météore de mari a été la grande joie de ce début de mois, il a trouvé l'hiver parisien un peu froid et depuis son départ il gèle de plus en plus, nous serons bientôt tout à fait frigorifiés. Pour lutter contre ce froid envahissant, je fais de plus en plus de queues et de courses en compagnie de Louise Guibert qui galope toute la journée. Elle nous a conviés cette semaine à la dégustation d'une dinde, ce qui fait époque dans la vie ! Je me laisse entraînée par la préoccupation primordiale du moment, mais je vous écrivais pour vous féliciter de tout cœur de la naissance de ce second petit-fils. Nous nous joignons de tout cœur à votre joie, les jeunes parents doivent être bien fiers et heureux. Surtout que Jean nous rapporte des photos à son prochain voyage. Je pense que vous irez voir alors les Letourmy. Je ne puis dire combien je leur suis reconnaissante de leur inépuisable hospitalité pour Gilles. Il en parle dans toutes ses cartes. Je vous quitte pour une séance récréative de Chantal Courbe où nous retrouverons les sœurs.

Affectueusement.

Marguerite Jean

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM.

Lectoure, lundi 23 février 1942

Ma chère Charlotte,

[...] Une carte de Germaine avant-hier me disait que Paul Wallon était dans un état très grave et j'ai fait dire une messe pour lui ce matin, car elle me faisait même prévoir un dénouement fatal. Pour la malheureuse Simone ce serait vraiment trop affreux si son père à son tour disparaissait après avoir déjà vu mourir sa mère et son frère unique. [...] voici que la froidure et la glace ont fait place depuis hier au dégel, à la pluie, à la boue, on éprouve tout de même une détente de n'avoir plus à lutter de tout son corps contre cet ennemi tenace le froid, et cela me fait du bien le matin de n'avoir plus l'onglée en tenant le manche de mon balai ou en remuant les flacons glacés à la salle de bains. [...] Dis à maman de bien vouloir considérer cette lettre comme si elle lui était aussi adressée. Je suis enchantée à la pensée des nouvelles libertés de colis que l'on peut avoir de Tunisie pour la France. Si vous pouviez, maman et toi, m'envoyer quelques pâtes je serais aux anges. [...]

Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Colette

Carte de Jacqueline Rivière à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 89 bvd Saint-Michel, dimanche 25 février 1942

Ma chère maman,

Je trouve ce soir en rentrant du bercail Saint-Michel ton second envoi d'oranges. J'ai reçu le premier dans ce joli couffin qui m'enchanté, et celui d'aujourd'hui dans un grand carton avec l'adresse écrite par toi. L'emballage était très bien fait. Toutes en bon état ! Quel plaisir cela nous fait ! Merci de tout cœur. Je vais pouvoir en répandre quelques-unes autour de moi, après m'en être régalée ce soir avec Paul et Marthe, quel adoucissement dans notre dur carême. Je voudrais bien te savoir guérie de ton rhume et cela me ferait plaisir que tu revoies le médecin au cas où il te faudrait une autre série d'océchine pour entretenir tes artères souples et jeunes. Paul et Marthe sont rentrés de Bretagne la semaine dernière. Marthe avait fait un petit crochet jusqu'au Saint voir cette bonne Françoise Davion pour lui porter des nouvelles de son fils Jean que je vais voir à l'hôpital tous les 15 jours. Le pauvre garçon traîne une pleurésie contractée en captivité et cela nous fait de la peine de le voir dans cet état. Marthe a été frappée par le souvenir et le prestige que tu as laissés au cœur de Françoise. Cette bonne âme lui a donné une demi-livre de beurre et des œufs. Nous ne sommes donc pas en ce moment parmi les plus malheureux. C'est-à-dire que si nous n'avions pas cela avec les oranges, il ne resterait plus qu'à supplier le bon Dieu, mais pas avec la voix du diable, de transformer en pain, viande, légumes, les pavés de Paris. Voilà deux mois qu'il neige, glace, re-neige et reglace tous les jours ! Lundi dernier le verglas a été pire que jamais, mais on se débrouille pour circuler quand même. Le soir je dînais chez les Jean Rivière toujours si hospitaliers pour les vacciner tous contre la variole. Jean m'a remis de ta part 1500 fr. pour m'aider à payer mon manteau. Je te remercie bien. Sans ton aide je n'aurais pas pu. Je viens aussi d'obtenir un bon de chaussures. Me voilà à peu près parée pour le dessus. Les Courbe t'ont sans doute raconté la séance du club « de ces demoiselles » rue de Maubeuge. C'était très bien. Tous les membres de la famille Courbe y brillaient. Je vous embrasse tous de tout mon cœur. Jacqueline

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière

Lille, 60 rue de Cassel, le 26 février 1942

Ma chère Maman,

Aujourd'hui même nous arrivent trois colis d'oranges, en parfait état et les fruits sont si beaux, si dorés, si frais, on dirait tout le soleil de Tunisie qui vient s'étaler sur la table. Pas une orange n'est abîmée. Nous n'avons pas résisté au plaisir de les entamer dès ce soir. Je fais même des projets d'un peu de confiture, c'est si excellent. Merci donc pour ces beaux envois si bien arrivés et si appréciés. Merci de ce que tu me dis d'Emmanuel, je suis contente qu'il te voit un peu, il y a si longtemps que tes autres petits-enfants ne t'ont vue ! Et ces leçons d'escrime doivent lui plaire beaucoup. J'espère aussi qu'il arrivera à reprendre le dessus au collège, il avait très bien travaillé à Wimereux, mais le séjour au Mesnil a coupé trop longtemps les études. Qu'il demande à ses cousins de l'aider un peu. Enfin je suis bien reconnaissante à tous. Après avoir bruyamment récriminé contre le froid et sans résultat évidemment, force nous est d'en prendre notre parti et de vivre comme des Esquimaux sans fourrures et sans traîneaux. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Pauline

Carte de Pauline Giard à sa sœur Charlotte TM.

Lille, 60 rue de Cassel, le 26 février 1942

Ma chère Charlotte,

Comme je le dis à maman, nous venons d'avoir aujourd'hui tout un arrivage de ton jardin sur notre table et combien tous nous t'en remercions. Je suis dans l'admiration de l'état impeccable de tes fruits magnifiques et ils sont aussi bons que beaux. Quel adoucissement au carême et à l'inamovible hiver ! J'ai bien regretté d'avoir manqué Jean ton mari à son passage à Paris. A-t-il pu aller jusqu'au Mesnil et Blangy ? J'ai oublié de dire à maman que les René Lefebvre sont bien toujours à Fontenay-sous-Bois. Clotilde et Henri ne songent pas à revenir dans le Nord tant qu'Henri n'y peut prévoir une situation stable. Il espère avoir incessamment la situation attendue, mais sans savoir où, dans les organisations corporatives. Et Marie-Jo est à Pont-l'Évêque fixant, je pense, avec son fiancé la date de leur mariage. Pascal nous fait enfin prévoir une permission pour avril. Il nous décrit les magnifiques paysages de neige de la Chartreuse, la platitude des villes lui paraîtra étrange. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que ton cher entourage. Pauline.

Carte d'Henriette Courbe à sa sœur Charlotte TM.

Paris 30 rue de Paradis le 26 février 1942



Claude Courbe 1942 sur le balcon de la rue de Paradis.

Ma chère Charlotte,

Merci de ta bonne carte du 15 février où tu me donnes de si bonnes nouvelles de Marie-Rose et son bébé, et merci à Jean de l'aimable carte qu'il a pris la peine de m'envoyer de Marseille avant son embarquement. Nous avons reçu hier la caisse d'oranges d'Algérie qu'il nous avait annoncée, et par ton intermédiaire je le remercie mille fois de ce précieux apport pour nos desserts ; ces oranges sont délicieuses et nous consolent du manque de pommes de terre qui nous rend bien malheureux. Nous sommes toujours dans la neige et le gel, mais nous avons la chance que beaucoup n'ont pas d'être encore chauffés. Je pense que la pauvre tante Blanche, qui n'a pas d'autre moyen de se chauffer (n'ayant pas d'appareil qui marche et ayant passé sa carte de charbon à Raymond) est toujours dans son lit. Maman la retrouverait bien maigrie, tandis que ses filles, de plus en plus menues, ne pourraient vraiment pas l'être davantage. Claude commence à aller mieux de sa crise de sinusite, et j'espère bien

qu'il pourra retourner en classe la semaine prochaine. Jacqueline venant dîner vendredi nous a tous vaccinés comme c'est devenu obligatoire en ce moment, et le lendemain elle allait faire même cérémonie chez les Jean Rivière. La grande séance de Chantal dimanche, rue de Maubeuge, a très bien marché ; représentation réussie (*Chant du marin, Gigue campagnarde, Le vent qui siffle, Mme vendez-vous du café, Le dîner de Pierrot, Mon père veut me marier, L'anglais tel qu'on le parle...* etc.). Buffet sans tickets et pochettes de bonbons qui ont eu le succès d'une véritable curée ; présidence de mon beau-frère Stan et petit discours pour amorcer la quête ; assistance nombreuse : près de 200 personnes et bon nombre de familles et amis, enfin recette 4000 fr. Le club va pouvoir faire des largesses dans ses visites de charité. Cécile est partie précipitamment au Mans auprès de sa belle-sœur Bonnet immobilisée par une chute sur le verglas. Merci encore pour les bonnes oranges.

Baisers à tous.

Henriette.

Carte de Germaine Delattre à sa sœur Charlotte TM.

Paris 30 bis rue de Paradis le 28 février 1942

Ma chère Charlotte,

Voici que m'arrive aujourd'hui ton délectable colis d'oranges n° 2, après le colis n° 3, arrivé mercredi. J'en ai admiré le parfait emballage et apprécié, comme dit l'imagier, ces fruits « surchoix d'élite », qui nous font en outre participer à votre vie tunisienne. Allant hier jusqu'à Sainte-Croix, pour une question de carte de ravitaillement, j'ai porté une de ces oranges à Tonio, toujours très content. J'ai eu la joie de voir son nom par deux fois au Tableau d'honneur, et il venait en outre de se distinguer en composition de physique. Je venais de ma Bibliographie où manquait Cécile, retenue au Mans auprès de sa belle-sœur victime du verglas, et j'allais chez Marguerite Jean, pour les leçons de piano. J'y ai retrouvé mes sœurs Marguerite et Henriette en compagnie de Louise Guibert, Marguerite Cazé et... Marthe Levallois. Le vaccin administré par Jacqueline m'a choisie comme principale victime ! Peut-être suis-je encore comme un enfant qui vient de naître. La brave Louise Guibert véritable mère nourricière, outre qu'elle se dépense pour trouver pâture aux Thillaye, est devenue notre fournisseur de « fromage blanc », denrée qu'elle trouve dans son quartier, alors que le 10e arrondissement s'avère de plus en plus démuné en tout. L'autre jour, elle nous repassait un chou. Ce ravitaillement est une obsession ! et la Providence m'en délivre par bonheur. Ce soir, après mon après-midi Goursat, je dîne chez Madeleine M.Wallon, à qui j'ai fait l'autre jour une joie sans pareille en lui apportant six de tes succulentes oranges. Thérèse et Odile Giard se sont annoncées chez les Rivières pour la semaine prochaine, peut-être verrons-nous aussi reparaitre Marie-Jo, qui était à Pont-l'Évêque pour une dizaine de jours... et les 10 jours sont écoulés. Nous sommes toujours dans la froidure et la neige. Ici Claude traîne encore et ne va pas au collège, par contre Nicole est retournée en classe cette semaine. Dis-moi tout ce que tu peux savoir d'Abel, à qui je pense si souvent ! Merci, merci pour tes oranges.

Bien affectueusement.

Germaine.

Bombardement des usines Renault de Boulogne-Billancourt, 3 mars 1942

Carte de Jean Rivière à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 81 av de Villiers, le 1^{er} mars 1942

Ma chère maman,

Voici enfin le dégel qui arrive, et je t'assure que tout le monde attendait ce moment avec impatience. Nous venons de recevoir les oranges que Jean TM nous a envoyées d'Alger et qui ont fait un long voyage. Les tiennes, de Tunisie, sont arrivées en même temps, et ces envois nous ont fait le plus grand plaisir ! La carte que le notaire de Blangy t'a envoyée doit te permettre de faire des démarches pour venir à Paris et au

Mesnil. Veux-tu étudier la chose avec Jean ; ici je ne puis faire de démarches pour toi. L'attestation que t'a envoyée le notaire, au sujet du règlement de la succession, justifie la demande d'un laissez-passer. Tiens-nous au courant de ces démarches. Toute la maisonnée est en bon état, et Béatrice est pour quelques jours chez les Hardy. Nous comptons aller au Mesnil pour Pâques. Nous t'embrassons bien affectueusement.

Ton fils.

J. Rivière

Carte de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 88 av Mozart, le 1^{er} mars 1942

Ma chère maman,

Avec quelle joie j'ai reçu hier tes oranges, toutes en parfait état et délicieuses. Tous deux nous t'en remercions chaleureusement. Avec elles est enfin arrivé un rayon de soleil qui fait renaître à l'espoir et fondre la neige des toits qui dégouline sur les trottoirs. Aussi les foules dominicales s'écoulaient-elles aujourd'hui sur la chaussée dépourvue plus que jamais de toute autre circulation. Nous avons fait un bon tour à pied et rentrons pour la leçon de Tonio. Ce dernier a été au tableau d'honneur ces deux dernières semaines et est second en physique. Son changement de collège a donc l'air de lui réussir. Avant-hier nous avons été chez Marguerite Jean où nous avons rencontré Henriette (revêtue d'un superbe manteau de fourrure...), Louise Guibert se démenant toujours pour nourrir ses pensionnaires plus les Thillaye qui lui retombent souvent sur le dos, Marguerite Cazé qui n'a pas donné de fameuses nouvelles de son oncle Paul Wallon et Marthe Levallois dont la fille Colette allait danser aujourd'hui chez son amie de pension et homonyme Colette *Aimat* (?). Remercie bien Jean de sa carte d'Alger. Ce sont les premières et seules nouvelles d'Afrique depuis son passage à Paris, aussi ai-je hâte maintenant d'en avoir des tiennes et de Charlotte. Olivier II pousse-t-il bien ?

Je vous embrasse tous de tout cœur et merci encore pour les fruits d'or.

Marguerite Lebel.



Usines Renault - Vue aérienne de l'île Seguin.

Lettre de Colette Boutan à sa mère Geneviève Rivière

Lecture, lundi 2 mars 1942

Ma chère maman,

C'est au retour d'Abbat par une véritable et première journée de printemps tout à coup qui vous dilate le corps et l'âme, que je trouve ta lettre du 26 (tu n'as même pas pensé aux 8 ans de Roseline !) et je viens bien vite avant de commencer mon fourbi du soir t'en remercier. [...]

J'ai rapporté de ce pays de cocagne de Gzaupouy... 8 douzaines d'œufs ! Quelle aubaine, de quoi constituer quatre colis. J'ai dix clients maintenant et je me démène tant que je peux pour essayer de les ravitailler le plus souvent possible. La dernière lettre de la douce Suzon m'a émue de pitié, la détresse alimentaire à Lyon est immense. Ces huit douzaines d'œufs, je les ai rapportées dans un grand panier fermé sur mon porte-bagages, il me rentrait douloureusement à chaque cahot et tour de roues dans le bas de la colonne vertébrale et je suis arrivée à la maison complètement « meurdiée ». J'ai dû passer toute ma nuit à plat ventre, mais que ne souffrirait-on pas pour pouvoir secourir un peu les affamés. [...] Samedi, j'ai profité du dernier jour des cartes interzones à 0,90 fr. pour en écrire des tapées. [...] Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Ta fille affectionnée.

Colette.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière

Lille, le 4 mars 1942

Ma chère maman,

Un quatrième colis d'oranges nous est arrivé hier ; elles sont exquises. Merci à toi et à Charlotte. Quel pays de cocagne vous habitez, et comme vous le faites miraculeusement déborder jusqu'au pôle Nord ! Merci mille fois de la part de tous. Thérèse et Odile sont parties mardi dernier de bon matin pour aller voir Clotilde à Sommières. Elles ont dû passer l'après-midi d'hier à Paris. Odile profite de ses derniers jours de voyage à 75 % pour accompagner Thérèse. Celle-ci s'octroie quelques jours de congé après les derniers examens qu'elle vient de passer : promue assistante sociale avec mention « bien ». Marie-Jo est rentrée de Pont-l'évêque lundi soir, contente de son voyage. Elle a commencé là-bas l'installation de ses affaires. Ce qui est difficile, c'est de constituer un maigre trousseau. Enfin, sa tenue de mariée sera un tailleur bleu marine avec une blouse en organdi brodé blanc.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tout ton cher entourage.

Pauline.

Carte de Cécile Bouts à sa mère Geneviève Rivière

Versailles, 7 rue Berthier, le 5 mars 1942

Ma chère maman,

En rentrant hier du Mans où j'ai passé une dizaine de jours chez ma pauvre belle-sœur, victime du verglas (une chute violente sur la nuque aurait fait redouter tout d'abord des complications cérébrales), j'ai eu le plaisir de trouver, outre ta carte du 21-02, les délicieuses oranges de Radès de qualité vraiment imbattable, et qui, en ces temps de disette, nous paraissent meilleures que jamais ! Merci mille fois pour le second envoi, arrivé intact cette fois. Faut-il te renvoyer ces derniers emballages ? J'espère que les premiers ont fini par vous arriver. Bien contente des bonnes nouvelles du tout Sion-Zriba. Je voulais envoyer mon petit cadeau à Olivier par Anna L., mais le départ de cette dernière est encore ajourné, paraît-il. Elle doit en être navrée. Le temps s'est enfin mis au dégel depuis le 1er mars et nous avons même eu deux vraies journées de printemps : cela paraît bon ! Et pourtant la neige, à l'ombre, n'arrive pas encore à fondre et notre appartement reste humidement glacial. J'ai donc laissé hier ma belle-sœur Suzy en meilleure voie de rétablissement, mais encore bien fatiguée par cette rude secousse. Une belle-sœur Bonnet venait heureusement prendre ma succession, car il était temps que je rentre à Versailles où mon pauvre Craque-tout avait bien du mal, tout en se démenant beaucoup, à cumuler les occupations intellectuelles, ménagères, etc. Je t'embrasse ainsi que Charlotte et les enfants bien affectueusement.

Cécile.

Carte de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 88 rue Mozart, le 6 mars 1942

Ma chère maman,

Après si longtemps, je reçois ce matin tes cartes des 21 et xx et suis heureuse des nouvelles de tous. Je viens de téléphoner à Anna qui a son billet pour mardi prochain, mais souffre dans son lit d'une sciastique... Pourra-t-elle partir quand même, c'est ce qu'elle ne sait encore. J'espère que vous n'avez pas été trop émus du bombardement de Boulogne-Billancourt. Germaine dînait chez nous ce soir-là et nous a quittés aux premières bombes. Nous l'avons accompagnée au métro Ranelagh (Jasmin est fermée) vers les 10 h du soir. Les bombardiers lourds passaient très bas au-dessus de nous. Dans le ciel, vrai feu d'artifice. Bruit effroyable des bombes. Dès le lendemain nous avons été voir les dégâts sur place. Vision de guerre. Usines Renault aviation. Beaucoup de victimes malheureusement. Nous sommes de nouveau dans le froid gris et à la fin de nos bûches ! Ai pris rendez-vous avec Suzanne V. pour aller voir sa mère lundi. Elle venait d'aller voir son mari à Dijon et a auprès d'elle tous ses enfants. Suis allée goûter hier chez Marguerite Jean qui recevait ses cousins Delemy, y compris la jeune Mme de Montgolfier qui a un gentil petit bonhomme. Sa mère Germaine Renoux a bien mauvaise mine et semble assez atteinte. M'apprête à me rendre à un thé Nouveau (Weiller) où je retrouverai encore Marguerite Jean paraît-il. Les laissez-passer sont très difficiles à obtenir en ce moment, je voudrais bien en avoir un pour fin avril, cela va si vite arriver maintenant. Il me semble que c'est plutôt moi qui te dois de l'argent avec cet envoi d'oranges. J'ai remis à J.TM une certaine somme d'argent pour l'achat éventuel de tapis. Rembourse-toi donc dessus, en défalquant si tu veux les 10 % que j'aurais vraiment trop honte de réclamer à Jean Rivière. On ne voit jamais ce dernier, toujours par monts et par vaux. Amitiés à tous, petits et grands.

Je t'embrasse de tout mon cœur ma chère maman.

M. Lebel.

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM

Ma chère Charlotte,

Tes vœux si affectueux me sont parvenus juste hier le jour de la Sainte Colette et m'ont infiniment touchée, je t'en remercie de tout mon cœur ma bonne marraine dont le tien reste toujours si jeune et si sensible. Le mien aussi est jeune, il rajeunit même, je crois, avec les années ; aussi pour moi, je crois, la vie sera toujours belle. Mais vois-tu si tu pries pour moi (ce dont je te remercie beaucoup parce qu'on en a tellement besoin) ce qu'il faut demander à Dieu pour ta pauvre filleule c'est qu'elle avance dans la vie toujours plus confiante et abandonnée à la Providence, qu'elle corresponde exactement à sa Sainte Volonté, qu'elle n'ait pas peur de la souffrance, mais qu'elle sache l'accepter avec amour toujours, et la rendre féconde ; qu'elle sache faire du bien autour d'elle, être en un mot une âme fidèle, courageuse, pacifiée, détachée, rayonnante, c'est là, je crois, le vrai secret du bonheur, le seul. [...]

Juste avant que je ne m'installe à mon écritoire est arrivé un nouveau colis d'oranges. Je remercie la main bienfaisante (je ne sais si c'est la tienne ou celle de maman) qui les a cueillies, emballées, expédiées. Extérieurement, le colis était dans un état lamentable, intérieurement trois oranges seulement se trouvent hors de service. Quels bons desserts en perspective encore ! C'est une chose qu'on est loin de connaître tous les jours maintenant, le dessert ici ; aussi tu te rends compte du régal que vous nous octroyez en nous envoyant ces fruits savoureux. Merci, merci donc encore de tout mon cœur. [...]

J'ai reçu en ce jour des marques de sympathie de plusieurs personnes (la boulangère entre autres), j'en étais touchée, et des tas de cartes des sœurs et des colis d'emballage renvoyés contenant des surprises telles que du beurre de la part de Marguerite et Henriette, un livre de Jacqueline, un superbe costume marin venant de Tonio pour mes garçons de la part de Germaine, avec deux petites photos, qui m'ont attendrie, des Chesnaies. Tu vois que j'ai été bien gâtée. Vous aurez su le succès sans précédent de la dernière séance de Chantal. Je ne te parle pas de l'affreux bombardement de Paris par les Anglais... Nous en pensons tous la même chose. Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Ta vieille filleule au cœur rajeunissant.

Colette.

Carte d'Henriette Courbe à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 30 bis rue de Paradis, samedi 7 mars 1942

Ma chère maman,

Je reçois ta carte du 26 février qui nous fait bien plaisir comme chaque courrier qui nous apporte de tes nouvelles et je t'en remercie beaucoup. Claude est heureusement remis de sa sinusite et est retourné hier en classe ; espérons qu'il ne sera plus arrêté maintenant. L'hiver n'en finit pas décidément, car il neige encore aujourd'hui ; on a peine à croire que dans trois semaines nous serons aux vacances de Pâques. Aux dernières nouvelles (d'un voisin) nos Charmettes sont occupées... par un couple de Français (?)... Et dire que cela nous est toujours interdit ! Ne trouvant plus à racheter la vaisselle que je voulais, avec tes étrennes j'ai fini par acheter chez Christofle une magnifique « cuillère à ragoût » dont le calibre était devenu indispensable pour servir les platées (plus ou moins substantielles) qu'exige l'appétit des enfants qui ne cesse de croître. Le pauvre demi-litre de lait qui sert au petit déjeuner des cinq le matin commence par les creuser pour toute la journée ; les queues de lait écrémé sont malheureusement supprimées et remplacées par une maigre ration une fois par semaine. Vu Thérèse et Odile Giard qui sont passées cette semaine à Paris pour aller voir Clotilde quelques jours. Le mariage se fera décidément à Lille le jeudi de Pâques. Le pauvre Paul Wallon est toujours bien malade et inquiète son entourage. Madeleine Bonnet, à Lyon, vient de perdre sa mère. As-tu commencé tes démarches pour venir cet été ? Serions si heureuse de te revoir. T'embrasse.

Oranges, pelures et confiture

2 Cartes de Cécile Bouts à sa mère Geneviève Rivière

Versailles, 7 rue Berthier, le 9 mars 1942



Le duo Delattre - 1941

Ma chère maman,

Quelle bonne surprise que ces deux nouveaux colis d'oranges (arrivés en parfait état). Charlotte et toi vous nous gâtez vraiment et je ne saurais vous dire quel régal sont pour nous ces fruits juteux et parfumés à souhait ! Du coup j'ai pu faire des heureux en en donnant quelques-unes à ma belle-mère (car Versailles est complètement sevré de fruits depuis des semaines) et en en glissant aussi dans un envoi à ma belle-sœur Suzy qui, depuis le retour en rangs serrés des troupes d'occupation au Mans, se ressent fort des restrictions elle aussi. Et il nous reste de quoi nous offrir des desserts abondants en attendant ce prochain envoi que tu m'annonces encore et que tu as même la bonté de m'offrir dans un couffin cadeau ! Je suis confuse de toutes tes libéralités et t'en remercie encore mille fois. Tu pourras dire à Charlotte que non contente de me régaler de ses oranges, j'en recueille précieusement toutes les pelures, soit pour les faire sécher en vue de tisanes pour notre prochain hiver de famine, soit pour en faire de la confiture (ceci en prélevant un peu de sucre sur nos maigres rations, ce à quoi j'arrive grâce à la saccharine) lesquelles confitures sont un nouveau régal... Maurice les apprécie tout particulièrement ! Ce dernier va plutôt mieux en ce moment et arrive à la fin de sa série des piqûres. Mais c'est à la fin de l'hiver qu'on a hâte d'arriver. On se sent réellement épuisé par cette lutte contre le froid et, malgré le beau temps revenu, il gèle encore et la neige recouvre encore bien des jardins. Enfin, bien que vous n'ayez pas eu un hiver bien beau en Tunisie non plus,

Deuxième carte

et que nous serions tous si heureux de te revoir parmi nous de façon stable, je t'approuve entièrement de vouloir rester à Radès l'année prochaine si rien n'empêche les TM de t'héberger encore. Ces hivers de guerre en pays d'occupation sont trop durs vraiment ! Par contre nous comptons ferme te voir soit au printemps soit cet été et d'ici là j'espère que Jean pourra réorganiser la pauvre maison du Mesnil de façon à ce qu'on puisse y vivre autrement que dans un campement de bohémiens... Il compte y aller à Pâques avec sa famille (Gilles compris), j' imagine qu'il va installer là quelque jardinier ou tâcheron pour faire rendre le potager au maximum ! Depuis mon retour du Mans je n'ai revu des sœurs que Germaine, décidément très satisfaite de Sainte-Croix où Tonio avait décroché une place de deuxième en physique... Mais on sent toujours combien elle serait désireuse, elle, et plus que jamais, de se reconstituer un petit chez elle. Jacqueline, sur l'association de qui elle comptait, est moins pressée de faire des économies pour se payer un loyer, ayant déjà un pied-à-terre à Bicêtre et un autre boulevard Saint-Michel dont elle s'arrange en ton absence. Enfin, l'une et l'autre ont heureusement récupéré leurs petites maisons respectives du Mesnil, non menacées d'occupation pour le moment. Nous avons hier à déjeuner la bonne Pépé et la grosse Chantal (une vraie ronde) autour d'un petit rôti inespéré rapporté ces jours-ci par Maurice. Après le déjeuner Marie — Jeanne devait emmener ses cousines voir le fameux film sur Brazza, Pépé était malheureusement obligée de retourner de bonne heure à Paris, mais les deux autres commères revinrent enchantées de leur séance. Bien reçu tes cartes des 25 et 28-2.

Beaucoup d'affections à tous.

Carte de Jacqueline Rivière à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 88 bvd St Michel, le 9 mars 1942

Ma chère maman,

Nous attendons ce soir la brave Thérèse de retour de son petit voyage dans le Poitou. Je radote peut-être en te racontant que son passage mardi dernier a été salué par un bombardement carabiné. Elle avait choisi notre tuyau d'orgue du Boul'Mich pour faire escale et c'est pendant le dîner que les grands baraboums ont commencé. Sur le moment nous avons cru à des exercices de tir à grand spectacle et grand effet. Beaucoup de Parisiens ont dû penser comme nous, car il y avait un grand nombre de badauds dehors le nez en l'air à contempler les chutes des fusées éclairantes. Malheureusement c'était autre chose ! Il faut donc se tenir toujours prêt à mourir malgré notre désir de vivre jusqu'au retour de l'âge d'or qui nous réunira. Enfin j'espère que le passage de Thérèse dans l'autre sens sera plus calme et qu'il n'y aura pas corrélation entre les éclats de son tempérament exubérant et les éclats extérieurs ! À midi Germaine est venue déjeuner. Chaque lundi maintenant, se trouvant dans le quartier, elle apporte sa gamelle au Boul'Mich et nous déjeunons agréablement de compagnie. Comme le lundi est le jour de mon après-midi de liberté, je me dépêche de rentrer du dispensaire pour déjeuner. Nous sommes à nouveau suspendues à l'arrivée des nouvelles oranges annoncées, en vous remerciant Charlotte et toi des soins que vous prenez pour nous ! Quelle joie si la radieuse Hélène et son mari venaient faire un tour dans notre zone ! Je vous embrasse tous bien fort.

Jacqueline.

Carte de Germaine Delattre à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 30 bis rue de Paradis, lundi 9 mars 1942

Ma chère maman,

Merci beaucoup de ta carte du 28, arrivée très vite, et de la perspective que tu m'ouvres encore, d'un envoi d'oranges. Elles sont exquis et d'une fraîcheur telle qu'en les dégustant il semble qu'on vient de les cueillir à l'arbre. Hier Tonio, toujours en bonne forme, a été enchanté d'en emporter quelques-unes à son collègue. Pour un peu il était embrigadé pour travailler au déblaiement des décombres du récent bombardement, fait qui a passionnément intéressé notre existence la semaine dernière. J'avais même la bonne fortune ce soir-là de dîner chez les Lebel dans le voisinage du champ d'opération ! Et puis le froid et la neige nous sont revenus et je m'emmitoufle comme une vieille bonne femme. On croit tenir le printemps et l'hiver s'amuse à nous geler implacablement. Par bonheur, les jours s'allongent et d'y voir plus clair vous reconforte. Je suis allée dans la semaine aussi dîner à Versailles où, en l'absence de sa mère, Marie-Jeanne se démenait dans les « queues », les « inscriptions de ravitaillement », la cuisine, sa préparation de bachot, tout cela avec l'entrain et la bohème qui la caractérisent... Pour le raccommodage de ses chaussettes, elle en confiait le soin à Armelle Simon ! Fort heureusement Cécile est revenue, laissant sa belle-sœur encore assez ébranlée de cette chute malencontreuse. Hier dimanche, je suis allée « prendre le thé » c'est Mme Vaugeois que je n'avais vue depuis je ne sais combien d'années. Pour dimanche prochain, Henriette a convié à goûter tous les frères et sœurs en un rassemblement familial où nous ressentirons tout particulièrement ton absence. Tout à l'heure je retrouverai Jacqueline en déjeunant avec elle, entre ma matinée de bibliographie rue de l'université et mon service social de la rue de Vanves. Je terminerai la journée chez Jean après des leçons Quétier. Nous nous attendons à voir reparaître Thérèse et Odile, à leur retour de Sommières. Je rêve d'Abel ! Avez-vous de ses nouvelles ? Je te renverrai des emballages. Merci encore. Je t'embrasse de tout cœur.

Germaine.

Du train vers Lyon, le 10 mars 1942



Jean R. et ses neveux Boutan - 1940

Ma chère maman,

Je profite de ce que je viens pour la journée respirer l'air de la zone de libre à Lyon, pour t'écrire cette lettre du train. J'espère que vous avez maintenant beau temps en Tunisie. À Paris le mois de février a été très froid, et bien que la température se soit bien adoucie dans la journée depuis quelques jours, il gèle encore toutes les nuits jusqu'à présent. À Paris toute la famille est en bonne santé. La maison de l'avenue de Villiers est en ce moment bien garnie : le jeune ménage Giraud (fille et gendre des Hardy) venu à Paris pour soigner leur grand-père, viens-y coucher dans la chambre de Gilles ; M. Hardy doit également arriver ce soir pour un jour ou deux ; et Odile, qui revient avec Thérèse du Poitou où elles sont allées voir les Jullien, s'est annoncée pour un petit séjour, Thérèse descendant, je crois, chez les Kœnig. Heureusement Pépé vient d'aller passer quelques jours chez les Hardy, et elle en a rapporté une valise bien garnie, ce qui permettra de donner quelque chose à manger à tout ce monde, car à Paris le ravitaillement est toujours aussi laborieux ; Marguerite passe une bonne partie de son temps à faire des queues, encore longues même pour les cartes de priorité. Je pense que Marguerite a déjà accusé réception des oranges de Tunisie qui sont excellentes et qui ont été bien appréciées.

Nous attendons Gilles le 20 et toute la famille sera sur le pont pour le recevoir ! Les projets sont d'aller au Mesnil à partir du dimanche des Rameaux. Les Courbe y viendront aussi probablement, et je pense également Germaine et Tonio au Chesnaies. Ce dernier paraît assez bien marcher à Sainte-Croix de Neuilly. Je pense que sa mésaventure de Lisieux lui aura servi leçon. André et Bertrand auront dans la semaine de Pâques un camp scout aux environs de Blois, ou plus exactement, puisqu'il n'y a pas de scouts en zone occupée, une excursion du « Cercle Charles de Foucauld » ! Il n'y a bien entendu que le nom qui change, avec l'uniforme en moins.

Aux dernières nouvelles Marie Jo se mariera à Lille dans la semaine de Pâques, ce qui privera une grande partie de la famille d'y assister. Les Parisiens ont assisté il y a quelques jours au bombardement des usines Renault à Billancourt. Il y a eu malheureusement beaucoup de victimes dans la population environnante ; par contre les usines Renault ont cessé pour longtemps de fabriquer des chars pour les Allemands !

Suivant tes instructions j'ai remis de ta part 200 fr. à Henriette pour ses noces d'argent, et à Jacqueline 1500 fr., soit la moitié du prix de son manteau. Je t'ai dit que j'avais vendu tout le bois qui avait besoin d'être coupé au — dessus de l'herbage Véron. Je pense que cette vente rapportera environ 5000 fr., et cette somme, avec les fermages et les coupons que j'ai touchés, remboursera la plus grande partie des avances que j'ai faites pour toi. Je n'ai pas encore réglé la question des impôts de 1939. J'espère avoir le temps de m'en occuper sans tarder, en même temps de ce qui reste à toucher de la pension de Papa. Les deux sommes s'équivalent à peu près.

Au revoir, ma chère maman, voici que le train arrive à Lyon, je t'embrasse bien affectueusement sans oublier ton entourage.

Ton fils dévoué.

J. Rivière.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière

Lille, 60 rue de Cassel, le 12 mars 1942

Ma chère maman,

Je reçois ta carte du 26. Merci de toutes les nouvelles qu'elle contient. Mais oui je me souviens très bien de Mme Henning. Est-elle parente aussi des Deschamps, gendre de Jeanne Husson, dont la mère était une Cécile Pagès (élevée à la Visitation) ? Que de naissances en vue dans la famille ! Clotilde compte bien sur moi pour venir auprès d'elle à la naissance de son n° 2 fin avril, mais ici tout le monde proteste. Le mariage de Marie Jo se fera le 16 avril si tout est prêt, ce qui est un peu compliqué à cause de nos deux régions différentes. Je parle à Charlotte du fils d'une de mes amies, Mme Boulangé, qui se trouve, le fils, à Tunis. Ce jeune homme, Bernard Boulangé, sorti du séminaire du PP. Blancs, se trouve actuellement assez isolé et aurait été heureux de connaître quelques familles amies. Je me suis permis de donner à sa mère le nom des Tommy Martin, elle a tout de suite eu l'air si contente que ma sœur pourrait à l'occasion, de temps à autre, accueillir son fils. C'est une très bonne famille. M. Boulangé est professeur à l'université catholique, une des filles a fait assistante sociale avec Thérèse et entre au couvent, un autre fils prêtre, et un encore chez les PP.blancs. C'est ainsi que je viens d'apprendre d'ailleurs que Thibar est à 200 km de Tunis et non à ses portes, moi qui conseillais cette promenade d'après-midi à Emmanuel !

Je t'embrasse.

Pauline.

Carte d'Henriette Courbe à sa sœur Charlotte TM

Paris, 30 bis rue de Paradis, samedi 14 mars 1942

Ma chère Charlotte,

Je viens de réaliser l'aimable cadeau que Jean et toi avez voulu m'offrir pour nos noces d'argent, sous forme d'une douzaine de petites cuillères Christofle. C'est une chose qui nous manquait depuis qu'au cours de l'exode nous avons laissé notre argenterie chez Colette, et je suis enchantée d'avoir pu combler ce désir avec votre générosité. C'est un joli souvenir qui nous fera souvent penser à vous, et qui sera indéfiniment durable tout autant qu'utile et agréable. Nous vous en remercions donc encore mille fois et restons très touchés de ce geste affectueux que vous avez eu de si loin. Nous allons inaugurer dès demain ces ravissantes cuillères puisque nous attendons à goûter les Rivière, Lebel et Bouts (Jacqueline allant en week-end se ravitailler en Bretagne) et nous profiterons aussi de cette petite réunion familiale pour remettre aux Lebel le cadeau qu'entre sœurs nous leur offrons et dont la commande n'a été prête que ces jours-ci, à savoir une table à thé roulante en glaces et nickel, qui ne peut être qu'un agréable complément de leur confortable appartement où Marguerite se meut maintenant sans bonne. Thérèse et Odile Giard terminent aujourd'hui leur passage à Paris où elles sont restées quelques jours au retour de leur court séjour à Sommières où elles ont trouvé Clotilde et sa fille en bonne santé. Elles rentrent préparer maintenant le mariage de Marie Jo qui se fera décidément à Lille le jeudi de Pâques et pour lequel elles doivent de nouveau économiser farine, beurre et confiture si elles veulent faire les choses aussi bien qu'au festin d'Augustin où elles avaient fourni à la boulangère 18 kg de farine pour faire 10 volumineuses tartes, et le reste à l'avenant.

Encore remerciements et baisers de tous pour toi.

Henriette.

La famille de Paris réclame le retour de Bonne-Maman Rivière



Laurent TM en Tunisie
lors d'un cours d'escrime (1942?)

Carte de Marguerite Jean Rivière à sa belle-mère Geneviève Rivière

Paris, 81 av de Villiers, le 17 mars 1942

Chère mère,

J'ai été bien occupée ces derniers temps avec ma maison pleine : le jeune ménage Giraud est resté une quinzaine de jours pour soigner leur grand-père, M. Hardy et Neinette sont venus aussi. Thérèse et Odile sont revenues du Poitou ; elles auraient dû aider plus longtemps la pauvre Clotilde. Avec le beau temps, tout sera plus facile, nous jouissons tellement du temps adouci et du soleil. Nous comptons aller au Mesnil avec les Courbe la veille des Rameaux. Nous attendons Gilles avec joie lundi prochain enfin. Quand Charlotte et Jean doivent-ils venir en France, et vous ma chère mère quels sont vos projets ? Il faut faire les démarches en zone libre pour venir à Paris, nous espérons tous que ce sera possible. Votre chambre vous attend et toute la famille de Paris sera heureuse de votre retour. Chacune de nos nièces nous demande souvent de vos nouvelles. Anna vous apportera des détails sur les uns et les autres. Quelles nouvelles du bébé de Marie-Rose ? Charlotte a-t-elle reçu ma carte ?

Affections à tous.

Marguerite R.

Carte de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 88 rue Mozart, le 18 mars 1942

Ma chère maman,

Ta dernière carte date du 25-2, c'est dire qu'il y a longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles et j'espère que ton rhume est tout à fait guéri maintenant. À la réunion — goûter d'Henriette, dimanche, nous a été présentée à Henri et moi une charmante petite table à roulettes en verre, glaces et montants chromés qui est le somptueux cadeau auquel tu t'es si généreusement associée pour nos noces d'argent. Et c'est en connaissance de cause maintenant (puisqu'on avait voulu nous en faire la surprise) que je te renouvelle nos très vifs remerciements. Avec l'autre généreux cadeau des Tommy Martin, je compte un peu plus tard trouver sur place une petite table pour Granville où ce précieux objet manque aussi. Nous jouissons enfin de températures acceptables, bien qu'avec giboulées de mars. Sont-ce ces effluves printaniers, mais me voilà reprise de clous dans les oreilles ce qui me rend à moitié sourde, c'est fatigant et bien gênant. Nous ne faisons pas de projets pour Pâques et je n'ai pas de nouvelles de mon laissez-passer pour Aix. Henri lui a le sien et y partira fin avril.

Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Marguerite Lebel.

Carte de Germaine Delattre à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 30 bis rue de Paradis, dimanche 22 mars 1942

Ma chère maman,

Merci de ta bonne carte du 5, que je reçois ce matin et qui me fait tant de plaisir, car nous pensons à toi sans cesse, nous réjouissant de l'approche de l'été pour te voir pour de vrai. Tu m'annonces l'envoi d'un « couffin garni » dont je me délecte à l'avance, attendant aussi la petite caisse dont tu me parlais dans ta carte précédente. Merci mille fois pour ces envois que nous apprécions doublement, car ils nous apportent tout le parfum de votre vie à Radès. Cécile et moi venons de renvoyer des emballages, mais êtes-vous sûres qu'ils ne pourraient contenir « pâtes, couscous ou sardines » ? Car nous connaissons des personnes qui n'ont cessé de recevoir de Tunisie des pâtes, du moment que c'est « colis familial ». Hier pour inaugurer le printemps (encore bien frisquet et pour qui le « marronnier du 20 mars¹² » n'est qu'un lointain épisode de l'histoire) qui nous laisse une végétation entièrement dépouillée, je dînais chez les Lebel et là j'avais la joie déjà de recevoir tes nouvelles les plus récentes, par une carte par avion que tu adressais à Marguerite et dans laquelle tu faisais allusion à l'arrivée d'Anna. Cécile venue de son côté à Paris a passé un moment avenue Mozart, nous apportant aussi sa correspondance familiale ; elle compte venir se reposer au Lieu Vannier de notre dur hiver. Nous allons avant cela nous revoir demain chez Jacqueline, revenue enchantée de sa dernière fugue en Bretagne, où elle a trouvé des œufs et des pommes de terre.

Mardi 24. Je termine seulement aujourd'hui cette carte, après avoir passé avec Tonio une partie de l'après-midi dans le quartier Gay-Lussac, où je me préoccupe d'un petit appartement... au moins pour octobre. J'ai été voir les Regnard qui s'informent toujours beaucoup de toi. Dans l'appartement, nous avons été éblouis, presque aveuglés ! par la blancheur d'un morceau de pain d'avant-guerre, découvert dans le placard de la salle à manger, et auquel Tonio a vite fait un sort ! Hier soir, avant de quitter l'avenue de Villiers où je dînais, j'ai vu arriver Gilles dans son bel uniforme, causant une joie générale. Samedi prochain, grand départ pour le Mesnil que je ne pourrai sans doute rallier que dans le cours de la semaine suivante, mais Marguerite, toujours dévouée, se chargerait dans ce cas de Tonio qui entre en vacances dès vendredi soir. Au revoir ma chère maman.

Je t'embrasse de tout cœur ainsi que toute la joyeuse maisonnée.

Germaine.

¹² Au milieu du XVIII^e siècle, un arbre de l'allée centrale du Jardin des Tuileries – bordée de chaque côté de deux alignements de marronniers – était célèbre car, chaque année, il fleurissait dès la mi-mars, bien avant les autres. Le 20 mars 1811, la foule parisienne comptait avec impatience les coups du canon des Invalides. Au vingt-deuxième coup, elle éclatait de joie : c'était un garçon ! L'avenir de l'Empire et de la dynastie était assuré. Et, ce jour-là, les bourgeons du marronnier éclataient en nouvelles feuilles et fleurs blanches. Le marronnier devint le « marronnier du Roi de Rome ». Quatre ans plus tard jour pour jour, le 20 mars au soir, Napoléon 1^{er} regagnait, après un détour par l'île d'Elbe, son palais des Tuileries quitté quatorze mois plus tôt. Le marronnier était en pleine fleuraison et on ne manqua pas de le signaler. A partir de 1848, le marronnier devint une curiosité parisienne. En 1911, il fut endommagé et périt à la suite d'un mini-tremblement de terre à Paris.

Carte de Marie-Jeanne Bouts à sa grand-mère Geneviève Rivière

Versailles, 7 rue Berthier, lundi 23 mars 1942

Ma chère Bonne-maman,

Je viens vous remercier du joli porte-aiguilles que vous m'avez donné. Tante Jacqueline n'a pensé à me le remettre qu'aujourd'hui, c'est pourquoi je vous en remercie seulement maintenant. Je pense bien à vous et me demande quand on vous reverra. Tout le monde ici serait si content de vous revoir. Pour Pâques, papa maman et moi partons au Mesnil le Vendredi Saint, quelle chance ! Comme les Rivière et les Courbe y vont aussi, que de bonnes parties en perspective. Mais ça serait tellement mieux si vous étiez là avec les Tommy Martin ! Le beau temps a l'air à peu près installé, mais il fait encore froid. En classe, on a pas mal de travail en ce moment et au troisième trimestre il va falloir travailler dur. C'est bien fatigant ce bachot ! Je vous embrasse bien fort ma chère bonne-maman, en vous remerciant encore que vous ayez pensé à moi, ce qui m'a très touchée. Votre petite-fille. Marie-Jeanne

En attendant le couffin d'oranges annoncé, je t'ai renvoyé la semaine dernière un colis d'emballages. Merci de ta carte du 6 arrivée seulement avant-hier 21 !

Affectueux baisers.

Cécile.

Carte de Jacqueline Rivière à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 88 bvd Saint-Michel, le 23 mars 1942

Ma chère maman,

Je suis soulagée de savoir que ton rhume t'a enfin quittée. Cela m'ennuyait de te sentir fatiguée. Nous sortons enfin de cet hiver long et si dur qui a épuisé tant de pauvres gens. Et tout à coup c'est le printemps avec le soleil et la terre pleine d'espérances. C'est étonnant d'assister à cette brusque transition. Dans ma zone c'est saisissant. Il y a quelques jours encore la nature semblait morte pour toujours sous sa froide et immobile carapace de neige et de glace. Et aujourd'hui la terre est fraîchement retournée, des petites pousses vertes montrent le bout du nez, les poireaux se ressaisissent, les bourgeons gonflent, et tous les hommes houspillés par la faim s'activent dans leurs jardinets en demandant à la bonne terre nourricière de faire son travail vite et bien pour donner un peu à manger. C'est un spectacle qui requinque et donne espoir. Grâce à toi j'ai maintenant mon confortable manteau de lainage qui me permet de regarder venir le front haut les hivers prochains. J'ai reçu il y a quelques jours ton troisième envoi d'oranges, dans sa petite cage de bois. Quel plaisir cela nous fait ! Nous nous régalons. Je remercie aussi beaucoup Jean TM de son envoi d'Alger que nous avons bien reçu. J'ai péniblement économisé quelques morceaux de sucre pour faire de la confiture. Aujourd'hui Germaine et Cécile sont venues déjeuner au Boul'Mich et nous passons ainsi de bons moments ensemble. Toutes les sœurs se jettent sur le Mesnil pour Pâques. Je ne sais encore si j'irai.

Je vous embrasse tous.

Jacqueline.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière

Lille, 60 rue de Cassel, le 24 mars 1942

Ma chère maman,

Nous avons bien reçu le nouvel envoi d'oranges exquises. Merci de tout cœur, comme c'est frais et sucré ! et rempli de vitamines ce qui est à l'ordre du jour. Augustin en a eu sa part au séminaire ; et merci de ta carte du 6 qui n'a pas été très vite cette fois. J'admire comme les enfants peuvent prendre déjà des bains de mer ! Quel climat de contes de fées. La question vêtements devient catastrophique, et pourtant il faut prévoir. D'après ce que tu me dis, les prix sont encore beaucoup plus inabordables ici. Je suis donc d'avis en effet d'acheter un costume à Emmanuel si ceux dont tu parles, à 825 fr., sont vraiment de bonne qualité (ici pour 1200 fr. cela paraît très médiocre). Alors pourrais-tu m'avancer l'argent que je t'enverrai le mois prochain et je te remercie beaucoup. Que toi ou Charlotte choisisse quelque chose susceptible de durer longtemps, je m'en rapporte d'ailleurs absolument à vous. J'espère que France est guérie de sa jaunisse. Le petit René Marie que j'ai vu hier à Douai, avec toutes ses sœurs et sa maman, en a été souffrant ici. C'est tout à fait fini.

Je t'embrasse de tout mon cœur. Emmanuel me dit aussi comme il est content de faire de l'escrime.

Pauline.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière

Lille, 60 rue de Cassel, jeudi 26 mars 1942

Ma chère maman,

Je reçois à l'instant ta carte du 10. Merci pour toutes ces nouvelles. Si Charlotte et Jean viennent en France en avril, ils pourront peut-être venir jusque dans le nord où nous serions bien heureux de les voir. Il fait déjà moins froid et d'ici là il y aura encore j'espère du progrès. Emmanuel est enchanté de la perspective d'un petit séjour à Zriba et Marie-Rose est bien gentille de lui offrir l'hospitalité pendant ses vacances de Pâques, et merci pour tes nouveaux colis en perspective. Je tâcherai de garder les prochaines oranges jusqu'au mariage de Marie-Jo, pâtes et farine seront joliment bienvenues aussi. Enfin un jour après l'autre, nous nous portons encore tous bien et j'ai vu lundi dernier à Douai Françoise et les enfants en bonne santé, la jaunisse de René Marie était tout à fait finie. J'espère que France est guérie aussi. Les autres enfants avaient eu la varicelle. Avez-vous pu trouver encore un bon costume pour Emmanuel ? Je vois en effet qu'ici c'est déjà encore beaucoup plus cher.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Nous nous sommes réjouis des espérances d'Hélène. Pascal vient d'arriver en permission.

Ta fille affectionnée, Pauline.

Lectoure, jeudi 26 mars 1942

Ma chère Charlotte,

Il me semble qu'il y a un certain temps déjà que je ne t'ai écrit, alors c'est à toi que je viens aujourd'hui donner des nouvelles de notre jeune convalescent qu'une semaine de maladie a suffi pour faire fondre de près de 3 kg ! [...] Il a bien besoin de se refaire maintenant le pauvre bonhomme, mais les progrès du mieux me semblent presque aussi rapides que ceux du mal qui avait été réellement foudroyant. [...] Je m'attends toujours à l'éclosion de la rougeole des autres, mais jusqu'ici rien ne semble l'annoncer et les rondouillards Roseline et Olivier dévorent de plus en plus. [...] Hier j'ai reçu à la fois la lettre de maman et une toujours plus délirante de bonheur de ta rayonnante Hélène, me parlant toutes deux des projets que vous faites maintenant de venir tous les trois ensemble à Lectoure. Naturellement nous pouvons fort bien vous recevoir tous les trois à la fois, et Louis n'y voit pas le moindre inconvénient. Moi naturellement j'aurais préféré vous recevoir séparément pour avoir plusieurs joies successives. Mais c'est vrai qu'une fois à Toulon Hélène n'aurait plus voulu te lâcher, alors en effet il vaut mieux que vous veniez nous voir ensemble. [...] Je viens de recevoir un mot de Pascal tout radieux, car finalement il a pu obtenir sa permission pour Lille et doit en principe y arriver ce soir.

À bientôt maintenant quelle joie ! Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Ta vieille filleule qui t'aime beaucoup

Colette.

Perspective de vacances au Mesnil

*Carte de Marguerite Lebel à sa mère,
Geneviève Rivière*

Paris, 88 rue Mozart, le 28 mars 1942

Ma chère maman,

Je reçois à l'instant ton colis d'oranges du 27 février, toutes en parfait état malgré ce long mois de voyage et, une fois de plus, nous sommes enchantés de ce précieux arrivage d'outre-mer avec

fruits si juteux et t'en remercie de tout cœur. La hotte à laquelle faisais allusion ma dernière carte reste donc d'origine mystérieuse. Ses quelques fruits sauvés de la marmelade ne sont d'ailleurs pas de même peau que ceux du jardin de Sion et d'autre part le colis envoyé d'Alger par Jean m'était arrivé déjà. Quoi qu'il en soit, tout est le bienvenu. Nous avons appris hier la grande maladie du pauvre Philou, mais aujourd'hui heureusement je sais qu'il va mieux par un coup de téléphone de Gilles. Ce dernier, qui n'a pu partir avec sa famille au Mesnil, a très bonne mine. Il doit venir déjeuner avec Jean lundi, et demain nous allons à Versailles chez les Bouts. Jacqueline a dîné avec nous hier soir, elle ira sans doute se reposer aussi un peu au Mesnil. La veille j'avais trouvé une carte de Mme Alpy se plaignant d'être sans nouvelles de toi, à qui paraît-il, elle a écrit deux fois sans succès (il est vrai que son écriture est tellement illisible que ses mots n'ont jamais dû t'arriver). Bref je suis allée la dénicher hier au fond de son couvent du 106 faubourg Saint-Honoré et elle a paru heureuse d'entendre parler de toi ; Henriette Hadornet est à Lyon chez M'xx et je plains cette pauvre femme de ne plus être entourée des siens. Merci aussi de ta carte du 11 arrivée ces jours-ci. Je t'embrasse ma chère maman bien affectueusement.

Meilleur souvenir à tous.

Marguerite Lebel.

Carte de Germaine Delattre à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 30 bis rue de Paradis, dimanche 28 mars 1942

Ma chère maman,

Je suis dans l'enchantement de ce joli couffin tout pansu d'oranges, qui m'est arrivé hier comme un gros œuf de Pâques, en même temps que la caissette où j'ai découvert, en sus des 14 oranges annoncées (une seule était gâtée) deux amours de petits citrons ; merci mille fois, que de desserts assurés au Mesnil où j'irai rejoindre Tonio mercredi. Je me suis fait un plaisir aussi d'apporter quelques-uns de ces fruits succulents aux Ogée qui m'avaient aujourd'hui invitée à déjeuner. Après cela et le Salut à Saint-Jacques, je suis allée visiter un appartement rue Denfert-Rochereau, au-dessus du nouveau local des « chrétiens de Saint-Louis » que dirige sur la paroisse un certain abbé de Gibbon, dont le frère prêtre également fut élève de Papa. Mais il n'y a que deux pièces, au lieu de trois plus salle de bain que j'escomptais. De là, j'ai été rendre visite aux Leferrer, chez qui se trouvait un jeune ménage... Longin, connaissant bien Charlotte et ses filles. L'un de leurs deux jeunes enfants est contemporain de Daniel. Nous avons nos nuits souvent agrémentées de sirènes d'alerte, entravant la circulation, si bien que le jeudi soir j'ai dû rester coucher... tout comme le ménage André Boutan chez Jean. Hier samedi a vu le départ massif des Jean Rivière, des 5 enfants Courbe et de Tonio pour le Mesnil où ils ont dû être accueillis par un temps doux et ensoleillé. Tenu par mon travail « social » je n'ai pas voulu abuser et me tailler des vacances aussi longues que celles des enfants ; et Henriette, de son côté, reste « se reposer » une semaine dans le calme d'un appartement vide. Nous sommes bien anxieux du Philou de Colette et aimerions savoir finie sa bronchopneumonie ; les courriers sont si longs à nous parvenir. J'ai été bien contente de recevoir ces jours-ci une carte de Char-

lotte. Remercie-la pour moi. Je lui répondrai du Mesnil. Je n'ai que très rarement des nouvelles de ma belle-mère, car elle n'écrit pas et vit seule, la pauvre ! à Amboix (Gard) tandis que sa fille habite Nîmes. Je voulais aller voir... mais n'en ai pas eu le temps, Suzanne Pied (Wanaigue) dont j'ai reçu un faire-part de mort du dernier enfant, petit garçon de neuf ans !!

À bientôt. Je t'embrasse.

Germaine.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière

Lille, 60 rue de Cassel, le 31 mars 1942

Ma chère maman,

Le nouveau colis d'oranges est bien arrivé, je te remercie, et vais tâcher de les faire attendre jusqu'au mariage. Ce qui sera peut-être difficile avec les appétits de loup de tous mes convives, renforcés ces jours-ci par ceux d'Augustin et de Pascal, ce dernier arrivé à l'improviste, en même temps que ses cartes nous disant un nouveau retard apporté dans son espoir de permission. Il a une mine splendide et nous parle avec enthousiasme de sa vie au camp, heureux de retrouver la famille ici, mais trouvant le Nord bien triste et austère. Françoise est venue passer avec nous la journée de samedi, avec la petite Béatrice qui est bavarde et pleine de vie. Bonnes nouvelles de Clotilde. Je t'embrasse ainsi que tous et Emmanuel ; ici les enfants ne sont pas encore en vacances, ils le seront le Samedi Saint.

Ta fille affectionnée.

Pauline.

Lettre de Colette Boutan à sa mère Geneviève Rivière

Lectoure, lundi 30 mars 1942

Ma chère Maman,

Merci de ta bonne lettre du 26 que j'ai reçue il y a quelques instants et m'a comme toujours fait passer auprès de vous un bon moment. Voilà Philippe tout à fait guéri maintenant, il aurait seulement besoin de reprendre un peu plus d'appétit et de couleurs. Quant aux trois autres dolents, fiévreux, toussant, yeux noyés, ils ne se décident pas encore à sortir l'éruption que j'attends maintenant avec impatience dans l'espoir tout de même de ne pas voir les vacances à Sarrau complètement compromises. [...]

J'ai reçu hier toute une lettre de Paul Kœnig actuellement à Foix, me faisant un tableau imagé de la famille de Paris... mais il m'afflige en me disant que Cécile est devenue une allumette transparente. J'espère que toutes sont actuellement au Mesnil en train de faire une bonne cure engraisseuse de lait bien crémeux. [...]

Si tu ne peux pas m'envoyer un seul colis de pâtes (ici, voici le troisième mois qu'on n'en distribue plus et je n'ai plus de pommes de terre que pour quelques jours), j'espère que Charlotte ou toi pourrez m'en apporter un peu. On finit par ne plus savoir que manger ; les broutes de choux sont notre grande ressource, mais elles sont à leur fin aussi. De dessert il y a bien longtemps que nous n'en mangeons plus, sauf quand de loin en loin, grâce au lait de Foissin je peux faire un laitage. De fromage on n'en a plus que 110 g par mois ! et par personne. Les confitures sont terminées (ce fut Louis le principal consommateur) et nous pouvons attendre quelques mois encore avant de pouvoir en refaire... je me demande d'ailleurs avec quel sucre. Avec Louis, puis la maladie de Philippe, il m'est impossible d'en mettre de côté et je n'en prends moi-même jamais. À bientôt encore de vos bonnes nouvelles à tous en attendant la joie de vous revoir successivement Charlotte, puis toi.

Je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Ta fille qui t'aime beaucoup, Colette.

Carte de Jacqueline Rivière à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 89 Bd Saint-Michel, mercredi 1^{er} avril 1942

Ma chère maman,

Quelle joie de recevoir ce nouveau colis d'oranges ! C'est le quatrième. Chaque fois c'est un peu du soleil de là-bas qui nous arrive, un peu du jardin de Radès surtout, avec ses bonnes senteurs et ses présences sympathiques. Merci de tout mon cœur à Charlotte et à toi qui vous donnez tant de mal pour adoucir les difficultés de notre ravitaillement. Merci à Jean aussi qui m'a fait parvenir ce colis d'Alger. Du coup j'ai fait quatre petits pots de confiture d'oranges avec un peu de sucre que je m'étais arrachée de la bouche. De temps en temps je me demande comment je pourrais subvenir à ma nourriture sans ces providentiels colis de Tunis, du Mesnil et de ma brave Françoise, n'ayant pas les moyens de prendre mes repas au restaurant et ne disposant pas d'une minute pour faire des courses. Ce soir je recevais cette brave Germaine Thillaye à dîner. Elle aussi a bien du mal et mène une vie bien combative avec un cran et un courage que j'admire. Rentrée ventre à terre du dispensaire à 7 h 1/4 pour la recevoir et faire le dîner, j'ai pu lui confectionner et lui offrir en un tour de main une bonne omelette, avec des œufs de Colette, des pommes de terre sautées de Bretagne, de la salade, du fromage Fourquemin et des oranges de Radès. Marthe qui dînait en ville de son côté avait eu la bonté de fabriquer la soupe. Germaine Thillaye était béate et trouvait que je lui offrais un dîner d'avant-guerre. Je pense que tu papotes toute la journée avec Anna et que tu n'as plus le temps de m'écrire. Nous avons été bien angoissées, puis rassurées au sujet du Philippon de Colette. Dimanche nous déjeunions à Versailles chez Cécile. Il faisait une journée délicieuse. Comment va la pauvre Francette ?

Je vous embrasse tous.

Jacqueline.

Carte de Cécile Bouts à sa mère Geneviève Rivière

Versailles, 7 rue Berthier, mercredi 1^{er} avril 1942

Ma chère maman,

J'attendais de jour en jour, pour t'écrire, l'arrivée des fameux couffins d'oranges annoncés depuis le 27 -3 et toujours pas arrivés, mais ce qui me rend espoir c'est que les sœurs de Paris ont reçu il y a quatre jours les colis que tu leur envoyais à la même date. Tout cela pour te dire combien nous nous réjouissons à l'avance de ces précieux envois et combien pour ma part je t'en suis reconnaissante. Nous voici donc déjà aux vacances de Pâques et nous nous apprêtons à rejoindre après demain, tous les trois, la petite colonie mesniloise que Gilles et Germaine ont ralliée à leur tour hier et ce matin. Jacqueline, qui n'arrivera elle-même que le samedi de Pâques, a mis obligeamment son Lieu Vannier à notre disposition. Et à ce propos, le problème des grandes vacances se posant d'ores et déjà pour nous, puisque nous craignons que la côte bretonne ne reste interdite cet été, j'ai pensé que nous pourrions peut-être ouvrir une nouvelle annexe familiale dans la maison d'Alice en l'aménageant sommairement. Qu'en penses-tu ? Nous nous arrangerions très bien d'y camper le temps que nous pourrions passer aux Mesnil (elle a d'ailleurs son charme) ; même d'y faire à titre locatif les réparations nécessaires. Sans compter qu'il ne serait pas sans intérêt d'en cultiver les potagers ; mais peut-être as-tu déjà proposé à Jean de disposer de cette maison ? Bref l'idée nous souriait beaucoup de pouvoir passer nos vacances au sein de la colonie mesniloise sans encombrer de notre présence la « maison-mère », ni le Lieu Vannier où Jacqueline d'ailleurs aime inviter Henriette, ses amies... J'ai encore une autre requête à t'adresser : si l'on trouve encore dans les souks des ceintures de cuir (cloutées ou non, mais cloutées de préférence) Marie-Jeanne et ses cousines Courbe et Rivière seraient heureuses d'en avoir : Marie-Jeanne aimerait l'avoir rouge s'il se peut, sinon couleur naturelle. Tu les rapporterais lors de ton voyage en France. Merci mille fois d'avance et excuse-moi pour cette fois de ne t'entretenir qu'affaires !

Je t'embrasse de tout cœur. Cécile.

Carte de Cécile Bouts à sa mère Geneviève Rivière

Versailles, 7 rue Berthier, vendredi 3 avril 1942

Ma chère maman,

Bien reçu ta carte du 20-3 qui me fait bien plaisir et hier soir enfin nous avons la joie de voir arriver avec le fameux couffin attendu, deux autres petits colis d'oranges (dont une caissette) et un colis d'œufs de Sarrau ! C'est ce qu'on peut appeler des œufs de Pâques ! Nous sommes vraiment comblés et tout ça nous arrivait juste à temps pour nous permettre de partir aujourd'hui au Mesnil pourvus d'un ravitaillement magnifique (car j'emporte au Mesnil jusqu'à des légumes puisque hormis des laitages on n'y trouve rien paraît-il). Une autre surprise hier soir, Jeanne TM nous débarquait (à la suite d'un malentendu avec Henriette) et voyagera aussi avec nous. Marie-Jeanne en est ravie et toute cette jeunesse se promet de s'en payer au Mesnil. Quant à Pascal, en fait d'aller à Lectoure, il paraît qu'il est à Lille actuellement. Il ne nous a même pas signalé son passage à Paris, mais a vu les gens Rivière et Gilles. Je ne te disais pas, je crois, dans ma dernière carte que ma belle-mère avait finalement quitté Versailles dimanche dernier, pour Caen, en voiture ambulance (avec sa garde), Maurice les accompagnant là-bas. Cette expédition s'est bien passée, mais cela fait quelque chose de penser que cet appartement sera vide désormais (les meubles y restent jusqu'à juillet). Je n'y suis pas retournée depuis. Du moins ma belle-mère a-t-elle échappé ainsi aux nouvelles et bruyantes alertes nocturnes que nous avons subies depuis... Dès que les nuits sont claires, on appréhende de très mal dormir.... Il est temps de partir au Mesnil. Là au moins nous jouirons du calme tout à notre aise ! Charlotte n'est-elle pas maintenant en France ? Dis-lui bien tous nos remerciements pour ses délicieuses oranges.

Merci à toi aussi de tout cœur et mille pensées affectueuses.

Cécile.

Pâques au Mesnil

Carte de Germaine Delattre à sa sœur Charlotte TM

Les Chesnaies/Le Mesnil, vendredi saint 3 avril 1942



Ma chère Charlotte,

Je ne souhaite rien de mieux pour ton anniversaire que de recevoir des nouvelles d'Abel ! et de tirer le parti que Dieu veut d'une pareille épreuve. Alors ce sont les robes de « l'Abelito » qui vont servir de chemise à « poupon de Toulon » ? Ça doit raviver encore ta pensée vers lui. Je comprends que pour Hélène, la vie plus que jamais soit belle et je me réjouis pour toutes deux que tu ailles la voir bientôt. Je suis arrivée dans le « paradis Mesnil » mercredi, avec mon couffin d'oranges, et je fus accueillie à Fierville par Tonio qui, là depuis quatre jours, s'était activé à préparer ma venue. Dans la petite maison où il avait transporté matelas, draps et couvertures, raccroché tous les petits rideaux d'organdi, balayé toutes les pièces, confectionné un menu de gala, je n'eus qu'à me mettre à table ! pour déguster : rillettes, frites, salade de betteraves, fromage, crème somptueuse au chocolat... un repas fort peu de carême ! et pour lequel il s'était (comme pour le reste) débrouillé tout seul, battant la campagne pour se procurer rillettes et pommes de terre, fromage et œufs. Il se repose maintenant d'avoir mis trois jours pour me préparer un déjeuner ! et se joint à la tribu Courbe et Rivière qui, sous le gouvernement de Marguerite-Jean, occupe la maison-mère. Ce soir, j'irai au-devant du trio Bouts qui doit s'installer au Lieu Vannier, et pour demain nous attendons Jean et Henriette, avec ta nièce Jeanne TM. Nous allons être en nombre pour fêter Pâques. Mais pour préparer cette fête, l'église du Mesnil est entièrement dépourvue d'offices, rien entre une messe le lundi Saint et la grand-messe d'après demain. La température est d'une douceur inattendue et les maisons, après le rude hiver parisien, nous paraissent tièdes. La végétation par exemple n'est pas encore « partie », sauf les primevères des talus, mais les oiseaux s'égosillent à cœur joie et nous disent qu'en cette saison il n'y a place que pour tous les espoirs. Merci beaucoup de ta dernière carte (du 14 mars) et à bientôt encore de tes nouvelles.

Je vous embrasse tous.

Germaine.

Carte de Germaine Delattre à sa mère Geneviève Rivière

Le Mesnil, Pâques 5 avril 1942

Ma chère Maman,

Merci pour ta bonne carte du 19/3 qui m'a rejointe au Mesnil où, comme je l'écrivais à Charlotte, j'ai été accueillie par Tonio qui avait tout préparé aux Chesnaies pour me recevoir. Depuis, la famille s'est augmentée du trio Bouts, installé au Lieu Vannier, et de Jean et Henriette débarqués hier soir, si bien que nous remplissons à la grand-messe quatre rangs de chaises et qu'une fois de plus, nous nous sentions groupés autour de Papa et de ta pensée aussi ! Hier, je me suis fait une joie de fêter la fin du carême en recevant les Bouts à déjeuner, auxquels j'ai pu offrir des haricots verts de « mon jardin » admirablement conservés « dans le sel », et tes succulentes oranges ! après un entremets parfumé « au citron » de Radès. Aujourd'hui à notre tour, Tonio et moi étions conviés chez Cécile qui avait apporté un solide ravitaillement de Versailles, ou plus exactement de colis reçus à Versailles ; dont toujours tes précieuses oranges. Tu ne saurais croire comme tes envois nous font plaisir, nous t'en remercions mille fois. Cet après-midi, nous sommes tous invités à goûter à la maison-mère, augmentée depuis vendredi de la ravissante Jeanne

Tommy Martin. Nous déplorons, outre votre absence, celle de Marguerite et de Jacqueline ; cette dernière compte cependant venir, mais samedi prochain seulement. Pour moi je repartirai, dernière limite, le dimanche de Quasimodo, devant rigoureusement être le lundi matin à ma bibliographie (d'où je dois maintenant faire mon rat de bibliothèque à la Nationale ! ... et j'évoque Bon Papa) et l'après-midi à mon centre social, puis chez les Quétier qui, malgré leur gentillesse, ne peuvent aider à notre ravitaillement. Tu n'imagines pas les difficultés des commerçants eux-mêmes... et ici, crois-tu, le beurre et le fromage se font rares ! Je n'ose semer dans mon jardin, que dévastent les lapins, en sus des limaces ; si bien qu'avec la perspective de vivre sans souliers ni vêtements, nous avons celle d'être réduits à brouter l'herbe. On s'y fera sans doute, comme au reste !

Je t'embrasse de tout cœur ma chère maman.

Ta fille Germaine.

Carte de Jacqueline Rivière à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 89 Bd Saint-Michel, lundi 6 avril 1942

Ma chère maman,

Après bien des balancements et des perplexités, j'ai renoncé à aller au Mesnil ces jours-ci avec tout le clan familial. J'irai le 16 au mariage de Marie-Jo, tout en gémissant sur cette date malencontreuse qui coupe ma semaine de vacances en deux. Le lendemain du mariage, où je me réjouis quand même d'aller représenter la famille et figurer en tant que marraine, je filerai seulement au Mesnil où j'aspire à deux ou trois jours de repos et de lait. Marthe m'y accompagnera puisque la famille n'y sera plus. Hier jour de Pâques, après une brillante grand-messe à la Madeleine, j'ai déjeuné chez Vol avec mes chères amies Zig et Leclésio. Leclésio venait de recevoir une carte de sa mère qui lui disait tout le plaisir qu'elle avait à vous voir et les bons moments qu'elle passait villa de Sion dans cette famille si sympathique, etc. Aujourd'hui je déjeunais chez les Lebel. Nous avons été faire un tour au Bois et j'ai terminé la journée chez les Petit. L'attraction du quartier était une bombe tombée cette nuit boulevard Suchet, sans faire d'autres dégâts que de briser les grandes verrières d'un immeuble moderne situé en face. Dans le quartier d'Auteuil, ces alertes et bombardements presque quotidiens font un tintamarre affreux, tandis qu'au boulevard Saint-Michel c'est à peine si Marthe et moi ouvrons un œil au commencement de l'alerte pour le rouvrir à la fin. Nous sommes plus éloignés des champs de bataille. Les pauvres Parisiens sont quand même bien fatigués ! Charlotte ne pourra-t-elle venir jusqu'à Paris ? Quelle joie ce serait de la revoir !

Je vous embrasse tous bien affectueusement.

Jacqueline.

Lettre de Paul Kœnig à Geneviève Rivière

Foix, Ariège, 2 rue Mouragues, mardi de Pâques 1942

Je me trouve, Madame, à Foix jusqu'en fin mai, pour les travaux de la cathédrale. J'avais dû les interrompre, les autorités de chez nous ayant suspendu un grand nombre de passeports.

De Paris, je reçois courrier sur courrier, Jacqueline et Marthe me recommandant de vous écrire. La pénitence est douce, Madame, et bien volontiers je vous donne quelques nouvelles.

Jacqueline va bien. De temps en temps sa jambe lui rappelle des temps plus durs. Puis, tout s'arrange. En fait elle est très vigoureuse, beaucoup plus que Marthe, active, mais frappée au foie par les Colonies. Jacqueline pousse des hurlements de joie lorsqu'arrive un colis de belles oranges. Jacqueline



Inauguration de la restauration des orgues de St Nicolas du Chardonnet, le 8 décembre 1927. Aux claviers Louis Vierne; à droite, de profil, Paul-Marie Koenig, le facteur d'orgues ayant restauré l'instrument.

est une Normande, amateur de la table. Le pont-l'évêque, le beurre, les œufs, lui sont un plaisir quasi sensuel. Mais les oranges de Tunisie lui font oublier totalement les « gestes » de Fourquemin. En général, et ceci est d'ordre pratique, tout arrive en bon état.

Germaine voudrait bien entraîner Jacqueline vers un appartement. Mais il y a résistance. Les deux caractères sont tellement différents. Jacqueline allègre, Germaine amère. Et puis les honoraires d'Arcueil ne sont pas pour encourager une charge inutile pour l'instant. Le balcon du 89 et l'usage courant de tout le petit pavillon amusent davantage la Directrice d'Arcueil. Là, elle est libre comme un oiseau dans l'air.

Tonio semble avoir trouvé son collègue type à Sainte-Croix de Neuilly, Germaine est ravie. Le milieu lui plaît. Tonio a des notes honorables. À mon avis Tonio est une pâte facile. L'important est de l'orienter non vers ce qu'on voudrait, mais vers ce qu'il aime.

Monsieur Courbe est le plus serviable des Pères. Chaque matin, Claude voit arriver sur son lit un plateau servi des mains paternelles, tandis que son épouse virilise, si je puis dire, son bataillon de filles.

Le ménage Lebel se défend.

Le centre « Marguerite-Jean » est l'âme de la Race. Madame tout charme et grâce et vigueur aussi, votre Jean calme, actif, menant avec elle l'éducation perlée des enfants.

Colette, pauvre Colette ! J'ai des nouvelles. Depuis que je suis en zone libre, nous entretenons un feu d'artifice épistolaire. Toutes les santés sont atteintes : congestion, rougeole, que sais-je ? Tout plane et pleut à la fois. Colette, devenue méridionale, vit dans l'attente du mal multiplié, se débat avec chaque maladie... et surtout chaque malade. Ce qui est beaucoup moins couleur d'Orient.

L'autre jour, mettons le 24 mars, Olivier montait la garde autour de son corps, surveillant l'apparition des petits boutons de rougeole. Tout à coup il sonne l'alerte : « Maman, j'ai pas de boutons, mais j'ai le ventre tout jaune ». Et Colette m'écrit « Allons ! Celui-ci me réserve sans doute une joie imprévue, la jaunisse ».

Colette se plaint de son extrême vieillesse ! mais elle n'en mène pas moins un furieux combat contre... tout, avec une intrépidité de 35 ans. Son Seigneur va, vient, s'occupe à nouveau de sa terre parce qu'un bon petit ménage d'acquisition récente (Jean et Colette) s'installe pour faire fructifier son domaine... au pair.

Il ne semble plus, le Seigneur, occupé de ses crises, car il a la garde de la santé précieuse d'une cousine de Barran, incurable, ornée de cheveux couleur de flamme.

Je m'aperçois que voici mon quatrième feuillet. Et je suis dans l'épouvante parce qu'il est de notoriété publique que mes grimoires demandent une traduction.

Le 26 avril, je ferai un saut jusqu'à Paris, mais dès le 30 j'aurai regagné Foix pour toute la durée du mois de mai.

Que le beau soleil de « Là-bas » vous soit clément et agréable, Madame. Je serais vraiment touché que mon souvenir pût atteindre la belle tribu Tommy-Martin.

Dites-moi, Madame, votre humble et respectueux serviteur.

Paul M. Koenig.

Lectoure, lundi de Pâques 6 avril 1942

Ma chère maman,

Vos deux lettres du 28 et du 31 mars à Charlotte et toi me sont en effet bien parvenues ensemble samedi et je ne les ai pas moins lues et relues chacune avec l'intérêt qu'elles méritaient. Aujourd'hui je reçois la tienne du 2 accompagnée du mandat à convertir en œufs pour les sœurs ; et du tout je te remercie bien vivement.

Merci aussi de penser à nous réapprovisionner un peu, j'accepte cette proposition avec joie et reconnaissance, mais lorsque tu me demandes ce qui nous manque le plus, je ne sais que te répondre, car j'ai envie de te dire « tout ». Je crois cependant que ce qui serait pour nous le plus grand bienfait serait d'avoir du savon, de l'huile, des pâtes, du couscous... et si ce n'est pas abuser quelques boîtes de sardines, mais ces dernières je ne peux pas m'empêcher de les glisser dans des colis de prisonniers. Si tu peux nous apporter de la saccharine, j'en serais ravie aussi, car il y a des mois qu'on ne peut plus s'en procurer à Lectoure. [...]

Les trois derniers rougeoleux toussent encore tellement qu'il me vient à l'idée par moment qu'ils ont attrapé pour faire suite, la coqueluche ! Il ne manquerait plus que cela ! Mais ça n'en a pas l'air tout de même. C'est pour Bernard que la rougeole a été la plus bénigne, mais le pauvre Olivier a été bien mal en point avec une pauvre frimousse toute boursouflée, cramoisie, et des pauvres yeux sanguinolents, suppurants et tellement collés chaque matin qu'il m'appelait avec angoisse en se croyant devenu tout à fait aveugle, mais avec tout cela, et sans être alimenté pendant plusieurs jours, le bonhomme sort de cette épreuve aussi rondet qu'avant, tandis que Bernard et Roseline ont certainement un peu fondu, Roseline me paraît s'être allongée, elle est presque de la même taille que ses quasi-jumeaux frères.

Quant à Philippe pour qui les sœurs de Paris remplies d'une sollicitude attendrissante appréhendent une convalescence longue et délicate, il se remet comme un charme. [...]

A bientôt aussi ma chère maman, tous ici nous réunissons pour vous embrasser tous à Radès de tout cœur.

Ta fille qui t'aime beaucoup.

Colette.

Naissance chez les Jullien

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM

Lecture, lundi de Pâques 6 avril 1942



Clotilde Giard et son fiancé Henry Jullien en 1939

Ma chère Charlotte,

J'ai été tout attendrie par ta bonne lettre et ta sollicitude pour mon Philippon qui se remet comme je le dis à maman de sa « grande » maladie avec une rapidité qui m'émerveille moi-même. [...] La perspective toute proche maintenant de ta venue à Lecture avec le radieux jeune ménage me plonge dans une joie sans pareille et j'espère surtout que vous resterez tous les trois le plus longtemps possible. J'espère surtout que vous serez là pour ma fameuse séance récréative. [...]

Nous avons célébré hier la fête de Pâques selon tous les rites traditionnels et j'ai tenu envers et contre tout à maintenir le passage des cloches. Mais quel genre d'œufs de Pâques, de friandises à éparpiller dans le jardin ? La nécessité rend ingénieux et j'ai fabriqué moi-même des œufs en chocolat avec un peu du chocolat de la ration de mes « J2 », un peu des 50 g de beurre par mois auquel chaque Lectourois a droit pour avril, du sucre et un jaune d'œuf, en résumé la pâte à truffes ! Et puis avec un peu de farine, de sucre et de peaux de lait, j'ai confectionné des petits gâteaux en forme de cloches. Et en y joignant quelques petites babioles : crayons, gommes, albums, j'ai pu provoquer le dimanche matin un vrai délire de joie de la part des enfants. [...] À très bientôt, ma chère Charlotte, je jubile à la pensée de notre proche et si bonne réunion, il me tarde de savoir la date exacte de votre arrivée à Lecture et cette fois, tu peux en être certaine, j'arriverai plutôt une demi-heure à l'avance à la gare. Je vous embrasse tous bien fort.

Ta vieille filleule qui t'aime beaucoup,

Colette.

Carte de Cécile Bouts à sa sœur Charlotte, chez sa fille Hélène Letourmy à Toulon

Le Mesnil/Blangy le 9 avril 1942

Ma chère Charlotte,

Ayant ouï dire que tu venais en France ce mois-ci, je t'adresse directement cette carte chez Hélène où je pense qu'elle te trouvera donc tout à la joie de connaître enfin le « bon accueil » du sympathique ménage. Moi-même je t'écris du Mesnil où nous sommes venus tous les trois en ces vacances de Pâques, goûter du bon lait et de la paix des champs (quand les grondements nocturnes au-dessus du Havre ne viennent pas troubler notre sommeil !) et continuer de déguster ici les délicieuses oranges de ton jardin. Car parmi les nombreuses provisions qu'il nous a fallu apporter ici pour être assurés d'avoir quelque chose à nous mettre sous la dent, ces desserts providentiellement arrivés à Versailles la veille de notre départ ne sont pas les moins appréciés ! Et la reconnaissance de nos cœurs, passant par l'estomac (comme dirait Anne-Marie Dastarac) nous fait évoquer chaque fois les généreux donateurs. Merci donc mille fois encore pour ces précieux envois dont les trois derniers sont arrivés ensemble, et entre autres ce fameux couffin qui voyageait depuis plus d'un mois, mais où les dégâts se limitaient à deux ou trois oranges. Je t'écris de la petite maison de Jacqueline où nous sommes installés en l'absence de cette dernière. On y est délicieusement bien, au milieu du gazouillis printanier des oiseaux, et cette cure de repos fait du bien. À la maison-mère, presque remplie par le contingent Rivière-Courbe, nous avons retrouvé Gilles, mûri et basané comme un loup de mer : je ne l'avais pas revu depuis la guerre ! Il nous a parlé des Letourmy

naturellement et paraît s'entendre fort bien avec son nouveau cousin. Ici ce brave Gilles en est réduit à escorter le long des chemins une bande de folle jeunesse féminine (car cet élément domine de beaucoup) qui continue de rire, chanter, jouer de la flûte et trouver « la vie belle » envers et contre tout !

Bien affectueusement à toi et à tes hôtes.

Cécile.

Lettre de Colette Boutan à sa mère Geneviève Rivière

Sarrau, vendredi 10 avril 1942

Ma chère Maman,

Nous voilà donc tout de même installés à Sarrau depuis hier ; tu n'imagines pas l'allégresse que j'éprouve à me retrouver dans ce cadre auquel je m'étais beaucoup attachée, devant ses vastes horizons, ces espaces infinis dont on ne se lasse jamais. Les enfants sont dans l'enchantement, courent partout ; ce matin bien avant le jour les garçons faisaient déjà le sabbat dans leur chambre où ils couchent tous les trois. Je m'aperçois qu'ils sont ici capables de rendre bien des services, pompant tous les brocs d'eau (c'est encore une nouveauté pour eux donc un amusement) et faisant les corvées de bois. [...] La fameuse séance récréative du 26 avril me donne un travail et un souci terrible ; j'ai entrepris de dessiner moi-même une cinquantaine de programmes et je me propose d'en envoyer aux sœurs de Paris... en retour de tous les colis d'œufs que je leur envoie elles pourront bien me faire une petite charité, et je compte bien t'en envoyer un aussi. J'ai encore trouvé le moyen ce fameux mercredi de faire deux colis d'œufs que j'ai envoyés de ta part à Cécile et à Jacqueline. J'en enverrai également à Pauline, Marguerite et Henriette et les 200 fr. seront largement dépensés. [...] Nous avons heureusement sur place lait, œufs (à la métairie) et pommes de terre de Grison que ma belle-mère nous abandonne, avec cela nous ne mourrons pas de faim. [...] Est-il encore temps de demander à Charlotte si elle ne pourrait pas m'apporter quelques citrons ? (Je pense aux rafraîchissements de ma séance). En attendant ta prochaine bonne lettre, je vous embrasse tous de tout mon cœur.

Ta fille qui t'aime beaucoup.

Colette.

Carte d'H. Jullien à G. Rivière, grand-mère de son épouse Clotilde Giard

Sommières du Clain, le 10 avril 1942

Ma chère Bonne-maman,

Nous sommes très heureux de vous annoncer l'heureuse naissance de notre fils, Michel-Henry, arrivé hier matin. Clotilde va très bien et me charge de bien des choses pour vous et ceux qui sont près de vous. Elle vous demande de bien vouloir avertir les Tommy Martin et Emmanuel.

Veuillez croire à mes sentiments respectueux.

Henry Jullien.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière

Lille, 60 rue de Cassel, vendredi soir 10 avril 1942

Ma chère maman,

Le mot d'Henry Jullien nous apprend la naissance d'un fils, ils sont très heureux. Je n'ai pas d'autres détails. Je tâcherai d'aller les voir après le mariage de Marie-Jo, qui se fera donc jeudi prochain 16 dans l'intimité, mais qui nous demande quand même bien des préparatifs. Il a même fallu une réparation complète de notre fourneau de cuisine pour pouvoir faire tant soit peu de cuisine ce jour-là ; en battant le rappel de tous côtés nous arriverons à servir nos hôtes, mais c'est déjà plus difficile que pour l'ordination d'Augustin. Nous espérons une délégation parisienne, et les parents Jaspas viendront décidément de Pont-l'évêque. Je vous raconterai tout cela ensuite. Je t'ai dit que nous avons eu la bonne surprise de voir enfin arriver Pascal, mais il est reparti presque aussi vite. Sa permission a été si courte. Son séjour à la montagne l'a encore épanoui, il est large et fort, et plein d'enthousiasme. Il en faudra beaucoup comme cela pour refaire le pays. Bien entendu il a été surpris du contraste en arrivant ici. À part cela la mentalité du Nord est bien meilleure que celle du midi. Je n'ai pas pu garder les dernières belles oranges pour le mariage.

Pauline.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière

Lille, 60 rue de Cassel, le 13 avril 1942

Ma chère maman,

Je te disais l'autre jour que ma belle petite provision d'oranges a fondu trop vite pour arriver jusqu'au mariage de Marie-Jo, mais elles ont encore mieux servi. Thérèse m'en a raflé quelques-unes pour les malades qu'elle voit et dont elle a trop pitié, et j'en ai fait profiter aussi ma nièce Geneviève Husson qui est toujours très malade et ne mange volontiers que cela, et sa mère ne sait où s'adresser pour s'en procurer. Enfin nous en avons quand même eu notre bonne part, et j'ai gardé les citrons pour les sauces du jour de la noce. Voici que c'est cette semaine déjà. Je n'ai pas eu d'autres nouvelles de Clotilde, mais Henry n'a pas beaucoup le temps d'écrire. J'espère que nous te verrons tous cet été, tous ici réclament ta venue. Nous attendons pour mercredi Henriette et Myriam, Jean et Béatrice, Jacqueline, que nous serons bien heureux d'avoir au mariage de Marie-Jo. Françoise arrivera aussi la veille avec ses aînés, les Mottez, Marie et Jeannette dans leur pavillon provisoire, les demoiselles Dumon nous aideront à recevoir nos hôtes pour la nuit. Thérèse prend toute cette semaine de liberté pour nous aider dans nos préparatifs et astiquages. J'envoie aujourd'hui un mandat à Emmanuel pour ses menues dépenses. J'espère qu'il est un garçon raisonnable et économe.

Je t'embrasse.

Pauline.

Semaine des mariages

Carte de Jacqueline Rivière à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, 89 Bd Saint-Michel, le 14 avril 1942

Ma chère maman,



Neveu (?) dessiné par Charlotte TM

Je me dispose à partir pour Lille demain avec la délégation familiale préposée au mariage de Marie-Jo : Henriette, Miriam, Jean et Pépé¹³. Marguerite se sent trop fatiguée en ce moment pour se décider à y aller. Elle se fait faire ces temps-ci un traitement de piqûres. C'est mon amie Madame Serres qui habite en face de chez elle, qui lui fait ses piqûres et quand je dîne chez les Lebel comme hier soir, nous nous y retrouvons. Je me dépêcherai de rentrer de Lille pour repartir avec Marthe au Mesnil y faire à notre tour une petite trempette de bon lait et bonne nourriture. Dimanche dernier de Quasimodo, à défaut d'être déjà au Mesnil avec les sœurs, j'ai pris quand même une bonne journée de campagne en allant retrouver Marthe et son amie Suzanne Tissier aux environs de Paris, à Évry petit bourg, dans une propriété ravissante tenue par les religieuses de Sion. Et voilà que dans le train en y allant, je me suis trouvée nez à nez avec un grand moine qui n'était autre que François Deltombe ! Son couvent est à Etiole, de l'autre côté de la Seine par rapport à Évry, et c'est justement chez lui que nous avons été à la messe. Je ne m'y attendais pas du tout. Hier c'est avec Marie Jean Guibert que je me suis trouvée nez à nez sur le boulevard Haussmann. Elle s'est bien informée de toi et nous nous sommes fait toute une visite. Demain j'attends à déjeuner cette brave Françoise Davion venue à Paris voir son fils Jean toujours bien malade. Voilà maintenant Jean et Charlotte en France. Quel bonheur de t'y revoir bientôt et quel plaisir cela nous ferait de revoir aussi Henriette. Je vous embrasse tous.

Jacqueline.

Carte de Henriette Courbe à sa sœur Charlotte TM, adressée à Toulon, réexpédiée à Lecture

Paris, 30 bis rue de Paradis, le 14 avril 1942

Ma chère Charlotte,

Ton aimable carte du 3 avril m'est arrivée le 11 où je pensais également à ton anniversaire quoique sans te l'avoir souhaité, me disant que l'accumulation des ans ne te faisait sans doute pas plus de plaisir qu'à moi dont les cheveux blanchissent avec une rapidité effarante. Ma carte te trouvera, je pense, chez Hélène qui doit être heureuse de te faire les honneurs de sa maison, et rapprochée de Colette qui doit trépigner dans l'attente de ta visite. Le dernier colis dans un « vieux » sac tunisien, dont Miriam s'est emparée avec empressement, nous est bien arrivé et j'en remercie maman. Nous rentrons du Mesnil où nous avons passé de bonnes petites vacances de Pâques avec les Jean Rivière agrémentés de Gilles, les Bouts et Delattre, chacun profitant de cette bonne cure de lait, de fromages et de crème fouettée bien revigorante. J'ai pu pousser une pointe jusqu'à notre pauvre Clos des Charmettes que j'ai trouvé cette fois inoccupé, mais dont l'intérieur désolant, alors ressemble maintenant à celui du Manoir si cela peut te consoler. Nous voici dans la semaine des mariages qui a commencé hier par celui de Jacqueline Lefebvre à Fontenay-sous-Bois où seules Marguerite-Jean et moi, nous sommes rendues matinalement à 9 h du matin. La longueur de la cérémonie dans une église toute remplie par ce grand mariage ne nous a pas laissé le temps, avant l'unique train de retour, d'aller déguster le porto auquel nous étions conviées ; avons juste eu le temps de voir les mariés épanouis et les parents jubilants dans ce couronnement de leur belle carrière familiale. Demain, nous nous embarquons Miriam et moi, avec Jean, Béatrice et Jacqueline, pour aller ensemble au mariage de Marie-Jo qui sera pour Miriam le premier depuis Colette ; aussi ne pardonne-t-elle pas à sa cousine de ne pas se marier en blanc. Enfin samedi mariage de Brigitte Rabut, mais dans l'intimité, son fiancé ayant perdu père et grand-père en huit jours ; aussi s'installeront-ils à leur place dans un vieux château du Morvan. Dommage que tu ne puisses venir jusqu'à Paris ! Baisers.

Henriette.

¹³ Pépé : Béatrice fille de Jean Rivière

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte et à ses neveux Letourmy.

Sarrau, le 14 avril

Ma chère Charlotte, ma chère Hélène, mon cher Jean,

C'est à vous trois que j'adresse ce mot rapide pour vous dire d'abord notre joie grandissante à la pensée de vous accueillir très bientôt à Lectoure et puis pour vous supplier quel que soit le jour de votre arrivée sous notre toit gascon, de vous arranger pour y être encore le 3 mai, ma fameuse séance récréative finalement ne pourra avoir lieu qu'à cette date, et ce serait pour moi une très grosse déception si vous n'y étiez pas. D'abord une fois que vous serez dans nos murs, vous pouvez être sûrs d'avance que nous ferons tout pour vous y garder le plus longtemps possible. Nous avons tout de même fini par pouvoir aller à Sarrau jeudi dernier et pour jusqu'à vendredi prochain. C'est exquis, j'y ai un travail fou (avec en plus les excursions à vélo à Lectoure pour le pain, la viande, etc.), les enfants sont dans l'enchantement, nous y avons eu au début un temps radieux... c'est plus médiocre maintenant, et nous avons hier une réception de 17 personnes. Presque toutes mes rations du mois y sont passées. Mais ce fut une bien bonne journée.

Je m'arrête déjà, il me faut refiler à Lectoure pour différentes courses et je vous embrasse tous les trois de tout mon cœur en vous recommandant bien surtout d'être encore rue Guilhem Bertrand le 3 mai. Nous viendrons bien entendu faire un jour aussi un grand pique-nique à Sarrau. Votre sœur et tante qui vous aime beaucoup.

C. Rivière Boutan.

Lettre de Colette Boutan à sa mère Geneviève Rivière.

Sarrau, mardi 14 avril 1942

Ma chère maman,

Ma lettre va te parvenir à point, je pense, pour te consoler du départ de Charlotte dont la prochaine venue à Lectoure me réjouit de plus en plus. Je vais te raconter aujourd'hui nos deux grandes journées de dimanche et lundi qui ont été deux grands jours de réjouissances. [...] Je vous embrasse tous de tout mon cœur. Ta fille qui t'aime beaucoup.

Colette.

Carte de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, 88 av Mozart, le 15 avril 1942

Ma chère Maman,

C'est donc aujourd'hui que Charlotte s'embarque avec Anna L. sans doute ? Mais hélas je commence à craindre de ne pouvoir la rencontrer dans le Midi, car je n'ai pas jusqu'à présent de laissez-passer et Henry a été retenir sa place solitaire pour la semaine prochaine. J'ai bien reçu tes dernières cartes (la dernière du 3.4.42) dont je te remercie bien, car elles sont toujours attendues avec impatience. C'est la semaine des mariages : Lefebvre, Giard, Rabut. Pour ce dernier, je suis invitée « avec une de mes sœurs » à une petite réunion intime l'après-midi. Je ne me suis pas décidée à accompagner Courbe et Rivière au mariage de Marie-Jo, suivant ces temps-ci un petit traitement un peu fatigant. Je dois aller avec Marguerite-Jean cet après-midi à la recherche laborieuse d'un cadeau pour cette dernière, mais on ne trouve plus rien et ce qui reste, à des prix vertigineux ! Non, je n'ai pas été au Mesnil, lequel, je crois, était bien garni quand même durant ces vacances dont chacun a eu l'air enchanté. Je me réserve d'y séjourner plutôt quand tu y seras, car j'espère que tu vas obtenir les papiers nécessaires, mais les trains sont archibondés par ce que très raréfiés, et Henry, revenant l'autre jour de Modane, voyait les gens obligés d'entrer dans les compartiments par la fenêtre, tant les couloirs étaient encombrés ! À bientôt maintenant, ma chère maman, je t'embrasse de tout cœur. Bonnes amitiés à tous.

M. Lebel.

Paris, 30 bis rue de Paradis, le 15 avril 1942

Ma chère Maman,

Je te remercie beaucoup de ton dernier colis qui nous est bien arrivé dans ce « vieux » sac tunisien sur lequel Miriam s'est empressée de jeter son dévolu pensant qu'il lui rendra encore bien service. Je viens de recevoir aussi un écrin de très jolis couteaux à fruits que François avait commandé avec ton cadeau pour nos noces d'argent comme je te l'avais écrit ; cela me fait grand plaisir et je t'en remercie encore mille fois. Nous sommes tous revenus enchantés de nos bonnes petites vacances de Pâques au Mesnil où nous avons fait une bonne cure de lait, beurre, fromages, crème fouettée... bien ravigotante. Lundi, j'ai été avec Marguerite-Jean au mariage de Jacqueline Lefebvre à Fontenay-sous-Bois, pieuse messe matinale dite par Antoine l'abbé et bénédiction nuptiale par un frère abbé du marié, dans une église toute remplie par ce grand mariage ; mais l'unique train de retour ne nous a pas laissé le temps de nous rendre au porto auquel nous étions ensuite conviées. Demain, mariage de Marie-Jo auquel je m'appête à aller avec Miriam, prenant le train tout à l'heure en même temps que Jacqueline, Jean et Béatrice qui y viennent aussi. Enfin samedi mariage de Brigitte R. en toute intimité, son fiancé venant de perdre en huit jours son père et son grand-père ; aussi iront-ils tous deux s'installer à leur place dans un vieux château du Morvan. Vu hier Henri Jullien venu à Paris pour sa situation qu'il cherche dans des comités d'artisanat rural ; il nous a donné les meilleures nouvelles de Clotilde et de son fils dont il est bien fier. Au revoir, ma chère maman, nous t'embrassons tous de tout cœur.

Ta fille affectionnée.

Henriette.



Neveux (?) dessinés par CTM

Voyage de Charlotte TM vers la France



Lettre de Charlotte TM à Jean TM.

À bord du paquebot Gouverneur-Général Jonnart le 15 avril 1942

Mon cher Jean,

Il est 4 h 1/2. Nous venons d'accoster à Bizerte. Personne ne descend. Seul s'apprête à monter tout un groupe de marins que nous venons de voir débarquer d'une vedette. Ils se dirigent évidemment vers Toulon. Le voyage se poursuit jusqu'ici fort bien grâce au confort qui nous entoure et dont je te sais un gré infini. De même que la cousine Lancrenon qui paraît enchantée de tout. La jeune Madette partage notre compagnie et nous avons allongé nos trois chaises transat côte à côte, dans un coin bien abrité où nous nous sommes laissées bercées depuis le départ de Tunis, lisant, tricotant ou somnolant devant un paysage malheureusement noyé dans la brume et dans la pluie. C'est à peine si l'on distinguait les côtes cependant toutes proches, et l'entrée dans le port de Bizerte offrait l'aspect d'un port des côtes des Flandres ! La mer est clapoteuse, mais n'a encore imprimé au bateau qu'un léger roulis qui n'a rien de pénible.

Nous avons déjeuné toutes les trois, à midi, autour d'une petite table ronde, réservée pour nous. Malgré le nombre des voyageurs, la salle à manger n'était pas pleine. Le déjeuner qu'on vous offre maintenant n'a plus rien à voir avec celui des temps heureux d'autrefois, mais j'ai cependant eu le plaisir de connaître à nouveau le goût des pommes de terre en mangeant un gratin dauphinois qui avait le mérite d'être plus substantiel que le plat précédent : une tranche de viande (qui n'aurait certainement pas suffi à Laurent) entourée de quelques carottes, lesquelles étaient tendres et fondantes (cela me rappelle qu'il doit y en avoir à manger dans le jardin).

Jeudi 16

Nous voici à Bône, accostés en face du Palais Consulaire. Nous y sommes arrivés vers 6 h un quart, 11 heures pour venir de Bizerte !! Nous marchons à une allure de barque à rames. Enfin devant le paysage : l'avenue aux arcades et aux palmiers, les collines boisées et au loin la cathédrale d'Hippone, j'évoque tous les souvenirs de mon dernier voyage en auto avec toi. Le ciel est toujours gris, mais le temps est calme, j'aime mieux cela encore que du soleil et du vent !

Je viens de retrouver mes deux compagnes, aux mines fraîches et reposées. Nous avons pris notre café noir et notre pain sec. Et maintenant, munies (par grande faveur) d'une autorisation spéciale de descendre à terre, nous allons faire un tour en ville, et j'en profiterai pour mettre cette lettre à la poste.

J'espère qu'à la maison tout continue d'aller bien, que France reprend de l'appétit et des forces, que Marie-Rose se repose comme il convient (car je souhaite qu'elle soit encore là), que les garçons sont sages, qu'Henriette veille à la bonne tenue de la maison.

Je lui conseille de faire secouer de temps en temps les burnous et autres lainages pendus dans les couloirs et d'envelopper soigneusement les manteaux des garçons qu'ils ne mettent plus, de même que la couverture de fourrure qui est dans le vestibule et qu'on peut ranger, une fois enveloppée et naphthalisée, dans le petit coffre blanc. Qu'elle veille aussi au linge ! Je voulais le dénombrer avant de partir, je n'en ai pas eu le temps, mais ce serait une bonne précaution. C'est devenu un bien tellement précieux qu'il faut y faire très attention. Qu'elle n'oublie pas aussi, dans un ordre moins prosaïque, de me faire une peinture du paysage que je lui ai signalé et que je lui paierai à sa juste valeur, en vue de son voyage en France.

Et maintenant je vais retrouver mes compagnes et mettre cette lettre à la poste. Écrivez-moi par avion chez tante Colette. La suite du voyage, à Marseille. Transmets ces nouvelles à Marie-Rose au cas où elle serait repartie.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

Charlotte.

Bon souvenir.

Anna.

Radès, le 16 avril 1942



Ma chère Maman,

À l'heure où je t'écris, tu dois voguer vers les Baléares et je te souhaite de n'avoir pas autant de vent qu'ici. Il est vrai qu'il souffle sud et par conséquent, c'est le vent arrière.

Après ton départ j'ai fait travailler France et l'après-midi je l'ai conduite à sa leçon de piano. Je suis allée chez les Renoux où j'ai retrouvé Mimi¹⁴. Je suis allée avec elle à une adresse que m'avait donnée Madame de Gaujac, mais il n'y avait personne.

Puis elle m'a conduite chez madame Régis Mortimer qui attend un bébé et cherchait une jeune fille qui se serait occupée pendant un mois environ de ses enfants en attendant une personne de France. Ça aurait été parfait, mais elle avait déjà quelqu'un.

D'autre part Sabine¹⁵ m'a, paraît-il, presque trouvé un acquéreur pour mon burnous. Je songe aussi à mon phono, mais je crois que je n'aurai pas le courage de le sacrifier. Enfin, tu vois que je ne perds pas de vue la perspective de mon voyage en France.

Je suis revenue à temps pour le sermon du soir. Le prédicateur a résumé en termes clairs et énergiques l'encyclique « Casti connubii ». Il n'a pas mâché ses mots et cela a dû faire du bien à quelques personnes à qui on avait sans doute jamais précisé ces vérités.

Ce matin, rien de spécial. Bonne-Maman a emmené Dominique au cinéma voir la vie de Sainte-Thérèse qu'il désirait voir. Il semble aussi enchanté de son régime de demi-pension. La dernière fois, c'était du couscous.

Cet après-midi Pierre Ponçon et x Pagès sont venus jouer au tennis et les garçons ont fait de bonnes parties en dépit du vent. Marie-Rose se repose bien et compte repartir demain pour Zriba. Olivier est toujours aussi mignon. Magui¹⁶ lui a téléphoné de Zriba que tout allait bien.

Je viens de voir dans le journal l'annonce de la mort du père de Madame Dyèvre. Elle était déjà bien démoralisée par la perte de son fils aîné. Il faudra lui écrire.

Le jeune ménage Letourmy doit être auprès de toi. Hélène doit être bien heureuse de t'avoir retrouvée. Profite bien de ce petit séjour.

Je vous embrasse tous les trois de tout mon cœur.

Ta fille qui t'aime beaucoup.

Henriette.

Reçu ce matin une carte de tante Germaine des Chesnaies et une de Madame Levallois.

¹⁴ Mimi Renoux

¹⁵ Sabine Penet, belle-soeur de Marie-Rose

¹⁶ Magui Penet, belle-soeur de Marie-Rose

Tunisie, Vila de Sion, Maxula-Radès, samedi 18 avril 1942

Ma chère petite Charlotte,

Nous t'avons suivie par la pensée depuis ton départ de Radès et nous avons été bien contents au déjeuner, par la lecture que Jean nous a faite de ta lettre de Bône, d'avoir déjà de tes nouvelles, et de savoir que le début de votre traversée s'était si bien passé ; j'espère qu'il en aura été de même pour la fin, et qu'en ce moment tu as revu les Letourmy et que vous êtes tranquillement chez les Hue ou à déambuler dans les rues de Marseille.

Comme je l'écris à Colette, tout se passe bien ici en ton absence, Henriette fait travailler France, et celle-ci vient de venir me chercher pour me montrer un petit poussin tout délavé de la couvée qui doit éclore demain. Et demain il y aura assez de fraises mûres pour le dessert du déjeuner.

Henriette aura une journée xxx à la Corniche et prépare les signes convenus pour se retrouver à tel ou tel endroit désigné d'avance, comme Colette le fit, je pense, en allant un jour à Foissin avec les Chenut.

Ce matin avec vos lettres, deux cartes de Germaine et de Jacqueline. Celle de Germaine, du Mesnil où elle avait rejoint Tonio ; après elle arrivait encore les Bouts, puis Jean, Henriette, Jeanne TM, si bien qu'à la grand-messe le jour de Pâques la famille emplissait quatre rangs de chaises ; cela occasionnait peut-être au reste des fidèles autant de distractions que l'arrivée des Boutan à la messe du Castera.

Le Samedi Saint les Delattre avaient reçu à déjeuner le trio Bouts, lequel invitait à son tour à déjeuner le lendemain Germaine et Tonio, les oranges de Radès figurant à tous les menus ; et l'après-midi tout ce monde rappliquait à la maison-mère pour goûter.

Quant à Jacqueline elle se proposait d'aller le 16 avril au mariage de sa filleule Marie-Jo et dès le lendemain de filer au Mesnil en compagnie de sa fidèle Marthe prendre deux ou trois jours de repos et de lait, mais regrettant vivement de n'y plus trouver la famille.

Henriette qui t'a écrit par le dernier avion voudrait savoir si tu as « caché » les chiffons de par terre, elle n'en trouve pas. Elle va s'occuper de ranger les vêtements de laine en les mettant à l'abri des mites. 30 employés de ton mari se sont déjà fait inscrire pour des costumes kaki et lui-même va s'en commander un.

Église plus que comble hier soir pour la fête des enfants : avis, glose, sermon, exposition du Saint Sacrement, implorations des petites filles, en blanc avec écharpe noire, juchées debout sur des bancs, salut et bénédiction. Nous sommes rentrés à 8 h 1/2, trouvant que c'était très bien dit, mais vraiment trop long ! Ce soir réunion exclusivement réservée aux hommes et jeunes gens de plus de 15 ans. Demain messe de communion, quête, et le soir à 6 h clôture de la Mission. Je pense que le Père aura besoin ensuite d'un peu de repos.

Le bébé de F. se remet merveilleusement et la petite Y. est revenue ce matin avec des joues... « comme ça » me dit Jeanne qui a repris sa sérénité. Simone Wallon a écrit à Marie-Rose que son père était rentré chez lui, mais que cela n'allait pas mieux.

Alors, à bientôt de vos nouvelles ; j'attends le récit de cette fameuse réception à Sarrau qui a dû donner tant de mal à Colette et j'admire comme la brave Aimée a su faire les honneurs de son chez elle. Racontez-nous aussi tous vos faits et gestes, allées et venues, visites et promenades. Avez-vous pu retourner à Sarrau et les Pyrénées se dévoilent-elles ? Comment as-tu trouvé le petit quatuor ? Colette n'a-t-elle pas maigri et est-elle en bonne forme ? Et ne manque pas de me dire comment tu as trouvé Hélène.

Je vous embrasse tous de tout cœur.

Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.

Demande de Laissez-passer

Lettre de Geneviève Rivière à sa fille Colette

Tunisie, Villa de Sion, Maxula-Radès, le samedi 18 avril 1942

Ma chère petite Colette,

Je pense qu'au moment où je t'écris Charlotte, son petit abat-jour à la main, sans prendre ses autres bagages, est en train de débarquer à Marseille sous les yeux enchantés d'Hélène et de Jean. Et quand cette lettre te parviendra, le trio sera déjà vos hôtes depuis lundi.

Le soleil a recommencé à luire hier et j'espère que vous avez beau temps aussi. Marie-Rose nous a donc quittés hier avec son Olivier. Henriette avait pris le train précédent et devait les cueillir à la gare, et Jean voyageait avec Marie-Rose ; notre rôle à France et à moi, avait été d'aller avec la petite voiture jusqu'à la gare et à la ramener vide. Pendant leurs différentes courses en ville, avant le départ du car, Olivier avait été confié à la brave Zéline, la concierge de la rue El Sadillio qui en était toute gonflée d'orgueil et défendait si bien le trésor qu'elle gardait, qu'elle ne voulait même pas laisser Henriette s'en approcher.

Transmis par l'intermédiaire de la Préfecture de :

DEMANDE DE LAISSEZ-PASSER
Antrag für einen Ausweis

1° - a) Nom (Name) :
b) Prénoms (Vorname) :
c) Date et lieu de naissance (Datum und Ort der Geburt) :
d) Profession (Beruf) :
e) Domicile et adresse (Wohnort und Adresse) :
f) Nationalité (Nationalität) :
g) Carte d'identité n° : _____ délivrée par : _____
(Identitätskarte n°) ausgestellt durch : _____
h) Automobile — Marque (Kraftwagen — Marke) :
Type : _____ numéro minéralogique : _____
(Art) (Nummer)
ou bien chemin de fer (oder Eisenbahn).
(Nur bei mehreren Instanzen.)
(Umsatz Angaben sind zu streichen.)

2° Lieu de destination (Reiseziel) :
3° Motif du voyage (Zweck der Reise) :
4° Durée (Dauer der Reise) :
5° La personne ci-dessus désignée sollicite l'autorisation de franchir aller seulement (une fois) ou bien aller et retour (plusieurs fois) la ligne de démarcation des territoires occupés. Richtung nur (einmal) oder in beiden Richtungen (mehrmals) zu überschreiten.
(Nur bei mehreren Instanzen.)
(Umsatz Angaben sind zu streichen.)

Indiquer ici le cas échéant les :
Bitte hier vorkommenden Falls folgendes angeben :
Noms et prénoms de l'épouse, des enfants, (Name und Vorname der Gattin der Kinder, du chauffeur de la voiture, etc.) des Kraftwagenlenkers, usw.)

Dat (Datum) Signature du demandeur. (Unterschrift des Antragstellers).

Henriette rêvant de gagner le prix de son voyage en France prétendait aller se présenter chez une dame qu'on lui avait signalée, pour prendre soin de ses enfants, dont un petit bébé, les après-midi ; mais la dame en question habitant la Marsa, elle a dû renoncer à cette entreprise, peu goûtée d'ailleurs par son père, et cherche une autre solution. Par exemple vendre son burnous. Elle s'engage aussi à se remettre à l'aquarelle ; Louise Guibert s'en était si bien trouvé à Lecture.

Quant à voyager, même si je reçois aujourd'hui la réponse du notaire, je ne peux risquer d'avoir à attendre trop longtemps ici le bon vouloir des Allemands et c'est aussi l'avis de Jean TM. Je vais faire une demande de laissez-passer pour la France libre ; je l'aurai beaucoup plus vite et si vous le vouliez toujours je pourrais aller attendre chez vous mon passeport pour Paris. De toute façon je ne partirai pas d'ici avant le 16 mai et à ce moment je pense que Charlotte sera rentrée. Tout se passe très bien ici en son absence et Dominique semble très satisfait de son demi-pensionnat. Jeudi nous avons tous deux été voir « Thérèse Martin » dans un cinéma bondé d'enfants avec religieuses ou prêtres. Il y a des choses très bien, mais les modes féminines de 1880 poussées à un trop grand ridicule et de saints papotages de Couvent qui ne doivent pas être plus de mise au Carmel qu'à la Visitation. Cela, ce n'est pas très vécu, non plus que le nombre effarant des religieuses. Elles ne sont jamais très nombreuses dans un Carmel. Mr Martin, par sa bonté, me rappelait Mr X et Mr X. Cela rend le spectacle édifiant avec quelques belles vues de Normandie et de pommiers en fleurs.

Henriette a écrit hier soir par avion à Charlotte au terminus de Marseille. La lettre lui sera-t-elle parvenue ? Marie-Rose avait dû revoir son médecin avant de repartir et elle avait écrit aussi à X du Préventorium de Bizerte pour essayer d'avoir une bonne.

Quant à Jean TM, il était enchanté hier d'avoir pu obtenir, outre ses 39 vêtements kaki pour ses contremaîtres, 42 m de tissu pour ses ouvriers, de quoi faire faire un certain nombre de chemises.

Je reçois juste ta lettre de Sarrau et me réjouis de la suivante. Merci mille fois.

Je vous embrasse de tout cœur en vous disant à bientôt. Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.

Carte de Jean Rivière à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 81 av de Villiers, le 19 avril 1942

Ma chère maman,

J'ai pu aller au mariage de Marie-Jo avec Béatrice, la famille était également représentée par Henriette, Jacqueline et Miriam. Pauline a dû te donner des détails sur la cérémonie et l'excellent déjeuner de 40 couverts qui a suivi. J'ai été très content de cette occasion de revoir tous les Giard et Pauline qui après toutes ses épreuves connaissait enfin quelques satisfactions. Cette semaine également Marguerite a assisté au mariage d'une fille d'A.M Lefèvre, et de Brigitte Rabut. Nous sommes allés l'après-midi de samedi à la réception donnée par les J.Rabut à la famille. J'ai revu là Michel Bouvet que je n'avais pas vu depuis au moins 25 ans, et qui a maintenant les cheveux blancs. Il est vrai que les miens ne valent guère mieux !

Nous n'avons pas encore de nouvelles du retour de Gilles. Nous avons été bien contents de le voir. Il est en très bon état et paraît toujours enchanté de son métier. Il avait l'air heureux également de se retrouver un peu en famille. Le séjour au Mesnil s'est très bien passé ; Marguerite s'est bien occupée à mettre de l'ordre dans la maison. Le jardin a encore bien besoin d'être un peu peigné, mais nous nous sommes surtout occupés du potager. À quand ton voyage à Lectoure ? Nous t'embrassons bien affectueusement.

J. Rivière.

Lettre de Colette Boutan à sa mère Geneviève Rivière

Lectoure, lundi 20 avril 1942

Ma chère maman,

Il faudrait décidément que mes journées aient 24 h ou que je puisse complètement me passer de sommeil pour pouvoir y faire contenir tout ce que j'ai à y caser. Depuis mardi dernier je n'ai seulement pas trouvé le temps encore de te raconter notre fameuse journée de lundi dernier à Sarrau... et je t'écris maintenant quelques heures seulement avant l'arrivée de Charlotte et son jeune ménage qui nous ont confirmé par télégramme leur arrivée pour ce soir. *[suit le compte-rendu de la réception du 13 avril]* J'ai bien reçu tout à l'heure ta bonne lettre du 16 dont Charlotte sera bien aise de prendre connaissance ce soir. Je reçois d'ailleurs toujours des tapées de lettres et de cartes et tu n'as pas besoin de me répéter ce que te racontent les sœurs de Paris, je le sais généralement avant toi. Reçu entre autres aujourd'hui une longue lettre de mon brave Pascal de retour sans enthousiasme à Saint-Laurent, je te la communiquerai, car il donne des nouvelles de tous. Tu as appris, je pense, la naissance du jeune Michel-Henry Jullien le 9 avril.

Il faut que je m'arrête, car j'ai encore beaucoup de choses à faire. Je t'embrasse de tout mon cœur et tous autour de toi. Ta fille qui t'aime beaucoup. Colette

P.S. Les voilà... il crachine, mais nous sommes tous dans la joie, hurra ! La vie est belle.

Il ne crachine pas. Nous avons eu du soleil tout le temps du voyage et nous sommes ravis d'être tous ensemble. Tous nous t'embrassons.

Charlotte.

Lille, 60 rue de Cassel, 22 avril 1942

Ma chère maman,

Voici donc Marie-Jo mariée, comme le temps passe vite ! Les parents Jaspar sont venus et aussi, tu l'as su, une petite délégation parisienne qui m'a fait bien plaisir : Jean et Pépé, Henriette et Miriam, Jacqueline. Mariage à 11 h en toute simplicité, mais très beau quand même, et recueilli. Augustin était ému aussi de bénir ce premier mariage. La journée s'est passée tout en famille. Les jeunes mariés, en rentrant à Pont-l'Évêque, ont rencontré dans le train de Lisieux Jacqueline et Marthe Kœnig qui, de leur côté, allaient respirer le bon air du Mesnil. Clotilde pendant ce temps est en possession de son fils : Michel-Henry Marie. Marie Lanel qui était allée voir ses beaux-parents est passée par Sommières juste le jour du baptême à la grande joie de Clotilde. J'apprends aujourd'hui la mort de la bonne Marguerite Paillot qui était très mal depuis le début de l'hiver et malgré tout ne pensait qu'aux autres. J'espère qu'Emmanuel m'aura donné de ses nouvelles de Zriba. Il n'a pas dû s'y ennuyer. Merci du beau colis de nouilles juste arrivé et la farine sera la bienvenue je t'embrasse. Pauline

Lettre de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte

Tunisie, Villa de Sion, Maxula-Radès, le 22 avril 1942

Ma chère petite Charlotte,

Je vous suis toujours par la pensée depuis ton départ mercredi dernier et je pense que cette lettre te trouvera encore à Lecture où je sais Colette si heureuse de vous recevoir tous trois.

Ici tout va très bien et vous avez dû apprendre bien avant nous qui n'en avons eu la nouvelle qu'hier l'heureuse naissance d'un Michel-Henry chez Clotilde. Il me semble que ce petit personnage a dû devancer aussi un peu l'époque prévue. Pauline se proposait d'aller présider à cet événement après le mariage de Marie-Jo dont j'espère avoir bientôt des échos soit par Pauline soit par Jacqueline qui a dû y aller.

Comme je revenais de la messe l'autre jour dans la société de Mlle Minangoix, celle-ci me demande si je n'allais pas aller au Maroc. « Mais non, je vais en France ». « Ah ! C'est qu'on dit que M. Tommy Martin va partir pour le Maroc et que c'est bien dommage de voir une si bonne famille nous quitter ». J'ai remis les choses au point, mais voilà comment on écrit histoire.

Et à ce propos, nous avons écouté hier soir avec l'attention que tu imagines la déclaration de Laval. Que va-t-il sortir de cette collaboration à laquelle il faut que l'on se résigne *[partie illisible]* et rien à attendre des Anglais.

La Mission s'est donc terminée dimanche avec assistance nombreuse *[partie illisible]*.

La jeune Magui étant des plus disposées à revoir André Marquelet, elle avait déjà fait demander son petit nom, est invitée par ton mari à revenir ici dès samedi, et rendez-vous va être donné audit André pour le déjeuner dimanche. Du coup Henriette renonce bravement au nouveau pique-nique organisé par Sabine qu'aucun obstacle n'arrête. Elle aidera son père à recevoir dignement ses hôtes. Et nous aurons avant le plaisir de revoir encore Marie-Rose qui vient pour 24 heures jeudi ou vendredi, n'ayant pas réussi à voir son docteur l'autre jour avant son départ.

Ton mari a reçu ses papiers pour Paris, mais comme rien ne le presse d'y aller en ce moment et que le délai reste assez long, il attendra sans doute ton retour et même la fin de mai ; j'espère donc pouvoir partir avec lui, même si je n'ai pas encore les miens pour Paris, car j'ai fait d'autre part une demande pour la zone libre. Jean compte partir d'ici, ainsi que moi, le 21 mai et voudrait te voir revenue par le bateau du 9. *[illisible]* Georges prépare une immense charbonnière *[illisible]*

Je vous embrasse tous de tout cœur. Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.

Carte d'Henriette Courbe à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 30 bis rue de Paradis, le 23 avril 1942

Ma chère Maman,

Merci bien de ta carte du 11 m'annonçant un colis de pâtes et nous disant tes démarches pour venir cet été comme nous l'espérons bien tous. Pauline compte bien notamment te voir pousser une pointe jusqu'à Lille où elle est bouclée maintenant avec ses enfants ; elle dit que tu ne la reconnaîtras plus à la longue ; ses malheurs en effet n'ont pas été sans la faire maigrir et vieillir. Elle a eu cependant de nouvelles consolations avec le mariage de Marie-Jo jeudi dernier où, avec Miriam et Béatrice, je me suis attardée 24 heures de plus que Jean et Jacqueline revenant le soir même ; Pauline était si contente de voir un peu de famille pour cette cérémonie qui a été une très belle journée. Mariage très simple et entouré de quelques bons amis seulement à l'église où Augustin officiait, suivi d'un plantureux déjeuner de 40 couverts dans la grande salle, dont tout le monde a bien profité : soupe, lapins aux champignons (rapportés de chez Clotilde par Marie Lanel qui venait d'aller voir ses beaux-parents à L'Isle-Jourdain et était repassée à Sommières juste pour le baptême du jeune Michel Henry) filet de bœuf et copieuse jardinière de pommes de terre, carottes, petit pois, jambon (procuré également par Marie Lanel) salade, cinq ou six pont-l'évêque du Mesnil, tartes, truffes au chocolat, vins blancs, rouges, Champagne, café, liqueurs, etc. le festin dura jusqu'à 4 h ; le lendemain, avant de reprendre le train nous avons été voir Marie Lanel et Jeannette qui habitent dans une petite maison ouvrière construite à côté des ruines calcinées de la maison de Clémence, et Geneviève dans son couvent, que je n'avais pas vue depuis 10 ans : inchangé elle, mais maigrie aussi comme beaucoup. Samedi, mariage Rabut avec nouvelle réunion de famille à voir autour d'un goûter l'après-midi. Brigitte et son mari dont le père et le grand-père sont morts en huit jours, iront s'installer à leur place dans le vieux château du Morvan pour s'occuper des forêts. En 15 jours au Mesnil Claude a rattrapé les 2 kg perdus dans son trimestre et tous ont repris bonne mine. Été voir le clos des Charmettes : inoccupé, vidé, état lamentable. T'embrasse bien affectueusement.

Henriette.



Charlotte TM et le ménage Letourmy à Sarrau avril 1942.

Séjour en France de Charlotte TM

Carte de Cécile Bouts à sa mère Geneviève Rivière

Versailles, 7 rue Berthier, le 23 avril 1942

Ma chère maman,

Je crois ne t'avoir pas dit encore la bonne surprise que j'avais eue en trouvant à mon retour du Mesnil ces deux appétissantes caisses d'oranges, arrivées en parfait état (et si bien emballées d'ailleurs !) Nous continuons donc, grâce à Charlotte et à toi, de nous régaler de ces fruits délicieux, si juteux encore malgré la saison avancée, ce que nous apprécions d'autant plus par le manque général de fruits. Merci mille fois pour ces envois et pour ceux que tu m'annonces aussi de Lectoure. J'ai reçu ces jours-ci précisément un nouveau colis d'œufs de Colette, mais sans explications ; je ne sais donc si c'est à ta générosité que je le dois cette fois ? Enfin, avec ce que nous avons pu rapporter du Mesnil, nous sommes privilégiés en ce moment pour le ravitaillement ; et puis on revoit des légumes variés... Et puis surtout il fait beau, c'est le printemps, le soleil brille, les oiseaux chantent, les journées sont longues... Que tout cela paraît bon après l'affreux hiver que nous avons subi ! On voudrait voir maintenant les événements à l'unisson du ciel serein... Mais ce sera déjà bien beau si nous pouvons être réunis autour de toi cet été au Mesnil, ce que nous espérons bien toujours. Et d'ici là, Anna L et Jean TM vont nous apporter (prochainement je pense ?) de vos nouvelles de vive voix, ce qui nous fera bien plaisir. Je te demandais, dans une de mes dernières cartes, si tu nous autoriserais à aménager (et d'abord à te louer) la maison d'Alice pour nos vacances futures, nous permettant ainsi de rester l'été les uns près des autres, et Maurice n'est pas le moins enthousiaste à envisager cette installation à la campagne, malgré toutes les difficultés matérielles à prévoir à l'heure actuelle ! Tu as su, je suppose, par les sœurs qui y ont assisté, des échos

des mariages nombreux et variés de la semaine dernière, à commencer par celui de Marie-Jo. Pour ma part, je ne fus qu'à la messe de mariage de Brigitte R. où l'on retrouvait un bon contingent familial. Je t'embrasse bien affectueusement.

Cécile.

Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM

Radès, jeudi 23 avril 1942

Ma chère maman,

Te voici à Toulon dans le nid des Letourmy. Ta lettre est arrivée ce matin, mais tu y parles à peine d'Hélène et Jean. Je voudrais plus de détails. Tante Colette a dû être aux anges de vous voir. Nous sommes impatients d'avoir des récits de tout cela, et surtout pas de lettres commençant ainsi : « Hélène a dû te raconter... ou tante Colette a dû te raconter... ». Plutôt deux fois qu'une !

Je ne t'ai pas raconté que la Mission s'était fort bien terminée, de plus en plus de monde tous les jours, et le samedi soir, jour des hommes, j'ai mis à la porte de la maison tous nos hommes de Papa à Francis, et sur les conseils du missionnaire, je les ai réconfortés à leur retour d'un petit verre de porto et d'un délicieux gâteau confectionné par Jeanne. Il y avait ce soir-là, paraît-il, tous les mécréants et toutes les fripouilles de Radès.

Nous commençons à manger les fraises et il y en a un gros plat pour midi en l'honneur de Dominique qui tous les soirs réclame le menu de midi. Le régime des Maristes lui convient à merveille et il a déjà meilleure mine. France est toujours aussi touche-à-tout. Je l'ai menée hier à sa leçon de piano et j'ai porté quelques roses à Madame Renoux.

Mon petit tailleur blanc va être fini et il semble assez réussi, moi qui me réjouissais de l'inaugurer pour mon voyage printanier en France ! Papa décidément n'a pas du tout envie que je parte maintenant et me propose d'aller en septembre où je serais plus utile à Hélène, mais je vois d'ici qu'en septembre tu voudras voler à son chevet et je serai encore passée au bleu.

Ne trouvant pas de doublure pour mon tailleur ou alors à 80 fr le mètre, ce qui aurait fait 160 fr, cela aurait sensiblement augmenté le prix de revient, je me suis permis de découdre la doublure rose de la petite robe que je portais au mariage de Suzanne Renoux.

Georges a allumé ce matin la meule de charbon de bois. Cette meule est devenue une grande attraction. Marie-Rose doit venir demain pour la journée. Je me demande si elle viendra jusqu'à Radès.

J'ai fait ce matin l'aquarelle que tu m'as demandée. Ce n'est pas trop mal, vu la difficulté du sujet, mais si je m'en sens un jour le courage, je la recommencerai.

Cet après-midi je suis allée voir le petit Chavannes. Il ressemble tout à fait à ses frères. Il est moins joufflu qu'Olivier. Anne-Marie viendra demain et nous irons faire une aquarelle ensemble.

Au revoir ma chère maman je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Hélène et Jean. Ta fille qui t'aime beaucoup.

Henriette.

PS : Papa a semblé ravi à la lecture de ta lettre et m'a chargé de te le dire. Il insiste aussi pour que tu reviennes par le bateau du 9 mai, il partira peu après.

Lettre de Charlotte TM à sa mère Geneviève Rivière

Lecture, vendredi 24 avril 1942

Ma chère maman,

J'ai trouvé ce matin au courrier tes deux lettres (et celle à Colette) et la lettre de Jean, tandis qu'Hélène recevait celle d'Henriette. D'abondantes nouvelles de Radès donc, qui m'ont vivement intéressée et dont je te remercie bien.

Je me dépêche de t'écrire avant que n'arrivent les invités que Colette attend pour une après-midi musicale et pour lesquels nous avons confectionné ce matin, avant de courir à travers la ville et le marché, galettes et gâteaux. Notre vie est, comme tu l'imagines, des plus remplies ; Louis et Colette nous font un accueil chaleureux et nous comblent de toute manière. Hélène et Jean sont ravis de leur séjour ici !

Hier, comme je le racontais à Jean, nous avons passé notre journée, une journée radieuse à Sarrau, nous prélassant après le déjeuner sur la terrasse et dans les prés en fleurs. Tout le monde s'y était mis pour préparer le déjeuner, dresser le couvert, puis faire la vaisselle. Malgré ça, Colette se donne toujours un mal fou, mais elle est tellement contente !

Ce matin, alors qu'elle se désolait intérieurement à la pensée qu'elle n'aurait pas de beurre à nous offrir demain matin (il faut voir les tartines qu'elle nous fait !) voilà qu'elle reçoit de Jacqueline, un colis « d'emballages vides » qui contenait parmi tous ses cartons, une livre de beurre et deux fromages de Pont-l'évêque. Elle trouve que la Providence ne cesse de la combler !

... Et je continue ma lettre après la grande réception musicale où un charmant petit soldat, filleul de Mlle Lacapère, organiste de la cathédrale et premier prix de violon au conservatoire de Metz, nous a régalez de ses airs. Nous avons joué avec lui et Hélène des trios, j'accompagnais. C'était fort amusant. On a fait aussi du quatre mains, on a chanté des chœurs. Enfin, c'était des plus sympathiques. Le thé et le café au lait servis pour le goûter étaient accompagnés des exquis galettes confectionnées par Colette et du gâteau mousseline que j'avais fait avec la collaboration de Jean.

Mais le temps passe trop vite, hélas ! et il faut bientôt songer au départ. Nous quitterons Lectoure pour Toulon mardi ou mercredi, et Jean et Hélène insistent pour que je reste à Toulon au moins jusqu'au 15. Puisqu'en somme Jean prévoit aussi cette date de retour, je m'y décide et je lui demande alors de me recommander à la Transat ; j'espère que je pourrai ravoir la même cabine : c'était parfait.

Je suis contente de savoir que tout va bien là-bas. Mais tâchez d'attendre quelques jours après mon arrivée pour vous embarquer à votre tour. J'attends toujours anxieusement des nouvelles d'Abel !

Il faut que ma lettre parte et je m'excuse qu'elle soit si brève. Merci encore pour tes deux bonnes lettres. Je m'intéresse vivement au succès qu'a eu la Mission et aux entrevues Magui/Marquelet, de même qu'à l'éclosion des poussins. Quel dommage que le dindonneau n'ait pas vécu ! Mais on aurait peut-être eu du mal à l'élever. L'essentiel est que les poussins poussent bien. Jeanne pense-t-elle à donner des fèves aux Borge et Simone ? Dis à France qu'Olivier a été content du beau livre qu'elle lui avait envoyé. Il va lui écrire une lettre. Et France va-t-elle m'écrire ? Et les garçons ? Je pense bien à eux tous, et tous je vous embrasse bien fort.

Charlotte.

Carte de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 88 av Mozart, le 26 avril 1942

Ma chère maman,

Voici des éternités que je n'ai plus rien de zone libre. Est-ce parce qu'on m'y croit ? Hélas, Henri y est parti seul avant-hier, me laissant seule et désolée de n'avoir pas les papiers nécessaires pour l'accompagner. J'ai encore un faible espoir, mais peut-être alors il ne sera plus temps. C'est donc par mes sœurs vues ces jours-ci que j'ai appris que Charlotte devait se trouver à Lectoure avec les Letourmy. Combien de temps y restent-ils ? Colette doit être joliment contente de cette triple visite. Cette dernière continue inlassablement à nous envoyer des œufs, c'est bien précieux ! Le trio Bouts est venu déjeuner cette semaine et hier « mes salons » enfin réchauffés s'ouvraient pour Henriette, Germaine, les Jean Rivière, etc. vu aussi Jacqueline de retour de toutes ses fugues. Jean TM va-t-il venir à Paris ? Rappelle-lui l'adresse d'Henri à Aix-en-Provence : hôtel Nègre-Coste. Et toi, quand penses-tu t'embarquer ? Nous nous réjouissons bien à la pensée de te revoir et peut-être avec Henriette TM ? En attendant, je t'embrasse de tout cœur ma chère maman sans oublier tous les habitants de Sion. Ta fille affectionnée.

M. Lebel.

Carte de Germaine Delattre à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 30 bis rue de Paradis, le 26 avril 1942

Ma chère maman,

Je te remercie bien de tes cartes du 2 et du 9, reçues presque en même temps : la première renvoyée du Mesnil par Jacqueline qui est allée faire sa cure de trois jours de lait, après le mariage de Marie-Jo. Je l'ai revue hier à son Plateau où je suis allée déjeuner avec elle, nous entretenant de tes dernières nouvelles et de la joie qu'a dû causer à Colette l'arrivée à Lectoure de Charlotte et des Letourmy. Puis, dans une journée féconde en distractions, je retrouvais après une séance Goursat, Marguerite-Jean et Henriette chez Marguerite qui avait aussi couru pour me voir chez mon amie Pelecier dont la mère et la sœur vivent à St Gervais. Enfin pour finir cette journée, je dînais chez Louise Guibert toujours heureuse de bavarder sur tout un chacun et reconnaissante envers Colette qui nourrit par ses envois d'œufs son pauvre Serge affamé à Toulon. Aujourd'hui je compte aller avec Tonio voir Paulette Berger à Clamart. Je n'ai en ce moment aucun appartement en vue et mets mon espoir en quelque gérant d'immeubles tel que le jumeau de l'abbé Isnard. Ce dernier avait été nommé en 39 aumônier des nouveaux lycées d'Auteuil, poste qu'il a rejoint après avoir été durant la guerre aumônier d'aviation. Il est donc voisin des Goursat et dans la paroisse Sainte-Jeanne de Chantal. Pauline a annoncé à Henriette son passage demain soir, se rendant auprès de Clotilde. À cette occasion, Henriette a demandé à Marguerite, seule en ce moment, de venir dîner avec nous. François vient de faire un voyage d'affaires à Lyon, d'où il est rentré grippé. Les enfants, par contre, sont encore sous la bonne influence des vacances de Pâques. Avec le beau temps, Miriam a repris sa bicyclette pour aller à sa chère « catho ». Mgr Baudrillard semble être à ses derniers moments... Il y avait du mieux dans l'état de Paul Wallon ; quant à tante Mathilde, elle circule toujours. Allons-nous bientôt voir revenir Jean TM ? Suivi bientôt de toi ! Je t'embrasse bien.

Germaine.



Marie-Rose Penet, Daniel et Olivier - Tunisie 1942.

Magui ¹⁷ et Marquelet

Carte de Jacqueline Rivière à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 89 bvd St Michel, le 26 avril 1942

Ma chère maman,

Nous sommes rentrées du Mesnil lundi soir Marthe et moi, après trois jours délicieux dans le calme d'une campagne en fête, toute fleurie sous un ciel vaporeux et lumineux. Jamais le Mesnil ne m'a paru si joli et le lait ne m'y a semblé si délectable. En rentrant, j'ai trouvé Paris sordide. J'ai eu la grande peine aussi d'apprendre la mort de mon pauvre Jean Davion que j'allais voir de temps en temps à l'hôpital Foch le dimanche. Il était rentré d'Allemagne avec une pleurésie. Il m'avait paru bien fatigué la dernière fois que je l'avais vu, il y avait trois semaines environ, mais pas si près de la mort ! Il a fait des complications de tumeurs dans la tête. On l'a trépané à la Pitié. Il est mort quelques jours après. La pauvre Françoise était accourue du Saint pour le revoir. Il était encore bien quand elle est arrivée. Mais après sa mort, la pauvre femme faisait pitié à voir. Elle était crucifiée par la douleur. C'était son plus jeune fils, et si doux, si gentil ! J'ai eu bien du chagrin pour cette malheureuse Françoise, si foncièrement bonne et brave et pieuse. Elle a quitté avec horreur cet affreux Paris où elle a tant souffert et où son petit Jean est mort misérablement dans un coin d'hôpital. Si tu lui écris un petit mot, elle y sera bien sensible. J'ai dîné chez les Jean Rivière mercredi soir. Ils sont toujours très accueillants et je suis dans l'admiration de la façon dont ils se débrouillent pour le ravitaillement. Hier soir je retrouvais Marguerite chez son infirmière Mme Serres qui lui a

¹⁷ Magui Penet, belle-soeur de Marie-Rose.

fait des piqûres dont elle paraît se trouver très bien. Je meurs d'envie que tu me rapportes un sac de Tunisie. P. Koenig est rentré ce matin et se gargarise d'une lettre que tu lui as écrite. Je t'embrasse.

Jacqueline.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière

Lille, 60 rue de Cassel, le 26 avril 1942

Ma chère maman,

J'espère que Marie-Rose a pu prendre un bon petit temps de repos à Radès. Elle doit avoir bien de l'ouvrage avec ses deux garçons. Je pars demain pour aller voir celui de Clotilde à Sommières. Elle m'écrit que son séjour au lit n'a pas été de tout repos avec sa Marie-Pauline qui lui faisait passer de mauvaises nuits. J'espère beaucoup que tu obtiendras ton permis pour la zone occupée, il faut absolument nous revoir, tu auras peine à me reconnaître si ça continue. J'ai dû te dire la mort de Marguerite Paillot qui a bien souffert tout cet hiver. On a rapporté son corps à Lille et nous avons vu Carlos et sa femme venus l'accompagner. Emmanuel me dit sa joie de son séjour à Zriba. Les Penet ont été bien aimables et il a, je vois, toujours le goût des choses de la culture. Mais cela pose bien des problèmes ! Enfin, pour le moment je ne veux pas me faire trop de soucis pour les enfants qui sont en classe, l'essentiel est qu'ils travaillent bien pour préparer justement cet avenir et ce n'est qu'un bien s'ils ont un goût précis et persévérant pour quelque chose. Je t'embrasse.

Pauline.

Lettre de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM

Tunisie, Radès, le 26 avril 1942

Ma chère petite Charlotte,

Dans cette calme matinée dominicale, ton mari à la Municipalité, la jeunesse à la plage, Laurent à un nouveau pique-nique, et France rôdant à droite ou à gauche pendant que les bonnes s'affairent aux préparatifs d'un déjeuner particulièrement soigné en l'honneur de Magui et du non moins intéressant Marquet, je viens un peu causer avec toi tout en laissant courir ma pensée à Lectoure où Colette doit s'agiter plus que jamais en vue de la fameuse fête. J'en attends moult détails. Tu as eu des nouvelles fréquentes de ta maison par les lettres de Jean et d'Henriette, je ne veux pas risquer de radoter.

Tu sais que Marie-Rose a passé comme un éclair vendredi à Tunis, et j'ai bien regretté de ne pas l'avoir vue. Henriette était allée au-devant d'elle pendant que je faisais vaguement travailler xxx au vent. Olivier confié d'abord à la brave Zélinda puis à Madame Renoux, ton mari allant cueillir sa fille pour l'emmener déjeuner, puis mettant à sa disposition une voiture de la société pour la conduire elle et son nourrisson plus beau que jamais chez M. X, et sa belle-sœur de Farges devait venir la voir. Nous avons eu de bonnes nouvelles de son retour à Zriba par Magui arrivée hier comme il était convenu. *(illisible)*

Vendredi nous avons vu arriver ici un jeune officier qui s'est présenté : Levallois, neveu par alliance de Marthe. Heureusement Henriette et Laurent étaient là pour le mettre à l'aise et il nous a fait à tous excellente impression si bien qu'après avoir joué au tennis, au ping-pong, montré ses talents de musicien, en même temps que beaucoup de discrétion en reprenant le train à 6 h, il avait accepté avec enthousiasme de participer au pique-nique où Henriette devait renoncer à aller pour pouvoir aider son père à recevoir dignement ses hôtes, mais il était convenu que la bande rappliquerait ici en fin de journée pour se rafraîchir. Magui avait apporté un poulet que nous mangerons tout à l'heure avec un autre produit de la basse-cour et il y a aussi une nouvelle caisse d'œufs de Zriba. Avec ceux du poulailler, nous ne sommes pas à court de

ce côté-là et cela se trouve bien ; car Jeanne catastrophée une fois de plus vient de me dire qu'il n'y avait plus de viande et qu'il n'y en aura pas avant la fin de la semaine. C'est un petit malheur et nous nous régalons encore de petits pois. J'en ai écosé hier depuis le déjeuner jusqu'à plus de 4 h du soir. Et des artichauts, sans parler des fraises que je laisse cueillir par de plus jeunes par exemple.

Georges s'occupe toujours de sa meule ; il en a tiré déjà un peu de charbon de bois ; il estime que tout sera terminé demain soir ou mardi.

Jean a répondu à ta dépêche hier, en t'exprimant le désir de te voir au moins dès le 9. C'est qu'il ne veut pas retarder son départ fixé au 21 et qu'il aimerait pouvoir jouir au moins d'une dizaine de jours de ta présence ici avant de s'absenter à son tour. Et j'ai reçu enfin hier seulement la convocation de mon notaire. C'est donc à Lectoure, en zone libre, que j'irai attendre mes papiers pour la zone occupée. Ma lettre te trouvera à Toulon où tu auras connu enfin le nid douillet qui abrite le bonheur de ton jeune ménage. Donne-moi tes impressions sur le pays et dis-moi si tu as revu Gilles et les Serge Guibert.

Je reprends ma plume après le départ du jeune Marquelet qui prenait avec Jean le train de 4 h 30. Jean allait faire une visite réconfortante et charitable à M. de Bellefond que sa femme, rencontrée par ton mari, a apitoyé sur son compte. Il a fait une chute dans une fondrière, pas dans son jardin, qui lui a froissé ou malmené les côtes et il est devenu en même temps très neurasthénique, au point que Mme de Bellefond s'en inquiète et compte sur Jean pour le remonter. Pour en revenir à cette entrevue, je ne vois pas encore bien clair là-dedans ; la conversation était un peu languissante et cet honnête Marquelet ne parlait guère de l'Oued Maden de façon très encourageante comme pays, relations qu'on peut avoir, etc. « Faites-vous du cheval ? Je n'en fais plus, je n'ai pas le temps, je travaille », etc.... Enfin, ils se plaisent peut-être beaucoup. En tous cas le déjeuner était excellent avec poulet, petits pois, salade, crème, fraises. Voilà Henriette et Magui parties jusqu'au port [illisible] 3 autres à Mégrine voir un match et nous attendons le retour des pique-niqueurs.

Profite bien de ce chaud séjour à Toulon et à bientôt de toute façon. Je vous embrasse tous trois affectueusement. Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.

Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM

Tunisie, Radès, le 27 avril 1942

Ma chère Maman,

Je crois avoir adressé ma dernière lettre à Hélène aussi je m'adresse à toi aujourd'hui.

La journée de vendredi a été assez mouvementée. Je suis partie le matin par le même train que les garçons pour aller à mon rendez-vous de dentiste qui ne s'est pas trop mal passé. Après, je suis allée attendre le car de Zriba qui est arrivé avec une heure de retard. Marie-Rose et Olivier en sont descendus. Olivier frais comme une rose, de plus en plus mignon et aussi de plus en plus Tommy Martin. Marie-Rose est allée l'allaiter chez Zélinda ravie. Puis l'a déposé chez les Renoux pour le reste de la journée, venant à midi pour sa tétée, puis le reprenant l'après-midi pour le mener chez les Larsen et le montrer à Marie. Elle est allée chez le docteur le matin et a déjeuné au restaurant avec papa. Le docteur lui a fortement conseillé de se reposer.

Après le déjeuner, Bonne-Maman, Laurent et moi avons reçu la visite du jeune Levallois qui t'avait été recommandé par sa tante. Il est sergent et moniteur d'un centre de rééducation physique pour convalescents. Il était à Tozeur et va maintenant aller à Hammamet. Il a passé l'après-midi à la maison il n'a pas semblé s'ennuyer. X et Mimi étaient venues ce jour-là et nous avons joué au tennis et au ping-pong. Il semble aussi très musicien. Bref il est très sympathique et plein d'entrain et nous l'avons aussitôt invité au pique-nique qui avait lieu dimanche à Borj Cedria et qui s'est fort bien passé. J'étais rentrée pour recevoir Magui et Marquelet. Ce dernier, décidément, n'était pas en valeur. La tête dans les épaules, boutonneux, n'ouvrant pas la bouche, je n'avais jamais remarqué à ce point combien il est lourd et laid. J'avoue que

j'avais été très étonnée de voir que Magui consentait à le revoir une seconde fois. C'est bien fini maintenant.

Samedi dernier, je suis allée porter des fleurs au foyer xxx, je suis tombée sur une escouade de soldats qui entrait en même temps que moi. Tu juges de leur joie. C'était assez drôle. Je suis ensuite allée chercher les sandales que j'avais commandées depuis il y a plus d'un mois pour Dominique. Le marchand, croyant que c'était pour moi, a fait quelque chose de si bien que je les ai gardées et je donnerai à Dominique des sandales à moi que je fais ressemeler et qui sont encore en très bon état.

Dimanche le pique-nique de la jeunesse s'est très bien passé, ils sont revenus à la maison vers 5 h jouer au tennis et au ping-pong. Le jeune Levallois semblait le boute-en-train de la bande. Hier j'ai fait un dernier essayage de mon tailleur et j'irai le chercher demain. Je suis aussi allée au mariage d'Huguette Fonfroide en grand tralala à la cathédrale de Tunis ; demoiselles d'honneur en blanc, uniformes, etc.

Demande à Hélène à quel moment elle préfère que je vienne. Je peux venir au moment de la naissance. Papa est prêt à me payer le voyage à ce moment, mais je vois d'ici que tu mourras d'envie d'y aller et que pour Hélène aussi ce sera plus agréable de t'avoir, d'autre part j'ai déjà plus de 8000 fr. à moi c'est-à-dire de quoi me payer le voyage aller. Ce serait aussi plus agréable comme saison maintenant. Enfin je ferai ce qu'Hélène préférera. J'ai bien reçu ta lettre de Marseille qui me fait grand plaisir, mais évidemment tout n'est pas aussi facile tous les jours. Heureusement que j'ai retrouvé les chiffons de par-terre, car justement ce jour-là c'était un concert de récriminations entre madame X et Jeanne, qui pour les chiffons de par-terre, qui pour la graisse qui marquait et par-dessus le marché France manquait me faire enrager. Enfin la paix est revenue.

Papa est parti ce matin pour trois jours à Aïn XX et Oum Teboul.

Au revoir ma chère maman je t'embrasse de tout mon cœur.

Ta fille Henriette.

Carte de Marguerite Lebel à sa sœur Charlotte TM à Toulon

Paris, 88 av Mozart, le 29 avril 1942

Ma chère Charlotte,

Ta carte de Sarrau reçu ce matin m'a fait particulièrement plaisir avec les bons souvenirs qu'elle évoque et les aimables signatures. J'imagine en effet que tu as dû faire là-bas un petit séjour enchanteur, et cette brave Colette qui se met toujours en quatre pour ses hôtes n'aura pas été la moins enchantée ! J'ai donc dû laisser partir Henri tout seul avec regret, n'ayant pas encore de permis et ne sachant si j'en aurais un à temps. Si oui, j'espère bien alors te trouver encore à Toulon, sinon je pense que tu auras au moins pu voir Henri dont l'adresse à Aix est hôtel Nègre-Coste. Je n'ai d'ailleurs pas encore de nouvelles depuis son départ, les correspondances interzones sont si longues... Il fait ici aussi un temps magnifique, mais les hauts murs gris qui bornent notre horizon ne valent pas la belle nature. Je vais le plus souvent possible avec un livre au Bois où les jeunes frondaisons sont à leur plus joli moment. Comment as-tu trouvé Louis ? Aurais-tu vu Mme Gevrey ? Les jeunes tourtereaux doivent être ravis de te posséder, et toi de vivre un peu avec eux. Jean viendra-t-il te chercher ? Vu Pauline se ressentant encore de toutes les fatigues du mariage de Marie-Jo et se rendant chez Clotilde qui la réclamait à grands cris. Marguerite-Jean nous réunira le 7 pour la communion solennelle de Marielle [si par miracle j'ai un permis d'ici là, je partirai illico]. Je t'embrasse bien affectueusement sans oublier ma chère filleule et son époux.

M. Lebel.



Jean et Hélène Letourmy à Sarrau - avril 1942

Séances et programmes

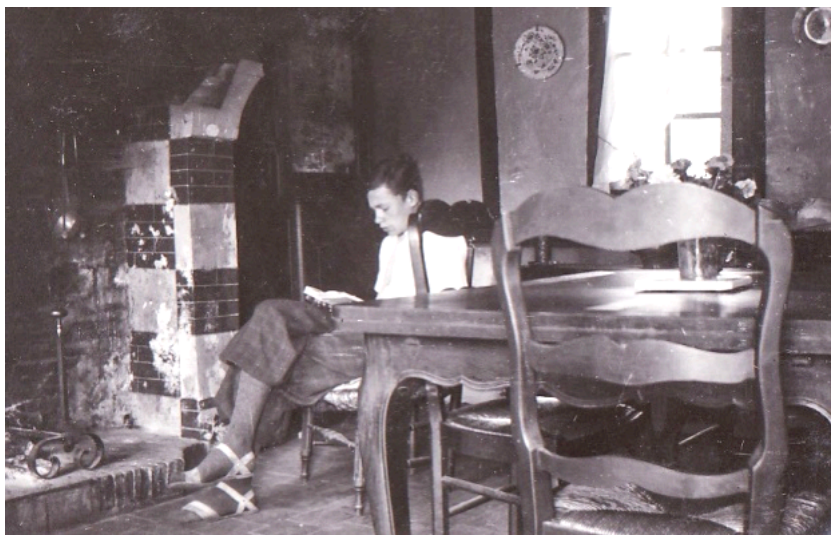
Carte de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière

Paris, 88 av Mozart, le 29 avril 1942

Ma chère maman,

Après un long silence, voici enfin ta carte du 16 qui comme toujours me fait bien plaisir ; j'ai en effet reçu un colis d'œufs ces jours-ci envoyé par Colette, sans autre explication. Si c'est de ta part, je t'en remercie bien vivement, car ils sont reçus chaque fois avec des soupirs d'aise. Et les bonnes oranges auront été tout notre dessert. Cette fois-ci j'ai pu en faire une dizaine de pots de confiture qui prolonge le plaisir. Je viens de recevoir une carte de Charlotte écrite à Sarrau et tous semblent ravis de cette bonne réunion. Je n'ai pas encore de nouvelles d'Henri et attends toujours en vain mon laissez-passer. Je commence à craindre de ne l'avoir pas à temps. Heureusement je n'ai guère le temps de m'ennuyer avec tout ce que j'ai à faire chez moi et les uns et les autres me reçoivent aimablement pour me consoler de ma solitude. Hier je déjeunais chez les Jean Rivière avec une demoiselle Hardy. Avant-hier je dînais chez les Courbe en l'honneur des 15 ans de Chantal (que tu trouveras bien changée à son avantage). Demain je déjeune chez Marie Cournot. Dimanche j'allais au cinéma en compagnie de Louise Guibert. Enfin, en cas d'échec, les Pannier m'invitent à Granville, mais cela m'étonnerait que je me décide à y aller. J'attends donc encore un peu ne voulant pas perdre tout espoir d'aller en zone libre, auquel cas je serais ravie de pouvoir aller à tes devants à Marseille. Tiens-nous donc au courant de tes projets. Tu ne m'as pas dit les impressions d'Anna sur la Tunisie et elle ne rentre pas encore à Paris, je crois. Je t'embrasse ma chère maman de tout cœur sans oublier petits et grands.

M. Lebel.



Antoine Delattre — 1941.

Lettre de Colette Boutan à sa mère Geneviève Rivière.

Lecture, mercredi 29 avril 1942

Ma chère maman,

Voici que cette semaine enchantée passée en compagnie de Charlotte, Hélène et Jean s'est déjà envolée... on aurait voulu pouvoir retenir le temps... Mais il reste de ces sept merveilleuses journées une telle profusion de délicieux souvenirs que je m'en sens le cœur et l'âme tout enrichis pour longtemps encore. [...]

Dimanche on fit répéter les enfants pour donner à mes invités une petite idée de la fameuse séance qui n'aura lieu finalement que le 10 mai. [...]

Je te rappelle que toutes les provisions que tu pourras nous apporter seront les bienvenues particulièrement : raisins secs, riz, saccharine, café, pâtes, savon, huile. J'ai commandé à Charlotte une paire de souliers (pointure 38) et si tu pouvais m'apporter aussi deux paires de babouches. Merci de tout mon cœur. À bientôt donc, ma chère maman, tu me donneras à temps des précisions sur l'heure et le jour de ton arrivée. Je vous embrasse tous. Ta fille qui t'aime beaucoup.

Colette.

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte et à ses neveux Letourmy.

Lecture, mercredi 29 avril 1942

Ma chère Charlotte, ma chère petite Hélène, mon cher Jean,

J'ai été tout émue et attendrie de recevoir dès ce matin de vos nouvelles. Ce fut une bien bonne surprise... il me semblait que c'était un peu de vous trois qui revenait. [...]

Je me replonge avec plus d'ardeur que jamais dans les préparatifs de ma séance. Après être descendue pour y acheter des épinards chez notre ami le vieux jardinier, j'ai fait toute une tournée d'invitations chez les commerçants de la ville. Mais de nouveaux écueils surgissent maintenant sur ma route. Ne voilà-t-il pas que le 10 mai en l'honneur de Sainte Jeanne-d'Arc des mouvements de tous les groupements de jeunesse vont être organisés l'après-midi à Lecture ! J'ai été voir, désespérée, le directeur de tous les groupements de jeunesse lectouroise... Il doit se concerter demain avec l'archiprêtre et me dira son dernier mot demain. Le pire qui puisse m'arriver après tout sera de faire ma séance en soirée, car tous les dimanches suivants sont pris également. Il faudra aussi alors voir le contrôleur du ravitaillement pour avoir la permission du buffet et ne pas risquer une amende m'avalant tout mon bénéfice. Bref je n'ai pas fini de suer sang et eau pour cette séance. Je suis également allé demander à la mère supérieure la permission d'occuper sa grande salle des fêtes pour la première répétition demain sur les lieux de l'exécution. [...] Il est temps que j'arrête mon bavardage pour me remettre à mes programmes.

Je vous embrasse tous les trois de tout cœur. Votre vieille tante et filleule.

Colette.

Carte d'Antoine Delattre à sa grand-mère Geneviève Rivière.

« Sainte Croix », 30 av du Roule Neuilly/Seine, le 1^{er} mai 1942

Ma chère Bonne-Maman,

Maman m'a dit l'autre jour que vous aviez la bonté de m'offrir une partie de mes études et, ne voulant pas passer pour un ingrat, je viens vous en remercier de tout cœur et j'en suis d'autant plus reconnaissant que grâce à vous je pourrais plus tard avoir une situation digne de mon rang et de mon éducation et que cela aide bien Maman qui se donne beaucoup de mal en ce moment, surtout qu'elle voudrait bien prendre un appartement au mois d'octobre, car l'installation rue de Paradis devient impossible. Je tâcherai de vous montrer mieux ma reconnaissance en travaillant de mon mieux. J'ai passé de bonnes vacances de Pâques au Mesnil avec mes cousins et il ne manquait plus que votre présence pour se croire au bon temps d'avant-guerre. Les cloches ont réussi, je ne sais comment, à apporter tout de même quelque chose. Dimanche dernier je suis allé avec Maman passer l'après-midi chez les Bergers à Clamart : c'était merveilleux. Demain et après-demain les élèves de 2^{de} du collège vont donner une séance littéraire pour les prisonniers de guerre. Nous préparons en ce moment le buffet et faisons une quantité industrielle de programmes. Le jeudi je fais du « Patro » à Courbevoie. J'espère que vous allez bien : je vous embrasse de tout cœur en espérant bientôt vous revoir. Votre petit-fils.

A. Delattre.

Carte d'Henriette Courbe à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, le 2 mai 1942

Ma chère maman,

Je viens de recevoir le colis de pâtes que tu m'annonçais et je t'en remercie beaucoup. Nous sommes contents de manger souvent des nouilles depuis que nous sommes privés des pommes de terre. Et mes filles ont été ravies d'apprendre que tu avais pu encore leur trouver des ceintures. Les marchandises se raréfient tellement qu'en dehors du ravitaillement ou de choses parfaitement inutiles on ne trouve plus rien à acheter. Colette nous écrit sa joie d'avoir les Tommy-Martin-Letourmy. Quand comptes-tu embarquer à ton tour ? Je suppose que si tu viens nous voir cet été, tu passeras un bon moment au Mesnil ? Pauline vient de passer à Paris pour aller auprès de Clotilde ; nous la reverrons à son retour la semaine prochaine. Nous avons invité Jacqueline à dîner hier pour lui souhaiter sa fête et nous la retrouverons demain soir chez Cécile qui, en son honneur, invite les sœurs en surprise-partie. Jeudi les Jean Rivière nous invitent à déjeuner, en l'honneur de la communion solennelle de Marielle, avec Nicole qui, elle, n'aura son tour que l'année prochaine. Édouard Sch. est revenu d'Allemagne et la pauvre Thérèse qui n'en peut plus de fatigue et de restrictions au milieu de ses enfants qui dévorent, est allée se mettre au vert je ne sais où. T'ai-je raconté que la semaine de Pâques j'ai pu pousser une pointe jusqu'à notre pauvre Clos des Charrettes que j'ai trouvé pour la première fois inoccupé mais hélas vidé et dans un état lamentable. On lèverait maintenant la réquisition que nous ne pourrions l'habiter faute du matériel indispensable ; et d'ailleurs la côte reste interdite. J'espère que tu vas toujours bien et que tu n'auras pas de difficultés pour ton passeport. Je t'embrasse bien de tout mon cœur.

Henriette.

Souvenir du passage de Borotra en Tunisie en 1941.



Borotra, le "basque bondissant". 1926

Carte de Cécile Bouts à sa mère Geneviève Rivière

Versailles, le 1 mai 1942

Merci ma chère maman pour tes deux dernières cartes des 11 et 14 avril, arrivées ensemble et me donnant aussi des nouvelles de l'arrivée de Charlotte à Marseille. Quelle joie ce doit être pour Colette de l'avoir en ce moment auprès d'elle et d'avoir eu aussi la visite des Letourmy. Merci 1000 fois aussi de t'être occupée de cette acquisition de ceinture. Marie-Jeanne ne se tient plus de joie à la perspective d'avoir la sienne, depuis le temps qu'elle la désire ! Est-ce Jean TM qui doit les apporter ? Je lui rembourserai mon dû en tous cas si on le voit. Je n'ai pas encore entendu parler en effet de sa venue dans notre zone. Pour la maison d'Alice, je ne pense pas que nous l'occupions dès cet été où il y aura en effet place à la « maison-mère » si Marguerite-Jean arrive à mettre à exécution ses projets de vacances à Grison. De toute manière nous te remercions à l'avance du toit que tu veux bien nous offrir et nous espérons bien y être avec toi. Ce que nous voudrions c'est

entamer dès maintenant dans l'ex « antre » d'Alice, les travaux indispensables pour y apporter le minimum de confort, bien qu'il ne soit pas facile d'entreprendre des travaux à l'heure actuelle ! Nous continuons de jouir d'un temps magnifique, mais froid, le vent d'Est dominant toujours. La nature s'est transformée en quelques jours et Versailles, avec ses jardins fleuris et son parc verdoyant, et bien agréable en ce moment. Maurice part aujourd'hui à Caen pour passer 48 heures auprès de sa mère dont les dernières nouvelles étaient assez bonnes. On déménage ces jours-ci les meubles à Neauphle-le-Vieux, où les Michel se sont installés dans une grande maison où ils vont ouvrir école. Ainsi nous allons nous retrouver seuls à Versailles. À bientôt donc maintenant je l'espère. Ces mois vont vite passer. Je t'embrasse bien affectueusement.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière.

Sommières du Clain. Vienne. Le 2 mai 1942

Ma chère maman,

Me voici depuis le début de la semaine auprès de Clotilde et de sa nombreuse famille. Le petit Michel-Henry prospère à vue d'œil, il est d'une sagesse exemplaire, bien différent en cela de sa sœur qui est turbulente à souhait, mais c'est le commencement de l'âge terrible : 17 mois est une surveillance de tous les instants. Elle est heureusement très sage quand on la promène dans sa voiture et ses yeux curieux et fureteurs s'amuse de tout. Clotilde se remet bien, tout en restant encore un peu fatiguée. Marie-Rose est-elle tout à fait remise ? Je te remercie bien de m'avoir avancé cet argent pour l'achat du costume d'Emmanuel. Je suis contente qu'il soit ainsi « paré » pour l'hiver et j'espère bien te voir aussi cet été comme tu nous l'as fait prévoir. Merci beaucoup pour ton envoi qui arrivera peut-être en mon absence. Comment se passe le voyage de Charlotte ? Je n'entends plus parler de celui de Jean. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Pauline.

Carte de Germaine Delattre à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, le 3 mai 1942

Ma chère maman,

J'ai reçu cette semaine ta carte du 15 qui m'a fait grand plaisir. J'espère que Mme Richard va faire diligence pour cette convocation légalisée. Jean, qui se trouve aujourd'hui au Mesnil pour vérifier la plantation de ses pommes de terre, ira, je pense, le relancer. Marguerite-Jean va « rouvrir son salon » et remet tout son appartement en état pour la communion solennelle de Marielle, le 7 mai. Béatrice est revenue avant-hier d'une retraite fermée à Orléans où les pauvres parisiens, si éprouvés par les restrictions et les alertes, ont été l'objet des soins les plus touchants. Comme j'allais voir l'autre jour mon pensionnaire à Neuilly, j'en ai profité pour rendre visite aux de Solère, revenus de zone libre. Malheureusement mon élève qui prépare l'X à Saint Louis, a été pillé de son instrument ! Celui de ses frères qui préparait Navale à Villers l'année où nous y étions, après un excellent concours, hélas annulé en 1940, a échoué l'année dernière et s'est engagé au 4^e zouave à Tunis. C'est un garçon des plus charmants, qui serait peut-être heureux d'être reçu à l'occasion Villa de Sion. Il va tenter de se présenter à Saint-Cyr et ira pour le concours à Alger. J'ai aussi découvert que la jeune Henriette Delastre, ex-maîtresse de Tonio au cours Valton, avec qui je travaille à mon centre social, a un oncle : Robert Delastre, chirurgien à Tunis ! Hier soir, je dînais chez Marguerite en l'absence d'Henry qui regrette son « régime maison » ! et mène à Aix la vie de pénitence. Ce soir, avec Henriette, j'irai à Versailles où nous fêterons avec ces dames Fortier, la Saint-Jacques et Jacqueline chez Cécile. Auparavant, je dois me rendre à une « séance littéraire » donnée par la classe de Tonio, au profit des prisonniers. Nous avons eu par Colette des échos enthousiastes du passage à Lectoure de Charlotte et des Letourmy. Et Abel ? Je t'embrasse de tout cœur. Ta fille affectionnée.

Germaine.

Lettre d'Henriette Tommy-Martin à sa mère Charlotte TM.

Radès, le 3 mai 1942

Ma chère maman,

En écrivant la date, j'évoque la venue de Borotra¹⁸ il y a un an, et les cérémonies dont je garde un inoubliable souvenir. Nous étions justement cet après-midi au tennis de Mégrine pour assister à un match. J'y suis allée avec trois des garçons, X, X et Mimi. Ces deux dernières devaient aller aujourd'hui faire du cheval à Créteville (Laurent et moi étions également invités, mais j'étais fatiguée et Laurent pas très en forme non plus). Donc le car étant supprimé, elles s'étaient munies de bicyclettes, mais perdant courage à mi-chemin, elles s'étaient arrêtées à Radès et invitées à déjeuner avec leur casse-croûte. Nous avons ainsi passé un agréable après-midi.

Ce matin j'étais allée à Tunis répéter le défilé de dimanche avec les garçons. Je suis serre-file et il faut crier tout le temps. Toujours pour la fête de Sainte Jeanne-d'Arc, nous préparons des chœurs. Cette semaine il y a eu de réels progrès je crois que cela ne sera pas mal.

Mercredi dernier nous avons reçu une petite caisse de dattes du jeune Levallois ainsi qu'une carte de remerciements chaleureux pour les bons moments passés ici.

Jeudi après-midi avait lieu la fête du lycée Carnot. J'y suis allée avec Vincent et nous avons recueilli en route les petits Dyèvre, renonçant à monter dans les tramways bondés. Après nous être égarés à

¹⁸ 20 avril/6 mai 1941 : voyage en Afrique du nord de Borotra, Commissaire général à l'Éducation nationale et aux Sports.

Franceville et avoir galopé à travers tout le Belvédère, nous sommes encore vite allés faire la queue pour les billets. Le défilé et le rassemblement étaient impeccables. Puis courses, xxx, rugby, relai, escrime se succédèrent et en dernier un carrousel cycliste très réussi.

Nous avons commencé le mois de Marie. Les enfants jardinent avec entrain, surtout pendant les deux jours de congé qu'ils viennent d'avoir. Au revoir, chère maman, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi qu'Hélène et Jean.

Ta fille qui t'aime beaucoup.

Henriette.

Lettre de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM.

Radès, mai 1942

Ma chère petite Charlotte,

Le courrier d'hier, en même temps que ta lettre qui m'a fait tant plaisir, m'en apportait aussi une longue de Colette relatant cette fameuse semaine où elle avait eu une telle joie de vous recevoir. Et le passage où elle racontait ton duo avec l'abbé a fait rire aux larmes ton mari ; tous les enfants faisaient d'ailleurs écho, Jean lisant cette lettre à table, en s'y délectant. Enfin Colette me dit qu'elle en reste riche pour longtemps d'heureux souvenirs ; votre présence a dû lui faire le plus grand bien et la santé de Louis a dû bien s'en trouver aussi. Jean t'a télégraphié que notre départ était remis au 27, en raison d'une importante réunion qu'il avait ici le 23. Voilà qui s'arrange bien avec le désir que tu manifestais de rester à Toulon jusqu'au 14 ou 15, et je suppose que ton mari est bien aise d'avoir ce prétexte de se rendre à ton désir. Cependant nous serons tous bien aise de te revoir, les petits comme les grands. France demande le jour où tu rentreras, et Dominique attend impatiemment la réponse à sa lettre où il ne fallait pas corriger les fautes s'il y en avait. Tout se passe d'ailleurs très bien, malgré ton absence ; Dominique il est vrai commence les oreillons, peu de chose jusqu'à présent, et Henriette s'efforce de faire un peu travailler ta « Graine au vent »¹⁹ toujours bien gentille avec moi.

La dinde a maintenant 11 petits poussins ; les œufs de Zriba, me dit Jeanne, étaient clairs ; il y a à nouveau deux poules qui couvent, une pour le 14, l'autre pour le 21 ; et Jeanne, mise en goût, aurait volontiers préparé une nouvelle couvée, mais Jean a peur que la basse-cour soit trop remplie et les choses en resteront là. Ton mari qui me voit t'écrire, me charge de te dire que tu auras sur le *Changy* la couchette 218 dans une belle cabine, mais que tu auras malheureusement à la partager avec une autre voyageuse. Et tu feras la traversée avec l'ancien maire de Bône, M. Pantaloni.

Ce matin, au courrier, des cartes de Pauline et d'Henriette, celle-ci me parle du mariage de Marie-Jo et m'énumère le menu dont 5 pont-l'évêque pour ouvrir les desserts. Pauline a eu le courage de voir la jeunesse danser entre les deux repas. Elle doit être ces jours-ci auprès de Clotilde.

Hier je recevais au jardin Mme Huet qui venait aimablement me demander d'aller chez elle aujourd'hui. Entre-temps je m'absorbe dans la confection de draps de cretonne pour Henriette, de chaussettes pour Daniel et le temps passe ainsi encore vite malgré le vide de ton absence. Mais nous jouissons tant pour toi de ce petit séjour que tu fais auprès de ton jeune ménage. Raconte-nous si tu as revu Gilles et les Serge Guibert.

Et Jean nous annonce ce midi qu'à cause du manque d'essence il n'y aura plus qu'un avion par semaine ; nous voilà bien consternés ! J'écris comme si de rien n'était, ma lettre sera mise à la poste et à Dieu vat ! (comme disent les Bretons). Henriette qui est en train d'écrire à Hélène doit lui raconter tous les faits intéressants de la Villa de Sion et la correspondance du jeune Levallois, enthousiasmé de son pique-nique de l'autre dimanche et qui est dans l'espoir de pouvoir le recommencer. M'ayant entendu blâmer le

¹⁹ Graine au vent est le surnom de France TM

moustachon de Laurent, il s'est, paraît-il, empressé de supprimer ce qu'il pouvait avoir de moustache lui-même, sans pourtant convaincre Laurent.

Hier, pour marcher un peu, après être passée par la poste et l'église, j'ai été faire une petite visite à Mme Delarue, m'informant auprès d'Antoinette de ses petits chats ; mais une chatte avait eu des mort-nés, l'autre avait mangé ses petits, aucun espoir pour toi de ce côté-là.

Dimanche fête de Jeanne d'Arc, Henriette doit aller défiler, mais ton mari ayant invité à goûter ce jour-là M Robert et les Thibaudet, elle nous préparera un gâteau en leur honneur. Et en prévision de tes futures confitures, nous mangeons les fraises sans sucre et elles sont très bonnes. Il paraît que la pauvre Ginette Blanc (*illisible*).

Je vous embrasse tous de tout cœur. Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.

Carte de Jacqueline Rivière à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, le 4 mai 1942

Ma chère maman,

La dernière carte que j'ai reçue de toi est datée du 18 avril et je trouve que cela remonte déjà loin. Nous jouissons en France actuellement d'un printemps éclatant. Le 1^{er} Mai, Paris se trouvait transformé en parterre embaumé de muguets. Comme l'on voudrait que tant de soleil, de lumière et de fleurs soient les signes précurseurs d'événements heureux et d'une époque meilleure ! En tous cas on se sent beaucoup plus de courage. J'ai été à Versailles hier pour dîner, comme dimanche dernier. Le parc après le dîner, vidé de ses houles déferlantes de promeneurs, est tellement agréable. Tout pour soi, baigné de paix et de tranquillité dans la lumière douce du soir. Notre quatuor de sœurs, Henriette, Germaine, Cécile et moi, s'était retrouvé là à l'occasion de ma fête, autour d'un bon dîner où chacune avait apporté sa contribution. Ma fête avait été célébrée aussi avec toutes sortes d'honneur, de fleurs et de prévenances charmantes au dispensaire, grâce aux soins de cette brave Hélène Chevalier et j'en avais été bien touchée. Vendredi soir je dînais chez les Courbe pour y vacciner contre la diphtérie Bernadette et Nicole. Germaine cherche toujours un appartement et voudrait que je m'y installe avec elle, mais je vais bientôt jouir d'une installation plus grande au dispensaire et garde en attendant mon pied à terre chez les Kœnig si fraternels et hospitaliers. Si Germaine a une pièce de trop, je la prendrai comme pied à terre. Nous voudrions tous vous revoir tous cet été. Je t'embrasse ainsi qu'Henriette et tous bien affectueusement.

Jacqueline.

Invasion de Madagascar par les Anglais.



Carte de Cécile Bouts à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, le 5 mai 1942

Ma chère maman,

Je pense que cette carte t'arrivera pour l'anniversaire du départ du cher papa, à l'occasion duquel nous serons tous si unis avec toi par la pensée et la prière. Il fait ces jours-ci le même temps lumineux qu'il faisait alors et les marronniers en fleurs évoquent pour moi ceux du jardin de la rue Oudinot dont la vue fut une des dernières petites joies de papa .. Et la sérénité de ce ciel printanier me fait penser une fois de plus à la sérénité bien plus belle encore du Ciel où les chers absents de la famille sont déjà réunis en nous attendant tous. Tout cela nous rappelle la caducité des misères de cette vie et nous aide à mieux les supporter, ainsi que les séparations provisoires. J'ai bien hâte de savoir que tes démarches de laissez-passer vont aboutir et que l'été te ramènera parmi nous. Et de toute façon je pense que tu pourras aller chez Colette qui, après la visite de Charlotte et des Letourmy, doit bien se réjouir de ta prochaine venue. La chaleur ne commence-t-elle pas à se faire sentir en Tunisie ? Ici, malgré le temps magnifique, il fait toujours froid (4 ou 5° le matin) à cause de ce perpétuel vent d'est. Mon dernier envoi d'emballages, contenant une petite bavette pour Olivier, vous est-il jamais arrivé ? Maurice, revenu de Caen hier soir, nous a rapporté de bonnes nouvelles de sa mère. C'est aujourd'hui qu'on déménage le boulevard de la Reine... Marie Jeanne travaille d'arrache-pied pour le bachot le mois prochain et n'en garde pas moins une mine florissante. Elle vient de faire un pèlerinage à Chartres et en est revenue enthousiasmée. Affectueusement.

Cécile.

Lettre de Francis TM à sa mère Charlotte TM.

Radès, le 5 mai 1942 (mardi)

Ma chère Maman,

Je tiens à t'écrire une lettre avant que tu ne reviennes. Ici tout le monde va bien excepté cependant Dominique qui a les oreillons [...]. A part donc ces oreillons, la vie de famille marche comme d'habitude ; papa est toujours occupé à signer ses blocs pour la mine de l'Oued Maden, Henriette tient très bien sa place de maîtresse de maison. Quant à nous, les garçons, nous sommes en train de faire des petits jardins ; c'est à qui fera le mieux. [...]

Dimanche, nous sommes allés assister à la finale du championnat de tennis de Tunisie. Le champion, Beybeder jouait à merveille. Laurent espère être classé 2° junior (sur une trentaine) dans le championnat de tir de Tunisie. Il a fait au total 277 points sur 300 au tir au fusil gras pour les trois positions, mais il ne connaît pas encore le classement. [...]

Au revoir ma chère maman ; je te demande de me rapporter si tu le veux bien et si tu le peux, des photos ou des cartes postales de bateaux de guerre. Ton fils qui t'aime beaucoup.

Francis.

P.S. : Laurent n'est finalement que troisième, ce qui est déjà appréciable, car les deux qui le précèdent ont été l'un champion de France et l'autre de Tunisie avec 294/300.

P.S. Quel nouveau malheur pour la France ! Nous venons d'apprendre l'attaque de Madagascar par les Anglais. Cependant nous espérons tous !

Carte de Jean Rivière à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, le 6 mai 1942

Ma chère maman,

Je viens de recevoir ta carte du 29 avril ; j'espère que les démarches pour venir à Paris aboutiront sans trop tarder ; comme je te l'ai dit tu trouveras ta chambre avenue de Villiers, où nous serons très contents de t'avoir. Pauline a fait ici une courte apparition hier soir en revenant de chez Clotilde, et elle a couché cette nuit ici pour repartir dès ce matin passer 24 heures à Pont-l'Évêque. Demain, jeudi déjeuner de famille et samedi goûter à l'occasion de la Communion solennelle de Marielle. André prépare son bachot avec ardeur, Béatrice n'a qu'un enthousiasme modéré pour la philo, les sciences paraissent l'intéresser davantage. Je t'embrasse bien affectueusement ma chère maman.

J. Rivière.

Carte de Marguerite Lebel à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, le 6 mai 1942

Ma chère maman,

Je reçois ta carte du 29 avril et je pense que celle-ci te trouvera encore à Radès, mais plus bien loin de ton embarquement ? Tu vois, je suis toujours à Paris, n'ayant pas reçu de laissez-passer et si jamais il arrive, il sera sans doute trop tard pour aller rejoindre Henry. Ce dernier se plaint d'ailleurs du mauvais ravitaillement d'Aix et il ne doit pas désirer beaucoup que j'aille partager son triste sort ! Je regrette quand même... Pas encore entendu parler d'Anna. En fait de mariage je n'ai été qu'à celui de Brigitte où j'ai vu

comme de bien entendu quelques figures de connaissance. Hier soir Pauline dînait avec moi et Pépé, la première venant de chez Clotilde et elle se rembarquait ce matin pour aller voir Marie-Jo à Pont-l'Évêque ; elle repassera demain à Paris chez Marguerite-Jean où je suis invitée à déjeuner en l'honneur de la Communion solennelle de Marielle. As-tu appris les fiançailles de Nicole Villey avec un jeune Henri Gréard ? Je tâche de réunir vendredi Suzanne Villey, Madeleine Corpet, Jeanne B.D (Lafarge) installée à Paris et peut-être Geneviève Maublanc. Denise M. attend le retour de son frère Claude démobilisé pour partir à son couvent. Elle me demande d'être sa marraine de prise d'habit. Le pire, c'est que ça ne se passera pas à Paris, mais à la Ferté-sous-Jouarre. Je me demandais qui était ce jeune Levallois qui fréquentait la Villa de Sion lorsque Marthe m'apprend que c'est un neveu. N'a-t-on aucune nouvelle d'Abel ? À bientôt maintenant ma chère maman je m'en réjouis bien. Yeyette²⁰ viendra-t-elle avec toi ? Je t'embrasse de tout cœur.

M. Lebel.

Lettre de Colette Boutan à sa mère Geneviève Rivière.

Mercredi 6 mai 1942

Ma chère maman,

Je viens t'écrire ma fidèle lettre hebdomadaire et il me semble, quoi que semble insinuer ta lettre du 2, que je n'y ai pas manqué une seule fois. Je vois aussi que décidément tu ne veux pas de moi à tes devants à Marseille, alors je t'attendrai docilement ici comme tu sembles le préférer, mais de toute façon tu trouveras à tes devants Louis ou moi à Agen, car si, selon ton habitude, tu voyages chargée de lourdes valises, le changement de train dans la foule et la bousculade et sans porteur nous paraît pour toi, seule, impraticable. Ne pourrais-tu faire le voyage de Marseille à Lectoure de jour ? Cela serait pour toi moins fatigant et me simplifierait aussi les choses je l'avoue, en ne m'obligeant pas à passer la nuit à l'hôtel à Agen pour me trouver ensuite sur le quai à 5 h 1/2. Enfin, vois comme tu peux t'organiser et je me plierai de toute façon à tes désirs.

Tu t'imagines qu'après le départ du cher trio Charlotte-Hélène-Jean j'ai pu prendre un peu de repos. C'est bien le contraire. Je suis lancée à corps perdu dans les préparatifs de ma séance qui de fil en aiguille prend une grande envergure. Seule pour tout organiser : costumes, répétitions, buffet, programmes, invitations, tu n'imagines pas toutes les démarches et le travail que cela m'impose [...] J'ai bien reçu avec ta lettre ton mandat de 250 fr. et te remercie de tout mon cœur de ta participation à ma séance. Mais je ne sais quand je pourrai renouveler les envois d'œufs. On commence déjà avoir de grosses difficultés à en trouver.

Les enfants sont toujours plantureux avec des appétits de plus en plus dévorants qui commencent à m'effrayer réellement. Bernard commence à s'émouvoir beaucoup de l'approche du certificat d'études (le 8 juin) et s'il n'est pas complètement abruti lorsqu'il s'y présentera ce ne sera pas la faute de son maître qui imagine maintenant de les faire revenir en classe chaque soir de 9 h jusqu'à près de 10 h 1/2 ! C'est à mon avis de la folie pure.

Philippe recommence à être de plus en plus paresseux, aussi comme il se porte comme un charme maintenant je vais le refourrer demi-pensionnaire à partir de vendredi, mais au lieu de le laisser à l'étude où il ne faisait strictement rien, je le reprendrai chaque soir à partir de 5 h pour le faire travailler moi-même.

Roseline est toujours aussi contente d'elle-même et Olivier se prépare à sa Première Communion, qui aura donc lieu le 14 mai jour de l'Ascension (j'ai demandé la messe pour Papa ce jour-là), d'une façon attendrissante.

²⁰ Yeyette : surnom de Charlotte.

Nous avons eu dimanche de superbes manifestations à Lectoure, avec défilé impeccable de Camps de jeunesse, S.O.L²¹, scouts, guides, etc. messe présidée par préfet et sous-préfet galonnés, clique et harmonie municipale à l'occasion de la remise officielle du fanion de la Légion pour la section de Lectoure.

À bientôt avec joie ma chère maman ; je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous autour de toi.
Ta fille affectionnée.

Colette.

Moi non plus, je n'ai pas eu tellement de détails sur le mariage de Marie-Jo... dans une carte interzone forcément on ne peut pas en écrire des masses.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière.

Lille mai 1942

Ma chère maman,

Me voici de retour à Lille après un court séjour chez Clotilde que j'ai trouvée se remettant bien, mais encore fatiguée et sa Marie Pauline est 10 fois plus exigeante que le bon petit Michel qui ne demande qu'à être très sage et pousse comme un chou. Il est vrai que Marie Pauline faisait ses dents. De plus elle était agacée par une petite éruption de boutons dus au lait, trop fort peut-être. Le lait supprimé amenait un mieux presque immédiat. C'est encore une complication. À part cela tous les appétits étaient excellents, et Marie Pauline elle-même très forte et potelée et le pays offre beaucoup de ressources pour leur ravitaillement : on peut leur souhaiter que d'y rester. Au retour j'ai fait un crochet par chez Marie-Jo, installée elle aussi dans un bon pays. Quel bonheur de te revoir bientôt ! Tous ici se réjouissent. Nous espérons beaucoup voir Jean d'ici la fin du mois. J'espère qu'il aura le temps de venir ici. Sinon j'irai le voir à Paris.

Pauline.

Extraits de la lettre de Charlotte Rivière à sa fille Henriette TM.

Toulon, jeudi 7 mai 1942

Ma chère petite Henriette,

J'ai à répondre à moult lettres de ta part qui m'ont toutes fait le plus grand plaisir et vivement intéressée. Je suis sûre que tu t'acquittes fort bien en tous points de tes fonctions de maîtresse de maison. Pour en revenir à tes lettres, je dois t'avouer que j'ai été soulagée d'apprendre que les entrevues Magui-Marquelet n'avaient pas eu de suite. Je souffrais d'avance à la pensée que la belle et charmante Magui se soit liée à ce lourdaud ! Et je souhaite de plus en plus qu'elle trouve un mari digne d'elle et de ses charmantes qualités.

Tu nous as bien fait rire Hélène et moi en décrivant ton entrée au Foyer, avec ta gerbe, escortée de tous les soldats. Il doit y avoir en effet des roses à foison dans le jardin.

²¹ Le Service d'ordre légionnaire (SOL) est une organisation politique et paramilitaire créée à l'été 1941.

Oui, c'est maintenant et non pas à l'automne qu'il faut venir auprès d'Hélène. Elle a dû te l'écrire, juin ou juillet. Et le rêve serait que tu puisses ensuite aller jusqu'au Mesnil. J'espère que cela pourra s'arranger, car je voudrais bien naturellement venir moi-même au moment ou après la naissance du bébé.

Je vois qu'à Radès les pique-niques battent toujours leur plein et il me tarde de connaître le charmant et si sympathique jeune Levallois.

Déjà un an que Borotra est venu à Radès ! Comme le temps passe ! La photo que ton papa a envoyée à Hélène, qui le représente avec Mr Cassar au pied du Monument du Maréchal, est très bien.

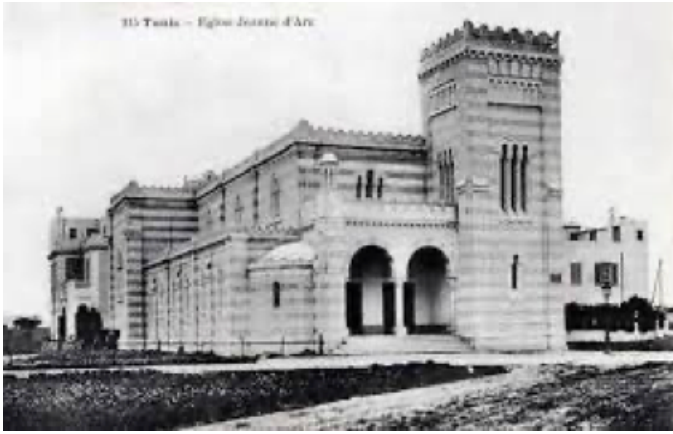
Voici Hélène qui emporte le courrier, je me hâte donc de terminer en t'embrassant bien fort ainsi que ton papa, Bonne-Maman et les chers tous que je me réjouis de revoir bientôt.

Ta maman.

Fête de Jeanne d'Arc

Lettre de Charlotte TM à sa mère Geneviève Rivière.

Vendredi 8 mai 1942



Ma chère maman,

Ayant écrit ces jours-ci aux enfants, je ne t'ai pas écrit, mais je pense que tu auras profité de leurs lettres. C'est toujours un peu à la communauté que je m'adresse ! Merci bien de ta dernière lettre. Voilà que ton départ approche aussi. Quant à moi j'aurais dû m'embarquer dès demain ; mais j'avoue que je ne regrette pas de rester ici quelques jours de plus. Je serai tellement privée ensuite de ne plus voir Hélène et Jean.

J'ai raconté à Henriette notre promenade à Sainte-Maxime. Ce fut une merveilleuse journée, mais assombrie cependant par la triste nouvelle qui éclatait ce jour-là de l'attaque de Madagascar par les Anglais. Pauvre France ! Elle n'a pas fini de souffrir ! Nous dûmes cependant écarter ce sujet de notre conversation, chez les Gevrey, ayant vite fait de nous apercevoir que ces derniers ne pensaient pas du tout comme nous. Jeanne-d'Arc ne nous aidera-t-elle pas à « bouter dehors » de nos colonies ces éternels ennemis de la France ? Allons-nous, sans force et sans défense, être dépouillés peu à peu de nos plus belles colonies ? Je t'assure que les marins souffrent ici de leur inaction et envient les camarades qui, même à 1 contre 10, luttent pour défendre notre empire.

Comment se sera déroulée à Tunis la fête de Jeanne-d'Arc pour laquelle on semble faire tant de préparatifs ? Anne-Marie Larguillère aura-t-elle chevauché avec la bannière de la Pucelle en tête d'un cortège ? Y aura-t-il eu des défilés d'enfants ? Comment s'est passée la visite de Carthage avec les garçons ? J'espère avoir des échos de tout cela.

Ici nous continuons de mener une vie calme et, pour moi, bien reposante, dans ce beau pays où le temps est au beau fixe depuis mon arrivée en France, à part un jour de pluie à Lectoure. Nous descendons presque chaque matin, Hélène et moi, à travers les rues animées du marché où l'on vendait ce matin des montagnes d'artichauts et des cerises ! Elles étaient heureusement d'un prix plus abordable que les fraises, qui ont d'ailleurs disparu du marché depuis qu'on a voulu les taxer, et nous en avons rapportées pour notre dessert.

Dans la cuisine d'Hélène, on peut voir aujourd'hui un appétissant étalage de légumes variés : poireaux, carottes, asperges, artichauts, radis, salades. C'est la bonne saison. L'hiver, on ne trouve plus rien et je me demande comment vivent ceux qui ne reçoivent pas de colis ! !

Jean insiste dans toutes ses lettres pour que j'achète du fil. Mais on n'en vend que moyennant des bons que je n'ai pas. Il n'y a rien à faire.

Alors te voilà de nouveau attelée à des draps ! Je comptais sur cette toile pour faire des chemises à mes garçons, mais on se passe peut-être plus facilement de chemise que de draps ?

Le grand événement hier a été l'arrivée du service que le jeune ménage avait commandé à Marseille : un ravissant service de table en faïence peinte que l'on va inaugurer demain pour le retour de Jean, qui ce matin encore nous a quittées pour deux jours. Et Hélène se propose de faire en cet honneur une crème au chocolat.

Aujourd'hui nous nous lançons dans la confection du fameux manteau de haïk, pour lequel Hélène n'arrive pas à trouver de couturière. Comme elle a déjà très bien réussi plusieurs de ses manteaux, il n'y a pas de raison pour qu'elle n'y parvienne pas encore cette fois.

Je vais donc laisser ma plume pour m'emparer des ciseaux. À bientôt, ma chère maman. J'écirai à Jean la prochaine fois. Je vous embrasse tous de tout cœur.

Charlotte.

Lettre de Charlotte TM à son époux Jean TM.

Toulon, samedi 9 mai 1942

Mon cher Jean,

Ta dernière lettre m'a fait bien plaisir, de même que celles écrites par les enfants. J'écris un peu à chacun son tour, mais mes lettres s'adressent à tous. Le temps passe si vite et si bien rempli que je ne peux écrire autant que je voudrais. Veux-tu dire à Henriette (à qui Hélène écrira sans tarder) que son colis nous est parvenu hier, 8 mai, en un temps record ! et fut des mieux accueilli avec tous ses desserts variés qui arrivent à point au moment où nous avons épuisé fromages et confitures. Nous avons entamé sur-le-champ le gâteau du prisonnier, qui est excellent, et le pain d'épices emporté cet après-midi en promenade. Cela m'amuse pour une fois de voir arriver des colis, au lieu de les expédier ! L'aspect extérieur de celui-ci était un peu défoncé, mais l'intérieur était intact : un gâteau de prisonnier, un pain d'épices, trois paquets de raisins secs et un de pruneaux. Hélène est ravie de toute cette réserve de desserts en perspective. Merci donc à Henriette d'avoir si diligemment envoyé ce qu'Hélène lui demandait.

Nous avons fait aujourd'hui, Hélène et moi, une promenade merveilleuse [...]

Dimanche : je termine cette lettre sur la table d'un café, boulevard de Strasbourg, où nous prenons notre petit déjeuner au sortir de la messe, et en attendant le défilé qui doit se dérouler tout à l'heure en l'honneur de Jeanne d'Arc. Nous devons ensuite aller au-devant d'Henry Lebel à la gare et déjeuner avec lui au restaurant, invités par lui.

Je compte quitter Toulon jeudi matin. J'ai retenu une chambre au Terminus, et mon bateau partira, paraît-il, vendredi matin à 9 h. Rassure-toi ! J'avais décommandé tout de suite ma place à la Touache, en même temps que je retenais une couchette à la Transat. Je te dis donc à bientôt maintenant, me réjouissant de vous revoir tous, après ces bonnes petites vacances dont j'ai vraiment bien profité et par un temps toujours magnifique.

Je t'embrasse bien fort, Hélène et Jean me chargent aussi de bien t'embrasser.

Lotte.

Carte de Jean Rivière à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, le 10 mai 1942

Ma chère maman,

Une carte de Gilles nous apprend que tu comptes arriver en France le 29. Je serais bien content si je puis te rencontrer à ce moment : je compte moi-même être à Marseille le 30 et à Toulon le 31 mai. Quels sont tes propres projets ? Si tu vas à Toulon, nous nous y retrouverons le samedi soir ; si tu comptes aller directement de Marseille à Lectoure, pourrais-tu m'attendre samedi à Marseille ? J'y arriverai de Paris samedi à 10 h ; si tu es à Marseille, peux-tu m'attendre à cette heure-là dans le hall de l'hôtel Terminus ; sinon laisse-moi un mot au même hôtel pour me dire où je te retrouverai. La Communion solennelle de Marielle a été ces jours-ci l'occasion de quelques réunions de famille, un déjeuner jeudi, et un goûter samedi. Tante Mathilde est venue au goûter avec Yvonne et elles se sont bien informées de toi. À bientôt j'espère ma chère maman.

J. Rivière.

Paris, dimanche 10 mai 1942

Ma chère Charlotte,

Ta double carte de Toulon, lue, relue, commentée, nous a maintenues toute la semaine dans une atmosphère de joie ! Le rayonnant bonheur d'Hélène et Jean, ton enthousiasme à leur égard, toutes les festivités lectouroises et des environs ont fait à leur tour notre délectation, et je te remercie mille fois de nous en avoir fait profiter par ce récit détaillé. Tout en te sachant encore aujourd'hui à Toulon, j'adresse cette carte à Radès, supposant que vous y arriverez l'une et l'autre en même temps ! Tandis que je t'écris, par ma fenêtre ouverte me parviennent les chants pieux du cours Bossuet, où Bernadette faisait aujourd'hui son « renouvellement » de communion solennelle. Je ne m'y suis pas rendue cet après-midi, ayant Tonio pour quelques heures. Jeudi, nous déjeunions, le ménage Courbe et moi, chez les Rivière à l'occasion de la Communion solennelle de Marielle, repas pour lequel Jean avait été chercher du ravitaillement au Mesnil. Outre cette réception, Marguerite-Jean a donné hier un vaste goûter s'étendant aux cousins et cousines. La veille, il y avait eu une petite réunion de famille d'un autre genre, dans un couvent de la rue de Maubeuge, autour de Françoise Guibert qui prononçait ses grands vœux. Nous y fîmes, Henriette et moi, un délectable petit déjeuner « au café au lait ! » Tante Mathilde ne manque pas une de ces réunions et Louise Guibert y fit aussi figure de douairière. Notre semaine a encore été marquée par des passages en coup de vent de Pauline, revenant de Sommières, allant à Pont-l'Évêque, puis repartant pour Lille. Elle espère bien que Jean ton mari viendra lui donner de vive voix des nouvelles d'Emmanuel. J'ai été aussi passer une soirée et une nuit à Versailles, sous prétexte de leçons. Aujourd'hui, Jacqueline allait... « tu dis ? »... voir les Dastarac à Orléans ! Quant à Abel, oui j'y pense continuellement. Je vous embrasse tous.

Germaine.



Carte postale de Charlotte TM à son fils Dominique. 11 mai 1942.

Carte postale de Charlotte TM à son fils Dominique.

Toulon, le 11 mai 1942

Mon pauvre Dominique !

Il paraît que tu as les « oreillons » ! Cela me fait de la peine, mais je suis sûre que tu es bien soigné et j'espère que ce n'est pas trop grave. Tu seras même peut-être déjà guéri quand tu recevras cette carte. Et peut-être es-tu bien content d'avoir des petites vacances ? Heureusement que je vais bientôt revenir. Hier c'était la fête de Jeanne-d'Arc et Hélène avait acheté des bleuets, des œillets rouges, et des fleurs blanches petites et légères ; cela faisait un beau bouquet qu'elle a mis au milieu de la table. Il y a eu un défilé avec la musique des marins ; et après l'avoir regardé, nous avons été chercher à la gare l'oncle Henry qui nous a emmenés déjeuner au restaurant avec Gilles. Je te dis à bientôt maintenant, et je t'embrasse bien fort, en te souhaitant d'être bien vite guéri.

Ta maman qui t'aime beaucoup.

Carte de Jacqueline Rivière à sa mère Geneviève Rivière.

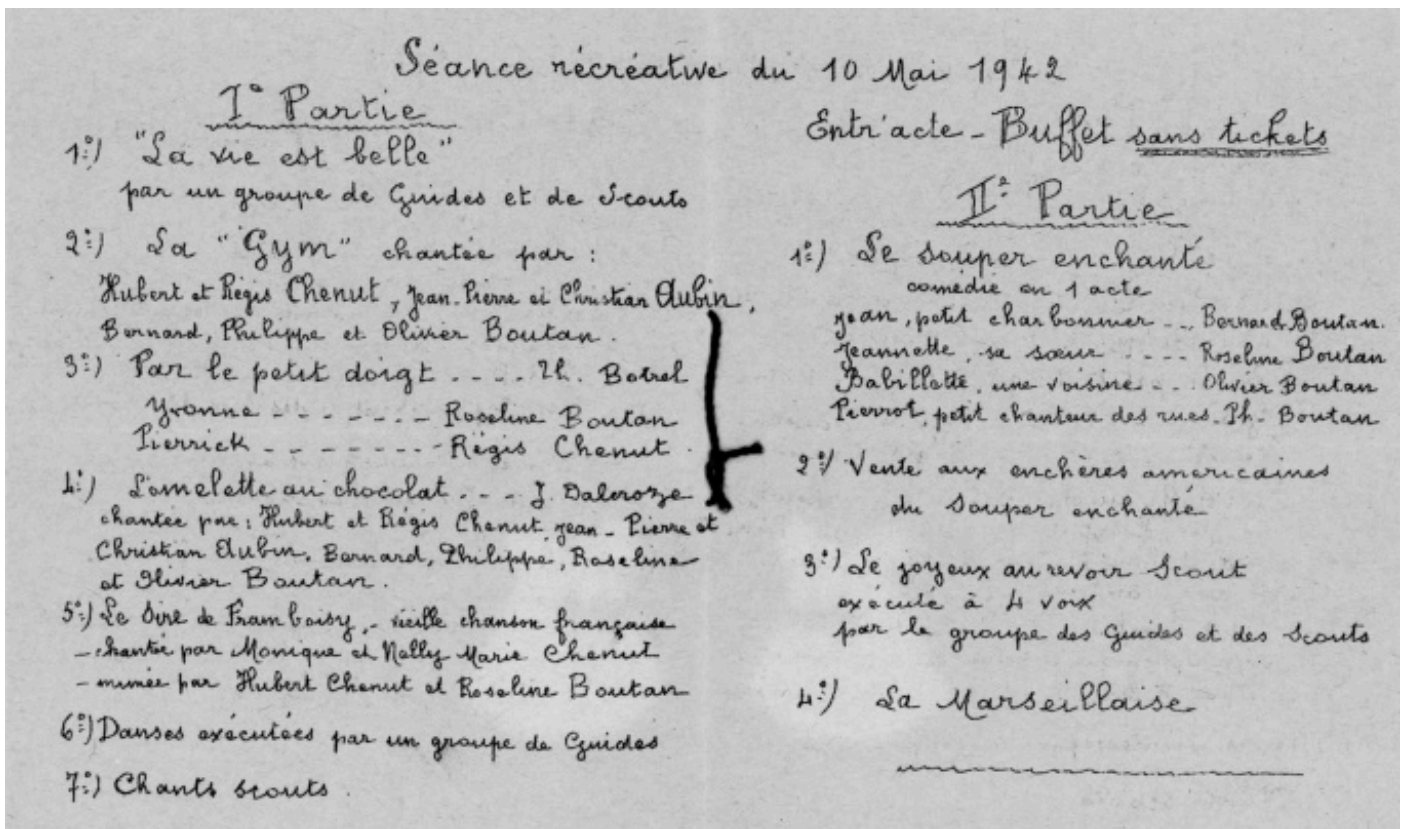
Paris, le 11 mai 1942

Ma chère Maman,

J'ai été hier dimanche à Orléans voir ces braves Dastarac, toutes ravies de cette visite familiale. J'ai passé là une bonne journée. Nous avons échangé des nouvelles sur les uns et les autres, parlé de vous tous. Elles sont bien isolées de la famille à Orléans, et sont d'autant plus sensibles aux visites ou lettres qu'elles reçoivent. Pierre est intendant de camp de jeunesse à Nemours, Anne-Marie et Élisabeth poursuivent courageusement leur vie de jardinière et d'institutrice, tout en aspirant au prince charmant, et Marguerite, avec ses airs toujours éthérés, s'occupe des besognes matérielles. Elles s'étaient mises en trente-six frais pour moi les braves, usant en un jour pour leur réception tous les tickets du mois. Nous avons fait un petit tour dans la ville où je n'avais pas remis les pieds depuis le fameux 16 juin 1940, alors que je la traversais harassée, drainée par l'exode, sous les bombardements ! Tout un quartier fait de jolis musées et d'antiques et belles demeures n'est plus qu'un amas de décombres. C'est navrant. Je n'ai pu participer ces jours-ci aux festivités des communion solennelle et renouvellement chez les Courbe et Jean Rivière, mais j'en ai eu des échos par Germaine qui comme tous les lundis est venue déjeuner aujourd'hui dans le tuyau d'orgue du Boul'Mich. Je pense à toi et à papa tout particulièrement ces jours-ci et vous embrasse tous bien affectueusement.

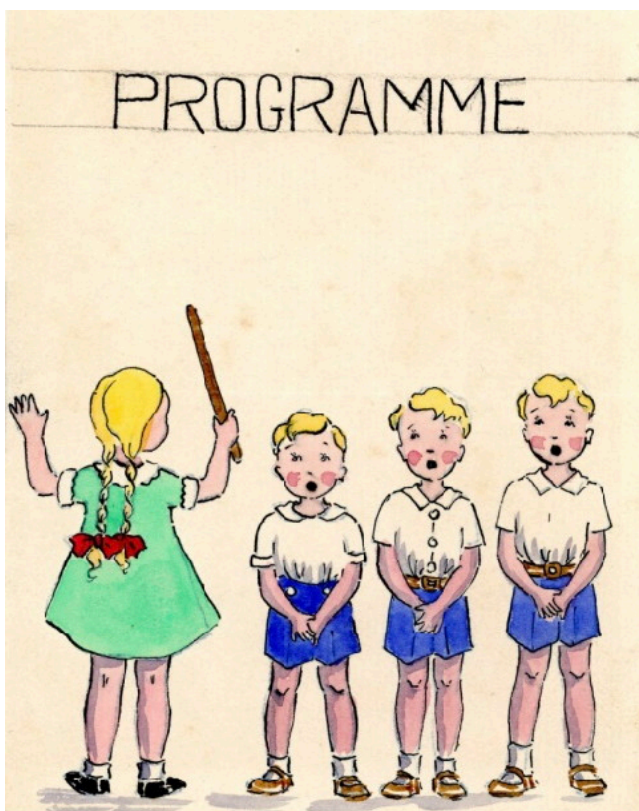
Jacqueline.

Séance récréative du 10 mai 1942 à Lectoure, organisée par Colette Boutan.



Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM et à ses neveux Letourmy

Mardi 12 mai 1942



L'un des nombreux programmes dessinés par Colette Boutan et représentant ses enfants.

Mes « chers trois »,

[...] Maintenant, arrivons-en au sujet qui m'a tenue tant à cœur tous ces jours derniers et qui a failli épuiser mes dernières forces. Merci tout d'abord de l'intérêt que vous y avez pris, de vos pensées, de vos prières qui m'ont certainement puissamment aidée en cette journée mémorable du 10 mai. Que je vous dise en premier lieu que votre généreux billet, Hélène et Jean, a été mon porte-bonheur, il s'est multiplié miraculeusement et grâce à vous j'en suis sûre, le résultat a dépassé toutes mes espérances. J'en suis à... tenez-vous bien... 6680 fr. (pour une séance non payante, ça n'est pas mal, jamais une séance récréative à Lectoure n'avait encore dépassé 2000) et 6 000 bénéfice net ! J'attends encore quelques reliquats.

Mais pour obtenir ce résultat, je crois que j'ai connu toutes les difficultés, tous les obstacles, toutes les angoisses qu'il soit possible de rencontrer sur sa route. J'avais promis à la Sainte Vierge de faire dire une messe d'Actions de grâces pour tous ceux qui m'avaient aidée si la recette atteignait 3000... je crois que je pourrai en

faire célébrer deux ! Mais avant de connaître le triomphe, je n'avais pas encore fini samedi et dimanche de me faire du mauvais sang. [...]

À 8 h-1/4 très émue, j'étais sur les lieux avec ma troupe... distribuant roses et programmes aux guides chargées de les vendre, donnant aux scouts mes dernières instructions et appréhendant encore de faire jouer les enfants devant des chaises vides... décidée malgré tout à lever le rideau à 8 h 1/2 sonnante comme j'en avais décidé, ayant averti tout le monde à l'avance que je serais exacte et qu'à 11 h tout serait terminé.

À 8 h 1/4 la salle était encore vide et je sentais déjà une sueur d'angoisse couler sur mon front. Et bien mes bons amis, en un quart d'heure comme sous le flot d'un torrent subit, elle s'est remplie à craquer, ce quart d'heure a suffi pour faire monter le baromètre de mon moral à beau fixe. La moitié des personnes ont dû rester debout (et cette salle est très vaste), une grande partie n'ayant même pas pu pénétrer a dû retourner chez elle bredouille. On a dû ouvrir tout grand les fenêtres pour empêcher les spectateurs de périr asphyxiés. Jamais dans les annales lectouroises on n'avait vu un concours de foule semblable accourir dans cette salle. J'en étais moi-même tout émue et abasourdie. Aussi à 8 h 1/2 tapant, on a frappé les trois coups et le rideau s'est levé sur tout le groupe de scouts et de guides impeccablement rangés sur la scène pour mettre le public dans une atmosphère d'optimisme en leur chantant « Chers amis la vie est belle ».

Suivit ensuite : « Par le petit doigt » chanté délicieusement par Régis Chenut tout à fait séduisant dans son costume tout blanc de jeune matelot (j'avais tout de même fini par dénicher un pantalon long) et Roseline à qui allait à merveille la coiffe en papier que je lui avais fabriquée. Ce premier quatuor enfantin eut un succès fou, je sentis tout de suite le public sympathique, les ovations furent toujours de plus en plus enthousiastes et tous les numéros furent bissés. Je me sentais envahie d'une jubilation grandissante.

La « Gym » avec tous les petits gymnastes en blanc des pieds à la tête (il avait fallu encore que je fournisse aux Chenut et Aubin chemisettes et culottes blanches) eut aussi un succès énorme, comme d'ailleurs également l'Omelette au chocolat, avec tous ces petits pâtisseries vraiment attrayants sous leurs grands bonnets blancs et munis chacun d'une casserole de même taille, et le Sire de Framboisy qu'Hubert et Roseline dansèrent avec beaucoup de mesure et de grâce ; et la première partie s'acheva devant le public de plus en plus enthousiasmé, avec une danse des guides « La bohème » très joliment exécutée et des chants scouts.

Alors Robert de Lapeyrière, qui de tous les acteurs qui montèrent ce soir-là sur les planches fut de beaucoup le plus ému, il avait un trac fou, annonça la quête d'une façon si délicate, si fine, si émouvante à la fois, que plusieurs personnes me firent demander par la suite s'il ne pourrait pas dire des vers (il s'exécuta pour charmer tout le monde dans la deuxième partie). Il sut enfin rendre les spectateurs très généreux.

Et puis ce fut la ruée sauvage vers le buffet installé dans le réfectoire, une bousculade sans pareille, je m'enfuis épouvantée ne voulant rien voir de ce sac, de ce pillage. On aurait cru une population assiégée depuis un mois voyant pour la première fois quelque chose à manger. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il ne restait plus trace des 800 crêpes (20 fr. la douzaine), de mes 104 tartelettes, des cakes de Mme Malafone, des piles de gaufres et petits gâteaux, et toutes sortes d'autres bonnes choses encore. Certain jeune homme avait razié d'un seul coup quatre douzaines de tartelettes (à 3f pièce !) et beaucoup revinrent dans la salle bredouilles, très marris de n'avoir plus rien trouvé à se mettre sous la dent.

Enfin la suite du spectacle les consola j'espère, car le clou de la représentation fut très certainement « Le dîner de Pierrot » avec un Olivier qui se surpassa tant et si bien (il était à croquer aussi sous sa petite coiffe bleu ciel en papier, une rose dans les cheveux) que ce ne fut plus de l'enthousiasme de la part du public, mais du délire. Je crois que nous n'avons plus qu'à faire de lui un professionnel des planches. Roseline à force d'application, de bonne volonté et de répétitions avait fini par débiter son rôle sur un ton pas trop conventuel, Bernard joua avec naturel, enchanté surtout de manger pour de vrai pain, fromage et lait ; il avait la bouche tellement pleine par moments qu'il ne pouvait plus articuler, et Philippe joua à son habitude comme un pied, ne sachant pas la moitié de ses tirades. Il était seulement gentil à regarder dans son blanc costume de satin et sous son enfarinage qui lui seyaient à merveille.

Je trouvai tout de même ensuite une âme de bonne volonté pour me faire la vente aux enchères américaines du poulet (cadeau Lapeyrière), de la tarte (mon œuvre) et de la bouteille alléchante de brut Parsac (cadeau Dizac) qui montèrent à... 2 000 f ! Ce furent mes généreux beaux-parents qui remportèrent le tout et nous dégusterons jeudi pour la Première Communion d'Olivier vin fin et poulet. Et ce fut pour finir



le fameux « Au revoir scout » vraiment très beau à quatre parties, et la Marseillaise comme il se doit avec les deux complets « Nous entrerons dans la carrière » et « Amour sacré de la patrie ».

Le public s'en alla fort satisfait à 11 h-5... 5 minutes même avant l'heure que j'avais prévue (personnes à l'avance ne voulait me croire) tandis que je désaltérais et réconfortais dans les coulisses tous les braves scouts et guides, tout en nous congratulant avec l'abbé Bétons beaucoup plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître. Il m'a été impossible de lui faire une surprise, il m'a prétendu avoir tout deviné depuis fort longtemps ! Mais la surprise pour lui fut tout de même le résultat, il ne s'y attendait pas, moi non plus, pas plus qu'aux foules accourues (il est vrai que j'avais été frappé moi-même à 100 portes au moins). Mais ne croyez pas que je n'ai plus qu'à me reposer sur mes lauriers : d'abord après demain ce sera la Première Communion de mon Innocent qui, 20 minutes après avoir fait crouler la salle d'applaudissements et de rires dimanche, s'endormait béatement en suçant son pouce. Il me faut pour cela préparer bien des choses et avoir encore 14 personnes à faire déjeuner (avec des ressources cette fois-ci complètement anéanties). Et puis j'ai une montagne de raccommodage en souffrance et 15 programmes au moins à refaire pour toutes sortes de personnes qui m'en ont demandés. Je n'oublierai pas les vôtres et vous les enverrai dès que je les aurai dessinés.

Que Charlotte emporte cette lettre à Maman, car jamais de la vie je n'aurai le temps de recommencer un pareil récit. Pardonnez-moi de m'arrêter court. Je vous embrasse de tout mon cœur et enverrai des œufs dès que je le pourrai. Tatie garde de vous tous un souvenir attendri et tous mes amis d'ici.

Cérémonies religieuses

Carte de Charlotte TM à sa sœur Colette Boutan.

Marseille, jeudi 14 mai 1942. Ascension

Ma chère Colette,



Première communion d'Olivier Boutan mai 1942

J'attends d'être sur le bateau pour t'écrire une vraie lettre, mais je tiens à t'envoyer au moins quelques mots avant de me trouver de nouveau séparée de toi par toute la Méditerranée. Et je veux te dire aussi combien ta longue et palpitante lettre arrivée juste avant mon départ de Toulon et que nous avons donc pu lire encore ensemble, tous les trois, nous a fait de plaisir et intéressés ! Nous avons pensé à toi toute cette journée de dimanche qui te vit jusqu'à la dernière minute tendue, surmenée, angoissée... mais quel succès, c'est merveilleux ! Vraiment, tes efforts ont eu leur juste récompense. Et nous en sommes vraiment heureux. Et aujourd'hui, nous pensions à ton Innocent, assistant justement ce matin à une messe d'enfants où nous avons tout spécialement prié pour lui. Journée encore de fatigue et d'émotions pour toi ! Maintenant, repose-toi, et détends-toi. Ce serait le moment comme disait Hélène que tu viennes te reposer quelque jours à

Toulon. Quant à moi, après ces quelques semaines d'enchantement, je me retrouve tout d'un coup seule, ce soir, privée de mes rayonnants compagnons. La visite d'Henry Lebel de passage aujourd'hui à Marseille vient de m'apporter un petit réconfort. Je m'embarque demain matin et serai sans doute trois ou quatre jours en mer. J'emporte ta précieuse lettre que je viens de relire. Merci encore et bons baisers. Charlotte

Carte d'Henriette Courbe à sa mère Geneviève Rivière.

Paris, le 14 mai 1942

Ma chère Maman,

Merci de ta dernière carte qui m'est arrivée en six jours seulement, et en même temps qu'une carte de tante Béatrice me disant qu'elle venait passer quelques jours à Paris et qu'elle serait contente de nous voir le 18 chez Madeleine Corpet. J'espère que tu obtiendras comme elle ton laissez-passer. Merci aussi de m'annoncer encore un colis, toujours bien apprécié par son contenu substantiel. Ravitaillement à Paris plus facile en ce moment où l'on trouve à volonté poireaux, salade, carottes et épinards, mais cela ne nourrit pas comme les pommes de terre ou les pâtes ! Je pense que Charlotte sera revenue contente de ses petites vacances en France ! Et j'espère qu'elle n'aura pas trouvé d'autres malades des oreillons que Dominique. Bernadette et Nicole sont finalement acceptées pour trois mois de vacances en Suisse, peut-être à partir du 15 juin, mais Chantal qui a 15 ans est malheureusement « inadmise » et elle en est déçue autant que j'en suis dépitée moi-même pour elle. Pauline, après Sommières, est revenue de Pont-l'Évêque jeudi pendant que nous festoyions en l'honneur de la Communion solennelle de Marielle chez les Jean Rivière où elle est venue nous retrouver. Repartant le lendemain pour Lille, elle était bien désireuse que Jean TM vienne l'y voir lorsqu'il sera à Paris. Vendredi, Marie Guibert nous avait conviées à la Profession perpétuelle de Françoise dans son couvent rue de Maubeuge, et nous y avons retrouvé quelques membres de la famille, dont tante Mathilde et Yvonne toujours fidèles aux moindres réunions. Vu l'autre jour dans une vente de charité ta pauvre Madame Alpy qui s'y traînait de plus en plus vieille et cabossée ; je lui ai dit qu'elle te verrait bientôt, ainsi qu'au squelettique trio Jossu qui vivote sans situations et sans colis. Ma belle-sœur Cécile se maintient en bonne santé et les Nessi sont toujours à Paris, sauf Henri prisonnier, les deux filles à Fribourg, Colette et Jean au Maroc. Marguerite t'a-t-elle dit que Nicole Villey était fiancée à un Henry Gréard ? Au revoir ma chère maman, je te souhaite belle traversée et t'embrasse de tout cœur. Ta fille affectionnée. Henriette. Pensons à l'anniversaire du 15 mai.

Carte de Thérèse Giard à sa tante Charlotte TM.

Lille, le 14 mai 1942

Ma chère tante Charlotte,

En l'absence de maman il nous est arrivé de la merveilleuse farine qui fait nos délices. Vos précieux colis arrivent toujours à point, vous devez vous en douter. Un grand merci de la part de tous. On aimerait pouvoir gâter de cette manière tant de pauvres gens qui souffrent vraiment très fort de la guerre. Cette année est plus dure que l'année dernière au point de vue ravitaillement. Voici heureusement revenus les beaux jours avec le soleil. Tout nous paraît moins pénible, c'est tellement agréable de pouvoir circuler dehors et dans les maisons sans se recroqueviller sur soi-même et puis le problème de chaussures est moins tragique. Qu'importe d'être mal chaussé par un beau temps sec qui fait gémir les gens du Nord à cause des jardins et d'une poussière effrayante. On n'est jamais content. Depuis hier il pleut et ce n'est pas mieux, il refait froid. Tout le monde est enrhumé. Maman espère bien voir oncle Jean à son voyage en France et vous ma chère tante Charlotte, quand vous verrons-nous ? Que c'est long ces séparations ! Avez-vous des nouvelles d'Abel ? Je vous embrasse de tout mon cœur. Thérèse

Carte de Jacqueline Rivière à sa mère Geneviève Rivière.

Arcueil, le 15 mai 1942

Ma chère Maman,

Aujourd'hui la pensée de Papa nous unit tous. Ce matin cette pensée remplissait mon cœur et la petite église de mon plateau où j'avais demandé une messe pour lui. J'y ai prié pour chacun de nous que Papa protège dans la difficulté des temps et pour toi qui n'a plus d'autre foyer que celui de tes enfants. Papa reste si présent dans nos cœurs et il continue de vivre par l'esprit qu'il nous a donné, le courage que son exemple nous laisse. C'est toujours sur lui que nos yeux sont fixés quand nous voulons faire mieux. Ce soir je suis toute seule sur mon plateau où je reste coucher de temps en temps. J'ai voulu téléphoner à Marguerite que je pensais être seule aussi dans son coin, mais elle n'a pas répondu. Elle devait dîner dehors. Hier nous avons passé une bonne après-midi à Versailles, Suzanne Fortier et moi. Le parc était en beauté. Les arbres en fleurs offraient des tonalités douces et joyeuses. Le soir Germaine et Tonio sont venus dîner boulevard Saint-Michel. Je crois que je vais retourner au Mesnil à la Pentecôte, tentée par la beauté de la campagne à cette saison et aussi parce que je n'ai plus rien à manger. J'y emmènerai ma brave Lejoindre. Je t'écrirai maintenant chez Colette. Je vous embrasse tous bien affectueusement. Jacqueline.

Carte de Pauline Giard à sa mère Geneviève Rivière.

Lille, le 15 mai 1942

Ma chère Maman,

J'ai bien reçu ta carte quand je suis revenue de Sommières et de Pont-l'Évêque ayant fait un crochet au retour jusque chez Marie-Jo qui se fait très bien à sa vie normande. Le petit Michel de Clotilde pousse à vue d'œil, la petite Marie Pauline est bien forte aussi, mais souffrait d'une petite crise intestinale. Clotilde n'avait pas eu le temps de se reposer beaucoup. En mon absence était arrivé ici ton sympathique colis de farine qui a été joliment bien accueilli et dont nous te remercions tous (le petit sac de toile est mis de côté). J'ai beau vouloir en faire une provision, tous les jours on va y piocher pour la cuisine et personne ne s'en plaint ! J'espère que cette carte arrivera avant votre départ à Jean et toi pour votre voyage. Je voudrais ne pas manquer Jean et s'il ne peut venir jusqu'à nous, j'irai à Paris pour le voir. Je croyais qu'il y serait le 25 d'après ce que les sœurs m'avaient dit, mais tu me dis que c'est le 27 la date de votre départ. Pourrait-il donc me fixer un rendez-vous par carte cela me paraît indispensable pour éclairer ma décision au sujet d'Emmanuel. Soit que ce dernier nous revienne après ces bons mois dont je ne saurais assez remercier Jean et Charlotte, soit qu'une seconde année là-bas lui soit profitable (sans laisser aux TM la charge pécuniaire et bien entendu si sa présence n'est pas une trop lourde charge) tant au point de vue de sa formation qu'à l'orientation de son avenir ; les deux années précédentes ont été si hachées. Enfin j'aimerais avoir l'avis de Jean TM. Je t'embrasse.

Pauline.

Carte de Marguerite-Jean Rivière à sa belle-mère Geneviève Rivière.

Paris, le 16 mai 1942

Chère mère,

Nous nous réjouissons de voir vos projets se préciser et nous espérons que vous aurez sans trop tarder vos papiers pour Paris, tout le monde vous attend avec impatience et nous vous avons bien regretté pour la Communion solennelle de Marielle qui était bien touchante et qui nous a permis de réunir quelques membres de la famille. La vie est si occupée que ces réunions sont un plaisir pour tous. Lundi nous devons aller voir tante Béatrice chez Madeleine Corpet, ce sera aussi l'occasion de se retrouver et d'avoir des nouvelles de l'autre zone. Si vous pouviez m'apporter un sac en cuir naturel à fermeture éclair le plus grand possible dans les 300 fr. cela me rendrait le plus grand service ; vous pourriez vous en servir en voyage et me l'apporter ainsi sans trop d'ennui. Colette nous dit encore sa joie de la visite de Charlotte et du jeune ménage, et le succès de sa séance magnifique. Jean est aujourd'hui à Reims. Nous irons au Mesnil pour la Pentecôte, mais on ne peut savoir ce qui s'y passera cet été. Nos meilleures tendresses.

M.R.

Carte de Cécile Bouts à sa mère Geneviève Rivière.

Versailles, le 16 mai 1942

Merci, chère Maman, de ta bonne carte du 7 reçue aujourd'hui. Comme je te le disais dans ma dernière, ma pensée hier était bien avec toi. Nous renonçons décidément à nous installer cet été dans la maison d'Alice, 1° parce qu'avec la menace d'occupation toujours suspendue sur le Mesnil, non seulement nous risquions de ne pouvoir « occuper » nous-mêmes, mais Jean ne trouve pas encore prudent de déménager là-bas les meubles de la rue Gay-Lussac, 2° nous sommes assurés de trouver place à la maison-mère (surtout si Marguerite-Jean va à Grison). Enfin Jean semblait désireux de louer cette maison à un gardien ou jardinier éventuel et plusieurs locataires se mettaient déjà sur les rangs. Mais nos projets ne sont que remis à l'année prochaine ! et peut-être alors sera-t-il aussi plus facile d'entreprendre des travaux. En tout cas nous te remercions beaucoup de bien vouloir mettre cette petite maison à notre disposition : Maurice ne rêve plus que de s'y installer. En attendant, ce dernier est très content de ses nouvelles affaires (affaires de peinture en gros, en marge d'auto-accessoires) et partait même en zone libre aujourd'hui jusqu'à mardi pour tâcher de trouver de la matière première. Une carte de Charlotte reçue hier de Toulon me dit que tu t'embarquerais donc le 27 pour la France ! Ma carte aura tout juste le temps de t'arriver. Colette doit bien se réjouir de ta prochaine venue et j'espère que tu obtiendras là ton passeport sans trop de difficultés. Il paraît que tante Béatrice est à Paris ces jours-ci : mais je ne sais si je pourrai aller la voir lundi, comme elle nous convie chez sa fille Madeleine. Quant à Anna elle ne nous a pas encore signalé son retour. Après une belle période de temps sec, voici venir la pluie pour la joie des cultivateurs et jardiniers. Affectueux baisers.

Cécile.

Carte de Cécile Bouts à sa sœur Charlotte TM.

Versailles, le 16 mai 1942

Ma chère Charlotte,

Je continue ma trop brève carte à Maman en venant te remercier de ta bonne missive toulonnaise, reçue hier et qui m'a fait grand plaisir. J'avais eu écho déjà par tes cartes à Germaine de votre joyeux séjour à Lectoure, dont Colette de son côté était enthousiasmée. Il paraît que le pauvre Dominique s'est octroyé les oreillons en ton absence ! Espérons que la contagion n'aura pas gagné tous ses frères et sœurs et qu'à ton retour tu auras trouvé tout ton monde en bonne santé. Tu ne me parles malheureusement pas d'Abel, à qui je pense et pour qui je prie bien souvent. Quelle épreuve ce doit être pour toi, et plus encore pour lui dans son isolement, que cette absence totale de nouvelles ! Enfin tes petites vacances en compagnie du « ménage idéal » ont dû être d'autant plus réconfortantes pour toi. Nous nous réjouissons de voir bientôt ton mari, espérant qu'il traversera Paris moins en météore que la dernière fois. Les Letourmy ont-ils donc renoncé, eux, à venir de notre côté ? Voilà que Maurice à son tour, et pour la première fois, part en zone libre aujourd'hui, mais il ne va pas jusque dans le Midi malheureusement. Marie-Jeanne travaille à force en ce moment, sentant approcher la date du bachot. C'est même dans trois jours qu'elle passe les épreuves du « bac de gym », et elle s'est justement foulé le genou à une de ses dernières séances de gymnastique ! Enfin tout cela n'altère en rien sa mine rubiconde. J'ai découvert ces jours-ci peser environ 15 kg de moins qu'elle ! C'est ce qui s'appelle un renversement des poids, sinon des valeurs... À défaut d'un séjour au Mesnil à la Pentecôte, nous nous apprêtons à recevoir le duo Delattre pour ces petites vacances (la pauvre Germaine ne sait jamais où aller s'échouer avec son fils lors de ses congés) et la famille Courbe projette paraît-il de venir se joindre à nous le dimanche en « surprise-partie ». Cette bonne ville de Versailles est d'ailleurs pleine de charme en ce printemps fleuri et le parc devient ravissant. À bientôt encore de vos nouvelles et mille choses affectueuses à tous.

Cécile.



Difficulté du ravitaillement

Carte de Marguerite Lebel à sa sœur Charlotte TM.

Paris, le 16 mai 1942

Ma chère Charlotte,

Merci de ces dernières cartes collectives qui m'ont fait bien plaisir en me faisant rétrospectivement vivre ces bonnes réunions avec vous, qui à Lectoure, qui à Sainte-Maxime, qui à Toulon. Cela m'a un peu consolée de ne pouvoir décidément être des vôtres et j'imagine combien tu as dû être enchantée de ces vraies vacances. Je me réjouis des plus amples nouvelles de vous tous qu'Henry me donnera à son retour. En attendant, je me décide à partir pour quelques jours à Granville où m'invitent les Pannier (à charge d'aller au restaurant les jours où ils ne pourront me nourrir). Je me demande même si je ne vais pas apporter mon beurre à ces pauvres normands (plus réduits en rations encore que les Parisiens, paraît-il). Je respirerai en tout cas le bon air qui lui n'est pas en tickets ! Vu hier Marthe Levallois dont le neveu, m'a-t-elle dit, a été enthousiasmé de l'accueil de la villa de Sion, du pique-nique, etc. J'espère que tu auras retrouvé tout ton monde en bonne santé et peut-être des nouvelles d'Abel auquel je pense bien. Bons baisers à tous.

M. Lebel.

Lettre de Colette Boutan à sa mère Geneviève Rivière.

Lectoure, lundi 18 mai 1942

Ma chère Maman,

J'ai reçu il y a quelques instants avec la joie habituelle tes lettres du 10 et 14 mai et nous nous préparons maintenant avec bonheur à t'accueillir très bientôt. D'après ce que je comprends, tu nous arriveras le matin du 31 mai, un dimanche (puisque je vois que tu sembles préférer voyager de nuit) juste à temps pour la célébration de la fête des Mères. Mais tu peux être sûre que tu trouveras à tes devants soit Louis soit moi à Agen, nous irons l'un ou l'autre passer la nuit à l'hôtel, voilà tout.



Pauline Giard et Jeanne Husson 1944

[...] Bien que terminée, ma séance (je suis arrivée aux 7000 fr.) me donne encore du travail, j'ai des tas de programmes à refaire pour des personnes qui n'en avaient pas eu et me les paient généreusement, entre autres le grand Norvégien qui, malade (il est devenu d'une maigreur effrayante), n'a pu à regret venir à la séance et m'a demandé en échange de ses 25 fr. la faveur d'un programme signé ! Et après la tournée des invitations, je fais maintenant la tournée des remerciements chez toutes les personnes qui n'ayant pu venir, m'ont envoyé leur offrande. [...]

Je suis enchantée à l'avance des souliers que tu m'annonces... 200 f « c'est pour rien » ! J'espère au moins qu'ils ont les talons plats et la forme plutôt sportive... des talons hauts je suis absolument incapable d'en porter. Merci aussi de toutes les provisions appréciables que tu m'annonces. Nous sommes vraiment très démunis de tout à présent, et si je pouvais faire figurer des nouilles sur ma table deux fois par jour, je serais bien heureuse. Pas une pomme de terre depuis le départ de Charlotte, pas de carottes, des œufs très difficilement, pour la viande nous sommes à présent au régime des grandes villes, et pour tout légume : choux (encore à raison d'un par famille au marché une fois par semaine), salades, radis ; il me tarde de voir Sarrau nous rapporter enfin quelque chose. Comme les fruits surtout nous paraîtront délectables après en avoir été si longtemps et si complètement privés. À bientôt ma chère maman, je vous embrasse tous de tout mon cœur, y compris Charlotte cette fois, dont la carte m'a bien touchée. Olivier a prié tout particulièrement pour Abel jeudi matin.

Ta fille qui t'aime beaucoup.

Colette.

Carte de Pauline Giard à son beau-frère Jean TM.

Lille, le 18 mai 1942

Mon cher Jean,

Nous serons tous très heureux de vous voir à Lille et si la chose vous est possible, les trains sont pratiques, nous comptons sur votre visite à Lille où tous vos neveux et nièces et moi-même vous attendons avec joie. En cas d'impossibilité absolue de votre part, j'irai vous voir à Paris, mais nous espérons beaucoup votre bonne visite. Voulez-vous être assez bon pour me fixer votre date et à bientôt donc le plaisir de vous revoir. Très affectueuses amitiés à tous.

Pauline R. Giard.

Carte de Pauline Giard à sa sœur Charlotte Rivière.

Lille, le 22 mai 1942

Ma chère Charlotte,

Te voilà rentrée sans doute de ton voyage. Colette m'a écrit toute la joie de votre séjour chez elle et ton nouveau gendre suscite partout l'admiration. J'espère que nous ferons un jour aussi sa connaissance, que nous féliciterons de vive voix, quel jour lointain ? tes jeunes ménages. Maman nous en donnera d'ici là des nouvelles, car nous comptons simplement cette fois sur sa visite. Je reviens de l'enterrement de ma nièce Geneviève Husson, la dernière fille de Jeanne, 18 ans, c'est bien triste ; la pauvre Jeanne est toute désemparée, fatiguée aussi de la longue lutte d'une année contre cette maladie contre laquelle on n'a encore rien trouvé (envahissement des globules blancs). Elle habite chez sa fille Anne-Marie à Doudeville (Seine Inférieure), dont le mari est prisonnier. Son fils André est prisonnier aussi. J'ai vu là tous ses autres enfants et ses petits-enfants qui sont bien beaux. C'est malheureux de ne se voir qu'en ces tristes circonstances. Maman et Jean ton mari sont donc en route pour venir en nos régions et je compte voir Jean ces jours prochains. Je t'embrasse.

Pauline.

Carte de Germaine Delattre à sa sœur Charlotte Rivière.

Paris, le 27 mai 1942

Ma chère Charlotte,

Merci de m'avoir fait partager si vite et si rapidement ta joie au sujet d'Abel. Quel bonheur ! Il n'y a plus qu'à reprendre courage pour 6 mois et je ne doute pas que tes prières le laissent à la garde de la Sainte Vierge, mère pleine de sollicitude. Je voudrais bien quand même que tu n'aies pas à attendre l'hiver prochain pour recevoir d'autres nouvelles. J'ai reçu ta bonne carte hier soir en rentrant de ma villégiature de Versailles où j'ai passé en compagnie de Cécile et Marie-Jeanne, les courtes vacances de Tonio. Le jour de la Pentecôte, la famille Courbe venant se joindre à nous, nous avons fait une bien jolie promenade dans le parc et les Trianons. Le lendemain, Cécile recevait à goûter (faisant toujours des prodiges pour offrir quelque chose) Germaine Thillaye, dont la pauvre carcasse décharnée est atteinte maintenant de hernie, en plus de ses maux habituels, et aussi Élisabeth Dastarac, venue pour trois jours à Paris, toujours la même. Un soir, après le dîner, nous fûmes au Montboron voir les Simon. Madeleine ni Sylviane n'étaient là, ni Jean Eudes (tous trois en Normandie) mais par contre il y avait Patrice, toujours comédien ; Danielle l'ardente et mon Didier, passionné concentré, et leur pauvre maigre père tout bancal et décati. Quant à Armelle, elle venait de se fracturer le crâne en butant dans un arbre, alors qu'elle jouait à colin-maillard. Sans gravité, heureusement, après perte de connaissance et déviation du nez qu'il a fallu lui remettre au milieu de la figure. Comme je débarquais hier soir de Versailles à la gare Saint-Lazare, j'y retrouvais les Jean Rivière, retour du Mesnil. Jacqueline en était revenue de la veille ; ils y avaient convoqué le dimanche le jeune ménage Jaspas, très épanoui. Marie Jo avait rayé le mot « TRAGIQUE » de son vocabulaire. Et maintenant nous attendons Maman qui vogue sur des flots que je souhaite plus calmes que l'air parisien ²² de ces jours-ci. Comment va ce bon petit Dominique ? Je t'embrasse de tout cœur.

Germaine.

²² Manifestations contre le rationnement, Paris mai 1942.



Retour de Geneviève Rivière en France

*Lettre de Geneviève Rivière à sa fille
Charlotte TM.*

A bord du Gouverneur Général Lépine
Jeudi 28 mai 1942

Ma chère petite Charlotte,

Je profite de notre escale à Bône pour commencer à te donner des nouvelles de notre traversée. Et d'abord la tristesse de te quitter et de m'éloigner encore une fois de ce pays si attachant. Le temps, à l'unisson, était tout brumeux, les horizons n'étaient pas éclairés. J'ai rencontré assez vite Ginette Blanc qui ne m'a pas paru en mauvais état. Mais depuis le départ je n'ai pas eu l'occasion de la revoir, il faudra que je cherche où elle se met. Je ne regrette pas d'avoir pris cette cabine de priorité où je suis tout à fait bien : une vraie chambre avec lit, divan, fauteuil et chaise ; ton pauvre mari est beaucoup moins bien partagé avec deux compagnons de cabine, une grande malle encombrante. Nous avons nos fauteuils transat sur le pont du côté de la côte pour jouir de la vue et j'ai terminé hier, cordelières et pompons compris, les petits chaussons que j'ai confiés à ton époux avec le reste de la laine. À table, avec M. Barbeau et nous, un autre passager dont la présence en 1^{re} m'intrigue, car il a tout à fait la tête d'un homme du peuple. Il se tient dans son coin, plutôt renfrogné. M. Barbeau très aimable, aux traits fins, mais qui semble bien avoir 10 ans de plus que ton mari, au lieu de 6 mois, est un ancien chartiste à qui ton grand-père Wallon a fait subir des examens et il a connu aussi René Giard. Un excellent dîner, surtout par les « merlans du Golfe » délicieux ; le reste : potage, turban de riz, fromage et nêfles étaient abondants, mais simples.

Il y a à quelques pas de nous, sur le pont, la famille du Tunisien : le mari, la jeune femme, un amour de bébé de 23 mois qui parle déjà et qui fait ses premiers pas, et sa petite nurse tout à fait gentille et distinguée sous sa petite coiffe blanche, sa blouse et son tablier, et qui semble traiter d'égale à égale avec sa patronne, mangeant à la même table d'ailleurs. J'imagine qu'elle vient de Suisse où se trouve une école de nurses et fréquentée par des jeunes filles de bonne famille sans doute.

À Bône, contrairement à ce que je pensais, non seulement on n'a pas l'heure de France, c'est-à-dire l'heure allemande, mais pas même l'heure d'été de Tunisie, conservée jusqu'ici sur le bateau qui marquait 7 h du matin alors que les horloges de Bône n'en marquaient que 6. Je revois de loin la cathédrale d'Hippone où nous allâmes il y a 2 ans Henriette et moi, avec ton mari, et il y a aujourd'hui un bon soleil, au lieu qu'hier j'avais dû aller sans tarder renfiler une grosse robe d'hiver. Peu d'enfants sur le bateau, mais un certain nombre de chiens, surtout dans les cabines de priorité qui forment un petit groupe avec la mienne au-dessus de la salle à manger, et qui semblent toutes les trois occupées par une même famille. Dans cette même impasse les lavabos salle de bain.

Hier, à peine la Goulette passée, avait lieu l'exercice des ceintures de sauvetage avec promenade et réunion au lieu d'embarquement du canot auquel on est affecté ; le 1 pour moi, le 6 pour ton mari. « Nous essayerons de nous retrouver quelque part aux Baléares » m'a-t-il dit comme fiche de consolation de n'être pas sur le même. Mais la mer est si calme, le temps si beau que je ne redoute guère de telles complications.

– Vendredi. La journée d'hier s'est passée des plus agréablement par un temps de rêve, le bateau glissant sur la mer unie où se jouaient des groupes de marsouins, au-dessus de laquelle les mouettes semblaient virevolter autour de nous pour notre propre satisfaction ; que ce doit être amusant de planer ainsi ! Et tout cela en suivant les côtes africaines si sauvages et pittoresques. Puis le soleil a cédé la place à une lune resplendissante et ce fut une soirée vraiment divine. Je ne m'arrachai de mon transat qu'à

10 h 1/2 du soir. Quant à Jean à qui j'avais passé un instant ce livre de Lenotre, il ne peut plus s'en arracher et s'en gargarise de rires et de satisfaction.

Et figure-toi que Marseille a fait savoir que le certificat de visite médicale à Tunis était insuffisant pour pouvoir débarquer. Chaque passager a donc dû subir hier une deuxième visite du médecin du bord. Cette fois il s'agissait de s'assurer que nous ne colportions pas de poux ! Ça n'a pas été long, les femmes d'une part, les hommes de l'autre se présentaient : un vague coup d'œil au cou, sous les bras, en deux ou trois secondes c'était fait.

Notre autre voisin de table qui me rappelle Fourquemin par les traits, mais qui est très civilisé, est un ancien médecin colonial. Il trouve, lui, la traversée d'une monotonie désespérante... une croisière ! Le dîner hier soir, des plus médiocres malgré un bon potage ; une omelette lyonnaise dont Mme Giroud n'a sûrement pas la recette, car il n'y entrait guère d'œufs, encore moins de beurre ; des nouilles, fromage et pêches.

– 6 h du soir. Nous venons de passer les Baléares ; le vent se lève et la mer s'agite un peu, mais jusqu'ici rien de bien terrible. Ginette Blanc ne doit guère quitter sa cabine, car je l'ai cherchée en vain sur le pont, là où était son transat.

– 30. Au terminus de Marseille où nous venons d'arriver après toutes les visites sanitaires, police, douane, achat, que sais-je ? Non point de tempête et de mistral, mais dans le lit ce n'est rien. De se coiffer et s'habiller en se cramponnant plus ou moins était moins agréable. Grâce à ton mari, nous avons franchi victorieusement tous les obstacles. Puis les bagages hissés sur un petit chariot tiré à bras d'homme, en route pour la gare. Au moment où je venais de quitter ton mari et son porteur pour prendre une navette, j'ai rencontré ton frère arrivant de Paris et venant à ma rencontre. Il n'a pas engraisé, mais n'a pas mauvaise mine. Fais mes adieux à Ginette que je n'avais guère vue pendant la traversée parce qu'elle est restée presque toujours dans sa cabine. Elle va liquider en France sa fameuse gouvernante, mais en a une plus sérieuse en vue.

Il ne me reste plus de place et cependant je voudrais tant te remercier de tout ton accueil et si bon séjour, ce pays si attachant et tes amies si sympathiques et auxquelles tu voudras encore redire mille choses affectueuses. Dis à Laurent et Francis tous mes vœux pour le succès au bachot, à Vincent que sa prompte guérison xxx en France, aux autres assure aussi toute mon affection. Bonjour à Jeanne, Marie xxx. je vous embrasse bien fort. Ta mère qui t'aime. G.Rivière.

Carte de Marguerite Lebel à sa sœur Charlotte TM

Paris, le 6 juin 1942

Ma chère Charlotte,

Nous nous sommes rejoints à Paris Henry et moi, lui venant d'Aix moi de Granville où j'ai été passé chez les Pannier les derniers jours de mon veuvage. Il a malheureusement fait un temps affreux et depuis nos retours, une chaleur écrasante ! La première chose qu'Henry m'ait dite, c'est que tu avais eu un télégramme d'Abel. Quelle joie ! Et je la partage bien je t'assure. Puis il m'a remis les trois charmantes photos dont tu l'avais chargé et si bien réussies, merci ! Nous attendons chaque jour l'arrivée de ton mari, étonnés de n'en entendre pas encore parler alors que je sais maman réinstallée à Lectoure. Le Midi n'a guère réussi à Henry puisqu'il y a encore perdu près de 5 kg (et je ne sais que faire pour le réengraisser puisqu'on trouve moins que jamais des marchandises et en cette saison nous n'avons ni une salade ni un fruit !), mais il a été enchanté de cette petite réunion de famille à Toulon. J'espère que maman va pouvoir venir faire un petit tour dans notre zone et si possible séjourner au Mesnil. On ne peut guère faire de projets en ce moment de ce côté-ci où l'on vit de plus en plus au jour le jour d'espoir... et d'eau claire. Maintenant que maman n'est plus là pour le faire, donne-nous plus souvent de vos nouvelles à tous. L'autre jour on faisait ici une collecte d'étoffe pour l'Afrique du Nord ! Et moi qui ai perdu ma carte de textile ! Je vous embrasse de tout cœur.

M. Lebel.

Jeudi 11 juin 1942

Ma chère petite Charlotte,

J'attendais bien impatiemment de vos nouvelles, déjà 15 jours depuis mon départ de Radès ! Et j'ai été bien contente de recevoir ta bonne lettre ce matin. Dis bien à Mme Giroud combien je suis touchée de sa si délicate attention, je la reconnais bien là, et je pense souvent à elle en parlant avec Colette. Je suis contente aussi de savoir Vincent et France bien remis de leurs oreillons et j'espère que les grands y échapperont. Tous mes vœux pour le succès aux bachots de Laurent et de Francis qui seront sans doute sur la sellette quand cette lettre arrivera. Ce matin c'est Bernard qui subissait les épreuves du certificat d'études. Nous nous n'en savons pas encore les résultats, mais il paraissait très content et le brave « Mucie » bien dévoué, s'était déjà assuré que tous ses problèmes étaient bons. Mais le pauvre était devenu tout pâlot avec ses classes jusqu'à 10 h 1/2 du soir, des 10 examens blancs, et aura bien besoin de se détendre un peu !... avant d'affronter dans quelques jours les premiers éléments de latin.

Colette t'a raconté, je crois, bien la belle procession de dimanche dernier sous un ciel radieux, mais bien chaud, car nous avons eu ces jours derniers des températures de 35 à 40°. Et l'on faisait des prières pour la pluie ! Elles ont été exaucées, car nous avons eu des orages avant-hier et hier soir, et même cette nuit un véritable cyclone, des éclairs sans discontinuer, un vent violent, de véritables trombes ; les chambres de Colette et des enfants inondées ; mais pas de grêlons, pas un fruit tombé et tout le monde est enchanté.

Colette t'a appris la mort de la petite cousine Lauson ; Louis est arrivé à Barran la veille, et depuis il a fort à faire, ayant à s'occuper de tout et à donner des ordres pour tout ce qu'il y a à faire, car il faut liquider la maison, déménager tout, et il en a encore bien pour une huitaine de jours. Il tient le coup et se fait faire des piqûres.

Voilà déjà ton mari sans doute de retour à Toulon ; aux dernières nouvelles de tes sœurs de Paris, elles ne l'avaient pas encore vu. A-t-il pu aller au Manoir avec ton frère, et quelle impression en a-t-il eue ? Dis-lui encore combien je lui suis reconnaissante de m'avoir évité tout ennui et toute préoccupation en voyage. C'est bien agréable de voyager dans ces conditions. Et j'appréhende quelque peu d'aller toute seule à Paris sans pouvoir prévenir par dépêche du jour et de l'heure de mon arrivée. Mais pour le moment je n'ai pas encore de nouvelles de mon laissez-passer.

Ce que tu me dis du départ prochain de Marie ne m'étonne pas : Mme Guyot-ou Guillot ? – m'avait prévenue qu'elle ambitionnait de reprendre la place que sa sœur a quittée en se mariant. Mais je la regrette joliment pour toi, car elle avait un si bon service ! Elle ne sait pas ce qu'elle quitte et te regrettera sans doute. Enfin je te souhaite de trouver une personne aussi bien, mais plus stable ; ta maison a si bonne réputation qu'on doit désirer d'y entrer, car il n'y a pas beaucoup de maîtres aussi bons que vous pour les domestiques.

Figure-toi que Colette a bien voulu m'abandonner une belle « dormeuse » en laine rose qu'on avait dû lui donner pour une naissance quelconque, et qui était encore bien neuve. Je l'ai détricotée et je tricote avec à force pour le jeune Michel Henry ; pour le moussaillon j'ai un petit espoir de laine fine, blanche, par Mme Chenut. Celle-ci est encore à Auch au chevet de sa fille Nell qui a vu de près la mort ; quand on l'a opérée à chaud de l'appendicite, l'abcès crevé, l'intestin avait déjà la gangrène et il a fallu lui en enlever ; le médecin ne croyait pas la sauver. Heureusement qu'il ne l'a dit que lorsqu'elle a été hors de danger. On lui a enlevé hier un dernier drain, mais je ne sais si on peut encore la nourrir, et elle a naturellement beaucoup maigri.

Nous avons des processions du Saint-Sacrement tous les soirs ces jours-ci et il y aura cette nuit, pour la fête du Sacré-Cœur, une messe de minuit à laquelle nous nous proposons d'assister. Je crois que c'est une coutume locale, car, à Paris, je n'en avais jamais entendu parler.

Ton mari et Pauline ont-ils pris une décision au sujet d'Emmanuel ? Colette a été ravie hier de l'arrivée du colis avec ces précieuses pâtes. En fait de légumes, ici plus de petits pois, pas encore de haricots. Les cerises coûtent 10 à 15 fr. le kilo, en ville et à la campagne, rien que la peine de les cueillir tant elles abondent, mais il faut aller les chercher et Colette enfourche sa bicyclette dès qu'elle en a le loisir pour aller en remplir sa panier dans les environs de Sarrau.

Je pense que ton mari te rapportera de bonnes nouvelles de ton ménage Letourmy et que tu auras pu faire un bon petit séjour à Zriba. Tu auras sans doute encore trouvé Olivier bien changé, Daniel se décide-t-il à parler ? Embrasse-les bien pour moi à l'occasion ainsi que toute ta bande comme je t'embrasse moi-même de tout cœur. Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.

Ci-joint des timbres de Louis pour Francis.

Abcès, oreillons, eczéma



Portrait de Marie-Jeanne Bouts par sa mère Cécile B. Mai 1930.



Portrait de Francis TM par sa mère Charlotte TM. Mars 1930.

Lettre de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM.

Samedi 13 juin 1942

Ma chère petite Charlotte,

Au reçu de ta lettre ce matin m'annonçant la proche arrivée de mon laissez-passer, je faisais déjà toutes sortes de projets, écrivant à Marguerite-Jean pour lui demander si elle pourrait me recevoir dans une quinzaine, pour lui laisser le temps de me répondre, et voilà qu'au second courrier m'arrive par avion ce fameux passeport... valable du 10 au 30 juin ! Tu juges de ma déconvenue. Il me faut partir d'ici lundi sans pouvoir ne prévenir personne de mon arrivée à Paris et je n'aurai pas 15 jours pour voir toutes tes sœurs et aller jusqu'au Mesnil ! J'essaierai bien, une fois là-bas, de faire prolonger ce délai, mais il paraît que c'est presque impossible. Et d'un autre côté rester sans savoir si je pourrai repartir, c'est bien risqué ! Quand donc aurons-nous la liberté de nos mouvements ?

Nous avons été bien intéressés par le récit de ton petit séjour à Zriba, cela a dû faire tant de plaisir à Marie-Rose et tu as pu constater toi-même que tes petits-fils étaient de plus en plus gentils.

J'espère que Charlot est maintenant remis de ses oreillons et que Laurent et Francis y échapperont, tout au moins au moment de leurs examens. Toutes mes félicitations à Mme Lavigne pour l'heureuse naissance de sa petite fille. Ici tout va bien, Bernard se détend un peu, mais il n'a pas encore retrouvé l'appétit ; enfin on ne lui donne plus trop de travail. Louis est toujours à Barran à liquider tout et Colette, bravant le vent, a pédalé jusqu'à Sarrau ce matin pour en rapporter des petits pois et des cerises. Ne pouvant échanger ses souliers chez le marchand de chaussures et n'ayant plus espoir d'en avoir par la Tunisie, elle prend le parti de les garder.

Voilà donc ton mari qui se rembarque déjà demain ! Nous n'avons guère eu de nouvelles de son passage à Paris, sinon par Germaine qui l'a vu un jour qu'il déjeunait chez les Courbe. A-t-il pu aller au Mesnil ? Et quelle décision a été prise pour Emmanuel ? Car je suppose qu'il a pu arriver à voir Pauline.

Colette t'écrira la prochaine fois, mais elle a été très contente de la photo de Francis qu'elle trouve un vrai jeune homme ! et qui est très bien pour une photo d'identité. Je ne t'écris qu'un mot tenant à te prévenir de mon brusque départ, et je tiens à ce que ce mot ne manque pas le courrier. Écris-moi donc la prochaine fois à Paris chez les Jean. Je vais faire un saut chez M Boutan qui a déjà fait le voyage, pour lui demander quelques renseignements. Mais je veux espérer que je pourrai prolonger mon séjour en zone occupée.

Je vous embrasse tous de tout cœur, remercie encore bien ton mari pour m'avoir tant facilité la traversée et rappelle-moi au bon souvenir de toutes tes amies.

Ta mère qui t'aime.

G. Rivière TM.

Carte d'Henriette Courbe à sa sœur Charlotte TM.

Paris, dimanche 21 juin 1942

Ma chère Charlotte,

Tu voudras bien remercier Jean de l'aimable carte qu'il nous a envoyée de Marseille après son voyage à Paris où nous avons été très heureux de le voir et de l'entendre nous parler longuement de vous tous. Tu imagines la surprise que nous avons eue l'autre jour en voyant Maman nous débarquer tout d'un coup comme ça sans avoir eu le temps de s'annoncer ! Nous sommes si contents de la revoir après cette longue absence et elle paraît tout heureuse de se retremper dans son vieux Paris qu'elle arpente déjà dans tous les sens sans se dire qu'elle n'a peut-être plus l'endurance d'autrefois et que les allées et venues dans les foules et les escaliers du métro, seul moyen de transport, y sont plus fatigants qu'à Tunis. Nous nous la sommes partagée à déjeuner cette semaine, et aujourd'hui elle allait avec Jacqueline et le duo Delattre passer sa journée à Versailles chez les Bouts où la pauvre Marie-Jeanne, à trois jours de son bac, n'est pas encore guérie de son malencontreux abcès à l'aine (suite d'une écorchure à la cuisse en glissant de la corde le jour de l'épreuve de gym du bachot). Aussi les braves Simon se proposent-elles de venir la chercher avec béquilles et brouette pour la transporter au lieu de son écrit. Après demain j'attends de nouveau Maman à déjeuner, qui ira ensuite à Lille ; mais je suppose qu'elle te raconte elle-même tout son programme parisien. Bernadette et Nicole partent vendredi pour la Suisse dans un convoi de la Croix-Rouge et ne se tiennent plus de joie. Elles doivent être reçues à Fribourg par leur marraine respective et y rester trois mois. Je t'embrasse ainsi que tous.

Henriette.

Carte de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM.

Paris, le 22 juin 1942

Ma chère petite Charlotte,

J'ai bien hâte d'avoir de vos nouvelles et de savoir si Laurent et Francis sont satisfaits de leurs examens. Je fais des démarches, ou plutôt c'est ton frère qui s'en charge, pour la prolongation de mon passeport en zone occupée. J'ai déjeuné vendredi chez les Lebel puis j'ai été voir l'immense Tonio à Sainte-Croix avec Marguerite et Germaine ; samedi déjà chez les Gérin, puis visite à XX et la rue Gay-Lussac, tentée d'aller voir Anna Lancrenon et trouvé ici en rentrant Marthe Guillemot. Hier à Versailles chez les Bouts avec les Delattre et Jacqueline. Aujourd'hui repos ! J'attends cet après-midi Anna, X Wallon, Mme Lebel, Mme Alpy, Jacqueline et Germaine qui reste dîner. Marguerite Jean est encore jusqu'à mercredi au Mesnil faire des confitures de fraises et Jean part pour Nancy demain. Demain je déjeune chez les Courbe avec Cécile et nous irons ensuite au Sacré-Cœur et voir les Jossu ; mercredi je retourne déjeuner chez les Gérin qui ont un très joli appartement ; j'espère pouvoir partir pour Lille à la fin de la semaine si ma demande est acceptée, et rester quelques jours, revenir ici et partir ensuite pour le Mesnil

avec Marguerite Jean précédant le gros de la famille de quelques jours. Mais ce ne sont que des projets. Nous avons un temps splendide : « pas trop chaud » disent tes sœurs, à peine tiède dirai-je plutôt. Henry Lebel qui était au Mesnil hier dit qu'il a eu un temps merveilleux. La pauvre Marie-Jeanne qui se présente demain au bachot a une sorte d'abcès à l'aîne à la suite d'une écorchure à la jambe en faisant de la gym et il faudra peut-être ensuite enlever cette grosseur si elle ne se résorbe pas. Je vous embrasse tous et toutes.

Ta mère G.R.

Carte de Marguerite Lebel à sa sœur Charlotte TM.

Paris, le 25 juin 1942

Ma chère Charlotte,

Je reçois ta carte deux jours après celle que tu écrivais à maman le même jour et j'avais ainsi appris les malencontreux oreillons de Francis, c'est vraiment vexant. Nous avons en effet fini par voir ton mari grâce à une invitation chez J. Rivière puisque, plus météore que jamais, il n'a pu venir jusqu'à nous. Merci pour l'intention « saccharine » qui a dû rester au fond de la poche de Jean. Tu me la fais regretter, car on n'en trouve absolument plus ici. Par contre j'ai fini par hériter du fameux burnous sans ticket (que semble donc encore fournir la Tunisie malgré cette terrible pénurie d'étoffe) Marguerite Jean l'ayant décidément trouvé un peu cher et il me sera sûrement précieux un jour. As-tu trouvé quelques tapis ? et les Mergoum que j'apprécie assez sont-ils plus abordables que les autres ? Maman est partie pour Lille aujourd'hui. Elle commençait à trouver Paris un peu fatigant. Il est vrai qu'invitée à droite et à gauche, elle passait son temps à circuler et dans le métro, plus bondé que jamais depuis la suppression des autobus ; et elle se rend compte qu'il lui serait impossible de s'adapter à cette nouvelle existence. Elle dînait hier soir chez nous avec Jacqueline, Béatrice et Germaine Thillaye et mes hôtes profitaient d'un ravitaillement mesnilois qu'Henry avait été chercher dimanche dernier. La fin de ma farine blanche de Tunisie servit à corser le menu. La nouvelle concernant Mme Gevrey est en effet sensationnelle ! Sera-t-il un contemporain du moussaillon ? Voilà en tous cas un but en chair et en os dans leur existence et je souhaite que cette fois la « jeune mère » aille jusqu'au bout ! Bons baisers à tous et souhaits de guérison pour les oreillardes.

M. Lebel.

Carte de Charlotte TM à sa mère Geneviève Rivière.

Tunis, le 25 juin 1942

Ma chère Maman,

Je me suis aperçue trop tard que j'avais glissé hier ma carte à la boîte avion sans en compléter l'adresse²³. Je réitère donc pour te dire combien j'ai été heureuse d'avoir enfin des nouvelles (quoique sans assez de détails) de ton arrivée à Paris. Tu n'as su le contretemps qui a empêché Francis de passer son bachot. Les oreillons l'ont attrapé juste pour qu'il soit au plus fort le jour même des épreuves. Trois jours plus tard, il aurait été en état d'aller tout de même à Tunis. Il a été plus fatigué que les autres. Quelle déveine ! Par contre Laurent a été reçu. Henriette vient d'aller à son tour passer trois jours à Zriba et elle se prépare maintenant à son prochain départ pour Toulon. Nous songeons à y envoyer Laurent et Francis et c'est surtout lui qui y tient pour continuer ses études en France, car il veut préparer l'X ; mais où ? Car Jean ne veut pas entendre parler pour lui de la zone occupée. Où Gilles était-il pensionnaire, à Clermont ? C'est dommage que Sainte-Geneviève n'ait pas émigré en zone libre. Jean connaît-il un collège approprié à Lyon ? Nous voudrions envoyer aussi Laurent et Francis passer quelques semaines en France et avons

²³ La carte est cependant arrivée avec comme seule adresse « Madame Charles Rivière, chez M.J.Rivière. Paris XVIIème ».

écrit à cette intention aux cousins Gosset, dans le Cher. Nous nous informons aussi d'une troupe scoutie en Savoie. La température jusqu'ici est assez tempérée ; nous n'avons pas revu les grosses chaleurs du début de juin. Mlle Minangoin est sortie l'autre jour de l'église pour me courir après et s'informer de toi ; elle avait spécialement prié pour toi le jour de ton départ et combien elle admirait ta vaillance et regrettait ton absence. Tous s'informent d'ailleurs de toi et espèrent te revoir ici. Je t'embrasse bien fort.

Charlotte.

Carte de Pauline Giard à sa sœur Charlotte TM.

Lille, le 29 juin 1942

Ma chère Charlotte,

Merci pour ta bonne carte du 16 et pour la messe que tu avais fait dire pour nos chers soldats, et pour tes vœux à l'occasion de Saint-Paul. La communion des saints est une réalité bien consolante et qui nous réunit à travers tout. Maman vient de nous quitter après trois bonnes et trop courtes journées ! Arrivée jeudi dernier soir, hier me semble-t-il ! la voilà déjà repartie, toujours la même quoique diminuée de volume, et toujours si résistante. Nous avons beaucoup parlé de vous tous et admiré des photos de tous les tiens. Emmanuel m'écrit aussi régulièrement, mais combien je compatis à la déception du pauvre Francis, malade des oreillons juste à la veille du bachot. J'espère que cette épreuve est enrayée et que tout le monde se porte bien. Emmanuel me raconte et Maman me le confirme qu'il a attrapé la gale aux mains, il est si étourdi que j'ose te recommander de bien vouloir veiller à ce qu'il se soigne énergiquement, car semblable chose doit être vite guérie. Je te signale qu'étant petit il a eu de l'eczéma aux doigts et un peu au poignet et que cela se ressemble beaucoup. Mais c'est plus tenace. Il y aurait peut-être lieu de le montrer au médecin. Je t'embrasse.

Pauline.

Carte de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM.

Paris, le 30 juin 1942

Ma chère petite Charlotte,

Me voici de retour de Lille où j'ai passé trois bonnes journées trop vite écoulées auprès de Pauline et de ses enfants de Lille ; Françoise était venue le dimanche avec ses deux aînés. Pauline semble aller très bien malgré son amaigrissement ; Odile une xx et souriante jeune fille s'activant au ménage et à la cuisine, le chant aux lèvres ; Colette charmante aussi, tous les autres prospères. Mais je reviens sans mes jolies aquarelles que j'avais eu l'imprudence d'emporter pour les faire admirer. Cela faisait tant de plaisir à Pauline de les garder ! Je ferai une nouvelle commande à Henriette. As-tu des nouvelles d'Abel ? Laurent est-il reçu ? Y a-t-il de nouveaux oreillons ? Emmanuel avait écrit à sa mère au sujet de ses mains : elle s'en tracasse et voudrait qu'il vît un docteur pour s'assurer que c'est bien ça et non de l'eczéma comme il en a déjà eu aux doigts. Il paraît que cela se ressemble. J'ai été très peinée d'apprendre la mort de Toinette B. qui a dû être emportée par une phtisie galopante. Henriette est-elle en France ? Et as-tu de bonnes nouvelles de tes jeunes ménages ? Jean s'occupe de mon laissez-passer et je reste jusqu'à nouvel ordre. Je pars pour le Mesnil le 9 avec une avant-garde : Marguerite-Jean, trois enfants Rivière et la bonne, d'autres groupes suivront ; nous aurons un groupe de famille de 21 voyageurs. Marie Paule est invitée chez les Jaspas et viendra avec un des groupes, et Pauline viendra sûrement aussi dans le courant de l'été. Je pense retourner dans le Gers en même temps que Marguerite Jean. Je vous embrasse de tout cœur. Ta mère qui t'aime.

G.R.

Séjour d'Henriette, Francis et Laurent TM en France



Henriette TM, ses cousins Boutan et Hubert Chenut se baignant dans le Gers. Juillet 1942.

Carte de Germaine Delattre à sa sœur Charlotte Rivière.

Paris, le 1^{er} juillet 1942

Ma chère Charlotte,

Que voilà donc longtemps que je n'ai rien de toi ! Nous avons su les malencontreux oreillons de Francis ! mais le bachot de Laurent ? et Abel ? On pense à lui plus que jamais. Tu imagines notre joie d'avoir enfin maman parmi nous, toujours alerte et entrain, tournant dans tout Paris et le métro à longueur de journée pour aller au Bon Marché, ou voir Anna, Mme Picard, tante Blanche, etc., etc. elle partira la semaine prochaine pour le Mesnil où je pense la rejoindre vers le 15 juillet. Elle me disait qu'on fabrique encore à Tunis des fauteuils en toile. Te serait-il possible de m'en commander et de m'en faire parvenir 2 pour remplacer dans ma petite maison les 2 victimes en cuir de l'été 40... ce serait toujours ça de reconstitué. Je te couvrirai de tes frais soit par maman soit par un chèque si tu le préfères (J'ai déjà remis à maman pour Marie-Rose une petite culotte destinée à Olivier, espérant qu'il entrera encore dedans !). Comme aussi pourrais-je encore avoir un sac de cuir que l'on trouve encore à « Prisunic » à 45 fr., car ici la pauvreté ne fait que croître. Voici Bernadette et Nicole parties pour la Suisse. Miriam est en plein dans ses examens, comme aussi Béatrice, André, et Marie-Jeanne, mais cette dernière a eu une bien fâcheuse mésaventure à la suite de son épreuve physique, une écorchure ayant provoqué de l'infection, aboutissant à une véritable opération en clinique. Son moral, par bonheur, reste inattaquable ! Sais-tu que Xnette Petit-Dutaillis vient de mourir de phtisie galopante. Nous espérons beaucoup voir Hélène et Jean ton gendre. Je t'embrasse bien.

Germaine.

La Provençière par Capestang, vendredi le 3 juillet 1942

Mon cher cousin,

Ma belle-sœur Jeanne Gosset nous communique votre lettre. Jeanne et Charles se sentent assez empêtrés (sans doute à cause de la santé de ma belle-sœur, encore convalescente de la congestion pulmonaire prise au cours d'un voyage à Paris) ; ils hésitent à se charger de deux invités supplémentaires. Marie-Thérèse et moi, nous vous proposons de recevoir vos deux jeunes gens ; non seulement ils ne nous gêneront en rien, mais en nous les adressant, vous serez sûrs de nous faire le plus grand plaisir.

Évidemment, ils manqueront un peu de jeunesse autour d'eux ; mais je suppose qu'ils trouveront quelques ressources entre eux ; ensuite il y aura mon fils Jacques qui fait sa médecine à Montpellier et qui passe naturellement ses vacances auprès de nous.

Notre fils aîné Georges, qui est juge d'instruction à Fontainebleau, ne viendra ici qu'en septembre. Quant à notre cadet Emmanuel, il est hélas ! prisonnier dans un camp du Brandebourg, à une trentaine de kilomètres au sud de Berlin. C'est lui que vous aviez accueilli si affectueusement il y a quelques années, lors d'une croisière qu'il faisait avec deux de ses cousins : Jean Gosset et Jean-Baptiste Dauchez, ce dernier devenu dominicain. Les dernières nouvelles reçues d'Emmanuel sont toujours les mêmes : bon moral et excellente santé.

Nous sentons ici les conséquences des restrictions, beaucoup plus que dans votre Afrique ; mais nous sommes encore très loin de souffrir de la faim et les agriculteurs s'en tirent avec l'élevage des cochons, la culture maraîchère, la basse-cour, les fruits, le lait, le vin ; c'est la revanche du paysan. Je puis donc vous affirmer que nos jeunes cousins ne seront pas sous-alimentés ; ils auront le grand air et la liberté campagnarde.

Quant à nous, c'est très volontiers que nous veillerons sur eux pendant deux bonnes semaines au mois d'août ; vous n'avez pas de scrupule à avoir.

Nous venons d'aller faire un petit séjour à la Planche, et nous restons dans l'admiration de tante Thérèse ; nonobstant son immobilité cruelle, et ses 93 ans, elle garde toute sa jeunesse de cœur et elle conserve toute la lucidité de sa belle intelligence. Nous avons fait une visite à Lissay, notre vice-doyenne est à peine moins admirable que sa cousine.

Veillez, mon cher cousin, partager avec votre chère femme, les sentiments affectueux de Marie-Thérèse unis aux miens, et soyez assurés du bonheur que nous éprouverions à vous rendre service ; nous sommes à votre disposition.

Votre tout dévoué, E.M. Perrot.

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte Rivière.

Vendredi soir 10 juillet 1942

Ma chère Charlotte,

[...] Et vite maintenant que je te rassure au sujet de ton mandat que j'avais trouvé au contraire bien généreux. Est-il possible que j'aie négligé de t'en remercier ? J'étais convaincue du contraire et demeure confondue de ma noire ingratitude. Ta générosité a arrondi le bénéfice de ma séance à 7200 fr., ce qui pour Lectoure est un résultat surprenant, aussi déjà je songe à la prochaine. En attendant, c'est la kermesse, qui se déroulera dimanche dans le décor bien connu de toi maintenant de la Pension, qui occupe toutes les cervelles à Lectoure. [...]

²⁴ Les Gosset, Perrot et Dauchez descendent d'Angélique Martin, sœur d'Antoine Martin le notaire, grand-père de Jean TM.

Et avec tout ça la coqueluche bat son plein et Roseline fait maintenant chorus avec ses frères. C'est égal je n'ai pas trop à me plaindre, les quintes pourraient être pire et plus nombreuses et la saison n'est pas mal choisie de nous débarrasser de cette ennuyeuse maladie qui n'a en tout cas nullement altéré jusqu'à présent la rondeur ni l'appétit de Roseline et d'Olivier. C'est naturellement Philippe qui en est le plus fatigué, il ne mange plus du tout et il avait ce soir 39° 2. Et t'avais-je dit aussi que Louis par cette bonne chaleur avait trouvé moyen d'attraper un refroidissement, avait fait de la « pleurite » et était resté 10 jours au lit avec de la fièvre ; il va mieux maintenant et recommence à se lever si bien que nous pouvons envisager de partir tous les six à Sarrau lundi prochain.

Je pense t'avoir dit également que Bernard, au bout de trois semaines, avait enfin appris qu'il était reçu à son fameux DEP (diplôme d'études primaires) avec 11 de ses petits camarades sur 22 présentés. Il va donc pouvoir entrer en cinquième en octobre et commencer le latin et l'allemand. [...]

En attendant je me réjouis grandement de recevoir à Sarrau dans très peu de jours Henriette, cette « Roger bontemps »²⁵ que je vais être si heureuse de revoir après si longtemps. Les enfants en sautent de joie aussi. Je lui ai bien vite écrit un petit mot ce matin chez Hélène pour lui dire que nous l'attendons dès qu'elle voudra. [...]

J'ai naturellement été effarée par la somme qu'il me faudra remettre à Henriette pour ce qu'elle m'apportera pour le quatuor, mais je t'approuve pleinement d'en avoir fait l'acquisition. On ne donne même plus de bons ici depuis des mois, et sans ticket les semelles de bois ne commencent qu'au 36 !

Je compatis à ta crise ancillaire et te souhaite surtout le prompt rétablissement de Jeanne si précieuse. Les Perrettes Courbe m'ont déjà écrit des lettres enchantées de Suisse où elles avouent elles-mêmes être « pourries » par leur marraine respectueuse. C'est d'ailleurs moi qui sers d'agent de liaison entre Fribourg et Paris. La correspondance ne pourrait se faire directement de Suisse en zone occupée.

Maman doit être actuellement au Mesnil avec Marguerite et un contingent Jean Rivière, et bien aise tout de même de n'avoir plus les fatigants trajets de métro à accomplir plusieurs fois par jour. C'est égal, elle paraissait ravie de ses allées et venues dans Paris et avait retrouvé avec bonheur son cher Bon Marché, me parlant des courses qu'elle y faisait comme si on était toujours au temps des « occasions » du vendredi. [...]

Je vous embrasse tous bien affectueusement sans oublier Jean. Ta vieille filleule.

Colette.

PS : j'ai appris avec beaucoup de peine la mort de Toinette Breton

Carte de Marguerite Lebel à sa sœur Charlotte Rivière.

Le Mesnil s/Blangy le 22 juillet 1942

Ma chère Charlotte,

J'ai eu grand plaisir à recevoir ici la carte et tes vœux. Merci mille fois aussi de la peine que tu t'es donnée pour mes tapis. J'ai déjà hâte de les voir ! Je serais ravi si tu pouvais m'acheter un sac pratique avec le reliquat. Merci également de la voyageuse petite boîte de saccharine qui sera la bienvenue à n'importe quelle saison. Pendant que tu rêves de glaciers, nous soupignons, nous, après des pays tropicaux, tant nous avons gelé ces derniers jours, pluie, brumes du Nord, vent froid. Hier, un rayon de soleil nous a permis de passer une bonne après-midi dans l'herbe des Chênaies où Germaine regarde pousser ses petits pois. Je repars demain à Paris retrouver Henry et les multiples soucis du ravitaillement, mais je pense que nous reviendrons encore ici quelques jours en août revoir maman que je laisse un peu solitaire avec Marielle, mais aussi l'espoir de la visite de Pauline en attendant les grands arrivages Bouts, Courbe, J.Rivière. On y espérait les Letourmy et voilà qu'il faut y renoncer, paraît-il ? Comme c'est dommage.

²⁵ Une « Roger bontemps » : Personne de belle humeur et qui vit sans aucune espèce de souci.

Félicitations à Laurent pour ses lauriers, lui et Francis vont-ils pouvoir venir un peu en France ? Puissent les événements nous permettre de nous retrouver dans les montagnes l'été prochain. Je vous embrasse tous.

M. Lebel.

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte Rivière.

Sarrau, dimanche 26 juillet 1942

Ma chère Charlotte,

Ta bonne lettre du 18 est venue en effet nous réjouir de compagnie Henriette et moi. Mais tu me demandes de remonter le cours des événements jusqu'à la kermesse de Lectoure, jamais je n'en aurai le courage tellement elle me paraît déjà noyée dans la nuit des temps [...]

Mais parlons plutôt maintenant d'un événement plus neuf et plus digne pour toi d'intérêt : l'arrivée d'Henriette mardi soir, que j'ai trouvée inchangée depuis trois ans, sinon plus blonde plus fraîche et plus éblouissante encore. Nous passons ensemble de biens bons moments tu l'imagines, l'on se retrouve comme si l'on s'était vues la veille. Nous bavardons indéfiniment ensemble le soir au clair de lune sur la terrasse du Nord, ou balayons, cuisinons, vaissellons de conserve en devisant gaiement ou en chantant... et loin de la TSF démoralisatrice, des journaux qui ne parviennent pas à Sarrau, nos journées s'écoulent dans la plus parfaite insouciance. [...]

Je suis restée confondue et ravie par la quantité des provisions qu'elle a déversées sur nous et je me demande alors sous quelle charge elle croulait en débarquant à Marseille, si elle s'est délestée d'autant chez Hélène. Tu n'imagines pas à quel point j'apprécie la graisse... et la saccharine (on n'en trouve plus en France depuis janvier) et les pâtes... et tout et tout, je ne sais pas lequel me paraît le plus inestimable et de tout mon cœur je te remercie de me faciliter une fois de plus ce toujours difficile problème du ravitaillement. [...]

Lundi 27 juillet

Je n'ai pu terminer hier ma lettre et je la continue au bord du Gers où nous sommes descendus avec Henriette pour la plus grande joie de nos cinq garnements qui barbotent avec délice à l'endroit même où naguère Abel, devant nos yeux épouvantés t'en souviens-tu ? plongea dans un Gers bouillonnant prêt à déborder, transformé en torrent furieux, lequel Gers est réduit aujourd'hui à un ruisseau que l'on peut presque à certains endroits traverser à pied sec. Nous ferons peut-être trempette avec les enfants tout à l'heure Henriette et moi, avec la possibilité de prendre tout au plus un bain de siège. Bernard et Olivier sont toujours autant dans leur élément dans l'eau et Philippe et Roseline toujours timorés et très circonspects. Nous nous sommes établi Henriette et moi à l'ombre délicieuse d'un petit bosquet dominant sur la berge la rivière de quelques mètres et nous nous trouvons idéalement bien.

Sais-tu que ta fille trouve son séjour à Sarrau épuisant ; d'abord toute la matinée je l'accable de besognes ménagères et dès que nous sortons dans ces pays, il faut toujours aller par monts et par vaux, il faut peiner, suer et souffler, par des chemins rocailleux, abrupts, montagnards... les descentes où il faut se retenir fatiguent Henriette autant que les montées, et elle m'a déclaré d'ailleurs qu'elle pensait ne trouver le repos qu'à son retour à Radès. Pour moi il y a longtemps que je n'espère plus de repos qu'au Ciel ! [...]

Les enfants poussent des cris de putois pour nous inviter à nous baigner avec eux, alors j'arrête ma lettre en vous embrassant tous de tout mon cœur. Bien entendu je garde Henriette jusqu'à l'arrivée le 4 août de Miriam, Béatrice, André ; à quelques jours près, ce serait trop vexant qu'elle les manque. Je vous réembrasse tous. Ta vieille filleule.

Colette.

PS : j'ai été bien émue naturellement aussi par la mort de Paul Wallon et surtout par le sort de cette pauvre Simone ayant perdu tous les siens. Moi aussi j'avais déjà fait dire une messe pour lui lorsqu'il était très malade et j'en refais dire une autre. Comme toi, je suis sûre que le Bon Dieu tiendra compte de la droiture de sa nature, de toutes ses épreuves et ses terribles souffrances.

Henriette TM en séjour à Lectoure.



Dominique Tommy-Martin - Radès - 1942.

Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.

Sarrau le 3 août 1942

Ma chère Maman,

Quelle joie en recevant au courrier de ce matin ton énorme lettre pleine de récits intéressants. Je me suis délectée dedans. Félicitations à Francis pour son premier prix ! Il faudra que j'apprenne sa chanson. J'aurais aussi été ravie de connaître Mlle Imbxx, est-elle pour longtemps en Tunisie ? et le jeune ménage y viendra-t-il ?

Tante Colette a dû te raconter que le portrait de la fiancée avait été exposé à Lectoure chez Rei Goull pendant l'exode, quelle coïncidence ! Félicitations aussi à Dominique pour son plongeon de 3 m, c'est un as, il a dépassé sa marraine. J'espère que les garçons n'ont pas transformé ma chambre en tripot et qu'ils ne touchent à rien ! et qu'ils ouvrent les fenêtres après leur passage. Je suis ravie de revoir Laurent et Francis dans quelques jours. Je comprends en effet qu'on les fasse voyager en 3^e, puisque sur mon bateau toutes les couchettes étaient occupées par des femmes et des enfants.

Ne sachant cela j'avais retenu trois places de 1^{re} comme papa me l'avait dit. La compagnie se débrouillera. Et puis j'espère encore que Papa et toi me permettrez de prolonger un petit peu mon séjour qui n'aurait pas duré deux mois, car ce sera le moment où Hélène aura le plus besoin de moi.

Je reste ici jusqu'à samedi prochain, car Miriam arrive demain (je vais à ses devants à Agen) et vendredi nous faisons un pèlerinage à 8 km d'ici à Notre-Dame d'Esclaux (à défaut de Lourdes) pour Abel et il n'y avait pas d'autre jour. Si ma lettre arrive à temps, vous pourrez vous unir à nous de loin et j'espère que la Sainte Vierge nous exaucera et que nous aurons de bonnes nouvelles de lui.

Ici Tante Colette et moi trimons de concert, sauf aujourd'hui où par malchance je me suis couchée ayant mal au ventre. Depuis deux jours la pompe qui nous alimentait en eau est à sec et il faut aller faire la corvée d'eau à une source en contrebas de Sarrau à environ 300 m.

Je couche dans la petite chambre bleue juste en face du haut de l'escalier, mais à partir de demain je coucherai avec Miriam dans la grande chambre bleue au-dessus du salon.

Tante Colette et moi chantons toute la journée des duos harmonieux de Delcroze, « chantons en travaillant » !

Le samedi matin nous allons faire le marché à Lectoure. J'ai déjà raconté à Marie-Rose que la première fois nous sommes revenues par Foissin où nous avons déjeuné. Avant-hier c'est à Abbat. J'ai été très heureuse de faire la connaissance des de La Peyrère, surtout monsieur qui est très sympathique, spirituel et tout à fait « vieille France ». J'ai visité et admiré le jardin et en particulier la vue que l'on a de la petite terrasse sous le marronnier. Tante Colette lui a demandé s'il t'enverrait ses vers, je crois qu'il y a de l'espoir.

Nous avons revu les Chenut, la petite Nell va mieux, sa sœur Monique est venue passer une journée à Sarrau. Nous sommes allés au Gers avec les enfants, ces derniers barbotent avec joie dans le filet d'eau boueuse et trouvent moyen de faire voguer une barque. Tante Colette et moi avons juste fait trempette à grand renfort de cris.

À part cela je n'ai pas revu les connaissances lectouroises, car la matinée suffit à peine à faire toutes les courses. Nous ne faisons guère de promenades à bicyclette, car je n'ai pas apporté la mienne et il faut emprunter celle de la gardienne ou d'Aimée, c'est un peu ennuyeux maintenant que l'on ne peut plus remplacer les pneus et les chemins sont mauvais. Cependant l'autre jour Tante Colette et moi étions parties pour Abbat que je ne connaissais pas encore. Tante Colette qui, lorsqu'elle ne transporte pas une panier grande comme une malle éprouve le besoin de traîner quelque chose, avait pris Philippe sur son porte-bagages. Au bout de 2 km, elle a crevé. Nous avons essayé de réparer dans une ferme, mais 500 m après le pneu était de nouveau à plat. Nous nous sommes résignées à revenir à Sarrau. Le brave papa Pedonnet, père du gardien, a passé une après-midi entière à essayer de le réparer en vain ! Tante Colette a dû prendre le train samedi matin pour l'amener au garagiste de Lectoure et elle a encore crevé en revenant d'Abbat, cette pauvre chambre à air n'en peut plus et il faut des mois pour en obtenir une autre, aussi l'on économise ses pneus autant que ses semelles.

J'ai fait deux aquarelles ici et j'espère en faire d'autres avant mon départ. Ce sont plutôt des souvenirs que des chefs d'œuvres.

Une lettre de Pascal ce matin annonce qu'il arrive le 15 août, il aurait bien pu venir plus tôt. Mais j'espère qu'il fera un tour à Toulon en repartant. Je regretterais trop de ne pas le voir. J'ai reçu une lettre de Jacques J.N, toujours le même brave type. J'espère aussi le voir, mais comment ? Il pourra peut-être venir en zone libre.

Le dessin de France m'a fait bien plaisir. Merci aussi à Charlot de sa lettre. J'ai déjà complètement oublié les noms des bateaux que je lui ai envoyés, d'ailleurs je crois que c'est à peu près tout. On retrouve toujours les mêmes et il manque les plus intéressants. Au revoir ma chère maman, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les chers tous qui me manquent bien et en particulier mon amour de filleul. Je le retrouverai sûrement changé en revenant. Comment va Marie-Rose, se fatigue-t-elle plus trop à Zriba ? Si elle voyait la vie que mène tante Colette, elle trouverait son fardeau léger. Je vous embrasse encore une fois. Ta fille qui t'aime beaucoup.

Henriette.

P.S. : Hélène a renvoyé le bateau de Francis que j'avais oublié. Tante Colette a été dans l'admiration et ravie, touchée etc., mais elle n'a pas le temps de le remercier tout de suite.

P.S. : T'ayant remis 800 fr. avant mon départ, puis-je considérer les 700 fr. de tante Colette comme m'appartenant ? Tu remercieras France et Dominique de leurs lettres, j'en suis d'autant plus touchée que je sais les efforts que ça leur coûte, mais ils devraient prendre des leçons d'écriture auprès de Roseline.

Lettre d'Henriette TM à ses parents.

Toulon, le 11 août 1942

Ma chère maman,
Mon cher papa,

J'ai reçu ce matin la lettre d'affaire de papa dont je le remercie bien. Les garçons doivent-ils comme à l'aller voyager en 3e ? Ne suffit-il pas d'écrire pour s'assurer que les places sont retenues ? En tout cas les garçons passant par Marseille en allant à Capestang pourraient s'occuper de cela.

Pour ce qui est de la Croix-Rouge, je suis prête à servir en cas de calamité publique. À ce propos Maman a-t-elle porté chez Prétot mon étiquette pour colis de prisonnier ?

Après tout ça je ne vous ai pas raconté la fin de mon séjour à Sarrau. Je m'apprêtais mardi matin à partir au devant de Miriam à Agen où elle devait passer la journée quand soudain, à 7 h 1/2 du matin, celle-ci fit son apparition à Sarrau sans crier gare, ayant trouvé une correspondance plus commode. Quelle joie de se revoir, elle est toujours aussi rondelette et volubile. Nous nous sommes installées dans la même

chambre pour pouvoir bavarder à notre aise. L'après-midi nous avons vu arriver Béatrice tout aussi replète et son frère André bien grandi. Aussi lorsque ces jeunes personnes ont essayé de nous apitoyer sur leur triste situation à Paris, je leur ai fermé la bouche d'un éclat de rire en leur faisant remarquer que moi, qui venais d'un pays soi-disant abondant, j'étais filiforme à côté d'elles.

L'après-midi je suis allée faire une aquarelle aux environs. Le lendemain les trois jeunes filles allaient à bicyclette à Lectoure faire quelques courses et nous nous arrêtâmes à Foissin au retour pour serrer Tatie sur notre cœur. Vendredi avait lieu le fameux pèlerinage à Notre-Dame d'Esclaux qui fut une journée merveilleuse. Réveillés à 6 h 1/4, nous partions à 7 h chargés de paniers et de couffins, Olivier suce-pouce en tête. Au bas du raidillon nous avons retrouvé Béatrice et André, et nous sommes partis à travers des petits raidillons verdoyants, surplombant de plus en plus le vaste paysage. Le temps était idéal, pas un nuage et pas de chaleur non plus. L'abbé Bétons devait être des nôtres pour nous dire la messe dans la chapelle d'Esclaux, mais malheureusement il nous fit défaut au dernier moment.



Notre-Dame d'Esclaux.

Le curé de Saint-Mézard (paroisse voisine d'Esclaux) prévenu de notre arrivée nous attendait sur le seuil de la chapelle et nous donna tout de suite la communion, ce qui nous permit de déjeuner avant d'assister ensuite à la messe de sa paroisse. Nous avons visité le joli et pittoresque petit village de St Mézard, erré en chantant sur les routes, puis redescendus dans le petit bois où se blottit la chapelle et là, en compagnie du brave curé (tout à fait sympathique et il nous fit un charmant accueil) nous avons fait le chemin de croix situé dans un ravissant petit bois de cyprès et de cèdres. Nous avons tous prié avec ardeur à l'intention d'Abel pour qui nous

faisions ce pèlerinage.

Puis nous nous installâmes à côté de la fontaine miraculeuse pour pique-niquer : sardines, œuf dur, salade de tomates et pommes de terre, flan au chocolat et pour finir une délicieuse tarte aux pommes que nous partageâmes avec le bon curé, ravi de toute cette jeune et joyeuse compagnie. On fit une courte sieste, chanta tout le répertoire de chansons et après une dernière visite au petit sanctuaire, notre troupe s'ébranlait pour le retour, enchantée de sa journée.

Le lendemain samedi, jour de notre départ et également journée lectouroise, nous nous embarquions tante Colette et moi par le train de 6 h 1/2, croulant sous des paniers de prunes que nous étions allés ramasser la veille et escortées de Philippe, retenant à grand-peine dans la descente la bicyclette de tante Colette toujours à plat malgré nos essais réitérés de réparation. À Lectoure nous nous installions à faire la confiture de prunes, assistions à la messe (j'eus enfin l'occasion de faire connaissance de l'abbé Bétons), les deux filles nous rejoignaient à bicyclette et nous avons passé la matinée dans la confiture. Tatie est venue déjeuner avec nous.

La bicyclette de tante Colette étant réparée, je suis repartie avec Miriam et Béatrice pour préparer nos bagages avant de redégringoler à la gare, tante Colette avait préparé le dîner de bonne heure. L'oncle Louis était dans un mauvais jour et l'on sentait tante Colette toute débâllée. Si bien que je partis toute triste alors que je me réjouissais de ce petit voyage à deux entre Castex et Agen. Nous voyageâmes de compagnie avec la bonne Lacapère qui nous fit bien rire. Dans le train nous pûmes trouver deux places côte à côte et étayées l'une contre l'autre, nous avons essayé de dormir.

À Marseille nous avons déjeuné au buffet de la gare, déposé nos valises à la consigne et assisté à la messe des Réformés. Après quoi nous nous sommes dirigées vers Notre-Dame de la Garde. Nous sommes courageusement montées dans le funiculaire vertigineux. Là-haut nous avons prié, admiré la vue magnifique et envoyé des cartes postales. Miriam semblait enchantée.

En descendant, nous avons vu le Vieux-Port puis nous sommes allées déjeuner à l'Amirauté, après quoi, tombant de sommeil, nous nous sommes échouées dans la gare en attendant notre train. C'est sommeillant à moitié et luttant avec énergie contre un sommeil accablant que nous fîmes le trajet jusqu'à Toulon. Sur le quai un groupe sympathique nous attendait : Jean et Gilles dans leurs uniformes éblouissants, Hélène et Francis. Ce fut une charmante soirée dans le petit nid, Gilles et Miriam ravis de se retrouver. Le lendemain nous retrouvions encore Gilles pour faire la promenade des douaniers. Nous nous baignâmes dans une merveilleuse petite crique où Francis plongea de 5 m du haut des rochers à pic, c'était merveilleux.

Mercredi 12 août 1942

Hier mardi nous sommes allés sans Hélène un peu fatiguée, à Saint-Mandrier de l'autre côté de la rade et nous avons traversé en petit bateau. Je termine aujourd'hui ma lettre sur la plage de La Londe. Le *Strasbourg* et plusieurs bateaux étaient mouillés ce matin dans la baie et nous nous étions embarqués à 7 h du matin dans le petit tortillard, espérant que Jean pourrait descendre du bord cet après-midi comme il nous l'avait dit, mais les bateaux viennent de lever l'ancre. C'est dommage, nous avons tout de même pris un bon bain et fait une jolie promenade.

J'ai laissé soit dans ma chambre, soit dans la bibliothèque deux livres au père Eberhart : « Pêcheurs d'homme » et un autre dont je ne me rappelle plus exactement le titre, peut-être « La Possession de soi » ou quelque chose de ce genre, en tout cas son nom doit être écrit dedans. J'ai demandé à Mimi Renoux de m'envoyer l'adresse du père Eberhart. Au cas où elle te l'enverrait à Radès, pourrais-tu renvoyer ces livres si cela ne te dérange pas trop et m'envoyer également l'adresse pour que je puisse écrire au père E. Merci

Bon anniversaire à Marie-Rose si elle est encore près de toi. Nous allons fêter ici le 15 août nos fêtes et anniversaires en commun. Au revoir, ma chère maman, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que papa et les enfants. Ta fille qui t'aime beaucoup.

Henriette.



Premier à gauche : Laurent TM.

Pèlerinage de la jeunesse de France à N.D du Puy.

15 août 1942

Photo annotée par Charlotte TM, sa mère :

« Laurent participa à ce pèlerinage. Il y porta le burnous rouge de spahis qui, avec un autre blanc et un bleu, portés par deux autres scouts, figurèrent le drapeau français à la procession du pèlerinage ».

Carte de Laurent TM à sa mère Charlotte TM

La Levade, Ardèche, le 6 août 1942

Ma chère Maman,

Après une traversée normale, nous avons débarqué à Marseille hier matin. Nous avons très convenablement déjeuné pour une vingtaine de francs. Au fond, le pain n'est pas si bon qu'on éprouve un grand besoin d'en manger ; quant au vin, c'est peut-être ce qui manque le plus. Pour le reste on en a en quantité très suffisante.

Nous avons pris le train ce matin à Marseille, nous sommes maintenant à 80 km du Puy où nous nous rendrons à pied. Le pays est agréable ; je vais tacher de vous envoyer de nombreuses cartes illustrées. Pour le moment, il est déjà 14 h 30, nous n'avons pas encore mangé et nous n'avons à peu près pas dormi depuis deux jours. Mon adresse au Puy est « Camp des pèlerins ; délégation tunisienne ».

J'espère que tout le monde se porte bien à Radès. J'écrirai à Hélène chez qui doit se trouver Francis que j'ai embarqué hier soir. Je t'embrasse bien fort ma chère maman. Ton fils affectionné.

L. Tommy-Martin.

Carte de Laurent TM à son père Jean TM.

Sainte Eulalie, Ardèche, le 8 août 1942

Mon cher Papa,

Maman a dû te dire, à ton retour, que monsieur Meinier m'avait donné 2 718 f pour mon voyage et celui de Francis. Nous sommes partis ayant respectivement en poche : lui, 200f ; moi, 600 f. Après les diverses dépenses du voyage, il me reste 470 f. Le voyage s'est effectué dans de bonnes conditions, malgré le dernier jour de mistral.

A Marseille, j'ai embarqué Francis pour Toulon, avec ses bagages. Je serai sans doute chez Hélène le 18 août ; je lui écrirai à ce sujet. Je vais écrire demain à Maman, je tacherai d'avoir plus de commodités qu'aujourd'hui.

Je suis assis sur un rocher et la Loire coule à mes pieds ; d'ici je peux voir le Gerbier des Joncs. Nous avons encore plus de 50 km avant de pouvoir nous arrêter au Puy. Nous faisons tous les matins une vingtaine de km.

Je t'enverrai d'autres détails sur cette vie de camp. Je t'embrasse bien fort. Ton fils affectionné.

L. Tommy-Martin.



Trajet suivi par le groupe scout de Laurent du 6 au 15 août 1942.

(carte annotée par Francis TM).



Eglise du Mesnil.

Les sœurs Rivière au Mesnil

Carte de Pauline Giard à sa sœur Charlotte TM.

Lille, le 6 août 1942

Ma chère Charlotte,

Je t'annonce aujourd'hui la bonne nouvelle des fiançailles d'Antoine avec Gabrielle Dervaux. Je suis heureuse de le voir enfin épanoui et heureux, je désirais si fort le voir surmonter ce qui avait été une véritable épreuve avec sa 1^{re} déception. Mais cette fois cela paraît vraiment heureux et ta nouvelle nièce est charmante et désire beaucoup connaître tous ses futurs oncles

et tantes, cousins et cousines. Son père, qu'elle a perdu malheureusement un an après la naissance des dernières filles, jumelles de 14 ans, avait une filature à Quesnoy-sur-Deûle ; sa mère est morte subitement il y a 6 ans, et c'est elle (qui a maintenant 25 ans) qui assurait depuis lors la direction de la maison et l'éducation de ses jeunes sœurs. L'aînée est mariée et a déjà 5 enfants ; l'aîné est prêtre. C'est une très sympathique famille et je souhaite que nous connaissions enfin, au plus tôt, tous nos nouveaux neveux et nièces. J'ai reçu ta bonne carte. Avec Maman j'ai tant parlé de toi. As-tu des nouvelles d'Abel ? Pauline.

Carte de Germaine Delattre à sa sœur Charlotte TM

La Mesnil, 12 août 1942

Ma chère Charlotte,

Nous continuons de nous délecter de la présence de Maman, cependant que Miriam doit jouir de tes filles à Toulon ! où l'a entraînée Henriette, lorsqu'elles se retrouvèrent à Sarrau. Tous ces chassés-croisés familiaux nous font encore plus regretter ton absence. La Maison-mère est actuellement peuplée du ménage Jean avec Marielle, de Maman, de Pauline avec Marie-Paule, et de Claude ; j'ai recueilli Henriette sous mon toit ce mois-ci. Cécile vient de passer quelques jours au Lieu Vannier avec Marie-Jeanne, recevant la charmante Jeanne TM, dont les sœurs Jacqueline et Odile sont invitées en septembre par Henriette, qui occupera à ce moment-là la Maison-mère ; ce soir, Cécile reviendra sous le giron maternel, laissant à Jacqueline et ses amies la maison des joyeuses réceptions. La semaine prochaine verra venir, je pense, le ménage Lebel. Il y a donc pas mal « d'animosité » dans notre Tara, mais peu d'enfants. Les 2 potaches retardataires, Claude et Tonio, s'activent à la démolition d'une mesure de la cour d'Alice, ce qui leur plaît infiniment mieux que leurs « devoirs de vacances ». Nous sommes très déçus de ne pas voir les Letourmy ! Je te remercie bien de t'occuper de mes désirs de fauteuils et sac ; ici aucun prix ne nous étonne. Mes compliments pour la vie musicale swing, ou non, de tes fils. Ici, figure-toi que je me suis emparée du violoncelle d'Hélène, ramassé en 40 par Me Richard dans le jardin du Manoir, sans pique, sans chevalet et l'archet délabré. Je l'ai reconstitué et m'applique à y travailler des gammes, entre mes cuisinages et bourrotages de toutes sortes... qui m'éreintent, tant je me sens peu faite pour toutes ces besognes ménagères. Que de fois nous évoquons Abel, dont j'avais recueilli l'album photo ! Baisers à tous. G.D.

Carte de Cécile Bouts à sa sœur Charlotte TM.

Le Mesnil par Blangy-le-château. 20 août 1942

Ma chère Charlotte,

Au milieu de notre réunion familiale, réduite cet été mais pourtant nombreuse encore puisque nous y sommes actuellement six frères et sœurs réunis autour de Maman, ma pensée va bien souvent vers toi et ta smala quelque peu dispersée en ce moment : Abel, à qui on pense tout spécialement ! Marie-Rose dont on aimerait tant connaître le mari et les deux gentils marmots. Hélène, dont on a peine à croire qu'elle sera bientôt mère de famille. Henriette, Laurent, Francis que l'on enrage de ne pouvoir voir alors qu'ils sont en France même. Enfin les sans-soucis qui ont dû, ainsi que France (plus sans-souci encore que ses frères paraît-il ?) se transformer tellement depuis trois ans. Bref, toute cette joyeuse bande du Manoir nous manque bien et cela m'afflige toujours autant de passer devant votre demeure vidée... Enfin nous nous estimons bien heureux quant à nous de pouvoir profiter du Mesnil toujours accueillant, paisible et reposant. Marguerite-Jean maîtresse de maison modèle, nous dispense, les sœurs et moi, de tous les soucis qu'implique cette fonction et cela paraît bon d'être affranchi de cette hantise quotidienne du

ravitaillement tout en étant admirablement ravitaillés ici ! Les « petites maisons » continuent d'être un but de promenade et un centre d'attraction. Mais Germaine n'arrive pas à se reposer dans la sienne tant elle y trouve à faire : un jour lessive, un jour conserves de légumes (son potager donne superbement cette année), un jour conserves de fruits... et cette semaine en plus, chargée de la partie musicale du mariage de 1re classe Bréavoine fils aîné, elle n'avait plus une minute à elle ! Pour comble elle souffre beaucoup des reins en ce moment, la pauvre, et elle appréhende déjà la rentrée et toutes les nouvelles occupations qui l'attendent avec son installation ! Chez Jacqueline comme toujours les joyeuses réceptions se succèdent. C'est nous qui avons inauguré sa petite maison cet été en y recevant pendant huit jours ta nièce Jeanne. Puis Jacqueline à peine arrivée de sa tournée en Bretagne, accueillait pour la renflouer un peu cette pauvre Germaine Thillaye à l'état de ruine ! Maintenant elle héberge ses amies « Zig » et Leclezio, venues faire chez elle une cure de beurre, crème, fromage et autres bonnes choses du cru. Nous voyons assez souvent Marie-Jo, toujours aussi bonne franquette, et qui semble très bien se faire à la vie pontéviscopaine. Marie-Jeanne s'est remise bravement au travail pour se représenter au bachot le mois prochain, ce qui ne l'empêche pas de reprendre ici des formes prospères (qui scandaliseraient Colette !) et de grimper encore aux arbres. Mille choses affectueuses à tous. Cécile.

Carte de Jacqueline Rivière à sa sœur Charlotte TM.

Le Mesnil, Lieu Vannier. 22 août 1942

Ma chère Charlotte,

J'ai été tout attendrie de recevoir ta carte datée du 25 juillet qui me souhaitait une bonne fête. Malgré qu'elle fut envoyée par avion, je ne l'ai touchée qu'en arrivant ici il y a une huitaine de jours. Comme je l'écrivais à Laurent, j'ai d'abord été me balader en Bretagne. J'y ai passé quelques jours auprès de Marthe, à Josselin, petite ville ravissante et pittoresque du Morbihan, où j'essayais de la consoler de l'absence de son mari actuellement en zone libre. Il travaille à la restauration des orgues de la cathédrale de Foix, cependant que Marthe travaillait aux orgues de la belle basilique de Josselin. Puis toujours accompagnée de Marthe et à travers des péripéties et des tortillards de trains invraisemblables, nous avons traversé le Morbihan pour aller voir notre brave Françoise Davion au Saint. De là j'ai laissé Marthe en Bretagne et j'ai rallié le Mesnil où j'habite mon Lieu Vannier. J'y ai d'abord reçu cette pauvre Germaine Thillaye, maigre, usée, démantibulée à faire peur. J'ai essayé de la requinquer un peu. En ce moment j'ai mes deux amies Leclésio et Ziegler avec qui je partage une vie des plus agreste et paisible. Les allées et venues entre le Lieu Vannier et la Maison-mère sont pleines de charme. Je souhaite et je désire avec tout mon cœur qu'un temps prochain rétablisse les relations avec le Manoir ! Nous vous évoquons sans cesse. La pauvre Colette m'écrit des cartes navrantes. Elle semble redouter pour Louis que Maman repasse par Lectoure. Alors ne pourrais-tu trouver pour Maman une occasion de réembarquement vers le 15 septembre ? Comme c'est triste... Je pense bien souvent aussi à Marie-Rose, au bonheur d'Hélène, à vous tous. Quelles nouvelles d'Abel dont nous parlons si souvent ? Je vous embrasse tous. Jacqueline.



La Maison-mère, « berceau » de la famille Rivière.

Navires et voiliers à Toulon

Lettre incomplète de Francis à sa mère Charlotte TM.

Toulon le 17 août 1942

Ma chère Maman,

Samedi 8 août, Jean m'a fait visiter le *Strasbourg*²⁶. Nous avons commencé par faire plusieurs kilomètres dans les arsenaux. Et nous sommes arrivés aux cuirassés, où un marin a sifflé tout le temps que nous

avons mis pour monter (tu n'as qu'à regarder dans « embarque garçon », tu verras ce qu'on dit sur ce point). Jean m'a tout d'abord montré sa cabine qui est relativement grande. Puis il m'a fait parcourir le bateau dans tous les sens, il serait trop long de te raconter tout ce que j'ai vu ; cependant je suis rentré dans un des hydravions du bord (quoique cela soit défendu). Tu diras à Charlot que sur tous les bateaux de guerre et par conséquent sur le *Strasbourg* aussi, la petite D.C.A a été doublée ou même triplée.

Après cette visite que je te raconterai avec de plus amples détails à mon retour, nous sommes revenus par les chantiers de réparations. Je suis passé à quelques mètres du Mogador ²⁷ en cale sèche. Tout son arrière avait disparu lors de sa mésaventure, à cause de l'explosion d'un 380 mm dans sa soute à grenades. Tu t'imagines de quelle qualité doit être un bateau comme ça pour ne pas couler. C'est d'ailleurs le plus rapide du monde.

Hier nous sommes allés en star ²⁸ durant toute la journée. Il y avait deux stars : dans l'un Hélène, Miriam, Jean et un de ses camarades, et dans l'autre Louis Revel, Henriette et moi. Louis Revel n'a pas son pareil dans la navigation à voile et comme il faut être deux pour diriger le bateau, je l'ai secondé tant bien que mal. La journée a été merveilleuse [manquent les pages suivantes].

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM.

Sarrau, mercredi 19 août

Ma chère Charlotte,

Une fois de plus j'ai admiré la rapidité avec laquelle ma dernière lettre t'était parvenue et j'ai été comme toujours ravie de recevoir la tienne du 13 hier soir au retour d'une troisième journée de confiture de prunes à Lectoure, qui était en même temps celle du retour de Miriam de son enchanté séjour toulonnais. Je n'avais pu choisir un autre jour pour confiturer à Lectoure (partant avec mon arrière-train de « vélo » de plus en plus chargé sur un pneu de plus en plus mourant) étant donné que c'était le seul où Aimée pouvait venir me remplacer à Sarrau, aussi avais-je délégué mon brave filleul Dédé à la gare de Castex hier matin à 8 h -1/4 pour fourrer Miriam dans son train, y mettre sa bicyclette et l'encourager à continuer jusqu'à Lectoure pour m'y rejoindre.

Nous avons donc confituré ensemble et déjeuné agréablement en tête-à-tête sous le cloître, sous le flot enthousiaste du récit que Miriam me fit des enchantements de Toulon. Le clou du séjour avait été une journée entière en « star », le dernier dimanche, passée entre le ciel brûlant et l'eau limpide dans laquelle,

²⁶ Le *Strasbourg* est un navire de ligne (cuirassé) qui échappa aux cuirassés britanniques à Mers el Kébir. Il fut sabordé à Toulon le 27 novembre 1942.

²⁷ Le contre-torpilleur *Mogador* fut touché par un obus britannique de 300 mm à Mers el Kébir le 3 juillet 1940.

²⁸ Le star est un voilier de régates.

du petit bateau, cette joyeuse jeunesse se livra à maints plongeurs. Mais tous les coups de soleil attrapés par Miriam ce jour-là, suivis d'une nuit inconfortable à 12 dans le même compartiment, ses récits volubiles, puis notre déjeuner, la terrassèrent soudain et elle dut s'étendre pour sommeiller un peu tandis que je mettais ma confiture en pots.

Enfin elle m'a raconté tant de choses agréables sur sa fugue à Toulon que je ne saurais te les résumer convenablement : l'accueil chaleureux du jeune ménage, le charme et la gaieté de leur petit intérieur, les balades quotidiennes sur toutes les plages près desquelles mouillait le *Strasbourg*, ce qui donnait chaque fois à Hélène, qui lui écrit deux lettres par jour, l'espoir d'une petite visite de son bien-aimé, les pique-niques, les bains incomparables agrémentés des plongeurs spectaculaires et acrobatiques de Francis, les soirées quotidiennes au restaurant parce qu'on ne savait pas quoi manger et qu'on avait la flemme de faire 2 h de queue pour obtenir trois tomates ou un peu de chicorée, les séances au cinéma aussi... la visite du *Strasbourg*... visite exceptionnelle accordée aux « dames » le jour de l'Assomption... bref aucun plaisir ne fut épargné. Miriam revit Gilles aussi, avant sa croisière pour la Corse, et Laurent non seulement moustachu, mais encore barbu, au retour de ce splendide rallye de tous les scouts routiers au Puy.

Mais ce qu'elle m'a dit aussi c'est qu'elle trouvait qu'Hélène s'agitait beaucoup pour une future jeune mère et qu'un peu plus de repos serait certainement plus favorable au moussaillon ou à la moussaillonne, et que Jean naturellement, si tendrement qu'il soit épris de sa roucouillante épouse, ne se rend pas compte du tout des précautions à prendre avant une naissance qui maintenant approche et encourage plutôt Hélène à se remuer qu'à se ménager. Alors peut-être, en tant que mère et future grand-mère, pourrais-tu donner dans l'intérêt du futur « petit prince » quelques sages conseils à sa future maman. Hélène ne le voit pas autrement naturellement que comme le plus beau des enfants des hommes, mais Miriam prétend (tenons compte bien sûr de son exagération) qu'au train qu'Hélène lui fait mener et au peu de place qui tient encore, ce ne sera qu'un chétif avorton. [...]

Depuis ma dernière lettre, tous les enfants Brezun sont arrivés tandis que leurs parents opèrent à Lyon leur déménagement. Les quatre petites filles modèles toujours impeccablement habillées pareil, inchangées, et l'amour bouclé que ce petit Yves ayant déjà des manières si distinguées et si raffinées que mon gros enfant nature Olivier en a été frappé et le soir même en me communiquant ses impressions sur son petit cousin, me disait : « il parle très bien Yves, il parle comme un jeune homme... il ne dit pas "quoi ?", il dit toujours "Comment ?". Il faut surtout l'entendre appeler "mes sœurs" qu'il fait tourner comme des totos et qu'il mène par le bout du nez.

Je reçois de fréquentes cartes du Mesnil où je me transporte souvent en pensée au milieu de la bonne réunion de famille ; et comme je pensais qu'au milieu de 7 de ses enfants, ce qui manquerait le plus à Maman c'est le courrier, je m'applique à écrire chaque jour au Mesnil, en dépit de quoi Maman dans chacune de ses cartes me dit "J'attends avec impatience de vos nouvelles !" Nous attendons Pascal ce soir ou demain, il ne nous a pas précisé exactement et sur ce je te quitte faute de place en t'embrassant de tout mon cœur et en te souhaitant de ne pas avoir trop chaud. Ronde de baisers à tous ceux qui sont encore près de toi.

Ta vieille filleule. Colette.

Mais ingrate que je suis d'oublier encore de te remercier des inappréciables provisions que Miriam m'a rapportées de ta part : nouilles, farine, c'est merveilleux et supplée bien à notre absence totale de légumes. Merci de tout mon cœur, comme aussi des sandales de France qu'Olivier a chaussées séance tenante.

Lettre incomplète de Francis TM à sa mère Charlotte TM.

Probablement Capestang chez les Perrot. Août 1942

... Nous faisons des promenades à bicyclette dans les environs avec Jacques et Monique. Et certains après-midi tels qu'hier, nous faisons des parties de croquet acharnées sur un terrain qui se trouve dans le parc et nous sommes souvent entourés par les ébats de nombreux écureuils qui font des acrobaties au-dessus de nos têtes.

Il y a ici un bassin dans le genre du bassin rond de Radès et qui comme ce dernier a vu bien des baignades familiales. Nous nous y sommes baignés l'autre jour et l'eau était bien meilleure que je ne le craignais. Ici on a à volonté raisin, prunes et poires, les Perrot ayant un grand potager. D'ailleurs les environs et la propriété même des Perrot sont entièrement couverts de vignes. L'oncle Perrot a d'ailleurs une assez grande cave.

Tu diras à Charlot s'il est de retour que, ne trouvant pas de carte postale du *Strasbourg*, j'en ai demandé une à Jean qui m'en a donnée une splendide. Il a d'ailleurs ajouté pour moi comme souvenir un joli insigne du *Dunkerque*.

Au revoir, ma chère maman, j'oubliais de te remercier de ta lettre du 20 qui m'a fait grand plaisir. Je t'embrasse bien fort. Ton fils qui t'aime beaucoup.

Francis.

PS : je n'ai pas revu mon camarade Mamata à Toulon, mais seulement son père, car lui était parti je ne me souviens plus trop où.

Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.

Porquerolles, le 25 août 1942

Ma chère Maman,

Quelques jours après la fugue de Miriam à Toulon, nous avons quitté la terre ferme pour cette île merveilleuse où Jean prend une permission de huit jours et je suis ravie de m'associer au jeune ménage pour vivre dans ce petit paradis terrestre.

Chaque jour nous nous baignons sur une nouvelle plage : l'eau est transparente et bleue et laisse voir un fond de sable fin ou de rochers, nous nous égarons dans des sentiers sous les pins, traversons des brousses qui embaument, on aperçoit à travers les pins des petites criques solitaires, ou bien on arrive soudain au sommet d'une falaise plongeant dans la mer scintillante, les chemins sont déserts et l'on pourrait se croire parfois sur une île déserte. Mais le petit port au-dessus duquel se dresse notre havre est plein d'animation : arrivée ou départ de l'unique petit bateau qui nous relie à la terre, déversant ou remontant un flot de horsains et de jeunes des chantiers qui ont un camp ici, mais surtout matin et soir vont et viennent stars et voiliers, petits avisos qui viennent mouiller quelques jours, yachts de la marine qui arrivent les voiles gonflées de vent et jettent l'ancre successivement dans toutes les baies de l'île, aujourd'hui nous avons un hydravion.

Dimanche dernier nous sommes allés à la messe dans la petite église, nous avons déjeuné en compagnie de Louis Revel dont le bateau mouillait depuis quelques jours dans les parages et hier, en canoë, nous sommes allés jusqu'à son bateau Jean et moi, lui dire bonjour et lui faire signer une carte que nous écrivions à sa femme Mirèse²⁹, cela faisait bien 5 km aller-retour et, manquant d'entraînement, nous étions plutôt fatigués en rentrant et surtout très affamés. La nourriture est bonne et assez abondante, mais le pain manque terriblement et je n'arrive jamais à être rassasiée.

²⁹ Mirèse est un prénom provençal, variante du prénom Mireille.

Dimanche soir aussi nous avons fait une tentative de sortie en bateau à voiles, mais il y avait trop de vent, il a fallu y renoncer. Nous avons bien fait, car le soir, le vent n'ayant pas mollifié, nous avons assisté à un petit naufrage sans gravité d'ailleurs. C'était une petite barque à voiles qui depuis un moment luttait contre le vent et n'arrivait pas à virer de bord pour rentrer au port. À la fin, le vent l'a prise par le travers et elle s'est couchée sur l'eau à environ 500 m du bord ; aussitôt des matelots sur le quai sautèrent dans une embarcation et partirent à leur secours. Les deux naufragés attendaient patiemment assis sur leur coque renversée. Inutile de dire que toute la population s'était ruée sur la jetée pour assister à cet événement. Cela nous a fait une petite distraction.

À ce propos je ne sais pas si je t'ai raconté la merveilleuse balade en star que nous avons faite le dimanche où Miriam était là : mer bleue, soleil éblouissant et voiles blanches glissant sur l'eau. J'ai tenu la barre un bon moment. Au large nous avons pris un coffre³⁰ et nous sommes baignés. C'était la première fois que je me baignais ainsi en pleine mer. Enfin cela a été une journée magnifique, et la veille aussi, où nous sommes montés sur le *Strasbourg*. J'aurais été navrée de quitter Toulon sans l'avoir visité. Nous sommes montés tout en haut de la tourelle, avons visité la passerelle du commandant, celle de l'amiral, la chapelle, le poste de Jean, petit réduit sombre au centre du bateau où s'entassaient, paraît-il, 20 hommes au milieu de tuyaux, manettes, cadres, cadrans, leviers, etc., etc. Je suis entrée dans une tourelle de canon, autre endroit où il faut également se contorsionner pour pouvoir pénétrer à grand-peine et où paraît-il manœuvraient trois hommes. Vu également le carré des officiers supérieurs et celui des subalternes et celui des midships (la décoration variant avec chacun), visités aussi, mais en catimini, les appartements luxueux de l'amiral, puis les postes d'équipage dans un autre genre ; pour finir, nous avons pris le thé dans le carré des officiers en gaie et sympathique compagnie.

Nous restons à Porquerolles jusqu'à samedi prochain. Les garçons passeront le 30 août en notre compagnie avant de s'embarquer ainsi que Gilles. Pour moi, comme je vous l'ai écrit, je compte rester encore quelques jours, car Hélène devient tout à fait poussive en dépit de son allure assez mince. Si la seule raison qui s'opposait à mon retour le 13 était le manque de place, rassurez-vous, j'en ai trouvé une très facilement, il n'y a eu qu'à la demander. S'il y avait une autre raison, je regrette d'avoir pris cette décision, mais j'ignore qu'elle peut être. Je te quitte ma chère maman en t'embrassant de tout mon cœur. Ta fille qui t'aime beaucoup.

Henriette.

³⁰ La manœuvre d'amarrage s'appelle une prise de coffre.



C'est « tragique » pour Pascal Giard

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte Rivière

Sarrau, mardi 1^{er} septembre 1942

Ma chère Charlotte,

Il me semble qu'il y a assez longtemps que je ne t'ai pas écrit, aussi cette date du 1^{er} septembre rappelant la naissance d'Abel (pour qui nous avons tous prié ce matin) m'invite à reprendre en ta faveur la plume aujourd'hui. Je ne sais plus jusqu'à quand il me faut remonter le cours des événements pour te continuer le récit de nos journées sarrausiennes à l'emploi du temps de plus en plus bourré, alors je vais reprendre par exemple au départ du brave Pascal mardi dernier.

Pascal a la mine toujours réjouie, masquant nous prétend-il une humeur sombre et mélancolique, un pauvre Pascal tout cafardeux de quitter Sarrau avec l'horrible perspective de son entrée à Centrale en novembre prochain qui lui apparaît comme un gouffre noir... il lui semble qu'après sa vie au grand air des montagnes, il ne pourra jamais se réadapter à l'atmosphère d'un amphi, qu'après ses travaux de forestage pendant deux ans son esprit ne saura plus jamais s'assimiler à ceux des « calculs différentiels » et que son estomac pas davantage ne saura se satisfaire de la portioncule de 275gr de pain alors que ses 600gr actuels lui suffisent à peine... Et puis ce que voit surtout avec douleur ce grand garçon de 23 ans au corps vigoureux et sain de cœur et d'esprit, c'est qu'il lui faut attendre trois ans au moins encore avant d'envisager l'espoir d'une situation et l'espoir plus doux encore de prendre femme. Bref depuis son départ mélancolique mardi dernier nous n'avons plus eu de lui signe de vie.

Mercredi Miriam s'en fut avec les grands de Grison pique-niquer à Mottes pour en rapporter la pièce substantielle (il y a un troupeau de moutons à Mottes) du festin digne des fastes d'avant-guerre, auquel nous étions conviés le lendemain pour fêter mes beaux-parents réunis. Mais cette pauvre Miriam imagine-toi, comme beaucoup, complètement sevrée de fruits depuis longtemps, ne s'est pas méfiée de ceux qu'elle a trouvés en surabondance ici cet été, et victime de leur malice elle fut condamnée ce fameux jeudi de festoyance grisonnaise à considérer des yeux seulement la succession des plats abondants et succulents qui défilèrent sur la table [...].

Ce soir arrivée de la feu-follette Marielle et du chevalier barbu Bertrand, arrivant par un train d'écolier. Béatrice est allée hier les cueillir à Montauban, mais tous trois ayant manqué ce matin leur correspondance à Agen y sont encore en carafe jusqu'à ce soir. Et demain matin nous aurons la joie de voir débarquer à son tour leur chère mère qui a fini par obtenir son laissez-passer. À Toulon, Porquerolles, le baromètre est toujours à beau fixe [...]

Miriam descendant à Grison faire une partie de tennis avec Guiguite, je lui confie ma lettre et termine en vous embrassant tous de tout cœur. Ta vieille filleule.

Colette.

Carte de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM.

Le Mesnil, 3 septembre 1942

Ma chère petite Charlotte,

C'est encore au Mesnil et atournées (*réexpédiées*) par Jean que je reçois tes cartes du 23 et du 26. Ici, c'est très compliqué d'envoyer par avion. Je pense bien à vous tous et nous ferons pour le mieux pour les meubles. J'ai cru bien faire en demandant à Simon de cueillir les poires, en en gardant une partie pour sa peine ; comme cela on ne les volera pas. Et j'en envoie aujourd'hui une petite caisse aux Letourmy. Peut-être Henriette sera-t-elle encore là pour en profiter. Jean m'engage à partir d'ici dès le 11 pour éviter la bousculade du samedi et il a déjà retenu ma place pour le 13 où je quitterai Paris. Marguerite-Jean a pu avoir son permis et doit être maintenant à Grison. J'espère pouvoir passer quelques semaines auprès de Colette, cela dépendra de l'état de Louis, avant de repasser la mer. Merci de vouloir bien encore m'accueillir cet hiver ; je serai bien heureuse et réconfortée de vous revoir après toutes ces nouvelles séparations. J'ai grand espoir que tu recevras des nouvelles d'Abel ce mois-ci. Je vous embrasse tous de tout cœur. Ta mère qui t'aime.

G.Rivière

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM.

Sarrau, lundi 7 septembre 1942

Ma chère Charlotte,

Nos deux dernières lettres se sont croisées et je n'ai pas reçu avec un plaisir moins vif que d'habitude celle que tu m'écrivis le 26 août où tu me parles du mal du pays de ce brave Emmanuel. Mais tous les enfants de famille nombreuse sont les mêmes et ne peuvent vivre longtemps loin de leur clan. Je t'assure que c'est un mal qui éprouve fortement Pascal dont la mine perpétuellement réjouie lorsqu'il est parmi nous s'allie mal pourtant à une âme nostalgique. Mais comme tu le dis pour Emmanuel, lorsque ses cousins contemporains l'entoureront de nouveau, que la vie scolaire aura repris son rythme, son humeur mélancolique retrouvera aussi son aplomb sans doute.

En t'écrivant le 1er septembre l'autre jour, j'avais bien pensé aussi que le lendemain était l'anniversaire du cher petit Michel et ce me fut une raison de plus pour l'invoquer et lui faire demander par les enfants de protéger tout particulièrement son grand frère dont l'anniversaire est si près du sien.

Je suis dans l'enchantement de l'annonce de colis que tu me fais et d'avance t'en remercie de tout mon cœur. Ce sont de beaucoup les pâtes et le couscous qui me paraissent le plus appréciable, crois-tu qu'en France on n'a pas pu toucher une pâte depuis plus de six mois et je vis encore avec reconnaissance ici sur celles qu'Henriette ta fille m'a apportées, étant donné la pénurie totale de légumes de notre potager desséché.

Je ne sais si dans ma dernière lettre je te parlais déjà de l'arrivée de la chère Madame Le Jean... (*Marguerite épouse de Jean Rivière*) qui, après une nuit de train, parcourut si allègrement à « vélo » les 30 km qui séparent Agen de Grison (pour lui épargner l'attente jusqu'au train du soir, son fils André avait été à ses devants avec deux bicyclettes), que je l'ai trouvée toute fraîche et dispose comme si elle sortait de son lit. Le lendemain jeudi je réceptionnais à Sarrau, ayant invité le trio Lapeyrère à déjeuner, puis le tout Grison à goûter c'est-à-dire que j'avais à satisfaire 30 appétits rendus naturellement de plus en plus gourmands par les restrictions et pour lesquels il ne fut pas de trop de confectionner 80 petits choux à la crème, deux vastes tartes aux pommes et moult petits gâteaux à la peau de lait. Pour déguster ces bonnes choses les grandes personnes n'eurent que la peine de s'asseoir sur des fauteuils disposés sur la pelouse Nord aux

beaux pins, mais tous les enfants de 6 à 21 ans durent gagner durement leur goûter. Miriam avait mis 3 h le matin à préparer une piste qu'une heure et demie durant l'après-midi ils suivirent en galopant à travers tous les chemins alentour, revenant sur leurs pas, s'embrouillant dans de fausses pistes, suant à grosses gouttes à travers champs, franchissant maints obstacles pour aboutir finalement au rond-point de Grison où les attendaient choux et tartes après un bain rafraîchissant. [...]

Dimanche nous retrouvâmes tous les Grisonnais à la messe de Saint-Martin et l'après-midi je gardais un pauvre Bernard tout dolent d'un gros clou à la jambe et d'un mal blanc au petit doigt de la main, lequel n'ayant pas l'air de prendre la tournure de guérir, je vais demain montrer au Dr à Lectoure. [...]

Maman m'a annoncé son arrivée pour lundi prochain et je me réjouis pour elle de tout le raisin dont elle va pouvoir se régaler et qu'elle apprécie fort, je crois. J'ai reçu deux lettres de Pascal déjà dont la deuxième datée de Villeneuve les Béziers où avec tous ses jeunes il est en train de faire les vendanges, trouvant cette petite ville incendiée par le soleil (ça le change des hauteurs humides de ses montagnes) dévorée par les mouches et les moustiques et ensevelie sous les immondices. Il reviendra peut-être une fois encore faire une petite apparition à Sarrau dans le courant de ce mois me dit-il, avant « d'affronter l'enfer de Paris »... Cette lettre ne t'arrivera guère avant Henriette, ravie, je pense, de son séjour à Toulon. Tu l'embrasseras bien fort de ma part ainsi que le reste de la joyeuse bande, comme je t'embrasse moi-même sans oublier le sympathique maître de maison. Ta vieille filleule.

Colette.

Le bateau de Francis continue de faire l'admiration des populations.

Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.

Toulon, le 9 septembre 1942

Ma chère Maman,

Quelle joie en recevant hier votre télégramme. J'espère que tu vas vite nous donner des détails et nous envoyer le texte complet du télégramme d'Abel. Quel soulagement aussi de le savoir dans le Tchad. Après les batailles qui ont eu lieu en Libye, on était vraiment angoissé et ce matin je suis allée à la messe en Action de grâces.

Mais en dehors de ce télégramme si réconfortant, nous ne recevons guère de nouvelles de Radès, alors que nous écrivons à chaque avion ; enfin je serai bientôt à Radès pour te relayer dans la correspondance.

Hélène a reçu hier une carte de Bonne-Maman lui annonçant un colis de poires du manoir. Vous en a-t-elle envoyées à vous aussi ? D'ailleurs, la journée d'hier a été féconde en heureux événements de toutes sortes.

Le matin, Jacqueline et moi nous rapportions de la gare à force de nos biceps et à la sueur de nos fronts un énorme cageot de 22 kg, envoyé par le bon oncle Perrot et qui se croisait avec un envoi de cigarettes fait par les Letourmy. Le cageot contenait des aubergines et des tomates. Il y en avait quelques-unes d'abîmées que nous avons tout de suite mangées.

Aujourd'hui nous mettons le reste à sécher au soleil sur la fenêtre. Et hier soir avec Hélène cette fois, j'allais chercher la valise d'enfant commandée aux Puisseux. Elle est très légère et pimpante, mais un peu camelote comme tout ce qui se fait maintenant. Il faudra bien l'entretenir pour qu'elle garde sa fraîcheur.

Nous avons donc depuis samedi Jacqueline Letourmy, douce et sérieuse comme Jean à qui elle ressemble, et active ménagère. Nous ne sommes guère sorties ces jours derniers, Hélène se ménageant un peu de peur de voir apparaître son moussaillon avant la date prévue, ce dont elle ne serait pas fort alarmée.

Samedi soir cependant nous sommes allés voir le sympathique ménage Jossot au Mourillon et en revenant nous avons dîné dans un petit restaurant en plein air au-dessus du port du Mourillon, c'était charmant.

Dimanche, nous avons eu la bonne surprise de retrouver à la messe Jean qui, étant de garde, était parti le matin jusqu'au lundi soir. Nous avons profité de cette occasion pour faire un bon petit déjeuner (un de ses camarades le remplaçait jusqu'à 3 heures).

C'est moi qui fais presque toute la cuisine chez Hélène, cela m'amuse beaucoup et je réussis fort bien les plats. J'aime beaucoup moins le ménage, heureusement qu'il n'y en a pas beaucoup et Jacqueline est là maintenant qui frotte et astique dans les coins.

Une de mes 3 vieilles et uniques chemises de nuit tombant en loques, j'ai taillé dedans des petites brassières que je couds avec amour, mais je ne les destine pas à Hélène qui est maintenant bien montée de ce côté-là. J'en ai déjà fini une pour mon filleul Olivier, ayant réussi à faire cette petite guimpe en soie rose sur laquelle Hélène aussi a fait quelques points.

J'irai à Marseille pour faire mes démarches. J'attends toujours les renseignements demandés aux garçons.

Nous avons toujours un temps merveilleux, sauf un gros orage lundi après-midi qui a rafraîchi l'atmosphère un peu lourde. Je suis partagée entre le regret de Toulon et la joie de retrouver Radès et toute la maisonnée.

Le point noir aussi est la perspective de ce voyage qui est une véritable corvée jusqu'au moment où je serai installée sur le bateau ; car j'espère que vous serez au bout et que tu auras oublié ton retour de l'année dernière où il n'y avait personne à tes devants, et que tu viendras sans rancune aux miens avec quelques garçons. Je vous embrasse tous de tout mon cœur. Ta fille affectionnée.

Henriette.

Carte de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM.

Le Mesnil, 10 septembre 1942

Ma chère petite Charlotte,

Voici la dernière fois cette année que je t'écris du Mesnil que je quitte avec regret. Je pars demain en compagnie de tes nièces Jacqueline et Odile. À Paris, outre Jean, les Lebel et Jacqueline, je vais retrouver Antoine et sa fiancée Gabrielle Dervaux. Tu ne m'as jamais répondu au sujet des meubles de la salle à manger ni si les J.N pouvaient les entreposer en attendant le Manoir. Pauline te cède le fauteuil Louis XIII, t'étant si reconnaissante de tout ce que vous faites pour Emmanuel. Je pense arriver lundi à Sarrau et rester quelques semaines auprès des Boutan. Si tu vas auprès des Letourmy vers le 15 octobre, à quelle époque retourneras-tu en Tunisie ? Je pourrais en profiter pour faire la traversée avec toi si tu veux bien. Mon laissez-passer me donne jusque vers la fin de novembre. Ou bien si ton mari fait un voyage en octobre ou novembre, repartir avec lui puisque vous voulez bien encore me recevoir cet hiver. Les Courbe, Delattre et Bouts restent ici jusque vers la fin du mois et recevront Élisabeth Dastarac et encore la visite de Jean, qui revient pour le repas des frères, mardi, d'Henry et de Jacqueline. J'ai envoyé lundi une deuxième petite caisse de poires du Manoir aux Letourmy. Je suis contente que Laurent et Francis aient pu se retrouver à Toulon avec Gilles et Pascal. Je vous embrasse tous de tout cœur. Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.



Pascal Giard dans son uniforme des chantiers de jeunesse - 1942.

Partage des meubles de la rue Gay Lussac.

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM.

Agen, samedi soir 10 septembre 1942

Ma chère Charlotte,

Les pressentiments maternels décidément ne trompent pas et c'est bel et bien d'une belle appendicite que Bernard vient d'être opéré ce matin. [...] Miriam a dû prendre en mon absence la queue des casseroles (hier j'avais fait en prévision une marmite d'au moins 10 l de soupe pour plusieurs jours), la fin de ses vacances va être plus austère que le début, j'avais aussi confié, hier soir en partant, Maman à Marguerite-Jean. [...]

Je pense que tu vas bientôt songer à préparer ton départ pour la France, Hélène doit commencer à ne plus pouvoir se tenir d'impatience de voir enfin apparaître ce bien-aimé moussaillon dont elle parle tant qu'on a déjà l'impression qu'il est déjà né depuis six mois au moins. J'espère que toute la bande là-bas se porte toujours à

merveille. Je vous embrasse tous de tout mon cœur, sans oublier mon souvenir bien affectueux au maître de maison. Ta vieille filleule.

Colette.

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM.

Sarrau, dimanche 13 septembre 1942

Ma chère Charlotte,

Je commence par t'exprimer toute ma joie à la nouvelle transmise par Henriette que tu venais de recevoir un nouveau télégramme d'Abel. Je vais écrire un petit mot au bon curé chapelain d'Esclaux qui s'était associé de si touchante façon à notre pèlerinage pour lui dire qu'il n'avait pas été vain. Tu vois, reste confiante. Ces longs silences sont durs, je ne le comprends que trop et tout l'inconnu, toute l'ignorance où tu restes sur les agissements de ton fils trop lointain, mais la Providence te le garde, tu en as la preuve de loin en loin, alors tâche de ne pas trop laisser l'angoisse pénétrer ton cœur dans les périodes de douloureux silence. Le Bon Dieu ne peut t'éprouver au-delà de ce que tu peux supporter.

Je pense que la lettre où tu me confiais justement en dernières lignes l'angoisse qui t'étreignait au sujet d'Abel a été écrite juste avant que tu ne reçoives la bienheureuse dépêche. Et depuis tu as du voir revenir Henriette qui va en avoir à te raconter sur son séjour à Toulon, qui semble n'être que suite de réjouissances et d'enchantements, pour jusqu'à ce que tu t'y embarques toi-même.

Je n'ai pu m'empêcher de rire de ce que tu me racontais au sujet du partage des meubles de la rue Gay-Lussac, car cela s'est passé pour moi exactement comme pour toi. Pendant 10 cartes de suite, maman m'a demandé d'exprimer mes désirs, je l'avais fait dès la première demande et mes désirs exprimés étaient d'ailleurs aussi réduits que modestes, mais il me fut répondu par la suite que d'autres déjà avaient mis la main dessus. Mais comme toi je trouve que cela est de peu d'importance et je me réjouis surtout à la pensée que je pourrais avoir tout de même sans doute l'aquarelle de la maison du Mesnil faite par Papa, ce qui me sera un double et précieux souvenir de Papa et du Mesnil.

Figure-toi que je me propose d'aller demain au-devant de Maman à Agen (où elle devrait rester de 10 h du matin à 6 h du soir avant de pouvoir poursuivre jusqu'à Castex), sans savoir encore si oui ou non

elle nous arrivera, car les dernières cartes reçues de Paris ou du Mesnil me laissent bien perplexe. Maman dans ses dernières cartes me parle de son départ du Mesnil, mais plus de son arrivée ici, et Jacqueline dans ses trois dernières cartes me dit que si Maman peut partir avec Henriette directement pour Tunis, aujourd'hui par conséquent, elle le fera peut-être. Or il me semble que si elle agit ainsi elle m'aurait envoyé un télégramme de Marseille, parce que la correspondance de la zone occupée met un temps de plus en plus long à parvenir. Et je dois bien t'avouer que, si douloureux que cela soit pour moi, il est indispensable pour la paix (encore bien relative !) de mon ménage, que je renonce à recevoir les miens pour un temps indéterminé. L'état de Louis de plus en plus neurasthénique l'exige [...] J'en arrive à souhaiter que Maman ne vienne pas si cela peut procurer un certain apaisement à Louis, car je sais que son état actuel ne me permettra absolument pas jouir de la présence de Maman [...]

Mardi dernier, le 8, j'ai dû transporter à Lectoure Bernard sur mon porte-bagages pour lui faire ouvrir par le docteur un panaris attrapé à la suite d'une brûlure infectée. Et puis en arrivant, j'ai été tout émue d'apprendre qu'on enterrait le jour même un camarade des enfants mort de l'opération de l'appendicite [...] Je vais écrire la suite de ma lettre à Henriette et je termine celle-ci en t'embrassant de tout mon cœur ainsi que toute la joyeuse bande, sans oublier le pater familias. Ta vieille filleule qui revit souvent avec attendrissement les bonnes journées d'avril.

Lettre de Colette Boutan à sa nièce Henriette TM, avec ajout de Miriam Courbe.

Sarrau, dimanche 13 septembre 1942

Ma chère Henriette,

[...] Inutile de te dire que toute la série des ravissantes photos a fait délirer Miriam de joie et elle se promet de faire pâlir d'envie toutes ses camarades de la Catho en leur exhibant. Je les ai beaucoup admirées aussi, et je te remercie vivement des deux qui me sont attribuées. Je trouve mon filleul Francis tout à fait beau garçon (au fait je lui souhaite un bon anniversaire [...]) Je vois d'après ta lettre que la vie à Toulon, à Porquerolles, continue d'être un rêve enchanteur et je pense que tu n'auras pas regretté d'être venue passer des vacances sur la terre des restrictions.

Ici l'estomac de Miriam s'est adapté maintenant aux débauches de raisin, pommes, poires et pêches et elle prend une tournure de plus en plus « ronde », ce qui lui fait pousser des glapissements de protestation lorsque je me risque à le lui dire. [...] Hier soir, coulant, suant à grosses gouttes, nous vîmes revenir notre brave Pascal qui a pu s'échapper 24 heures de l'Hérault où il vendange actuellement avec ses jeunes.³¹ Il était tout superbe dans la tenue réglementaire des chefs qu'il se décide à arborer la veille de sa libération. [...] J'espère que ton retour sur le sol africain ne tarira pas ta verve épistolaire à mon adresse, je m'y suis très agréablement habituée, alors dans l'espoir de ta prochaine épître je t'embrasse de tout mon cœur. Ta vieille tante.

Ma chère Henriette,

Rentrant bien tard de mon expédition à bicyclette, je n'ai pas le temps de t'en écrire bien long aujourd'hui ; mais je veux cependant te remercier des photos de Fourcadier qui ont autant fait ma joie que les premières, et que je trouve épatantes. Je serais ravie de les montrer à la zone occupée que je pense regagner dans 10 jours. J'ai vu hier sur Roseline une petite broche tunisienne, cadeau de ta maman. Si, comme tu semblais le dire, celle-ci a encore le reste d'argent provenant de l'achat du portefeuille de Claude, et si elle en trouve une pour ce prix-là, pourrait-elle ou pourrais-tu m'acheter une broche, et me l'envoyer ici avant le 22, ou après à Paris ? Cela me ferait bien plaisir. Excuse-moi de cette corvée et reçois mon plus tendre baiser. Miriam.

³¹ L'armistice du 22 juin 1940 ayant supprimé le service militaire obligatoire, les chantiers de jeunesse sont créés à la place, le 30 juillet 1940. Les jeunes hommes de la zone libre et de l'Afrique du nord française en âge (20 ans) d'accomplir leurs obligations militaires y sont incorporés pour un stage de six mois. Ils vivent en camps près de la nature, à la manière des scouts à la différence importante qu'ils ne sont pas volontaires, et ils accomplissent des travaux d'intérêt général, notamment forestiers.

Carte de Pauline Giard à sa sœur Charlotte TM.

Lille, 16 septembre 1942

Ma chère Charlotte,

Nous venons d'aller revoir encore une fois Maman avant son départ pour la zone libre ; nous, c'est-à-dire Thérèse et moi, Antoine et sa fiancée et nous avons retrouvé à Paris, Jean, les Lebel et Jacqueline, bien contents de nous revoir tous. Nous nous sommes même trouvés réunis dans l'appartement si triste et abandonné de la rue Gay-Lussac, qui, à cette occasion, semblait revivre et où nous avons tant de souvenirs. Les Sander ont rapporté jusqu'ici un de tes matelas du manoir, venu avec leurs bagages, tandis que les autres sont toujours garés au Coudret, prends-en donc note. Je suis contente de penser que Maman vous parlera bientôt de nous tous comme nous avons bien parlé de vous tous ensemble. Nous avons déjà ici les matinées et les soirées froides de l'automne. La rentrée du collège pour les jumeaux est déjà le 25 septembre. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Pauline.

Lettre de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM.

Sarrau, vendredi 18 septembre 1942

Ma chère petite Charlotte,

Ta lettre reçue ici dès le lendemain de mon arrivée m'a fait un bien grand plaisir et après la peine que j'avais ressentie à quitter une fois de plus mes enfants de la zone occupée, m'a donné un bien grand réconfort en me disant que tu m'attendais dès que je voudrais. Tu sais comme je suis heureuse d'être près de Colette et Louis m'a d'ailleurs fait un accueil des plus aimables ; mais je le sais très fatigué et dans ce cas on préfère souvent n'avoir aucun élément étranger. Aussi malgré tout le regret que j'aurais à quitter de nouveau Colette et ses enfants, je m'attarderai dans le Gers le moins possible, j'aime mieux me faire regretter que le contraire et j'irai vous retrouver à Toulon, le temps d'embrasser les Letourmy et leur rejeton, dès que tu me feras signe pour pouvoir retourner à Radès en même temps que toi. Si, ce que je ne crois pas, je jugeais ma présence à Lectoure inopportune, je tâcherais de partir plus vite, faisant seule la traversée, ou te demandant de me trouver une petite pension de famille à Toulon. En attendant, il fait ici un temps merveilleux ; les enfants des plus faciles passent leur temps dans les vignes, c'est le moment de la vendange, ou au Gers pour le bain ou la pêche. Bernard se plaint aujourd'hui de mal de ventre, mais c'est sans doute un petit refroidissement pris hier dans l'eau du Gers. Jean est arrivé hier prendre encore quelques jours de congé, et regagnera Paris peu de jours avant les siens, y compris Gilles qui aura ses vacances en octobre. Jean va donc avoir avec ses sœurs tous les ennuis et embarras de mon déménagement, il reste bien entendu que je t'ai réservé le fauteuil Louis XIII et le coffre du vestibule, la salle à manger, la grande bibliothèque de chêne, la garniture de cheminée de salon — bronzes de chez Susse — des « Mon Journal » en assez piteux état d'ailleurs, un de mes 20 albums de photos, l'album sur l'Afrique du Nord ; je demande à Jacqueline de te céder le portrait de Laurent ; enfin je fais de mon mieux je t'assure pour contenter tout le monde. Comme les meubles ne seront pas dispersés avant une dizaine de jours et resteront en grande partie à Paris en attendant de pouvoir être transportés en Normandie, tu peux encore faire des réclamations. L'armoire bretonne est demandée par les Jean Rivière, le piano par Jacqueline qui n'a pas grand-chose dans son lot ; mais si tu y tenais beaucoup, au piano, tu pourrais encore le lui demander.

Hélène m'a écrit qu'elle avait reçu le premier colis de poires en bon état ; j'espère que le deuxième lui sera arrivé de même. Ici nous nous régalaons en ce moment de raisin ; c'est le moment de la vendange et le raisin est donc doré et sucré plus que jamais. J'avais pu apporter à Colette du beurre du Mesnil, ce qui lui a fait bien plaisir. Jean arrivé à Grison hier pour une semaine, et arrivant du Mesnil où il était allé

pour le service et le repas des Charitants, nous a rapporté de bonnes nouvelles de tes sœurs ; Henriette est repartie dès dimanche à cause du prochain retour de ses petites filles de Suisse, mais Germaine et Cécile y restent jusqu'au 25 ou 26. Tu sais que Germaine va s'installer avec Tonio, qui est demi-pensionnaire à Sainte-Croix, dans un petit appartement au cinquième, au-dessus et à côté de celui des Courbe ; il a l'avantage de la proximité et aussi celui d'être chauffé la nuit, ce qui est bien appréciable. Tu me dis que Francette va aussi commencer la vie sérieuse cette année à Sion ; cela lui paraîtra peut-être un peu dur au début, mais elle y aura des amies dont la chère et gentille Nicole. Colette me réclame un peu de place pour t'écrire, je te quitte donc en vous embrassant tous de tout cœur. Ta mère qui t'aime.
G.Rivière

Je ne rajoute que quelques lignes à la lettre de Maman pour te redire ma joie des nouvelles d'Abel, comme je te le disais dans ma dernière lettre [j'ai reçu hier seulement ta carte interzone]. C'en est une d'Henriette ta fille qui m'a transmis cette bonne nouvelle. Je crois en effet que c'était la réponse directe de la Sainte Vierge. Secundo, je veux te dire ma reconnaissance émue pour le très appréciable colis de pâtes que tu as eu la bonté de m'envoyer... n'ayant pas un seul légume sur notre colline desséchée, je t'assure que nous apprécions joliment de pouvoir nous régaler d'un plat de nouilles de temps en temps. Et je suis bien contente de pouvoir confier la farine à Miriam qui l'apportera à sa mère. Elle sera très précieuse à Henriette ; comme je te le disais, nous nous sommes arrangés cette année, étant sur place, pour conserver du blé dont nous avons déjà fait moudre une petite partie. Après les panaris puis impétigo d'Olivier, voilà Bernard qui depuis ce matin se tortille de mal de ventre ; or comme les cas d'appendicite se multiplient [et 2 fois mortels] à Lectoure ces temps-ci, je préfère le montrer au docteur ; je préfère me déranger pour rien que de risquer de ne l'avoir pas fait assez tôt. Aussi allons-nous prendre le train ce soir Bernard et moi pour Lectoure, le porte-bagages étant trop secouant pour le cas présent. Tu sais que Pascal est revenu passer un dimanche [dimanche dernier] à Sarrau et nous l'avons raccompagné lundi matin jusqu'à Agen où nous allions Miriam et moi avec les trois garçons chercher Maman que nous avons trouvée toujours aussi jeune, fraîche et alerte. Nous attendons présentement la visite de Monsieur et Madame Le Jean [*les Jean Rivière*] sur la terrasse Nord et sous un ciel toujours incomparablement bleu. Je t'écrirai la prochaine fois une vraie lettre. Je vous embrasse tous et te remercie encore de tout mon cœur.

Ta vieille filleule Colette.

Retour des vacances

Carte de Pauline Giard à sa sœur Charlotte TM.

Lille, 20 septembre 1942

Ma chère Charlotte,

Je suis bien contente de recevoir directement de tes nouvelles et tu sais comme je pense à toi tous les jours dans la prière. Je fais prier les enfants pour que tu aies le plus tôt possible des nouvelles d'Abel. Je comprends bien ton angoisse, mais il y a eu tant de mouvements divers par là, qu'il y a eu sûrement de grandes perturbations dans les courriers. Je prie ton petit Michel du Ciel, dont c'est la fête bientôt, de prendre cela en main. Merci des nouvelles que tu me donnes d'Emmanuel. Je sais que tu es une vraie maman pour lui, et de te lire souvent me fait plaisir. Tu dois être contente d'avoir récupéré tes voyageurs de vacances. J'espère qu'Emmanuel ne s'est plus ressenti de son mal de gorge et ce nouveau petit séjour à Zriba a dû l'enchanter.



Miriam Courbe au Mesnil. Printemps 1943.

Je viens de préparer un paquet de vêtements pour lui.

Pauline.

Lettre de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM.

Sarrau, lundi 28 septembre 1942

Ma chère petite Charlotte,

Voici la dernière fois, cette année du moins, que je date ma lettre de Sarrau ; Louis, rentré hier soir d'Agen où il avait laissé Bernard très bien, a jugé préférable de rentrer dès ce soir à Lectoure où tout est plus facile pour bien des choses ; Colette nous y rejoindra demain ou mercredi selon la possibilité qu'elle aura de ramener Bernard en auto. Celui-ci s'était déjà levé hier, on lui a enlevé ses agrafes et il mange de bel appétit. Et puis le mauvais temps arrivé depuis huit jours n'incite guère à rester à la campagne. Hier matin, bravant le froid, la pluie, la boue collante et glissante, nous nous sommes rendus Miriam, les enfants et moi par des chemins montants et rocaillieux, à la messe au Castéra, et à pied par les mauvais chemins c'est une vraie expédition. Miriam partait presque aussitôt après le déjeuner, emportant force provisions de route, car elle est toute la journée dans le train, après une nuit à Agen. Et nous avons passé les enfants et moi le reste de l'après-midi à Grison auprès du feu allumé dans la serre, et profitant d'une éclaircie pour remonter. Ce matin c'était le départ de Marguerite-Jean, et à Versailles le bachot de Marie-Jeanne. Demain les Brézun qui s'installent à Lyon ; mercredi les enfants Rivière. Gilles a dû arriver ce matin à Paris pour des vacances d'un mois. J'espère le voir à Toulon avant mon départ pour la Tunisie. Et à propos de ce départ, merci mille fois des renseignements que tu me donnes, comme aussi de l'accueil que vous voulez bien me faire encore. Louis et Colette insistent très fort tous les deux pour que je passe le mois d'octobre à Lectoure ; tu sais que Colette devra subir une intervention pour remonter ses organes, mais ce ne sera pas avant le 5 novembre. Louis, cela ne t'étonnera pas, a déjà tout organisé jusqu'à Pâques. Cela lui fait du bien et il est tout à son affaire comme organisateur : dès maintenant et jusqu'à Pâques tout un jeu de femmes de journée de confiance et de tout repos, comme Aimée, Aurélie et Marceline, assureront les soins du ménage, de la cuisine et des enfants, qu'en plus une demoiselle viendra faire travailler le soir pendant le

séjour de Colette à la clinique, environ trois semaines. C'est une opération sans danger, mais qui demande ce temps de clinique, et ensuite Colette devra éviter au moins pendant quelques mois, un travail un peu fatigant. Et elle n'appréhende pas trop cette intervention, pensant au soulagement qu'elle en éprouvera.

Devant cette affectueuse insistance, et puisque l'opération n'aura pas lieu en octobre, je pense, donc rester presque tout ce mois à Lectoure et m'arranger pour repartir avec toi, en passant par Toulon, peut-être quelques jours ou seulement 24 heures, selon les circonstances, pour voir les Letourmy. Alors, si tu veux bien je compte sur toi pour retenir ma place sur le bateau en même temps que la tienne à ton retour en Tunisie. J'espère que les enfants de Marie-Rose sont bien remis maintenant et je suis contente de savoir que Laurent est mieux aussi ; je fais tous mes vœux pour son succès au bachot et celui de Francis. À propos d'Emmanuel, les Lebel m'ont confié 1000 fr. pour la première partie de ses frais scolaires ; ils t'enverront le reste ensuite et il est bien entendu que je prends à ma charge son abonnement au chemin de fer. Jean et tes sœurs s'occupent ces jours-ci du déménagement et feront tout pour le mieux. Mais quelle corvée pour eux ! À bientôt donc ma chère petite Charlotte. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants. Toutes mes amitiés à Jean et mon meilleur souvenir à Mesdames Giroud, Rousselon, Richard, Nicolas, Berchet, Lambert etc... Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.

Lettre de Colette Boutan à sa nièce Henriette TM.

Agen, lundi soir 28 septembre 1942

Ma chère Henriette,

[...] Je commence par compatir à la malchance de Laurent avec sa jaunisse, j'espère qu'il n'en a pas trop souffert, et que surtout son rétablissement sera assez rapide pour lui permettre de n'avoir pas la même déveine que mon pauvre filleul à la veille de son bachot. À tous deux je souhaite plein succès, car je suppose qu'ils ne vont pas tarder à être sur la sellette, l'un pour la philo l'autre pour la première partie. Quant au bon petit Daniel, je suis navrée de le savoir en proie au paludisme... j'espère aussi que ce ne sera qu'une légère atteinte... mais voilà des enfants qui, en effet, auront bien besoin d'aller respirer l'air de France l'été prochain.

Me voici donc pour ma part revenue depuis samedi au chevet de mon fiston, qui, après nous avoir donné une vive émotion, se remet comme un charme et se prépare avec bonheur à quitter demain la clinique. Le régisseur de mes beaux-parents va pouvoir le ramener dans sa camionnette et nous réintégrerons directement Lectoure, ton oncle Louis de son côté dirigera le convoi Sarrau-Lectoure après avoir calé dans une charrette à vaches : malles, pots de raisiné, pommes de terre, poules, lapins, etc.

La semaine dernière j'avais été refaire un petit tour de trois jours à Sarrau, laissant Bernard à la clinique entre les mains de son père, pour « plier » la maison et préparer tout pour la rentrée à Lectoure. Je fus accueillie tout d'abord par 34 bras accueillants des 17 Grisonnais et Sarrausiens venus avec un empressement touchant à mes devants. Maman et Miriam en particulier ne parurent pas fâchées de me voir réapparaître [...] Nous eûmes beaucoup à faire pendant ces trois jours et nous trouvâmes moyen d'y caser une grande réception de la jeunesse grisonnaise : les trois plus grands (Jacquot, Béatrice et André, Guiguite étant partie au chevet de sa grand-mère Brézun récemment opérée aussi) et les trois benjamines (Marielle, Chantal, Odile) vinrent déjeuner et les trois du milieu se joignirent à la bande pour le goûter. Ce fut une bonne journée ; pendant que les filles faisaient la vaisselle, les garçons coupèrent le bois (Jeannot qui part d'ailleurs aujourd'hui, se montrant toujours de plus en plus récalcitrant à cette besogne) et le brave Dédé ne manquait pas de venir passer de temps en temps son nez à la porte pour nous demander avec un sourire engageant où nous en étions de notre vaisselle. Puis nous offrîmes à Bonne Maman le spectacle de danses inédites pour toi sûrement et d'un effet charmant : « Sur la mer qui brame », la « Gigue » et la « Galette » et nous jouâmes enfin à moult jeux divertissants. Ce fut la dernière bonne réunion des vacances.

[...] Bernard aura été bien soigné dans cette clinique et nous n'y avons pas manqué de distractions. Hier soir c'était le passage de Miriam, qui retourne à Paris pour « héla, héla, plus revenir ». Il lui fallait passer la nuit à Agen, mais impossible de trouver une chambre dans aucun hôtel ; alors nous nous sommes entassées toutes les deux dans mon étroit lit de clinique, à côté de Bernard. Nous nous sommes ainsi tenues plus chaud et avons passé une dernière bonne soirée ensemble. Et aujourd'hui je suis allée trois fois à la gare, qui est par rapport à la clinique à peu près à l'autre bout de la ville ; une première fois pour accompagner au clair de lune Miriam (qui repart engraisée de 4 kg) au train de 6 h 22. Puis pour chercher à 10 h Mme Le Jean (*Marguerite-Jean*) qui repartait à son tour aujourd'hui par Bordeaux et la reconduire à son train de 5 h de l'après-midi. Ce fut donc encore pour moi une journée très distrayante. Nous déjeunâmes ensemble à un petit caboulot à 13 fr. que j'ai découvert et où l'on mange aussi bien que dans les palaces (!) à 30 fr.. Et demain j'aurai pour me distraire le matin le passage des Brézun, je retournerai donc une fois de plus à la gare. Mercredi malheureusement je ne serai plus là pour celui de Béatrice et ses frères et sœur qui reprennent ce jour-là leur train d'étudiants. Et ma foi il est temps que chacun réintègre la ville et ses occupations puisqu'il se met tout à coup à faire un temps infect auquel ce radieux été ne nous avait pas habitués. Je n'ai plus que la place de t'embrasser de tout mon cœur en te chargeant d'en faire autant à la ronde autour de toi, en commençant par tes parents. Je pense qu'Hélène ne doit plus se tenir d'impatience de voir apparaître son moussaillon. Ta vieille tante.

C.R. Boutan.

Lettre de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM.

Lecture, jeudi 1^{er} octobre 1942

Ma chère petite Charlotte,

J'ai reçu ensemble hier et ta lettre du 23 septembre passée par Sarrau et la carte du 27 de ton mari qui voudra bien trouver dans cette lettre tous mes remerciements et mes excuses pour le dérangement que je lui occasionne. Et je te confirme que j'ai bien l'intention de payer l'abonnement au chemin de fer d'Emmanuel et que Marguerite Lebel m'a confié pour vous 1300 fr., dont 1000 fr. pour les premiers frais d'éducation d'Emmanuel et 300 fr. pour des envois de farine, pâtes, etc. Cécile et Germaine m'ont aussi remis des petites sommes pour envois, Germaine en plus un sac, Cécile une ceinture : tu vas sans doute les apporter en France à ton prochain voyage ? Enfin j'ai pris note exacte de toutes ces sommes.

Nous sommes donc arrivés ici lundi soir, Louis, les enfants et moi, précédant de même pas 24 heures Colette et Bernard qui nous revenaient le mardi en auto, par chance. Dans la journée avait eu lieu le déchargement du char à vaches nous apportant avec nos valises une vraie arche de Noé : cage à poules, dindon, lapins et lapines, grand pot de grès rempli de cognac, de la farine, du blé, du pain, des œufs, du raisin, du lait, etc. Dès le matin, comme par un coup de baguette, le nouveau service s'inaugurait, mais Colette tant qu'elle est là tient à s'occuper elle-même des enfants et de bien des choses. Bernard est donc revenu, un peu pâlot encore, un peu fondu, mais en très bon état et avec un bel appétit. On le tient encore un peu au lit, mais il se lève une partie de la journée et descend pour les repas. Il ne reprendra pas ses classes avant trois semaines, sauf pour le latin, l'abbé Tournier tenant beaucoup à ce qu'il ne manque pas les débuts dont il s'occupe lui-même.

Miriam nous avait quittés à Sarrau dimanche, passant la nuit, faute de place dans les hôtels d'Agen, en partageant à la clinique l'étroit très bon petit lit de Colette, et celle-ci dès potron-minet l'accompagnant à la gare ; elle était munie d'amples provisions de route ne devant arriver à Paris qu'à 10 h du soir. J'étais quelque peu inquiète à son sujet, car son laissez-passer allemand n'était valable que jusqu'au 31 août, et elle avait prolongé, sur la courtoise invitation de Louis, pensant qu'un simple certificat de médecin, sous prétexte de gastro-entérite, suffisait. Enfin ne la voyant pas rappliquer le soir ni le lendemain, nous espérions qu'elle avait passé. Mais voilà qu'hier matin un coup de téléphone de M. Boutan nous apprend qu'on vient de recevoir une dépêche de Miriam en panne à Issoudun. « Si je ne suis pas rentrée vendredi,

prévenez mes parents ; irai attendre à Lectoure ». Et elle ne donne pas son adresse ! Mlle Courbe en panne à Issoudun, c'est un peu vague ! Et a-t-elle assez d'argent sur elle ? Les provisions si abondantes fussent-elles doivent être épuisées. Et ses parents qui doivent se tourmenter ne la voyant pas arriver au jour dit ! Les enfants Rivière qui ne repartaient eux qu'hier soir et par des trains d'écoliers et d'étudiants bien en règle, auront pu tout de même les avertir ce soir. Mais c'est bien ennuyeux.

Une autre chose moins tragique et que tes sœurs m'ont apprise ces jours-ci, c'est la vocation religieuse d'Élisabeth Dastarac. Elle leur a confié sa détermination à la suite d'une retraite, lorsqu'elle était au Mesnil ces jours-ci. Et elle veut entrer dans un couvent enseignant, étant toujours très attirée par les enfants. Marguerite Dastarac et Anne-Marie que j'avais vues au lunch du mariage de François J.N n'y avaient fait aucune allusion. Je la croyais plutôt candidate au mariage ! Et nous pensons maintenant au prochain événement qui va remplir de joie le cœur d'Hélène et de Jean. Penses-tu arriver avant ou après ? Et sait-on jamais au juste ! Préviens-nous bien vite.

Comme je te le disais, je pense pouvoir un peu prolonger mon séjour ici ce mois-ci, de façon à pouvoir faire la traversée en même temps que toi et je compte sur toi pour retenir ma couchette sur le bateau en même temps que la tienne. J'ai mes papiers en règle et je pense que cela ne souffrira aucune difficulté. Colette a la chambre retenue à la clinique pour le 5 novembre ; je puis donc et j'espère rester ici presque jusqu'à la fin du mois et passer quelques jours à Toulon pour embrasser le trio Letourmy, et t'attendre si Jean a pu me dénicher une chambre dans une maison ou pension de famille. J'ai reçu de Cécile pour emporter à Tunis :

135 fr. pour la ceinture et envois de colis de Germaine ; 200 fr. pour un sac de 45 fr. et envois de colis d'Henriette Courbe ; 50 fr. pour les étrennes de sa filleule, de Pauline ; 300 fr. pour envois ou divers pour Emmanuel des Lebel ; 1300 fr., dont 300 fr. pour envois.

J'ai pu récupérer mon livret de famille ce qui facilitera j'espère les inscriptions pour les envois de colis. Et me voilà déjà au bout de mon papier. Nous restons bien impatients des nouvelles de Miriam et nous pensons bien aussi à tous nos bacheliers sur la sellette : Laurent, Francis et Marie-Jeanne. Mes meilleurs souvenirs auprès de tes amies. Je vous embrasse tous de tout cœur et à bientôt. Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.

Derniers déménagements au Central Gay Lussac

Carte de Cécile Bouts à sa sœur Charlotte TM.

Versailles, 4 octobre 1942

Merci, ma chère Charlotte pour ta carte du 23 septembre qui m'a fait bien plaisir. Mes félicitations à l'heureuse Marie-Rose qui semble vouloir marcher sur tes traces et à qui je souhaite de conserver aussi la même bonne santé en dépit de tout le mal qu'elle doit avoir...



*Carte de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM
 Lourdes, le 8 octobre 1942.*

de combien de marmots sera-t-elle entourée quand nous la reverrons !! Quant à Hélène, je vois d'ici les états « d'impatience fébrile » où doit la mettre la proche venue de son n° 1. Pour celui-là aussi je forme d'avance toutes sortes de vœux ! J'ai été consternée d'apprendre, par une carte de Maman, la mort si imprévue du jeune Guérimaud. C'est affreux pour ses parents. Peut-être tes prochaines missives nous apporteront-elles quelques détails sur ce deuil navrant ? Je suis encore retournée cet après-midi rue Gay-Lussac où la famille continue de tenir ses assises (bien qu'il n'y ait plus guère de quoi s'asseoir) autour des dernières épaves à trier et classer avant la suprême dispersion. Je te laisse à penser les raffuts et quelquefois les trésors (maintenant que tout a de la valeur) que l'on ne cesse de découvrir, au milieu de la poussière innommable accumulée là depuis des années ! Enfin si navrant que soit ce spectacle, nous avons plaisir à nous y retrouver et aujourd'hui encore tout en rangeant et empaquetant, nous y faisons salon, les Lebel, J.Rivière, Henriette, Jacqueline, Germaine et moi, voire même Germaine Thillaye ! Demain c'est Germaine Delattre que j'irai aider un peu dans son emménagement qui la met complètement sur le flanc, la pauvre, avec toutes les difficultés inhérentes à la vie actuelle et à ses occupations. Gilles et Pascal, que je n'ai pas encore vus, lui ont déjà donné un bon coup de main hier et Tonio surtout lui est bien précieux. Marie-Jeanne n'aura que dans quelques jours les résultats de son écrit. Francis est-il content ? Dédé avait été reçu en juin comme une fleur... Mille choses affectueuses.

Cécile.

Carte de Pauline Giard à sa sœur Charlotte TM.

Lille, 6 octobre 1942

Ma chère Charlotte,

Comment vas-tu et comment vont tous les tiens ? La dernière carte d'Emmanuel nous dit Laurent malade. J'espère que tu n'es pas inquiète. Ne devait-il pas passer des examens à cette rentrée ? Donne-nous de ses nouvelles. Je pense toujours bien à toi. Et c'est bientôt aussi la naissance chez Hélène, Maman m'écrit qu'elle doit te retrouver à Toulon, pour retourner avec toi à Radès. Antoine fait le projet de se marier en novembre. Sa fiancée est tout à fait gentille et connaît déjà de nom et s'intéresse à tous les membres de la famille au loin. Je t'embrasse de tout mon cœur ma chère Charlotte.

Pauline.

Carte de Germaine Delattre à sa sœur Charlotte TM.

Paris, 30 bis rue de Paradis. 6 octobre 1942

Ma chère Charlotte,

Ta carte du 1er m'est arrivée dès hier où je poursuivais mon installation au cinquième étage de la rue de Paradis. Revenue depuis huit jours, je n'arrête pas de courir en démarches multiples, pour constituer tant bien que mal le cadre d'une vie nouvelle, où je m'initie au rôle de maîtresse de maison. Le Central Gay-Lussac qui offre un spectacle indescriptible est le lieu tous ces jours-ci de quasi « réunions de famille » ! J'en ai fait extirper mon barda samedi dernier alors que Tonio, encore en vacances, pouvait diriger la manœuvre et faire fonction de déménageur, car il est fort comme un Turc. Hier, Cécile a eu l'insigne dévouement de venir depuis le matin transformer le chaos de mes deux pièces où tout gisait pêle-mêle comme après un désastre, en un intérieur rangé. N'ayant pas encore le courant électrique qui me permettra de tout faire, y compris la cuisine à l'électricité, je suis réduite depuis mon arrivée à descendre « ma poêle » à frire chez Henriette pour y fricoter « notre manger ». J'avais espéré que l'évacuation de la rue Gay-Lussac m'eût fourni tous les ustensiles de cuisine ! nenni... mes sœurs s'étaient tout arraché d'avance et, prise de remords peut-être, Henriette m'abandonna la poêle qui arrivait en triple dans son intérieur tout monté. Enfin, je suis comme un jeune ménage qui s'installe, je m'assimile presque à Hélène ! ... et, en pensant à elle et au Manoir, je n'ose toucher aux rideaux et dessus de lit de la « chambre d'Abel » que j'avais pillée rue Gay-Lussac l'année dernière, en vue ici de la chambre de Tonio. Ce dernier reprenait son collège ce matin seulement. Les nouvelles d'Abel nous ont bien soulagés... mais alors ? encore quatre mois de silence ! Bon voyage vers Toulon ! Bienvenue au moussaillon. Je t'embrasse bien fort.

Germaine.

Carte de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM.

Lourdes, le 8 octobre 1942

Ma chère Charlotte,

Après 12 h 1/2 de trimballage tout hier dans un train de marchandises et une arrivée à Lourdes à la nuit, suivie de pérégrinations d'hôtel en hôtel bondés jusqu'à ce que nous en trouvions un qui puisse enfin nous héberger, nous accomplissons aujourd'hui Tatie, sa chouchoute et moi tous les rites d'un vrai pèlerinage et j'ai fait cette fois (pour Louis) l'acte de foi héroïque de me plonger dans la piscine... bon ! Est-il besoin de te dire que j'ai prié pour chacun de vous tous très particulièrement sans oublier les deux pitchounets Daniel et Olivier, ni le moussaillon à venir, ni surtout Abel que j'ai confié une fois de plus à la Sainte Vierge. C'est le pèlerinage du Rosaire et il y a une foule qui me surprend par ces temps difficiles. Demain nous recommencerons à brouetter vers Lectoure à partir de 6 h du matin. Je vous embrasse tous.

Colette Roselyne Tatie.



Une tradition familiale : les signaux lumineux (carnet de croquis de guerre de Charlotte TM).

Lecture, mardi 13 octobre 1942

Ma chère petite Charlotte,

Quelle joie de recevoir dimanche soir cette bienheureuse dépêche nous annonçant la bonne arrivée en ce monde du cher petit François (11/10/42). J'ai pensé tout de suite que tu avais dû recevoir cette bonne nouvelle avant ton départ de Radès. Et à ton arrivée à Toulon tu n'avais plus qu'à féliciter les parents radieux, te réjouir avec eux et admirer à ton aise ce nouveau petit-fils. Et nous avons bien hâte naturellement d'avoir des détails. Hélène n'a-t-elle pas été trop éprouvée ? Mais c'est le « mal joli » si vite oublié et elle doit être maintenant tout au bonheur de voir son fils, et je le souhaite vivement pour les deux de pouvoir le nourrir aussi abondamment que Marie-Rose. À quand le baptême ? Et qui remplacera le parrain ? Car je suppose que Laurent ne pourrait de nouveau se rendre à Toulon en ce moment où les études sont partout recommencées et où les voyages sont de plus en plus difficiles. J'ai bien hâte aussi de savoir son succès au bachot et celui de Francis.

Ici tout va bien, comme cela peut aller bien, bien entendu. Colette et Roseline sont revenues enthousiasmées de leur pèlerinage à Lourdes, mais samedi seulement au lieu de vendredi comme prévu. Il y avait de telles foules, avec si peu de trains, que l'accès même dans la gare leur avait été interdit malgré l'attente dans la nuit, et qu'elles ont dû attendre ou plutôt prolonger de toute une journée leur pèlerinage pour aller ensuite coucher à Tarbes et y reprendre avant l'aube le train brouette que tu connais et qui les ramenait vers 4 h de l'après-midi au bas de la côte. Mais Colette n'a pas regretté ce retard qui lui a permis d'assister encore à de très belles cérémonies pour la clôture de ce pèlerinage du Rosaire.

Nous avons de bonnes nouvelles de Paris : Jean et tes sœurs finissaient d'effectuer mon déménagement, ce qui était l'occasion de fréquentes réunions rue Gay-Lussac où il s'agissait de trier, de ranger, d'empaqueter tant de vieux souvenirs. Enfin tout cela sera fini, dispersé. C'est la vie... la fin de la vie. Gilles était encore à Paris et avait dû aller passer trois jours au Mesnil en compagnie de Béatrice et de Miriam, et Pascal était enfin à Centrale. Son adresse rue de Citeaux dans le 12^e, me fait croire qu'il a pu être logé dans la maison des Centraux. Marguerite L. avait reçu la visite de Louise Guibert lui disant qu'Hervé allait faire son camp de jeunesse ; elle désirait le voir aller à Tabarka, mais elle a dû t'en aviser.

Je me prépare donc à aller vous retrouver bientôt si Jean a pu me dénicher à Toulon, et pas trop loin du Bon Accueil, une pension de famille où je pourrais attendre la date de ton retour pour faire la traversée avec toi, ce que je préfère de beaucoup à la faire toute seule. J'attends donc une réponse de Jean L. pour pouvoir fixer la date de mon arrivée dans les environs du 25. Ensuite Colette devra suivre je ne sais quel traitement préliminaire avant son entrée dans la clinique où la chambre est retenue pour le 5 novembre, et Louis préférera sans doute être tranquille et diriger tout sans personne étrangère dans la maison.

As-tu su que Louise Rousselon avait dû aussi se faire raccommode ? Tes sœurs ont été la voir dans sa clinique où elle se remettait parfaitement d'ailleurs. Et j'espère que ce sera aussi pour Colette un vrai repos. Depuis notre retour à Lecture d'ailleurs, Louis a tout organisé pour qu'elle ne se fatigue plus et elle est bien plus secondée avec ses trois femmes de journée, de toute confiance, qui assurent au moins 9 h de travail par jour. Et en son absence, une personne viendra en fin de journée surveiller les devoirs des enfants. Et en attendant elle a très bonne mine, bon appétit et s'active toujours beaucoup. Louis n'a plus du tout de crises, mais cela ne signifie rien, paraît-il. Je le trouve cependant mieux et mangeant davantage. Philippe a l'air de mieux travailler cette année ; le bon gros Suce-pouce est tout fier d'être avec des garçons et met beaucoup de bonne volonté à ses devoirs et à ses leçons ; Roseline a toujours la même ardeur et le même amour pour sa Pension. Je ne parle pas de Bernard qui n'a encore en ce moment que le latin et l'allemand, mais qui s'y intéresse comme à tout son travail habituel. À bientôt donc maintenant, je vous embrasse tous de tout cœur. Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.

Colette reçoit à l'instant la lettre d'Henriette, du 6. Nous sommes très vexées de l'échec à l'oral de ce pauvre Francis : c'est une vraie malchance ! Enfin il a encore du temps devant lui et son succès n'en sera que plus brillant l'été prochain.

Lettre de Francis TM à sa mère Charlotte TM.

Radès, samedi 17 octobre 1942

Ma chère Maman,

Tu dois déjà être à Toulon en ce moment. J'espère que le froid ne s'y fait pas trop sentir ; car ici le beau temps est parti avec toi, et il ne faut plus penser à prendre aucun bain, même dans le bassin. Henriette a reçu ce matin ta lettre de Philippeville et nous avons ainsi appris que tu avais reçu nos signaux de glace ce qui d'ailleurs était évident étant donné que nous avons vu les tiens émis par une glace bien plus petite. Les ouvriers de la fosse étaient montés sur la terrasse et s'esclaffaient à chaque éclat que nous recevions du bateau.

J'ai pris des photos de nos bateaux avec l'appareil d'Henriette. Je t'en envoie un exemplaire. Les bateaux y sont tout petits, mais nets, ce qui ne fut pas le cas d'autres photos. Jean reconnaîtra sûrement certains des bateaux. Ce sont de gauche à droite le *Richelieu*, le *Dunkerque*, le *Commandant Teste*, le *Duplex*, le *Colbert*, le *Foch*, *L'Algérie*, *La Marseillaise*, le *Duguay-Trouin* et *l'Émile Bertin* (à regarder à la loupe). Si tu peux me trouver à Toulon une photo du *Hardi*, je t'en serais reconnaissant ; car je n'avais pu le trouver pendant mon séjour là-bas. Ce soir je vais tenter de reprendre des photos de bateaux en appliquant sur l'appareil les verres de lunettes de Jeanne. J'ai calculé en effet que cela devrait rendre assez bien et permettrait de prendre le bateau de beaucoup plus près (50 cm) (car les verres de Jeanne sont très forts). Je t'enverrai les résultats s'ils sont bons.

Je ne t'ai pas dit que je suis rentré au lycée le lendemain de ton départ. Je ne m'y suis pas trouvé accablé de travail pour la bonne raison que je suis habitué à la première. Cependant je suis tombé sur un bon professeur et crois pouvoir faire une bonne année. Mardi dernier nous nous sommes fait piquer contre la typhoïde ; la réaction dans le bras étant, par la suite, assez forte, France en a pleuré toute la soirée et s'est payé une journée de congé le lendemain. Au revoir ma chère maman ; embrasse de ma part Hélène et Jean et félicite-les pour moi.

Je t'embrasse bien fort.

Francis.

P.S. : J'oubliais de te dire d'embrasser François pour qui j'ai d'autant plus d'estime qu'il a le même patron que moi. Dis à Hélène que je compte bien lui écrire bientôt.

Ajout d'Henriette : Accablée par mes besoins de mère de famille, je n'ai pas eu le temps d'écrire au dernier avion. Merci de ta lettre de Philippeville reçue ce matin. As-tu dit à Anne-Marie d'aller voir tante Guiguite ? J'ai laissé chez Hélène mon livre de messe d'été, contenant une image de Louise de Bettignies et une du père de Foucault. Si tu le trouves, renvoie-le-moi. Je vous embrasse tous de tout cœur. Ta fille affectionnée.

Henriette.

Naissance du Moussaillon

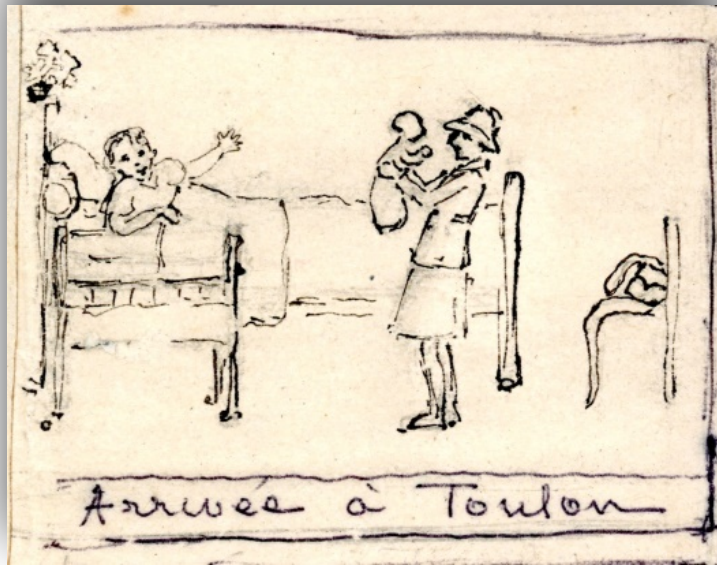
François Letourmy est né le 11 octobre 1942.

Lettre de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM.

Lecture, dimanche 18 octobre 1942

Ma chère petite Charlotte,

J'ai été bien contente de recevoir dès vendredi des nouvelles de ta traversée, mais partageant rétrospectivement l'impatience que tu devais avoir d'être ainsi retenue toute une journée à Marseille alors que tu étais si désireuse d'accourir au chevet



d'Hélène et de faire la connaissance de cette nouvelle petite merveille. Mais tu es arrivée encore à temps pour le baptême et pour trouver sans doute Hélène déjà toute requinquée. Je me réjouis bien d'aller vous retrouver dans quelques jours, malgré ce nouveau déchirement de quitter Colette et ses enfants, et je suis bien reconnaissante à Jean et à Hélène de m'avoir déniché cette pension de famille toute proche où je serai sûrement très bien et qui me permettra de vous voir souvent et de pouvoir rester à Toulon jusqu'à cette date du 12 que tu m'indiques pour notre départ ensemble.

J'ai reçu hier une bonne carte de Cécile me reparlant de ce malheureux déménagement qui a dû causer à tes frères et sœurs tant de fatigue et d'embarras, mais a été aussi un prétexte à nombreuses réunions familiales dans la poussière et les « tas » de toutes sortes, et qui doit être terminé maintenant « sans aucune chamaillerie, rassure-toi » m'écrit Henriette. J'étais bien tranquille à ce sujet, connaissant la bonne union qui règne entre vous et sachant bien que tel objet convoité par plusieurs serait cédé en toute bonne entente : le fameux fauteuil Louis XIII par exemple, ou l'une des armoires vitrées. Cécile avait reçu à déjeuner Pascal et Gilles, si heureux de se retrouver dans ce beau et mélancolique parc de Versailles qu'ils en ont manqué leur train de retour. Marie-Jeanne était admissible à son bachot, mais elle devait passer l'oral deux jours plus tard. Elle a tant travaillé pendant les vacances qu'elle mérite vraiment d'être reçue.

Ici Bernard est parfaitement remis et reprend toutes ses classes, ce dont il est ravi. Philippe travaille bien mieux ; il a comme maître un scoutmestre gentil et qui vient aussi présider à leur jour de « Cœurs Vaillants » le jeudi. Suce-pouce, qui commence tout de même à le sucer un peu moins est tout fier d'aller chez l'abbé Tournier avec ses frères, c'est d'ailleurs une vieille sœur de la Pension qui fait sa classe ; et Roseline a toujours le même amour de sa Pension. Comme je te le disais, tout a été prévu et organisé d'avance par Louis pendant le séjour de Colette à la clinique : Amélie pour le lever, la toilette, le coucher des enfants ; Marceline pour la cuisine et le déjeuner ; Aimée trois fois par semaine et en outre Mlle Pujoz qui a fait autrefois la classe chez l'abbé Tournier et qui vient d'être opérée d'un cancer au sein, la pauvre, viendra chaque fin d'après-midi pour les faire travailler. Colette est en très bonne forme pour subir ces différents accommodages et considère ce séjour en clinique, sachant ses enfants en si bonnes mains, comme une cure de retraite et de repos. Mais ce ne sera pas bien gai pour elle. Sa chambre est retenue pour le 5 novembre, après les vacances de la Toussaint.

Alors à bientôt maintenant ; merci de t'occuper du bateau ; je pense toujours partir d'ici le 26, l'après-midi, voyager de nuit et arriver à Toulon dans la matinée, mais je ne sais pas au juste l'heure. Pour simplifier mes bagages, Louis me prête une petite malle, de sorte que je n'aurai qu'une valise au lieu de trois à porter, et je pourrai m'en tirer toute seule à Toulon si cela ne t'était pas commode de venir au-devant de moi. Je connais le chemin du Bon Accueil ! Je t'écrirai encore d'ici là et tu me donneras l'adresse de la pension de famille. En attendant, je vous embrasse tous de tout cœur. Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.

Lecture, dimanche 18 octobre 1942

Ma chère Henriette,

C'est avec un vrai plaisir que j'ai reçu ta lettre du 6, et je profite d'un petit instant de liberté que j'ai aujourd'hui dimanche pour venir t'en remercier. J'espère que tes devoirs de maîtresse de maison actuels et ceux de répétitrice pour tous tes frères ne t'absorberont pourtant pas au point de paralyser complètement ta plume à mon adresse... Mais je vois qu'en effet la besogne ne te manquera pas avec tous tes frères so-disant retardés.

Inutile de te dire que nous nous sommes réjouis ici avec vous tous de la naissance de l'illustre moussaillon. Ta mère sera arrivée juste comme il fallait pour n'avoir pas à subir toutes les émotions de la naissance et trouver une jeune mère déjà fraîche et dispose, en extase je suppose devant la merveille des merveilles. Mais je trouve qu'Hélène était bien impatiente, car ce bon petit jeune homme est arrivé avec une ponctualité que je trouve au contraire admirable. Enfin voilà des jeunes parents au comble de leurs vœux et cela fait vraiment plaisir de constater que pour certains le bonheur déjà peut exister sur la terre sans que ce soit, je l'espère bien, au détriment de celui qui les attend au Ciel. Jean a eu la gentillesse de nous écrire pour nous donner quelques détails sous la dictée délirante d'Hélène. Tu sais sans doute déjà comme nous que ce petit mal élevé a fait son apparition d'une façon fort inconvenante, qu'il a mis en branle quatre sages-femmes et deux médecins accoucheurs, qu'il doit être brun comme un petit maure et que dès le lendemain de sa naissance ce jeune prodige adressait à ses parents de tendres sourires ! (J'avoue que pas un de mes 4 arriérés ne s'est livré à cette manifestation avant l'âge de deux mois).

Bonne-Maman se propose d'aller bientôt admirer ce nouvel arrière-petit-fils et nous quittera déjà le 26 pour ensuite s'embarquer avec ta mère pour la Tunisie. J'espère qu'elle n'attrapera pas d'ici là son inévitable rhume d'hiver ; jusqu'à présent le temps reste magnifique et notre cloître l'après-midi est une véritable serre, mais les matinées avec le décalage de 2 h sur le soleil sont vraiment fraîches pour ne pas dire froides.

Hé oui ! J'ai eu la joie de pouvoir aller jusqu'à Lourdes (ce qui ne m'était pas arrivé depuis quatre ans) avec la chère Tatïe et sa chouchoute, nous nous y sommes trouvées pour le pèlerinage du Rosaire dirigé par les Dominicains qui ne font pas mentir leur réputation de « frères prêcheurs » [...]

Bernard va tout à fait bien maintenant quoi qu'encore pâlot et fondu et reprend demain avec entrain le chemin de l'école, l'oisiveté commençait à lui peser et il ne savait plus que faire du matin jusqu'au soir. Olivier très fier d'aller « chez l'abbé Tournier » a un travail chaque soir qui lui paraît accablant et suce plus que jamais son pouce entre deux mots à écrire pour se donner du courage.

Nous avons su que Marie-Jeanne était admissible à son bac et se préparait avec crainte et tremblement à affronter l'oral. Pascal m'écrit qu'il étouffe à Paris et s'est plongé sans enthousiasme dans son cauchemar de l'école Centrale. [...]

Sur ce, je te souhaite bon courage ainsi qu'à tous tes élèves et je vous embrasse tous de tout mon cœur, sans oublier mon bien affectueux souvenir à l'heureux grand-père qui doit être bien fier de ses trois petits-fils. Ta vieille tante.

C.R. Boutan.

P.S. : Je n'ai jamais su ce qui était arrivé à Miriam pendant les 24 heures où elle est restée en panne à la ligne de démarcation.

Radès, dimanche soir (18 ?) octobre 1942

Chers tous,

Je tente de vous écrire au milieu du vacarme de la T.S.F et des beuglements des garçons. Je vous imagine dans le petit nid réintégré par Hélène en compagnie de son fils, entourant les deux héros et contemplant avec adoration le nouveau-né, à moins qu'il ne vous casse les oreilles de ses cris.

Depuis le télégramme de lundi matin, nous étions sans nouvelles de la naissance et de l'enfant, or hier matin, après avoir guetté chaque jour le courrier, chaque jour déçue davantage d'être sans nouvelle, j'ai trouvé dans la boîte une lettre de Jean à papa. Ce dernier ne rentre que dans deux jours et pas d'espoir d'autres lettres non plus avant ce délai. Je n'ai pas pu résister à la tentation et l'ai ouverte pour en savoir plus long sur mon neveu. J'espère que Jean me pardonnera. Je félicite Hélène pour son courage et surtout pour avoir supporté tant de monde autour d'elle. Mais combien pèse cet original ? Pensez un peu à notre impatience d'avoir des nouvelles et écrivez-nous vite. Je remercie encore maman de sa lettre arrivée hier qui nous a tous intéressés.

Ce matin au moment où nous sortions pour aller à la messe, nous avons vu arriver Jacques (TM), retour de son voyage dans le sud dont il paraissait enchanté. Il a vu Tozeur, a été conquis par Colette Lostos, il est reparti dès ce soir pour Bizerte, s'enfilant à la force de ses poings, de sa poitrine, de ses jambes et de sa lourde valise, dans un train qui démarra, laissant la moitié des gens sur le quai et portant une grappe humaine à chaque portière.

Nous avons joué au bridge, j'ai fait une tarte pour le dessert, allumé le bain pour tous ces messieurs, puis leur ai servi le thé cet après-midi. Je les ai emmenés se promener du côté du fort, tu peux voir ma chère maman que je remplis à la perfection mon rôle de maîtresse de maison. Je fais tous les soirs travailler les enfants, voltigeant d'une version latine à un problème, d'une leçon à une analyse, de 5 h à 7 h 1/2 du soir.

Hier matin je suis allée au ravitaillement en huile, car Jeanne n'avait touché qu'un demi-litre depuis le début du mois. J'en ai trouvé tout de suite chez Jourdan et suis revenue toute fière avec mes 5 l à la maison, ramenant le sourire sur les lèvres de Jeanne.

Passant hier devant le bar Marius, j'en ai vu surgir le jeune Crabières, cousin de Marie-Rose, en uniforme de Saint-cyrien, à la veille de son départ pour la France aujourd'hui. Je l'ai chargé de toutes mes amitiés pour Xavier Lamothe. Jeudi matin il y avait une messe Jeciste très sympathique, puis nous nous réunissions pour notre chorale qui a fort bien pris. Tous ces jours-ci j'ai pas mal vu Bernadette Lescuyer et Doudou Magronat qui est chez elle pour quelques jours et que j'ai retrouvé avec plaisir. Mardi dernier nous sommes tous allés nous faire piquer contre la typhoïde, le soir tous les enfants se tenaient l'épaule et marchaient contorsionnés. J'ai gardé Dominique et France à la maison le lendemain matin.

Depuis deux jours Francis essaie de photographier ses bateaux, il fait des expériences avec une loupe ou les lunettes de Jeanne. Que maman n'oublie pas mon livre de messe. Reçu une dépêche des Jeannin-Naltet qui retardent leur voyage. Je suis aux Beaux-Arts avec un jeune Catola, maman doit bien se rappeler M. Catola, camarade de Papa. Je vais tricoter des chaussettes à France avec une laine blanche que maman m'a laissée, car elle n'en a pas. J'ai rencontré Mme Roux qui nous donnera encore de la laine à filer. Tout le monde me charge de félicitations pour Hélène, entre autres Paule Olinet rencontrée l'autre jour dans la rue et qui a une petite fille de six mois. Au revoir chers tous, je vous embrasse bien fort, y compris le tout petit.

Henriette.

J'ai téléphoné lundi matin à Marie-Rose, mais elle n'a pas encore réagi.

Qu'Hélène demande à Marie-Thérèse Jacob la neuvaine à Saint François-Xavier qu'elle m'a promise. J'y tiens.

Lettre de Laurent TM à sa sœur et son beau-frère Letourmy.

Maxula — Radès le 18 octobre 1944

Ma chère Hélène, mon cher Jean,

C'est pour vous féliciter sincèrement de l'heureux avènement de votre premier garçon que je vous écris et ensuite pour vous exprimer toute la joie que j'ai ressentie en apprenant que j'étais le parrain d'un beau garçon qui, je le souhaite, fera plus tard la joie de ses parents comme l'orgueil de son parrain. [...] Je serais aussi heureux que vous remerciez de ma part l'aimable remplaçant qui a bien voulu prendre la place du parrain absent au cours de la cérémonie du baptême. (*Louis Revel, tué en 1944*).

Je vous envoie le plus cordial souvenir d'un frère qui ne demande rien tant qu'à vous être agréable et je vous prie de transmettre à Maman mes baisers les plus affectueux.

Laurent Tommy-Martin.

Lettre de Geneviève Rivière à sa fille Charlotte TM.

Lectoure, vendredi 23 octobre 1942

Ma chère petite Charlotte,

[...] Et je te remercie des renseignements que tu me donnes au sujet de cet hôtel, pension Colonna où je me trouverai sûrement très bien si près de vous. Et si je peux prendre pension pour mon repas de midi à la villa Bon Accueil, sans trop de dérangement pour vous, j'en serais bien ravie. Et si je ne suis guère cuisinière, je sais très bien mettre le couvert et essuyer la vaisselle ; mes doigts sont encore agiles et ne demandent qu'à être employés. Je suivrai aussi ton conseil au sujet du train à prendre pour Toulon où j'arriverai donc je pense vers 1 h de l'après-midi, ayant déjeuné ; merci de venir au-devant de moi à la gare. [...]

À mardi donc ma chère petite Charlotte vers 1 h ou 2 h de l'après-midi je pense. En attendant, je vous embrasse tous de tout cœur. Ta mère qui t'aime.

G. Rivière.



Maquettes et photos

À la mine de plomb d'Ain Allega, Charles TM offre à l'Amiral Estéva, Résident général en Tunisie, une maquette de la Galissonnière.

Au centre Jean TM, directeur de la mine. Sept 42.

Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.

Radès, le 22 octobre 1942

Ma chère Maman,

Je te renvoie par bateau un abondant courrier familial arrivé hier : une carte de tante Colette de Lourdes, cartes de tante Cécile, tante Germaine et tante Pauline. J'ai envoyé avec notre dernière étiquette un colis de dattes et Bokaor à Hélène, mais je l'ai porté sur le compte de Marie-Rose, parce que je voulais dans notre colis envoyer un pain d'épices (mais il n'était pas sec) et les étiquettes de Marie-Rose ne seront prêtes que demain. J'en reprendrai une à notre compte.

Les enfants continuent d'aller en classe et je les fais travailler le soir. Je ne chôme pas. France part le matin en compagnie de Marcelle Guillot et de la petite Vallon (de moi aussi, car depuis ton départ, je prends tous les matins le train avec les enfants). Monique Vallon est la sœur d'Yvette qu'Hélène connaît bien. Elle est en huitième et tout à fait du même acabit que France. Mme Vallon est très aimable et nous nous faisons des frais tous les matins sur le quai de la gare où elle accompagne sa fille. Elle avait exprimé le désir de venir te voir, mais je lui ai dit que tu étais en France. Elle connaît très bien les Lanternies. Un de ses fils qui était prisonnier avec l'un d'eux s'est évadé au bout de 12 tentatives !

J'ai fini de lire l'Épopée silencieuse. Tout à fait passionnant, surtout l'épisode du Jean Bart. J'ai reçu hier la lettre recommandée d'Hélène avec les photos, je la remercie bien, mais elle m'en a envoyé beaucoup trop ; enfin cela a fait la joie de Francis à qui j'ai donné toutes celles qui étaient en double. Je lis la Spiritualité de la Route, c'est vraiment très bien. Tu diras à Jean que je fais de la propagande pour le bouquin d'Hébert : « La culture virile » et qu'ayant une enquête sur le sport à la J.I.C, j'ai donné le titre de ce livre aux autres jicistes.

J'ai revendu quatre bouquins à Soliba pour 40 fr. Ce n'est pas beaucoup. Charlot va essayer d'en caser quelques-uns aux Maristes. Papa nous conseille de garder les autres plutôt que de les vendre au prix du papier : 18 sous le kilo !!! Avant hier, dernière piqûre contre la typhoïde, moins douloureuse que la première, aussi j'ai envoyé France en classe le lendemain matin. Elle a déjà 36 petites amies. Je lui ai demandé quelle était la plus gentille de la classe. Elle m'a répondu avec aplomb : « c'est moi ! » Mais à la maison elle est toujours la même, quoiqu'à table elle fasse des progrès dans la tenue. Le soir nous dînons quand Laurent rentre du lycée. C'est finalement la meilleure solution, car les autres ont le temps de finir leur travail avant et n'ont plus qu'à se mettre au lit après.

Au revoir ma chère maman je vous embrasse tous de tout mon cœur, ta fille qui t'aime beaucoup.

Henriette.

P.S. : je renvoie à Hélène la carte d'une de ses amies cheftaines, adressée à Mademoiselle Hélène TM, faire suivre.

Lettre de Francis TM à sa sœur Hélène Letourmy.

Radès, le 22 octobre 1942

Ma chère Hélène (et mon cher Jean),

J'ai pensé que, comme tu devais t'ennuyer peut-être un peu à force de te reposer, une lettre te ferait plaisir. Je suis actuellement au lycée Carnot. Et je suis pris tous les jours de la semaine de 8 h à 12 h, en étant libre tous les soirs. Cet horaire a l'avantage de ne me faire faire qu'un voyage aller et retour par jour au lieu de deux, tout en ayant le même travail, car inutile de te dire que tous les soirs je travaille à la maison plusieurs heures.

En allant au lycée, j'accompagne quelquefois France à Sion (en général c'est Henriette). Figure-toi qu'hier au moment où je la lâchais, devant la porte de Sion, elle me dit de venir la chercher à midi. Je la quittai donc en lui recommandant de rester juste derrière la porte à midi. Et lorsqu'à midi j'arrivai pour la prendre, j'ouvris la porte et ne vis pas France. Je cherchais pour voir si elle ne se trouvait pas dans le petit jardin ou dans le couloir d'entrée : personne. Alors pensant qu'elle était partie, je filais prendre mon train. Mais en arrivant à la maison, pas de France non plus. Cela devenait inquiétant (j'ai failli me faire mettre en bouillie par Henriette). Cependant on finit par conclure qu'elle avait dû être invitée chez une de ses petites camarades habitant Radès et dont la mère avait déjà parlé à Henriette d'une invitation probable. Mais brusquement, coup de téléphone ! C'était une sœur de Sion qui téléphonait, disant que France au bout d'une heure d'attente (11h45 à 12 h 45) avait fondu en larmes et qu'elle avait fini par déjeuner à Sion (du coup je crus qu'Henriette allait m'étrangler). On finit par comprendre que la sœur avait invité France à s'asseoir dans la grande salle d'entrée, car elle attendait depuis un quart d'heure étant donné que ses classes finissent à 11 h 45 et les miennes à 12 h. Enfin tout est fini maintenant et on a eu comme bénéfice dans l'histoire la part de viande de France à table.

Je vous envoie la dernière photo de notre *Richelieu* dont je suis fier, car ce n'est qu'après moult calculs de ma part que je suis arrivé à la prendre (ce n'est pas pour rien que j'ai fait un peu d'optique en première et si c'est ça qui m'a fait recalier à l'oral, mes connaissances sur ce point ne m'en servent pas moins, car je suis en train de faire de nouveaux essais avec d'autres lunettes).

Si vous voulez prendre une photo du *Strasbourg*, il suffit de prendre la recette, c'est simple comme bonjour :

- 1) Prendre les lunettes de Maman et prendre leur distance focale ; c'est-à-dire les mettre au soleil et mesurer la distance qui les sépare de leur ombre quand l'image qu'elles font au soleil est à son minimum de surface.
- 2) Appliquer un des verres sur l'objectif de l'appareil photographique et placer l'objet à une distance égale à celle obtenue plus haut.

3) Il ne reste plus qu'à faire Clic ! Attention aux tiges des lunettes.

Jean doit sûrement croire que je me moque de lui en lui expliquant des choses qu'il connaît mieux que moi. Je vous enverrai peut-être d'autres photos. Nous les avons prises hier avec trois lunettes différentes et nous en aurons demain les résultats. Il y a parmi elles deux photos du *Richelieu*, une du *Commandant Teste*, une du *Duplex*, une du *Hardi*, une du *Dunkerque*... enfin de tous nos bateaux.

Depuis quelque temps Papa est très pris par M. Le Rumeur son supérieur, et il reste souvent absent durant plusieurs jours. Dimanche dernier il y a eu une course de bicyclettes, où concouraient quelques grands champions tunisiens. Vincent Gracioso a brillé dans cette course en arrivant troisième à quelques secondes après les deux premiers. Les organisateurs avaient eu le bon esprit de faire l'arrivée en haut d'une côte, si bien que dans un peloton les coureurs se distançaient dans la côte et c'était toujours les plus forts qui l'emportaient. Il y a même eu une aventure assez comique : un coureur montait la côte à fond de train quand sa chaîne sauta. Son élan l'emporta tout de même, mais il ne put arriver qu'à quelques mètres de la ligne d'arrivée ; ne pouvant monter plus haut, il dut descendre de son vélo.

Au revoir, ma chère Hélène et mon cher Jean, embrassez Maman et François pour moi. Je vous embrasse de tout cœur.

Votre frère : Francis.

P.S. : Laurent me charge de vous dire que Mme Gandolfo voudrait bien qu'on lui rende son livre : « Les Saints en chandelle ». Excusez l'écriture, le stylo fait des ratés.

Lettre de France TM à sa mère Charlotte TM.

Radès, 25 octobre 1942

Ma chère Maman,

J'ai passé de bonnes années à Sion. (*jours ?*) Je reviens tout le temps avec Monique Valon qui est à Radès en ce moment. Je vais bientôt finir mon petit tricot. J'ai été malade ces temps-ci, j'ai eu de la fièvre la nuit, c'est à cause de la piqûre de la fièvre typhoïde. Au revoir ma chère Maman. Je t'embrasse bien fort ma chère Maman.

France.

Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.

Radès, le 28 octobre 1942

Ma chère Maman,

Francis t'a déjà raconté l'aventure arrivée à la pauvre France jeudi dernier, je ne sais si c'est l'émotion ou le contrecoup de sa dernière piqûre contre la typhoïde, mais pendant plusieurs jours elle a été fatiguée, avec une mine pitoyable et de la fièvre la nuit. Je l'ai gardée samedi à la maison et renvoyée lundi en classe. Et voilà que de nouveau elle a été oubliée. Marcelle Guillot prenant sa leçon de piano le lundi soir, j'avais chargé Vincent d'aller la chercher, mais ce grand nigaud a oublié.

Heureusement Madeleine Leclezio, qui était venue passer l'après-midi, prenait le premier train pour Tunis ; je l'ai chargée de galoper jusqu'à Sion prendre France pour la fourrer dans le premier train, il y avait 10 minutes de battement, mais cette brave Madeleine s'est bien acquittée de sa tâche et j'ai vu, dans la nuit noire, France débarquer du train avec sang-froid et le sourire aux lèvres, alors que depuis 2 h je me faisais de la bile pour elle. Elle commence à prendre l'habitude.

Ce matin je suis allée accrocher mes œuvres à l'exposition : le petit portrait de Daniel au pastel que j'ai terminé à la hâte dimanche, en croyant jusqu'à la dernière minute qu'il serait irrémédiablement gâché et qui, finalement, est très mignon ; et l'aquarelle du Revest.

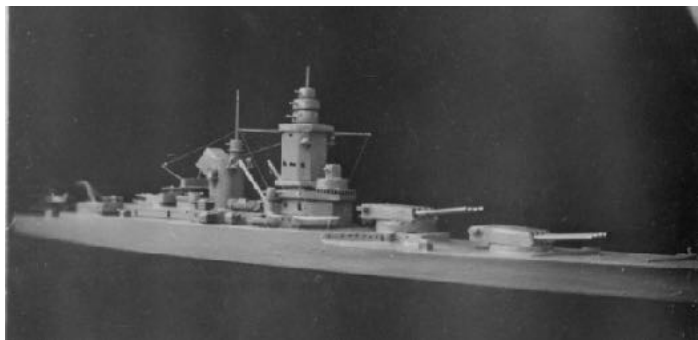
On m'avait réservé une place d'honneur entre mesdemoiselles Stoll et Laignelot qui exposent aussi des aquarelles et portraits d'enfants au pastel. J'aurais préféré un coin modeste au milieu de croûtes où mes produits auraient brillé tels des borgnes au milieu d'aveugles, plutôt que de servir de repoussoir. Mais finalement j'ai constaté que mes petits tableaux faisaient fort bonne figure et j'espère que l'exposition durera assez pour que tu puisses la voir. Le vernissage a lieu demain après-midi et c'est Papa qui présentera l'exposition aux officiels, peut-être au Résident lui-même. Je regrette un peu de n'avoir rien à vendre, ç'aurait été l'occasion ou jamais et d'un autre côté j'aurais craint le favoritisme. De toute façon j'évite la vexation de voir mes œuvres laissées-pour-compte. J'ai failli mettre dessous : fait partie de la collection personnelle de Melle. X...

J'ai reçu une lettre d'Anne-Marie, écrite dans le train avant de franchir la ligne. Je lui ai écrit une carte en lui disant aller voir tante Guiguite, ce qu'elle avait peut-être déjà fait.

N'oublie pas de me rapporter mon livre de messe Été et la petite blouse du marché aux puces. Madeleine Leclezio m'a dit qu'elle avait un tas d'affaires que lui avait envoyées sa sœur et qu'elle allait en revendre. Je vais m'y précipiter pour me renipper, sans quoi je me taillerai un manteau dans la redingote de Papa.

Dis à Hélène qu'elle est indigne, que la présence d'un enfant de 15 jours ne devrait pas lui faire oublier complètement une sœur qui lui est fidèle depuis bientôt 22 ans. Elle ne m'a pas adressé un mot depuis la naissance de son fils, même pas un petit merci ou un petit souvenir au bas d'une lettre. Je ne sais pas encore le poids de ce phénomène et c'est par tante Colette que j'ai le plus de détails sur lui. Nous avons reçu hier ta lettre et celle de Jean qui nous ont fait bien plaisir. Au revoir, ma chère maman, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que l'heureux trio. Ta fille qui t'aime beaucoup.

Henriette.



*"Maquette du Richelieu, faite par Charles, Emmanuel et moi".
FTM. photo FTM 1942.*



Maquette du Strasbourg.

La Saint Charles.

*Lettres de Charles et Dominique TM
à leur mère Charlotte TM*

Radès, le 29 octobre 1942

Ma chère Maman,

Je t'écris comme tu me l'avais dit pour te souhaiter une bonne fête. Cette lettre n'arrivera peut-être pas le jour de ta fête, mais peu importe. Tu as dû savoir que sitôt de retour à Radès, le jour de ton départ, ayant reçu le télégramme j'ai téléphoné à Mégrine pour que l'on prévienne Papa, mais n'en étant pas sûr, je suis allé à la Goulette pensant pouvoir te voir, j'ai vu le bateau me passer sous le nez, mais il n'y avait personne ! C'était Dominique qui faisait les signaux.

J'espère que le petit moussaillon se porte toujours bien et qu'Hélène va bien. Nous

avons reçu une lettre de Jean parlant de « la flotte impressionnante de Francis ». Tu pourras lui dire que sur le tout il y en avait qu'un seul à Francis, c'est lui-même qui me l'a dit. Les photos prises avec les lunettes de Jeanne sont très très bien réussies, on voit le bateau très nettement et il prend toute la taille de la photo. Aujourd'hui il y avait une exposition de peinture de l'École des Beaux-Arts, Henriette a exposé le portrait de Daniel et la petite chapelle près de Toulon. L'Amiral Estéva était présent. Je m'arrête là pour pouvoir laisser de la place à Dominique. Au revoir, ma chère maman, je t'embrasse bien fort ainsi qu'Hélène, Jean et le petit François.

Charles.

Ma chère maman,

Je t'écris pour te souhaiter ta fête et savoir des nouvelles du petit François ; j'espère que c'est un beau garçon comme Daniel et Olivier. Aujourd'hui je suis allé chez les Chavannes avec les Lescuyer, Henriette n'a pas pu y aller parce qu'elle devait aller à l'exposition des Beaux-Arts avec Papa et l'amiral Estéva ; elle y a mis le portrait de Daniel au fusain et l'aquarelle de la petite chapelle qu'elle avait faite à Toulon. Dimanche dernier en 8, en sortant de la messe il y a eu une course cycliste ; Vincent Gracioso est arrivé le troisième, tout près du premier. Samedi soir, dimanche et lundi j'ai congé à cause de la Toussaint ; Henriette m'emmènera à l'exposition et au concert samedi avec les garçons. Je t'embrasse bien fort ainsi que Hélène, Jean et leur moussaillon.

Dominique.



Carte de Pauline Giard à sa sœur Charlotte TM.

Lille, le 28 octobre 1942

Ma chère Charlotte,

Merci des bonnes nouvelles que tu me donnes d'Hélène et de son fils. Nous pensons toujours bien à vous tous. Pensez à nous le jour du mariage d'Antoine le 12 novembre. Merci d'avance pour les photos que tu m'annonces. J'écris à Emmanuel pour lui demander un certificat de scolarité sur carte interzone. Nous devons fournir de temps en temps ce genre de papier. Les jumeaux ne sont pas du tout plus glorieux que Dominique, ayant manqué le collège plus d'un an ; ils sont boursiers en septième et Xavier a déjà manqué une semaine avec une bronchite, mais à cet âge cela n'a pas heureusement trop d'importance. Je souhaite beaucoup que tu continues d'avoir de bonnes nouvelles d'Abel. Nous nous étions tous tant réjouis du télégramme qui doit te paraître ancien déjà. Pascal va venir passer avec nous le jour de Toussaint. Je t'embrasse ma chère Charlotte de tout mon cœur.

Pauline.

Carte de Cécile Bouts à sa sœur Charlotte TM.

Versailles, le 29 octobre 1942

Ma chère Charlotte,

L'approche de la Toussaint me rappelle spécialement la Saint-Charles et je ne veux pas manquer de venir t'offrir à cette occasion mes souhaits les plus affectueux. Je pense que c'est encore auprès du cher trio toulonnais qu'ils te trouveront. Et au fait, t'ai-je seulement félicité toi, l'heureuse « grand-mère » (ce mot s'adapte mal à ta silhouette de « jeune fille ») de ce nouveau petit-fils qui, en venant mettre le comble au bonheur d'Hélène, doit te combler de joie aussi ! J'espère que ce moussaillon, qui a déjà tous les traits de son père, paraît-il, se comporte aussi bien que possible et que la jeune mère montre autant de dispositions que Marie-Rose dans l'art de mettre au monde et de nourrir les enfants. Vous devez encore jouer à Toulon d'une température idéale, tandis qu'ici nous vivons déjà dans la pluie, la grisaille et le froid automnal. Marie-Jeanne ne s'en apprête pas moins à partir demain matin à pied pour Chartres, en compagnie de la brave Danielle Simon qui vient d'être reçue (avec mention) à ses derniers examens de Croix-Rouge et avait promis un pèlerinage en cas de succès. Bien que n'ayant pas hélas les mêmes motifs pour accomplir cet acte de piété, Craquetout, qui ne cherche que des occasions de remuer, est enchantée à la perspective de cette expédition. Je le suis moins au sujet de ses souliers ! Hier avant de me rendre à ma ligue j'ai été déjeuner chez Germaine, dont l'installation, tout à fait terminée maintenant, semble enfin lui donner satisfaction. Mais la pauvre a trouvé le moyen de se fouler la main droite en faisant un effort, ce qui n'est pas fait pour lui faciliter son ouvrage. Tonio partant au Mesnil pour la Toussaint, j'ai invité sa mère à venir à Versailles en week-end et j'attends également ce jour-là une petite délégation Rivière et Courbe. C'en est fini maintenant des réunions rue Gay-Lussac dans la poussière ! Mille choses affectueuses pour toi, le jeune ménage et Maman. Bientôt des vôtres ?

C.B.

Lettre d'Henriette TM à sa mère Charlotte TM.

Radès, le 2 novembre 1942

Ma chère maman,

C'est à toi que je m'adresse aujourd'hui pour te souhaiter une bonne fête. J'espère qu'en cet honneur le moussaillon ne vous causera plus de tracas. De loin nous penserons à toi en fêtant aussi le brave Charlot.

J'ai bien reçu la lettre d'Hélène et je l'en remercie beaucoup, pleine de remords de lui avoir envoyé des reproches par ton intermédiaire le matin même où le courrier m'apportait sa lettre. Ma prochaine

sera pour elle.

Jeudi dernier a eu lieu le vernissage de l'exposition des Beaux-Arts. C'était très réussi. Il y avait un monde fou, papa a fait un petit discours auquel a répondu l'amiral Estéva. J'avais lancé des invitations, Laurent avait amené des admirateurs et j'ai reçu des compliments pour mes deux tableaux. Dans l'ensemble ce n'était pas mal, il y avait de beaux pastels d'Arabes, de jolis portraits, des miniatures arabes ravissantes.

Hier après la messe nous sommes partis une douzaine : Chantal Laporte, Marcillet, les Giroud, Lescuyer, deux amis de ces derniers, pour faire un pique-nique. Je commençais à sentir des démangeaisons de rester tranquille par ce beau temps. Nous sommes d'abord allés nous baigner à Borj Cedria. Bain épatant. Puis nous avons déjeuné dans le petit bistrot sous les pins et sans nous attarder nous avons pris la route militaire de Potinville au Khanguet. De fil en aiguille nous sommes allés chez les de Rosières qui ont une magnifique demeure : grande cour pavée plantée d'arbres et bordée de communs. On y pénètre par un portail flanqué de deux pavillons ; en face se dresse le corps du logis, le rez-de-chaussée forme couloir et l'on accède au premier par un double escalier ; il y a une galerie le long de la cour et une terrasse de l'autre côté ; entre les deux le salon, salle à manger et petit salon, le tout meublé avec un goût parfait. L'office à lui tout seul est une merveille de blancheur et de confort. Il paraît que tout le reste est à l'avenant. C'est le rêve d'être colon dans ces conditions.

Le jeune Antoine a donné sa démission à la fin du mois à ma grande satisfaction. Depuis ton départ nous avons beau le houspiller Jeanne et moi, il ne faisait rien et passait son temps à s'amuser au jardin. Je l'avais menacé et fait menacer par papa de le chasser à la fin du mois si cela continuait, je n'ai pas eu la peine de le faire. Je trouve que tu lui avais offert des gages bien trop élevés relativement à ce qu'il avait à faire. Quelques jours avant, Mme Vona, qui a travaillé à la maison avant Marie, était venue proposer ses services, cela tombait à pic, il n'y a eu qu'à lui faire signe. Elle commencera demain. Je crois que le jeune Antoine va se mordre les doigts, car il avait une bonne place ici.

Ce matin nous sommes tous allés au cimetière porter des fleurs sur la tombe de Michel. En route nous avons lu le courrier. Une lettre d'Hélène à Francis et deux lettres de toi. Merci beaucoup.

Nous attendons samedi matin le jeune ménage François-Francine³². Ils coucheront dans la chambre d'amis. Je vais tâcher de mettre les petits plats dans les grands pendant leur séjour. Heureusement que Papa est revenu hier soir de Sakiet avec des œufs, car cela devient un casse-tête de faire des menus.

Au revoir ma chère maman, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que le trio Letourmy et Bonne-Maman.

Ta fille qui t'aime beaucoup. Henriette.

P.S. : Laurent réclame une réponse d'Hélène à sa lettre

³² François et Francine Jeannin-Naltet se sont mariés le 12/09/ 1942 et sont partis en voyage de noces en Tunisie début novembre.

Lettre de Vincent TM à sa mère Charlotte TM.

Radès, le 2 novembre 1942

Ma chère maman,

Je viens te souhaiter une bonne fête, j'espère que tu rentreras bientôt à Radès. Ce matin nous avons reçu beaucoup de lettres de Toulon. Après être allés à la messe, nous sommes tous allés sur la tombe de Michel.

Nous sommes allés pique-niquer à Borj Cédria, puis nous sommes allés à Potinville, puis de là nous avons traversé le Khanguet (une fameuse côte et une fameuse descente) et nous sommes allés chez les de Rosières qui ont une très belle maison, d'une très grande modernisation. Là nous avons bu, puis nous sommes repartis avec un très grand vent dans la figure. Il était très difficile de monter en groupe et nous étions espacés de plusieurs kilomètres. De temps en temps on essayait de se rassembler. Puis Henriette et moi nous sommes rentrés le plus tôt possible à la maison : car il y avait Papa qui devait rentrer. Il a rapporté 10 douzaines d'œufs et 2 litres d'huile à la grande joie de Jeanne.

Les Jeannin-Naltet arriveront demain matin. Emmanuel, Francis et Charlot sont tous plongés dans la fabrication et la photographie des bateaux. Je fais tous les jours un peu de piano. J'espère que le moussaillon et Hélène sont en bonne santé. Palméri travaille beaucoup au jardin.

Je t'embrasse bien fort ma chère maman.

Ton fils qui t'aime bien.

V. Tommy Martin.

8 novembre 1942

« Les Américains ont débarqué en Afrique du Nord...
les communications sont coupées en Méditerranée »

Lettre de Charlotte TM à son fils Dominique TM.

Toulon, le 5 novembre 1942

Mon cher petit Dominique,

J'ai reçu hier, juste le jour de ma fête, ta gentille lettre avec tes bons souhaits qui m'ont fait un très grand plaisir et je t'en remercie mille fois ! Aujourd'hui j'ai reçu les lettres et les vœux d'Henriette et de Vincent qui m'ont fait bien plaisir aussi. Je leur écrirai la prochaine fois.

Hélène et Jean, et Bonne-Maman m'ont aussi souhaité ma fête et m'ont offert des fleurs et des cadeaux. Hélène et Jean m'ont donné une jolie statue de la Sainte Vierge ; et Bonne-Maman un joli foulard provençal. J'étais bien contente, tout en regrettant de ne pas vous avoir tous autour de moi !

J'ai trouvé, en lisant ta lettre, que tu avais fait des progrès en écriture, mais... pas beaucoup encore en orthographe. Applique-toi bien et tâche aussi être à l'ordre du jour comme Charlot. Je serais alors joliment contente !

Le petit François commence à grossir un petit peu. Il a de grands pieds et de grandes mains, mais n'a pas encore de grosses joues. Tu le verras peut-être bientôt, car Hélène espère venir en permission avec Jean pour Noël.

Est-ce que tu t'occupes toujours de ton petit jardin ? Ce serait le moment de semer des graines de fleurs. À Toulon on trouve beaucoup de fleurs sur le marché, aussi quand je ne trouve pas de légumes je rapporte des fleurs, ce qui fait toujours beaucoup de plaisir à Hélène. Nous venons de recevoir le colis d'Henriette en parfait état. Le pain d'épices arrivait à point au moment où Hélène recevait des amies à goûter. Je te dis à bientôt mon cher petit Dominique. J'arriverai probablement dimanche 15 et je regarderai en passant au bac de La Goulette côté Radès si par hasard il y avait quelqu'un, si ce n'est pas l'heure de la messe ou de trop bonne heure.

Je t'embrasse bien fort.

Ta maman qui se réjouit de te revoir bientôt.



Séparation

MP... = Remettre en mains propres. | OUVERT = Remettre ouvert.

Indications de service. Dans les télégrammes imprimés en caractères romains par l'appareil télégraphique, le premier nombre qui figure après le nom du lieu d'origine est un numéro d'ordre, le second indique le nombre de mots taxés, les autres désignent la date et l'heure du dépôt.
 Dans le service intérieur et dans les relations avec certains pays étrangers, l'heure du dépôt est indiquée sous forme d'un groupe de 4 chiffres, les deux premiers exprimant l'heure de 0 à 24 et les deux derniers les minutes, le chiffre 0 étant utilisé chaque fois qu'il est nécessaire.

L'État n'est soumis à aucune responsabilité à raison du service de la correspondance privée par la voie télégraphique. (Loi du 29 nov. 1850, art. 6)

ORIGINE.	NUMÉRO.	NOMBRE DE MOTS.	DATE.	HEURE DE DÉPÔT.	MENTION DE SERVICE.
	= 156	TUNIS	24	500-14-11-10	9310
	=	ICI TOUS BIEN BAISERS	TOMMY	MARTIN	=
		POLLUX TUNIS			

Timbre à date. TOLONSON MARSEILLE 12-11-42

N° 701, 100/101, 21310-33

Télégramme de Jean Tommy-Martin, adressé à son épouse Charlotte.
 Le cachet de la poste est du 12 novembre 1942.

« Ce **dimanche 8 novembre**, la villa de Sion est calme: notre cousin Emmanuel Giard est venu passer l'année scolaire à la maison. Notre mère est partie pour la naissance du premier né de notre soeur Hélène à Toulon. Nos cousins François et Francine J-N sont venus en voyage de noces depuis le 3 Novembre; après un séjour de 3 jours à Hammamet ils sont partis ce dimanche matin à Carthage.

Dès le 9 novembre nous voyons les premiers avions allemands se poser sur l'aérodrome d'el Aouina, entre Tunis et Carthage, de l'autre côté du lac, à 8km environ. Le mardi 10 ce sont des centaines d'avion de toutes tailles, tous noirs, qui viennent dans un bruit d'enfer envahir le ciel tunisien. Notre excitation pousse au délire, notre père est absent; nous décidons mon frère Francis, mon cousin Emmanuel et moi de partir en vélo, "pour voir" de plus près cette armada tombée du ciel, l'idée de la guerre et du danger ne nous effleure absolument pas: ils ont 16 ans et moi 14. Nous franchissons le bac de la Goulette et prenons la route vers l'aéroport; une grand route le longe. Une sentinelle allemande nous fait signe de ne pas rester là; nous avons vu les avions se poser de près et, contents de notre venue, nous repartons sans plus nous inquiéter.

Nous re-franchissons le bac et nous approchons de Radès lorsque les sirènes d'alerte se mettent à mugir, c'est la tombée de la nuit. Tout d'un coup surgissent au ras des maisons 7 avions tout noirs, ils ondulent légèrement en fonction des mouvements des collines de Radès; mon cousin les reconnaît tout de suite pour être des avions anglais: ce sont des "Bristol Beaufighter" ils portent bien leur nom. Ils ont du longer facilement le golf de Tunis pour venir enfin survoler Radès et prendre le lac en enfilade pour arriver tout droit sur l'aéroport; ils ont sûrement été prévenus de l'arrivée des avions allemands et nous restons figés quelques secondes, sans savoir ce qui peut arriver.

Tout d'un coup ils ouvrent le feu avec des balles traçantes, c'est pour moi un peu le baptême du feu. C'est la première fois que je vois un combat entre ennemis; là où nous étions quelques minutes avant, il y a la GUERRE. D'autres balles traçantes partent du sol vers les avions qui répliquent en larguant des bombes; il est 18h, toutes ces petites lumières brillent d'autant plus que s'approfondit la lumière blafarde du crépuscule. Le bruit des explosions vient jusqu'à nous, d'épaisses fumées noires montent lentement dans le ciel qui a double raison de s'assombrir; des flammes jaillissent également des brasiers de nombreux avions qui ont dû être détruits au sol; il y a sans doute des morts et nous avons une pensée et une prière pour eux. Puis en quelques minutes tout est fini; il ne reste que les incendies qui fument. Nous sommes là, médusés, le pied à terre sur nos vélos; nous reprenons enfin nos esprits et filons à la maison prévenir tout le monde: nous sommes très excités, et ne prenons même pas le temps de ranger nos vélos. La cousine Francine est en train de faire la classe aux deux plus jeunes Dominique et France, nous crions tout essoufflés: "C'est la guerre!". » Extrait des « Souvenirs d'enfance » de Charles TM.

Carte de Cécile Bouts à sa soeur Charlotte TM .

Versailles le 15 novembre 1942

Ma chère Charlotte,

La carte de Maman en nous confirmant hier la perplexité où vous ont brusquement plongés les événements, m'apprend aussi la joie que tu as eue de recevoir de récentes nouvelles d'Abel, et je tiens à te dire combien je partage cette joie, tout en partageant ton émoi de te voir pour un temps indéterminé coupée de ta famille ... laquelle doit être non moins émue d'ailleurs de ce coup de théâtre et de ses conséquences !

Que va-t-il se passer à Toulon ? Y resterez-vous toi et Maman ? Votre ravitaillement ne va-t-il pas devenir plus difficile encore ? ... voici les questions que je me pose maintenant à longueur de journée ! Enfin, vous avez encore la bonne fortune d'être réunies là-bas toutes trois et, pour Hélène, peut-être est-il providentiel qu'elle ne reste pas seule. J'espère au moins que vous ne souffrez pas du froid comme nous, et que, à défaut du soleil tunisien, l'été de la Saint Martin vous apporte encore de beaux jours sous le ciel de Provence . Je suis heureuse de savoir que le moussaillon commence tout de même à s'arrondir ; le pauvre a donc dû, dès sa naissance, souffrir des restrictions ? Cela a bien dû t'amuser en effet de retrouver Souris B. maintenant mère de deux « jeunes filles ». Que de connaissances affluent à Toulon décidément ! Marie-Louise T. y est-elle encore ? Je n'ai pas entendu parler de son retour jusqu'ici. Merci encore pour la ceinture que tu lui as confiée pour moi. Marie-Jeanne est allée aujourd'hui déjeuner à Paris chez les Delattre (où elle prenait une leçon « d'accompagnement ») et j'espérais qu'elle en rapporterait, via les Courbe, des échos du mariage d'Antoine, mais elle n'en a rien entendu dire. Il n'est plus d'ailleurs question que des événements extérieurs. J'ai reçu enfin des nouvelles de Colette. Bien affectueusement à toutes trois.

C. Bouts.

Lettre de Colette Boutan à sa soeur Charlotte TM .

Agen, le 15 novembre 1942

Ma chère Charlotte,

Ta bonne lettre à son tour est venue me trouver hier et toute ta compassion qui me touche profondément. Je suis si entourée par les lettres de Toulon et toutes les avalanches des cartes de la zone occupée (on n'en revient pas à la clinique de la correspondance que je reçois), que je ne me sens pas seule je t'assure.

Tu n'imagines pas le mauvais sang que je me fais à ton sujet depuis que je te sais en panne à Toulon avec Maman. Cette séparation pour un temps ignoré d'avec tous les tiens me paraît si cruelle qu'il ne me semble pas possible que le bon Dieu t'inflige trop longtemps pareille épreuve. Et pourtant songe à Pauline en mai 40 sur la route de l'exode, séparée de tous ses enfants, au milieu des batailles et des angoisses les plus justifiées pendant que deux de ses fils étaient en train de se faire tuer ! Elle a eu la force de le supporter cependant. On a toujours je crois la force de tout supporter lorsqu'on s'abandonne à la volonté du Bon Dieu.

Il nous mesure chaque jour la dose de grâce dont nous avons besoin pour aller jusqu'au soir, alors aie confiance ... tu vois déjà, juste avant que l'abîme ne se creuse impitoyable entre Radès et Toulon, Il a permis pour t'encourager que tu reçoives encore la nouvelle du télégramme d'Abel. [...] Quant à Maman je la plains de tout mon coeur aussi... c'est si triste pour elle d'être ainsi ballottée. [...]

Toutes les nouvelles cartes reçues de Paris hier m'apprennent que finalement toute la délégation familiale qui devait se rendre au mariage d'Antoine s'est trouvée réduite à Jean et François Courbe, les difficultés de voyage entre zone interdite et zone occupée ayant redoublé. Quelle déception ce dut être pour Pauline et pour Clotilde qui s'apprêtait à se mettre en branle avec ses marmots et était attendue avec joie aussi à Paris ; et les Pépé, Miriam qui s'en faisaient une fête ! [...]

À bientôt encore d'autres nouvelles et bon courage surtout ma si chère marraine à qui je voudrais pouvoir ôter toute souffrance. Je t'embrasse de tout mon coeur ainsi que Maman, Hélène, Jean, le cher petit François. Ta vieille filleule. Colette.

J'écris un mot à Mme Leproux, je reste tout émue de cette nouvelle atroce épreuve qui vient l'accabler.

Lettre de Colette Boutan à sa soeur Charlotte TM.

Agen, le 21 novembre 1942

Ma chère Charlotte,

Ta lettre est la seule qui soit venue hier dans ma chambre de clinique m'apporter une petite bouffée d'air familial, respiré toujours par moi avec délices. Est-il besoin de te redire combien je partage ta peine et tes soucis et combien de tout mon coeur je demande au Bon Dieu d'abréger ton épreuve.

Ne te fais pas trop de bile pour ta maisonnée tout de même, tu la sais assez à l'écart des bombardements et le chef de famille modèle qu'est ton mari est là pour veiller sur elle... et puis comme tu dis, cela fera peut-être beaucoup de bien à Henriette d'apprendre, avec le dévouement familial, le sens des responsabilités ... et la brave Jeanne est également une personne stable et de confiance. Et puis je suis sûre que tu ne manques pas là-bas d'amies dévouées et secourables qui en cas de besoin prêteront main-forte à Henriette.

J'imagine en effet l'état d'effervescence dans lequel doivent être plongés tous les garçons très excités de se trouver maintenant sur le théâtre de la guerre !

Hier j'ai reçu la visite de mon excellent beau-père dont la société m'a fait passer agréablement une partie de la journée ; il était venu par le train (glacial maintenant) du matin pour rester forcément jusqu'au soir, aussi a-t-il fait plusieurs apparitions à la clinique entre ses courses et déjeuner au restaurant ... il s'y est réchauffé aussi dans ma chambre bien tiède et si agréable. Il m'a beaucoup parlé naturellement des événements extérieurs ... et considère presque comme un bienfait cette intervention de l'Amérique. L'essentiel est d'arriver à aplatis l'ennemi numéro un qui se montre plus que coriace... Et si déjà par l'entrée en action des Américains en Méditerranée on arrivait à lui supprimer son alliée l'Italie, ce serait pour lui grand dommage. Ce qui paraît catastrophique dans la dissidence est peut-être finalement ce qui nous sauvera (car si la France doit être sauvée, Dieu est bien obligé quand même d'employer pour cela des moyens humains) et Pétain est peut-être le premier à souhaiter son succès... lui de son côté, étant donné la loyauté et la droiture de son caractère, ne peut pas tenir vis-à-vis de l'Allemand une autre attitude que celle qu'il a ... sa tâche est surhumaine et il est bien difficile de juger clairement des choses au milieu d'une pareille confusion. En attendant nous pouvons nous préparer à nous serrer la ceinture encore d'un cran.

[...]Hélène n'est pas encore trop à plaindre si elle peut voir de temps en temps son bien-aimé qu'elle ne sent pas loin, le moussaillon continue je pense malgré ses braillements d'être votre joie à toutes trois, et tu continues avec lui les gestes que tu n'as jamais cessé de faire pour ainsi dire, privilégiée que tu es, depuis 28 ans !

Je t'embrasse de tout mon coeur ainsi que Maman, Hélène et le cher petit François. Que devient Gilles ?

Ta vieille filleule dont les cheveux blancs se multiplient.

Colette.

Carte de Pauline Giard à sa soeur Charlotte TM.

Lille, le 21 novembre 1942

Ma chère Charlotte,

Qui plus que moi peut comprendre tes sentiments et les partager de tout coeur. Je pense à toi continuellement et nos prières chaque jour supplient le Ciel d'abrèger cette épreuve. Comme tu le dis, qui eut pu prévoir pareille situation ! La guerre est une terrible chose. Certes je ressens aussi l'aggravation de l'éloignement d'Emmanuel ; nous sommes séparées des mêmes enfants, et ce sont presque tous les tiens, ton mari, ton foyer, qui sont là-bas. Mais la Providence qui t'a envoyée auprès d'Hélène pour la réconforter et la soigner, qui a encore besoin de toi, veille aussi sur toute la chère famille laissée là-bas, sous la bonne garde de ton mari et tu sais aussi tout le dévouement de ta fille Henriette, et Marie-Rose qui n'est pas loin. J'étais hier à Lambres, avec Thérèse, sur la tombe de René et je priais ce cher aîné, tout en priant pour lui, je lui confiais toutes nos intentions liées à celles du pays, pour lequel il a donné sa vie. N'aie de crainte ma chère Charlotte, le bon Dieu ne nous éprouve pas au-delà de nos forces et ta nièce Geneviève, en son couvent, prie aussi pour toi et prend à coeur tout ce qui concerne la famille. Je pense bien à Maman aussi. Comment faire pour vous venir en aide ? Si la situation se prolonge, il faudra faire une tournée de famille dans le Nord. Je vous embrasse toutes trois de tout mon coeur.

Pauline.

Carte de Marguerite Lebel à sa soeur Charlotte TM.

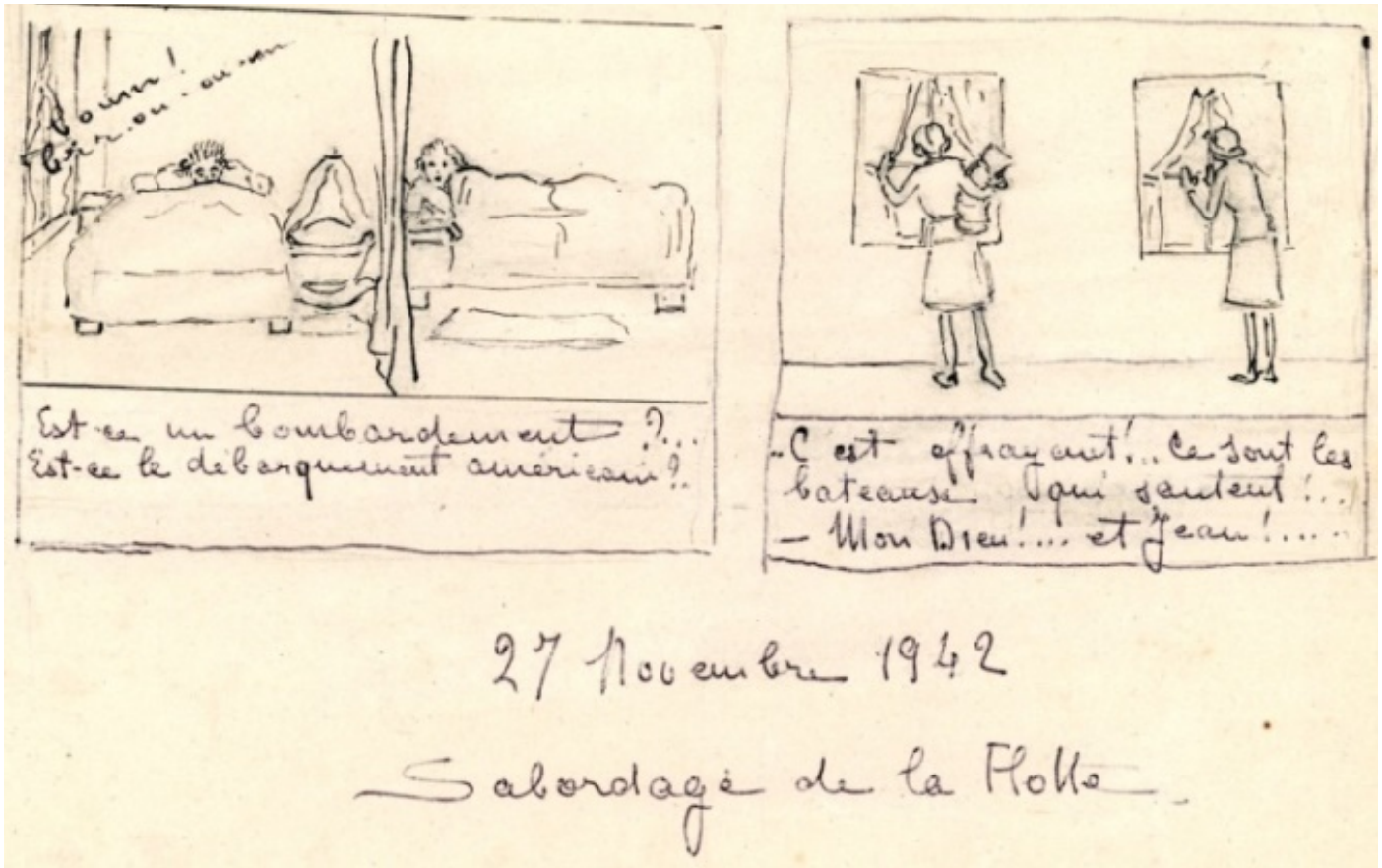
Paris, le 22 novembre 1942

Ma chère Charlotte,

Je pense particulièrement à toi tous ces temps-ci ! Tu dois être si désolée d'être coupée des tiens pour lesquels nous nous tourmentons bien aussi, tout en suivant avec fièvre et espoir les événements ... Mais vraiment il ne serait pas bon traverser la Méditerranée en ce moment. J'espère que tu continueras de recevoir quand même souvent des nouvelles, dont il faudra vite nous faire part, nous pensons tant à ceux qui sont sur les vrais champs de bataille, et je déplore de ne pas voir plus souvent ton écriture. Enfin une carte de Maman me donne de bonnes nouvelles de tous, même d'Abel ! Remercie-la bien de ma part. Le petit François doit être un heureux dérivatif à tes préoccupations. Que cela m'amuserait de le voir, mais quand ? Il saura sans doute marcher alors ! Après mes divers voyages laborieux, la vie reprend ici sans transition, tournant surtout autour d'un ravitaillement inexistant et d'un chauffage limité au bureau. Henry à son tour vient de partir au Mesnil avec Jean pour tacher d'en rapporter quelque chose ! Bon courage, je vous embrasse tous de tout coeur.

Marguerite Lebel.

Inquiétudes familiales



Le 27 novembre, à 5h30 du matin, le Strasbourg sur lequel se trouve Jean Letourmy donne l'ordre de sabotage.

Carte d'Henriette Courbe à sa sœur Charlotte TM.

Paris, le 23 novembre 1942

Ma chère Charlotte,

Depuis que la guerre s'est subitement portée en Tunisie, notre pensée va tous les jours vers Radès dont nous aimerions bien aussi avoir des nouvelles, en même temps que vers toi dont nous imaginons l'anxiété dans cette impuissance où tu te trouves d'aller rejoindre ta famille ! C'est une épreuve vraiment bien inattendue et que nous te souhaitons bien vivement de voir prendre fin le plus tôt possible ; mais en attendant, quel souci tu dois te faire ! Je t'en plains de tout mon cœur. Henriette doit se sentir plus que jamais la responsabilité de la maisonnée. Que pense ta bande de garçons et que dit ta pauvre Francette ? Et Abel se doute-t-il de ta pénible situation ? Tout cela est bien cruel et Maman et Hélène ne doivent pas être trop pour partager tes angoisses ; cette dernière au moins est-elle rassurée sur son mari ? Nous sommes avides, tu le comprends, de toutes vos nouvelles. Marguerite l'autre jour a été remplir son rôle de « paranymphe »³³ auprès de Denise Maublanc qui prenait l'habit de bénédictine à l'abbaye de Jouarre, belle et émouvante cérémonie malgré le désarroi des malheureux parents, tandis que Germaine hier, allant voir sa chère mère Eugénien, a vu en même temps à Notre-Dame de Sion Élisabeth Dastarac tout épanouie sous son bonnet de postulante. En voilà deux au moins, avec le mérite d'autres sacrifices, à l'abri des inquiétudes terrestres. T'ai-je raconté que Cécile C. a assisté récemment au mariage de la jeune Denise Grippon avec un officier qui a dû l'emmener à Tlemcen. Je ne sais ce que les événements en ont fait. Ma belle-sœur Vessi est naturellement aussi sans nouvelles de ses enfants, Jean et le ménage Colette Escoula à

³³ Paranymphe : Personne accompagnant la postulante lors d'une prise de voile.



Casablanca. Je ne connais pas encore la femme d'Antoine Giard, les Jean Rivière les ayant vus tous deux se rendant en voyage de noces au Mesnil. Bon courage, ma chère Charlotte, et envoie-nous des nouvelles. Meilleurs baisers.

Henriette.

Carte de Pauline Giard à sa sœur Charlotte TM.

Lille, le 27 novembre 1942

Ma chère Charlotte,

Nous sommes de plus en plus avec toi en ces jours émouvants, avec toi, Maman et Hélène, attendant de vos nouvelles et surtout très unies par la prière qui est notre meilleur moyen de vous dire notre affection, de vous tenir compagnie, d'espérer ensemble, après tant de si grands exemples d'héroïsme. Antoine et sa femme sont revenus du Mesnil où ils ont passé une semaine, en particulier dimanche dernier en compagnie de leurs oncles Jean R et Henry Lebel, Marie-Jo et Yves. Le lendemain ils étaient à Pont-l'Évêque chez ces derniers, Gaby est enthousiasmée du pays. Elle me parle de la mère Jeanne et de Marie Fourquemin comme si elle les connaissait depuis toujours. Ils ont rendu visite à Mme de Beaucourt, sont allés à Blangy. Partout on leur a demandé de vos nouvelles et de celles de vos Tunisiens. Je suis contente maintenant de les avoir dans mon proche voisinage. Clotilde me parle aussi de vous dans chacune de ses lettres. Éloignée de tous elle n'oublie personne et vit bien avec nous tous par la pensée. Je viens de voir Charles Giard qui a toujours ses affaires à Boulogne et revient chaque dimanche à Lambres. Sa sœur Jacqueline n'a pas quitté Dakar. Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que maman, Hélène et les chers siens.

Pauline.

Carte de Marthe Le Vallois à Charlotte TM.

Paris, le 27 novembre 1942

Ma chère Charlotte,

J'ai eu de vos nouvelles par les Lebel et je vous assure que je pense bien à vous, car il est bien pénible pour vous d'être séparée de toute votre petite famille au milieu de tous ces événements ! Robert serait allé vous voir, mais vu les circonstances ils ont été consignés à bord et ces temps-ci il a mal au pied. Il ne peut mettre que des espadrilles, il ne peut sortir ce qu'il regrette, car il serait heureux de faire votre connaissance. Je suis aussi sans nouvelles de Jacques, c'est lui qui est au 4e RCA. Se trouvait-il encore à Tunis au moment des événements ? Je ne sais. Voilà un mois que je n'ai rien de lui, sa dernière carte est du 26 octobre. Il n'avait pu aller vous voir étant parti en manœuvres, puis vous êtes venue en France et maintenant quand pourrez-vous retourner ? Nous passons des moments pénibles, mais gardons notre courage et notre confiance, ma chère Charlotte. Près de votre fille, vous devez être bien entourée, puis ce petit bébé arrivé dernièrement doit bien vous occuper. Comment votre chère maman supporte-t-elle tout cela ? Dites-lui que nous ne l'oublions pas ; maman se rappelle à son bon souvenir et me charge de vous dire combien elle pense à vous, à Abel, à vous tous. Votre mari doit être bien ennuyé de vous voir éloignée et comme moi vous ne devez pas avoir de nouvelles ! Il faut attendre un peu, peut-être d'ici peu aurons-nous des nouvelles. Courage et confiance ma chère Charlotte, ma vieille amie croyez que je partage vos inquié-

tudes. Je vous embrasse de tout cœur, encore meilleur souvenir à votre chère maman et autour de vous. Et très affectueusement.

Marthe.

Jacqueline Rivière à sa sœur Charlotte TM.

Paris, le 29 novembre 1942

Ma chère Charlotte,

J'ai le cœur tout chaviré depuis deux jours, en pensant au drame de notre flotte. Déjà je ne cessais d'évoquer tous les tourments et noirs soucis qui doivent occuper ton cœur et ta tête depuis que tu es si cruellement séparée des tiens. Quelle affreuse dispersion ! Et Abel ! Et voilà que le drame devient plus tragique encore. Quels horribles moments vous devez vivre. Je ne cesse de penser à Hélène. Hier matin je pleurais sur le pavé à côté de ma brave Leclezio qui me donnait les dernières nouvelles transmises par la radio. Comme nous voudrions être près de vous, alors que nous souffrons avec vous. Comme nous voudrions avoir des nouvelles, savoir ! Cet après-midi nous allons nous retrouver chez Germaine. C'est un réconfort de se retrouver entre sœurs, de parler ensemble de tout ce qui nous fait souci et nous tient à cœur. Mais comme nous voudrions être près de vous. J'ai reçu ta carte du 23. Je suis bien contente de vous avoir fait plaisir. Je recommencerai pour mettre un peu de beurre sur votre pain à défaut de baume sur vos cœurs contractés. Je vous embrasse tous.

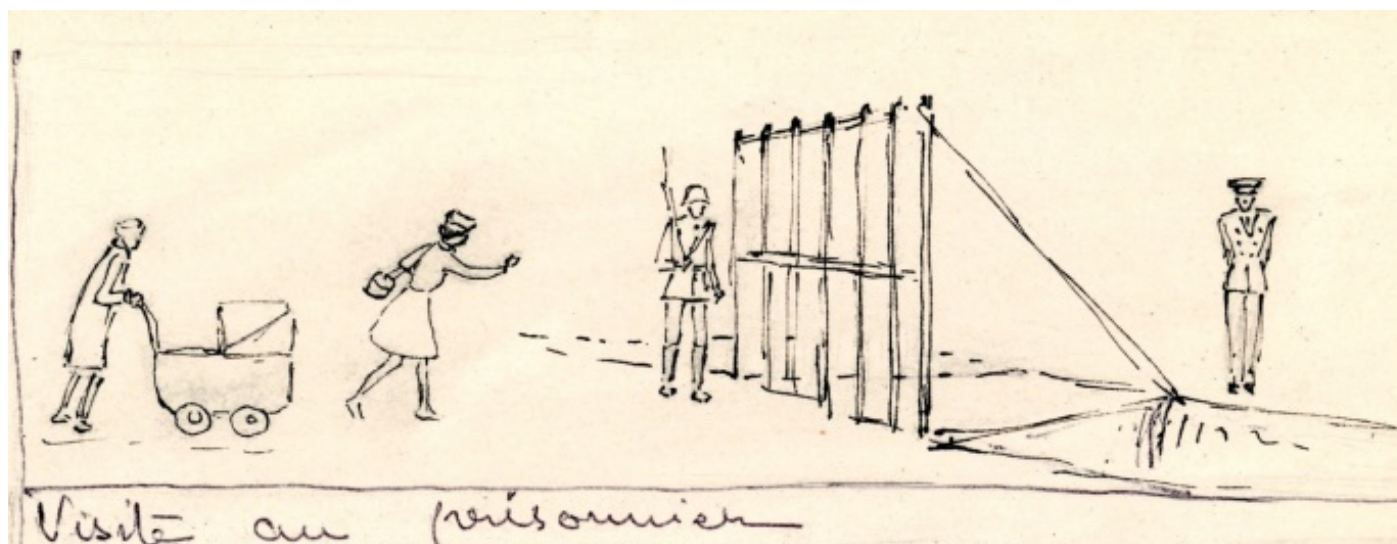
Jacqueline.

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM.

Lectoure, le 30 novembre 1942

Ma chère Charlotte,

Comme je l'écrivais avant-hier à Maman depuis mon retour à Lectoure, toute bouleversée par la nouvelle catastrophe qui s'est abattue sur notre malheureuse France, la privant maintenant de son armée et de sa marine, ma pensée tout émue ne vous quitte pas, toi, Maman, Hélène, Jean, Gilles qui venez de vivre un drame si poignant. Je me représente si bien quel déchirement ce dut être pour nos marins de faire sauter leurs bateaux, d'assister, de provoquer plutôt eux-mêmes la ruine de notre flotte à laquelle ils avaient consacré leur vie. J'attendais avec impatience et anxiété en même temps de vos nouvelles, je me demandais de quelle façon vous aviez supporté le contrecoup de ce nouvel acte terrible de la guerre. Et



vos deux lettres à Maman et toi viennent de me parvenir à la fois, me faisant revivre avec beaucoup d'émotion la catastrophe dont vous avez été témoins. Comme cela devait faire mal de voir passer nos officiers, nos marins et tous ces jeunes de l'École Navale tout pleins d'espoir et d'optimisme sans doute la veille encore, entre leurs geôliers d'aujourd'hui.

J'ai été soulagée tout de même d'apprendre qu'Hélène avait pu voir Jean, et Maman Gilles. Je craignais que vous ignoriez totalement ce qu'ils étaient devenus et que votre angoisse ne soit grande à leur sujet. Mais comme vous je me demande combien de temps on va les garder détenus ! J'espère que c'est une mesure prise seulement en attendant leur démobilisation et après ? Nouveau gros point d'interrogation. Quel crève-cœur et quel souci aussi pour tous ces jeunes dont la carrière se trouve ainsi brisée. Oui, prions sans nous décourager. Nous voudrions dans notre peu de foi et notre impatience être tout de suite exaucés, au lieu de nous dire que de tous nos maux même les plus cruels, peut sortir un bien si nous savons les accepter comme il faut et surtout ne pas perdre confiance en la Providence.

Ici voilà que Roseline à son tour manifeste des velléités d'appendicite [...] Je crois que cette année docteurs et chirurgiens se seront enrichis avec nous ! À part ça, Louis se remet doucement (il a encore maigri et ses yeux sont enfoncés au fond des orbites) et moi toujours de mieux en mieux en restant congelée. J'espère au moins qu'à Toulon vous n'avez pas aussi froid qu'ici. C'est réellement éprouvant. Les enfants sont déjà couverts d'engelures.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Maman, Hélène, le cher petit moussaillon et les deux pauvres internés. Ta vieille filleule aux cheveux de plus en plus blancs.

Colette.

Carte de Marie Cournot à sa cousine CharlotteTM.

16 rue des Moines, Paris 17^e Le 3 décembre 1942

Ma chère Charlotte,

J'apprends par Marguerite que vous êtes à Toulon avec ta mère sans pouvoir retourner chez toi. Comme je te plains d'être dans une semblable situation. J'espère que vous pourrez être rapatriées par un grand détour, peut-être dit-on l'Espagne ! Je suis heureuse de savoir ton jeune ménage en bonne santé ainsi que le bébé. Mais que va devenir ton gendre ? Figure-toi que je suis bien angoissée. Christian s'était embarqué avec sa femme et son fils André qui a 20 mois pour la Tunisie en octobre, en sortant de Saint Maixent. Ses dernières nouvelles sont du 1^{er} novembre. Il était au 43 RIC, 2^e Bat 5^e Compagnie, Camp du Menzel Jemil par Bizerte. Adresse civile 11 rue du Mazout Zarzouna par Bizerte. Je pense que sa femme et son fils doivent être ailleurs maintenant. Christian se bat-il ? Enfin je serais bien heureuse si tu retournes là-bas et si tu peux t'informer d'eux ! et de leur recommander de m'écrire ou de me faire parvenir des nouvelles dès qu'il sera possible. René est à Bambay près de Dakar avec femme et enfant. Que tout cela est angoissant avec l'impossibilité de correspondre. J'espère que toi-même sera bientôt délivrée de ces inquiétudes. Baisers à partager avec ta mère.

M. Cournot.

Agen, vendredi 4 décembre 1942

Ma chère Charlotte,

Comme je suis à peu près la seule personne maintenant dont tu puisses recevoir des lettres, c'est à toi qu'aujourd'hui je viens donner des nouvelles de Roseline. Oh ! Je sais bien que cela ne peut guère te consoler du lourd silence de Radès, plus pesant à porter au fur et à mesure que les jours s'écoulent. Mais tu sentiras au moins que ta filleule aussi pense à toi et avec tout son cœur, plus que quiconque certainement partage ta peine et ton anxiété. Certainement depuis que j'ai quitté Lectoure il est arrivé pour moi des lettres de Toulon, mais elles ne me sont pas encore parvenues. Il me tarde tant de savoir du nouveau, on ne sait pas ce que l'on espère, mais on espère toujours quelque chose. C'est au sujet de Jean et de Gilles surtout que je me fais du souci naturellement ; enfin c'est déjà une petite consolation pour vous et pour eux de pouvoir être en contact quotidien avec eux. Évidemment à côté d'événements si graves, si tragiques, les heures poignantes que vous venez de vivre, l'opération de Roseline ne doit pas vous paraître de grande importance. [...] (à suivre)



Compassion familiale



Portrait de Charlotte TM par Maurice Eliot.

Suite de la lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM.

Agen, vendredi 4 décembre 1942

... Voilà qu'au retour je trouve un abondant courrier réexpédié de la rue Guilhem Bertrand. Pauvre Hélène, elle doit horriblement souffrir de son abcès et je la trouve héroïque de persévérer dans l'allaitement de François surtout si son lait bouleversé l'agite tant. Je suis soulagée de savoir Jean et Gilles rendus à leurs familles (quelle surprise en effet pour Marguerite-Jean de voir débarquer son fils qu'elle s'imaginait peut-être tué ?) On avait si peur par ici que tous les officiers et futurs officiers ne soient gardés prisonniers, et qui sait peut-être expédiés en Allemagne. Au milieu d'événements tragiques, on est toujours plus facilement porté à envisager le pire. Je souhaite bien fort que Maman puisse retourner à Paris où tous les frères et sœurs l'accueilleront avec tant de joie. Et toi sans doute uniras-tu ton sort à celui du jeune mé-

nage, en attendant le jour bienheureux où tu pourras regagner Radès. Je t'embrasse de tout mon cœur ma chère Charlotte en te souhaitant toujours bon courage. Embrasse pour moi Maman, Hélène, Jean et le cher petit moussaillon. Ta vieille filleule qui pense beaucoup à toi.

Colette. Roseline.

Carte de Germaine Delattre à sa sœur Charlotte TM.

Paris, dimanche 6 décembre 1942

Ma chère Charlotte,

L'agitation, les bondissements de nos cœurs tous ces temps-ci nous ont, en quelque sorte, rapprochés de toi. Et nous avons été si angoissés pour Hélène et Jean, que ce nous fut une détente apaisante de savoir que vous étiez tous sains et saufs... mais maintenant, quelle croix à porter pour toi, avec cette effrayante séparation... Il ne suffisait pas du sort d'Abel pour te déchirer... Je pense que « Jean ton mari » si prudent et prévoyant, et la brave Henriette pourvoient à tous les soins de ta maisonnée, peut-être évacuée ? Quand je pense que les communiqués nous parlent quotidiennement de Tebourba que nous avons si tranquillement été voir ton amie Fortin. Et j'évoque les champs de bataille puniques où ton mari me prédisait, pour la prochaine guerre, les combats décisifs !! Plus que jamais, il faut s'abandonner les yeux fermés dans les bras de la Providence qui voit clair, qui sait, qui comprend, et nous voudrait plus confiants encore. Et puis pour te consoler un peu, il y a la rayonnante Hélène qui embellit tout sur son passage, le courageux Jean (cette mort splendide et atroce de toute la flotte doit être une telle épreuve pour lui) et le cher petit moussaillon, sur lequel on forge tant d'espoir, j'en suis sûre. Nous pensons à toi sans cesse, et nous entretenons de toi avec tous les amis et connaissances. Je t'embrasse ainsi que Tonio de tout cœur.

Germaine.

Carte de Marguerite Lebel à sa sœur Charlotte TM.

Paris, 7 décembre 1942

Ma chère Charlotte,

Gilles m'a en effet bien remis ta carte. J'avais auparavant eu de vos nouvelles par un coup de téléphone de Paul Jeannin-Naltet et une lettre de Suzanne de la Maisonneuve. Je leur suis bien reconnaissante de nous avoir aussi vite rassurés sur votre compte, en particulier sur celui des marins pour lesquels, pendant 48 heures, nous nous sommes fait bien de la bile. Ce dut être en effet une journée bien tragique à laquelle il est vrai beaucoup s'attendaient... Je n'ai pas encore eu signe de vie de M.L Millot et me demande si c'est elle qui détient les faire-part auxquels tu fais allusion et dont je n'ai pas d'autres nouvelles non plus. Nous suivons avec anxiété les nouvelles de Tunisie, mais avec confiance aussi, et j'espère que tu ne seras plus trop longtemps sans nouvelles de tout ton monde. Abel arrivera-t-il avant toi à la villa de Sion ? Cette séparation sans pouvoir communiquer doit être si pénible et je compatis bien à tes soucis. Nous pensons beaucoup à vous dans nos réunions familiales. Hier, déjeuner chez Henriette avec les Jean Rivière. Le soir j'avais à dîner les Delattre, Jacqueline et Pascal. N'accompagneras-tu pas Maman à Paris, ce serait l'occasion et les Letourmy iront peut-être à Vichy ? Bons baisers à tous.

Marguerite Lebel.

Lettre de Colette Boutan à sa sœur Charlotte TM.

Lectoure, samedi 12 décembre 1942

Ma chère Charlotte,

[...]Maman me dit que tu commences à être surmenée par toutes les besognes variées que tu assumes chaque jour et que le froid t'éprouve aussi. Heureusement paraît-il que la bonne Mme Jeannin-Naltet vient à ton secours en t'envoyant des vêtements chauds... mais s'ils lui appartenaient, ils vont faire trois fois le tour de ta personne, que les soucis et la fatigue doivent rendre de moins en moins volumineuse. Comme je le disais à Maman, j'ai été soulagée moi-même de savoir Hélène débarrassée de son affreux abcès et de savoir que le petit mousse devient un bébé rond et potelé. J'espère que la sagesse viendra ensuite. [...]

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Maman, Jean, Hélène et fiston. Ta filleule qui t'aime beaucoup.

Colette.

Carte de Cécile Bouts à sa sœur Charlotte TM.

Versailles, le 15 décembre 1942

Ma chère Charlotte,

Une carte de maman du 8 m'apprend que la pauvre Hélène a dû être opérée d'un abcès, je compatis rétrospectivement aux souffrances qu'elle a dû endurer ! Et souhaite vivement qu'elle en soit tout à fait remise quand cette carte t'arrivera. Maman me dit aussi qu'il est bien possible que nous vous voyions arriver d'ici un mois. Combien je me réjouis de cette perspective, en dépit des pénibles circonstances qui nous vaudraient cette réunion... Et je m'empresse de te dire avec quelle joie je te recevrais en mon modeste logis versaillais que je ferai, en cette circonstance, aussi confortable et chaud que possible ! La douceur exceptionnelle de ce mois de décembre nous permet justement d'épargner le combustible, de sorte que nous sommes assurés d'en avoir de reste quand le vrai hiver nous arrivera. À Toulon vous devez avoir une température quasi printanière ! Mais ce ne doit pas être trop du soleil méditerranéen pour vous remettre un peu de baume dans l'âme à tous... Je continue de penser tout particulièrement à toi et à cette éprouvante rupture d'avec tous les tiens dont on souhaite, à tous points de vue, qu'elle ait bientôt un terme. Je n'ai pas revu Gilles encore depuis son retour. Il est, paraît-il, toujours très flegmatique et Pascal, qui est reçu chez les Jean Rivière comme un enfant de la maison, est enchanté d'avoir retrouvé son cousin ! Dis à Hélène la joie que ce sera pour nous tous de la revoir, de faire enfin la connaissance du mari-père — gendre-neveu et cousin idéal, sans compter celle du moussaillon. C'est donc à bientôt que je te dis ; comme cela paraîtra bon de se revoir après trois ans et demi de séparation. Sans doute nous trouveras-tu légèrement décatis Maurice et moi, cependant que Marie-Jeanne est en pleine prospérité. Je t'embrasse bien affectueusement ainsi que Maman et Hélène. Ta sœur affectionnée.

Cécile.

Carte d'Henriette Courbe à sa sœur Charlotte TM.

Paris, mercredi 16 décembre 1942

Ma chère Charlotte,

La pauvre Hélène que ta carte me dit être au lit, a dû bien souffrir tout de même de son abcès et je la plains de tout mon cœur. Si on le lui a ouvert, j'espère qu'elle va bien s'en guérir maintenant. Ta présence auprès d'elle est bien en effet justifiée, mais comme tu dois manquer en même temps à toute ta famille dont nous nous inquiétons avec toi ; nous voulons espérer tout au moins qu'elle est en sécurité et que la Providence y veille. Le jour de Noël, dans ces affreuses circonstances, ne sera guère une fête pour toi cette année malgré le nouveau figurant qui aurait fait un si joli petit Jésus dans votre traditionnelle crèche vivante familiale. Et j'imagine que de son côté la pauvre Henriette doit avoir fort à faire pour te remplacer. Je comprends ton désir de rester cramponnée à la côte, mais quel temps durera cette épreuve ? Germaine m'a apporté hier le joli faire-part du moussaillon qu'elle tenait de M.L Millot rencontrée chez Marguerite. Il nous a fait bien plaisir, l'admirant en famille et j'en remercie les heureux parents qui ont au moins cette belle consolation dans leurs vicissitudes de si décevants événements. Je t'embrasse de tout cœur ma chère Charlotte ainsi que Maman et Hélène.

Henriette.

Carte de Marguerite Lebel à sa sœur Charlotte TM.

Paris, le 22 décembre 1942

Ma chère Charlotte,

Je pense toujours bien à toi et aux Tunisiens qui doivent tant se désoler de ne pouvoir te rejoindre. Mais bientôt sans doute recevront-ils des nouvelles, Jean trouvera bien un moyen à force de se retourner ; je souhaite donc vivement que cette année ne finisse pas sans te rassurer de ce côté et que la nouvelle commence en t'apportant tous les espoirs de réunion prochaine. J'ai fini par voir Marie-Louise Millot qui m'a remis une première fois photos et faire-part, et hier 2 sacs, une ceinture et la fameuse petite boîte de saccharine sur laquelle je ne comptais plus et accueillie d'autant mieux. Merci pour le tout, il y avait 14 faire-part pour 16 adresses (y compris Ch. Wallon). Les sacrifiés ont été les Gérin et Petit, c'est-à-dire les deux derniers de la liste. Par contre j'en ai envoyé un à Ch. Wallon qui tient un registre de la famille. Beaucoup ont admiré la photo charmante, mais où le moussaillon n'est pas encore bien gros. J'espère que ma filleule se remet vite de cette petite opération qui a été si douloureuse et que mère et bébé prospèrent à l'envi maintenant. Mais comme ta présence a dû leur être utile ! Mes sœurs (qui ont des nouvelles plus souvent que moi) me disent que son mari a plusieurs situations en vue. A-t-il déjà opté ? Et où va se fixer le trio ? Pour les sacs, Germaine en a revendiqué un et a choisi celui à bandes rouges, j'ai donc gardé le beige clair et la ceinture jusqu'à plus ample information de ta part. En allumant mon feu avec des lettres que maman nous a chargés de brûler, j'en trouve beaucoup de toi de 1919 et 1920 si intéressantes que je n'ai vraiment pas le courage de me chauffer avec. Je vous embrasse tous de tout cœur.

M. Lebel.

Merci aussi pour le faire-part et les photos.

Carte de Germaine Delattre à sa sœur Charlotte TM.

Paris, Noël 1942

Merci, ma chère Charlotte de ta carte du 17. Je suis allée voir, lundi dernier, Marie-Louise Bigourdon, aux récits de laquelle nous étions suspendues, Marguerite, Henriette et moi ! et j'étrene aujourd'hui le sac tunisien rapporté. Mais, lequel m'était destiné ? Il y avait contestation, Marguerite ne savait pour lequel opter, ni pour qui était la ceinture. Bref j'ai hérité de celui à bandes rouges. Était-ce celui que tu as eu la complaisance de m'acheter ? Ce matin, à ma première messe matinale avec Tonio, qui nous a fait en somme dans l'obscurité l'effet d'une messe de Minuit, j'ai particulièrement pensé à toi... à ces Noëls que tu fétais au milieu de ta bande, qui ne manquaient de faire une crèche vivante... Comme tu dois sentir à vif cette cruelle séparation ! Après cela, laissant Tonio à la joie de son soulier, je suis partie pour Clamart avec mon violoncelle, et en ce moment j'attends en gare de Meudon un rare train qui m'amènera vers 1 h 1/2 chez Cécile... qui m'attend à déjeuner ! Et je ne sais encore comment, sans aucun train, je rejoindrai Clamart pour le salut. Nous nous réjouissons à la pensée de te voir bientôt. Je t'envoie tous nos vœux, de Tonio et moi, et l'assurance de mes prières.

Germaine.

Carte de Marguerite Lebel à sa sœur Charlotte TM.

Paris, Noël 1942

Ma chère Charlotte,

En écrivant ce matin à Maman qu'il n'y avait pas de réunion du 1er janvier, je me trompais, car depuis, Ch.Wallon a fait savoir qu'il recevrait le matin rue Jean Goujon, salle des Centraux. Rien n'est donc rompu de la tradition. T'ai-je dit dans ma dernière carte combien le faire-part de François avait été apprécié ? Quel dommage qu'on ne puisse en féliciter l'auteur. Justement une carte que je lui avais écrite au début de novembre me revient ces jours-ci ! La fameuse ceinture que je trouvais m'aller très bien, m'a été réclamée hier par Cécile venue déjeuner et naturellement je la lui ai remise immédiatement. Mais qu'est-ce au juste qui m'était destiné ? Aujourd'hui, chez les Jean Rivière, nous avons vu le nouveau livre de Maurice Bouts, les « contes de Noël » et nous l'avons trouvé si bien présenté qu'incontinent Henry l'a acheté pour sa filleule Francette. Puisse-t-on bientôt lui faire parvenir. As-tu des nouvelles de Mme Gevrey depuis la naissance de son fils ? Moi pas et je me demande ce qu'elle devient. Dis à Hélène que je suis ravie des jolies photos où je trouve que son fils rappelle Philippe Boutan. Il paraît que Philippe Tommy Martin doit voir ces jours-ci quelqu'un revenant de Tunisie. Nous entendons en ce moment à la TSF ce qui s'y passe... Je te renouvelle à toi tout spécialement nos meilleurs vœux et pensons bien à vous tous. Je t'embrasse affectueusement.

Bons baisers à Hélène sans oublier Jean et son moussaillon.

Fin d'année 1942

*Lettre de Colette Boutan
à sa sœur Charlotte TM.*

Samedi 26 décembre 1942

Ma chère Charlotte,

Est-il besoin que je te dise combien plus que jamais j'ai pensé à toi et prié pour toi dans ma communion de Noël. J'ai demandé au petit Enfant de la crèche de mettre dans ton cœur l'espérance, la paix, la confiance et surtout de ne pas prolonger trop longtemps pour toi cette trop dure séparation.

J'ose à peine te raconter nos réjouissances de Noël tant j'ai peur de te retourner le fer



France, Francis, Charles, Vincent, Emmanuel Giard et Dominique

au pied de la fontaine - villa de Sion - 1942.

dans la plaie. Mais avant tout je veux te dire combien j'ai été touchée que tu aies pensé ainsi à gâter les enfants alors que tu ne pouvais pas le faire pour les tiens. Ces livres charmants, ajoutés aux étrennes de Maman, à des petits paquets envoyés aussi par Jacqueline, et aux quelques animaux, personnages et accessoires de crèche mis par moi (et qui font toujours leur bonheur), quelques similis papillotes aussi, ont fait que les souliers ont été, il me semble, cette année plus débordants que jamais ! Je ne connaissais aucun des livres envoyés, c'est une collection qui me paraît charmante ; ils ont fait le bonheur des enfants qui ont pris tout à fait goût à la lecture maintenant. Ils t'en remercieront d'ailleurs eux-mêmes, mais comme ils écrivaient déjà à Maman aujourd'hui, ils t'adresseront leur prose et leurs fautes d'orthographe un autre jour. Et moi aussi de tout mon cœur je te remercie du délicieux petit foulard provençal dont il me tarde de pouvoir égayer le triste noir dont je suis toujours revêtue. Tu es trop bonne, merci mille fois de gâter toujours fidèlement ta vieille filleule. Et moi je pense à mon pauvre Francis à qui je ne peux rien envoyer en ce moment, mais je ne l'oublie pas pour cela et me rattraperai dès que ce sera possible.

[...] Mon beau-père avait eu la patience inimaginable de confectionner lui-même pour les 4 un Monopoly. As-tu quelquefois entendu parler de ce jeu où il est question d'hypothèques, de prêts, d'opérations bancaires... je n'y comprends rien, mais les enfants s'en étaient passionnés tout l'été dernier avec leurs cousins Rivière et Brézun et ne s'en arrachent plus depuis hier. [...]

Après une fin d'année si dure, si éprouvée, je souhaite de tout mon cœur (et tu sais que ce ne sont pas simplement des mots) que la nouvelle t'apporte bien vite la joie de la réunion, le retour d'Abel, enfin tous les bonheurs qui te sembleront alors merveilleusement appréciables. Bon courage ma chère Charlotte je t'embrasse bien fort ainsi que Maman, Hélène, Jean, François. Ta vieille filleule qui voudrait porter la plus lourde part de ta peine.

Colette.

Carte de Cécile Bouts à sa sœur Charlotte TM.

Versailles, le 28 décembre 1942

Ma chère Charlotte,

Ma pensée va tout spécialement vers toi en ces jours de fêtes traditionnelles où tu te trouves si cruellement privée de tous les tiens (ou presque) ! Pour la première fois en effet tu auras connu pour Noël et le jour de l'an une réunion de famille bien réduite. Enfin la situation des vrais prisonniers est plus triste encore et tu peux espérer que la nouvelle année te reverra chez toi et te rendra à tous tes enfants, Abel y compris ! C'est naturellement un des vœux les plus ardents que je forme pour toi. Et j'en fais beaucoup d'autres en demandant à Dieu de t'accorder dès maintenant beaucoup de grâces et de bénédictions pour toi, ton mari, tous vos enfants et petits-enfants. C'est déjà une grande joie pour toi de voir Hélène comblée de bonheur dans sa maternité et d'assister chaque jour aux progrès du moussaillon. J'ai raconté à Maman ce que fut notre journée de Noël à Versailles. Le jour de l'an nous réunira chez les Jean Rivière après la « foire aux cousins » à laquelle Maurice Guibert nous convie, paraît-il, cette année à la salle des Centraux, nul appartement parisien ne pouvant désormais suffire à l'invasion familiale ! Nous avons depuis hier mon neveu Henri Bouts (contemporain de Laurent) venu passer huit jours chez nous pour « visiter Paris » et Marie-Jeanne, qui d'ailleurs ne manque pas de distractions en cette ère de vacances, est enchantée de cette compagnie. Mon prochain hôte sera donc toi si, malgré tout le désir que j'aurais à te voir reprendre la direction opposée, tu te décides à venir faire bientôt un petit tour parmi nous, nous en serions pour notre part si contents ! J'ai touché enfin ces jours-ci la fameuse ceinture rouge qui répond exactement à mes désirs. Marguerite, ne sachant à qui elle était destinée, était sur le point de se l'approprier. Merci donc encore pour ce judicieux achat et une fois de plus mes vœux les plus affectueux pour toi et le cher trio.

Cécile.

Carte de X Tommy-Martin (Pierre ?) à Charlotte TM.

Paris, 3 rue de Copenhague, le 28 décembre 1942

Ma chère Charlotte,

J'ai eu des nouvelles de Jean par un ingénieur de retour d'Italie, qui le connaît un peu comme relation d'affaires. Il paraît qu'il menait une vie calme, vaquant tranquillement à ses affaires, ceci se passait entre le 23 et le 25 novembre. Le ravitaillement est excellent. Le lait est loin de manquer. Les gens ont en général évacué la côte pour habiter en ville, car il n'y a eu que le port de bombardé. Il ne connaissait malheureusement pas assez votre famille pour pouvoir m'en donner des nouvelles plus précises.

Je vous embrasse en vous souhaitant une bonne santé et de promptes nouvelles qui ne manqueront pas de vous arriver puisque les vôtres vous écrivent certainement, que le courrier part régulièrement et qu'il ne peut être que retardé provisoirement dans sa transmission, s'il ne vous est pas encore parvenu.

Carte de Béatrice Rivière à sa tante Charlotte TM.

Paris, mardi 29 décembre 1942

Ma chère tante Charlotte,

Nous pensons bien à toi ces jours-ci, car tu dois être bien triste de passer les fêtes de Noël et du jour de l'an loin de tes enfants. À défaut de leurs vœux, j'espère que les miens te feront un peu plaisir et je pense que le plus beau souhait que je puisse te faire c'est de revoir bientôt toute ta famille. La veille de Noël après la messe de 5 h nous avons été faire un magnifique réveillon chez les Philippe Tommy-Martin. Ceux-ci sont en ce moment à la Fère et Gilles ira passer deux ou trois jours avec eux. Aujourd'hui Dédé et moi nous avons été passer une bonne journée à Versailles où nous avons fait connaissance avec Henry Bouts et demain il y a grande réunion chez les Rousselon. Papa nous a montré la photo des quatre générations prise par Gilles ; elle est vraiment très réussie. J'espère que vous n'avez pas encore trop froid. Ce matin nous nous sommes réveillés avec de la neige. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que les Letourmy.

Béatrice.

Carte d'Henriette Courbe à sa sœur Charlotte TM.

Paris, jeudi 31 décembre 1942

Ma chère Charlotte,

L'année finit dans des circonstances si pénibles pour toi que, plus qu'à toute autre, on veut te souhaiter une année meilleure, formulant des vœux et des prières pour que cette séparation d'avec les tiens prenne fin le plus tôt possible, et qu'en attendant tout au moins, quelques bonnes nouvelles viennent te rassurer. Nous avons bien su, par une dame qui en avait été informée, que la vie à Tunis restait normale, que seuls le port et l'aérodrome étaient bombardés, mais nous aimerions tout de même en savoir un peu plus avec toi. J'espère qu'Hélène est bien remise maintenant ; elle a pris la peine de m'écrire une carte trop aimable et je l'en remercie beaucoup. Toutes ces vacances de Noël pour nous se passent en réunions de famille ou d'amis. Hier, toute la tribu Rivière se retrouvait chez Louise Rousselon qui nous a raconté la belle cérémonie, dans la cathédrale de Reims, de l'ordination d'Olivier Rabut avec une douzaine d'autres prisonniers revenus pour ça et à laquelle elle a assisté avec d'autres membres de sa famille. La pauvre Germaine Rabut devait être bien émue de revoir son fils dans de telles conditions, mais ce n'était malheureusement pas pour longtemps : après une première messe dite à Paris chez les Dominicains, il est reparti comme aumônier cette fois dans les Kommandos, abandonnant à un sort plus triste son frère Albert qui, jusque-là, partageait son camp. Michel Scombourger démobilisé a trouvé une situation à Paris dans je ne sais quelle administration. Demain, grande réunion du jour de l'An à la salle des Centraux sur l'initiative de Ch.Wallon, après quoi nous devons déjeuner chez les Nessi. Samedi Cécile B. m'invite à déjeuner avec Bernadette et Nicole pour m'aider à leur apprendre le menuet des Marquis (des noces d'or) qu'elles joueront à la prochaine séance de Chantal. Alors, bonne année ma chère Charlotte, quoique sans fête pour toi. Bons baisers ainsi qu'à Maman et meilleurs vœux à Hélène et son mari.

Henriette.